

LE JURA

du Dimanche

Lettres patoises

1896 - 1914

Piera di Beutschin / Djeannat des Biassons / X / Djosè di Bainsaine / In Vadet / In aimi di patois / Fraenz à Pinfô / Baclé de lai Ruatte / Tchavéchery / Raittereugiale / In aimi de Tainte Rosalie / Djosèt / Leknattèt di Bottnie / Djeanpierre des Mantes / Jacqueli di Ronpainteux / Colas Décrague / Victor le brise-fenêtres / Djoset Quenandipe / In riemou / J.-B. F. / Lai Djainereuse di Vâ / Djaischelai de lai Baboué / Baron de Kmânvovon / Tony de Calabri / Djoset des pommes de terre / Ci Jules do l'bo / Ignaice des Saipins / Yn Yeujou dvot djornâ / Piera di Fuess / Frère Colas / Colas des Graibeusses / Ignaice des Raites / Piera Peuleuye / In Brise potat de Vautenaivre / Ci Batiche tschie lai Mayanne / Colas des Nouches / Badiouli / Oui / Le Bourgmestre di Tchairole / In yégeou du « Jura » / Craitlo / In vrai Patois / Jules Surdez / et les anonymes...

Rassemblées et mises en forme par
J.-M. Juillerat

LE JURA

du Dimanche

L e t t r e s p a t o i s e s

1896 - 1914

Traduites en français par

Madeleine Blanchard / Valérie Bron / François Busser / Élisabeth Décloux /
Denis Frund / Pierre Henzelin / Jean-Marc Juillerat / Éric Matthey / Danielle Miserez /
Jean-Marie Moine / Marc Monnin / Jean-Paul Prongué / Jules Surdez / Josette Waerber

le Voyin

Nous sommes actuellement en 2019. Les patois romands (ou *dialectes gallo-romans*) sont enfin reconnus par la Confédération suisse et sont inscrits sur la charte européenne des langues régionales ou minoritaires. Pourtant, quel parcours pour en arriver jusque-là ! Dans l'actuel canton du Jura, le patois (dialecte franc-comtois faisant partie des langues d'oïl) était la langue du quotidien jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Pendant longtemps, les Jurassiens se trouvaient dans une situation linguistique *diglossique*, c'est-à-dire qu'ils s'exprimaient en patois dans la vie de tous les jours, mais parlaient et écrivaient le français quand la situation était plus officielle. Les Suisses allemands et les Italiens continuent à communiquer de cette manière, c'est-à-dire qu'ils pratiquent deux langues en leur accordant des statuts hiérarchiquement différents. Depuis que l'école est devenue obligatoire dans le Jura, en 1835, le patois a été traqué par les régents, car la société d'alors estimait que parler patois empêchait les petits Jurassiens d'apprendre parfaitement le français¹. Pourtant, à la fin du XIX^{ème} siècle, quelques personnes ont commencé à se préoccuper du sort de leur langue. Elles se sont mises à l'écrire, puis à la diffuser. Elles ont demandé à chaque patoisant de transmettre sa langue à son entourage. Elles se sont mises à rêver d'une « académie du patois ». Pour ce faire, quoi de mieux que de diffuser ses idées dans un des bihebdomadaires les plus lus de l'époque dans le nord du Jura bernois, *Le Jura*, imprimé à Porrentruy. En supplément au *Jura du dimanche*, le patois écrit a été diffusé dans toute la région de l'ancien évêché de Bâle. Un premier patoisant se lance, un deuxième lui répond. Un troisième critique le premier. On commence par des sujets sur la sauvegarde de la langue, ses variantes régionales, puis on dérive rapidement sur les préoccupations de la vie quotidienne, véhiculées en patois dans la vie réelle. Durant 18 ans, de 1896 à 1914, des histoires de chasse, de politique locale, de voisinage se suivent régulièrement. Certains auteurs se mettent aussi à écrire une littérature régionale, des poèmes, des chansons. Des histoires qui peuvent paraître anecdotiques. Mais, et c'est un fait remarquable, il faut noter que la plupart de ces auteurs ne sont pas des notables habitués à l'exercice d'écriture : ils parlent de ce qu'ils connaissent, osent se lancer comme s'ils étaient autour de la table du cabaret (bistro) du village. Nous entrons alors, par ces *Lettres patoises*, dans un monde ancien, communautaire, presque autarcique. La moindre visite à Berne (n°242, 1899) ou à Genève pour l'exposition nationale de 1896 (n°145, 1897) prend des allures d'expédition. Des réalités sociales d'avant-guerre nous sautent aux yeux : description de la veillée, de la vie rude des domestiques, du travail de la terre, des discussions politiques et des querelles de ménage. D'un ton léger, on nous raconte pourtant de dures réalités : un valet de ferme épuisé qui cherche à mettre fin à ses jours, une fille séduite reniée par ses proches, la mort d'un enfant en bas âge, les vieux parents dont on doit s'occuper. D'autres réalités sont plus accueillantes : nous assistons à la description des *lôvrées*, ces veillées amoureuses qui avaient cours avant que les écrans n'entrent dans tous les foyers, sorte d'institution acceptée par tous et toutes qui permettait à une jeune fille de faire son choix parmi ses prétendants. Ceux-ci passaient tour à tour la soirée auprès d'elle près de la fenêtre ou du poêle, pendant que les adultes discutaient autour d'un verre d'eau-de-vie, de noix ou jouaient aux cartes. *Ravoiti vouere nos véyes gens, ai y é enne rude diffrence d'aivo ces d'adjeu. Examinai vouere nos djuenes baichattes, asse qu'ai fain ancoi lai boiregeon c'man dain le tan ? Nanni.*

¹ Voir Henry (1987) et Cotelli Kureth (2015).

Mintenain ai fa être bin pinpai, se resserrai, s'embraissie, taindis qu'atrefois an allai a lovre d'aivo son faidgé dos le brais ai pe an tilliai tot le soi, an se raicontai des fôles sains s'aipprechie. Voili c'man an fesai des mariaiges ! « Regardez voir nos ancêtres, il y a une sacrée différence avec ceux d'aujourd'hui. Regardez donc nos jeunes filles, est-ce qu'elles font encore la veillée comme dans le temps ? Pas du tout. Maintenant, il faut être bien pimpant, se resserrer, s'embrasser, tandis qu'autrefois on allait aux veillées avec son fardeau sous le bras et puis on « tillait » tout le soir, on se racontait des histoires sans s'approcher. Voilà comment on faisait des mariages ! » (n°109, 1897). *Mon pu grand piaigi était d'allaie â lovre tschie mê mimin. Es lêvin édé des gros lovres, da l'erba djuqu'à bontemps.* « Mon plus grand plaisir était d'aller à la veillée chez ma grand-mère. Il y avait toujours de grandes soirées, depuis l'automne jusqu'au printemps » (n°107, 1896). On apprend aussi que les enfants vouvoaient leurs parents, également en patois. On mêle sauvegarde du langage à autonomie politique : *Thiain nos n'airains pu ci veye langaidge national, nos ne serains pu ran.* « Quand nous n'aurons plus ce vieux langage national, nous ne serons plus rien » (n°89, 1896). Des critiques se font autour du rachat des chemins de fer par la Confédération par exemple (n°166, 1898), ou de la politique bernoise en général. Cela s'explique aussi par la période du Kultukampf dans les années 1870-80, crise politique, religieuse et culturelle majeure qui sera ranimée ultérieurement par la question jurassienne. Il n'empêche que parler le patois du village est quand même perçu à cette époque comme un peu campagnard et peu lettré : nos écrivains en herbe préfèrent signer d'un surnom, *nos noms di Duemoine, quoi !* « nos noms du dimanche, quoi ! » (n°95, 1896). Ainsi, les *Piera di Beutschin* « Pierre des pommes sauvages », *Djosè di Bindaïne* « Joseph du banc d'âne » ou autre *Djeanpierre des Mantes* « Jean-Pierre des mensonges » se succèdent. Des histoires de conteurs-menteurs², connues dans toute la francophonie, regroupent la communauté des hommes autour d'un lien commun, d'un humour local. Les plus courantes sont les histoires de chasses miraculeuses ou d'exploits de soldats racontés par des anciens du village, du type *C'était in bon p'té véya aivo dou tra pois atoué d'lai tête, ai l'aivai to faie les compaignes de Napoléon premie, achi que tiain ai l'aivaie vu oubin faie atie c'étaï touedje cent oubin cin cent fois.* « C'était un bon petit vieux avec deux ou trois cheveux autour de la tête, il avait fait toutes les campagnes de Napoléon premier, aussi lorsqu'il avait vu ou fait quelque chose, c'était toujours cent ou bien cinq cents fois » (n°140, 1897). *Y prend mai piere ai feu que copè in po en in care, y fan lai pé chu lai tête, èpe y tape chu le dos aivô mai baguette de fusi, chi bin quan défrappin, mon renai pai feu de dedain sai pé qu'ment feu de dedain in sai, èpe y l'ai rapoitchè.* « Je saisis ma pierre à feu qui coupait un peu sur une tranche, je lui fends la peau sur la tête, et je tape sur son dos avec ma baguette de fusil, si bien qu'en se démenant, mon renard part du dedans de sa peau comme hors du dedans d'un sac. Et puis, je l'ai rapporté » (n°151, 1897). Un point important à noter est une rivalité quasi constante entre les contributeurs qui désirent donner leurs lettres de noblesse au dialecte, qui devrait selon eux être utilisé pour parler de sujets littéraires et sérieux, et d'autres qui préfèrent parler de choses « légères », de discussions de bistro, de récits d'écoliers, de devinettes. Ces derniers sont sans doute les moins lettrés, qui veulent

² Voir Diémoz/Reusser-Elzingre (2013).

également prendre la parole (ou la plume). Certains font de la mise en abyme : ils racontent dans le *Jura du Dimanche* qu'ils ont rencontré au café quelqu'un qui l'a reconnu être un contributeur du *Jura du Dimanche*. Dès 1899, des histoires plus longues sont publiées. L'histoire de Suzette, jeune fille jurassienne qui s'enfuit avec un Italien de passage, ressemble beaucoup aux romans dits « régionalistes » de Ramuz. On parle aussi de « littérature de terroir », avec un vocabulaire coloré et réaliste. Cette entrée dans cette civilisation presque disparue, nous la devons aux patoisants traducteurs du *Voyin*, qui ont passé des centaines d'heures à transcrire, traduire et discuter de termes compliqués autour d'une table. Ceux-ci ont opté pour une traduction littérale, qui cherche à garder « la saveur » de l'ancienne langue. Un locuteur a même parlé d'ADN du patois. Il faut aussi rappeler que l'on ne dit pas la même chose en patois qu'en français, ces traductions ont donc été un travail difficile, chaque terme étant soupesé. Les mots mis en exergue ont fait l'objet d'une recherche spécifique, certains termes de métier n'étant plus connus que par une ou deux personnes dans le Jura. Pour terminer, je tiens à souligner l'importance de cet ouvrage, tant au niveau historique que dialectologique, les sources en langue originale n'ayant pas été retouchées. Il faut imaginer que les patoisants d'alors n'apprenaient jamais à écrire en patois à cette époque. C'est pourquoi vous trouverez au sein de ces pages une manière originale de découper les mots, et des variantes orthographiques non normées, toutes originales et personnelles.

Aurélie Reusser-Elzingre, Dr. phil.
Centre de dialectologie et d'étude du
français régional,
Université de Neuchâtel

Bibliographie

- Pierre Henry (1987), « Ecole bernoise et patois », *Le pays*, 30 décembre 1987.
- Sara Cotelli Kureth (2015), *Question jurassienne et idéologies langagières*, Neuchâtel : éd. Alphil.
- Federica Diémoz, Aurélie Reusser-Elzingre (2013), « Changement de répertoire dans le patrimoine oral du village de Nendaz (Suisse) : une enquête de terrain en dialectologie ».ethnographiques.org, Numéro 26 - juillet 2013 *Sur les chemins du conte*, en ligne : <http://www.ethnographiques.org/2013/Diemoz-Reusser-Elzingre>
- Dictionnaire du Jura (DIJU) en ligne : <https://www.diju.ch>
- Dictionnaire historique de la Suisse (DHS) en ligne : <https://hls-dhs-dss.ch/fr>
- Glossaire des Patois de la Suisse Romande (GPSR) en ligne : www.unine.ch/gpsr
- Djasans en ligne : <http://www.image-jura.ch/djasans>
- Société jurassienne d'émulation, cercle de patois *Le Voyin* en ligne : <https://www.sje.ch/index.php/cercles/cercle-de-patois>

Introduction

« Le patois, c'ât cment l' totché, (obîn le toétché vou encoé le touétché), c'ât aidé di totché, main è n'y en é pe dous qu'aint le meinme got ne lai meinme aipaireince : qu'vétieuchînt nos bons totchés ! »

Le patois est une langue essentiellement orale et il s'est développé et a évolué dans ce cadre. Pour l'écrit, on ne s'étonnera pas de rencontrer, dans toutes ces lettres patoises, une grande diversité de graphies, destinés, selon le tempérament des auteurs, à transcrire la prononciation propre à chacun avec l'alphabet français. Le patois ne dispose pas d'une Académie, il n'a même pas d'écoles : ainsi le lecteur francophone ne cherchera pas de *fautes d'orthographe*.

On décèlera cependant deux tendances qui oscillent entre la reproduction des seules lettres nécessaires à la production du son et la volonté de marquer la syntaxe et la grammaire par des désinences caractéristiques.

La conjugaison, par exemple oscille entre la reproduction phonétique des sons et le souci des désinences finales. Les -s du pluriel sont fréquemment absents, parfois même l'adjectif porte la marque du pluriel mais son substantif reste au singulier.

On remarquera aussi certaines particularités : une confusion entre le *j* et le *g*, entre le *y* et le *i*, entre *s* et *ç*, entre *en* et *an*, *ein* et *ain*, *ch* et *sch* ; le son *è* peut se retrouver sous les formes suivants *ais*, *èt aie*, *eis*, *est* ; on rencontrera ainsi une grande variété de « *et puis* » : *èpe*, *ai peu*, *ais peut*, *aie pe*, *est peut*, ou de « *comment* » : *cment*, *c'ment* qu'*man kman* ou *qman*. Même mélange également à propos des accents, notamment entre *i*, *ï* et *î*, entre *a* et *â*, *o* et *ô* ; *k*, ou *qu* ; des *h*, trop présents ou absents, etc.

Certaines expressions toutes faites sont souvent écrites en un seul mot : *ât-ce que* devient *asseque*, etc.

Lorsque les ellisions se suivent de trop près, on trouve souvent une contraction de l'article avec son substantif :

d' l' âve devient *d'lâve*, et autres fantaisies.

De plus, à l'intérieur d'une seule lettre, on rencontre parfois deux mêmes substantifs orthographiés différemment.

Dans les pages qui vont suivre, nous avons reproduit fidèlement toutes les « *Lettres patoises* » publiées par le « *Jura du dimanche* » de 1896 à 1914. Cependant, nous avons laissé de côté quatre oeuvres complètes qu'il a publiées en feuilleton et qui ont, par ailleurs, fait l'objet d'une publication en volume. Il s'agit de :

- Raspieler Ferdinand, *Les Painies*, vers patois du Cornat dans les Actes de la Société jurassienne d'Emulation 1893, pp 52-83.
- Jules Surdez, *Es Baichattes*, publié par l'Imprimerie Lithographie du Jura, 1902, 30 pages.
- Jules Surdez, *Piera Pequignat*, publié par l'Imprimerie et Librairie du Jura, 1907, 71 pages.
- Jules Surdez, *Le Céléjje*, comédie en un acte, vers 1912 publié par le Conteur vaudois, hebdomadaire édité à Lausanne.

Pour conclure, nous donnerons la parole à l'ancien rédacteur en chef du *Jura*, Ernest Juillerat qui écrit dans le livre du centenaire en 1950 :

Le patois était l'objet, dans la petite gazette hebdomadaire, (*le Jura du dimanche*) d'une faveur spéciale. Les histoires savoureuses, toutes pétries de traits d'esprit, de saillies faisant fuser le rire, dénotaient le caractère primesautier et volontiers sarcastique de la race. « Le Jura du Dimanche », illustré à l'occasion, trouva grande faveur parmi les lecteurs pendant vingt années. Brusquement, le coup de tonnerre de 1914, qui désorganisa le vie économique et priva alors les journaux d'une bonne partie de leurs ressources, voua à la mort le gentil supplément du « Jura ». Les circonstances ne permirent pas de le rappeler à la vie.

Ebin mitnaint, prentes piailji en lai yéjüre d'ces lattres qu'aint pu de cent années.

Jean-Marc Juillerat

INVENTAIRE

No	Date	Auteur	Titre	N° lettre
1896				
87	9 août	Piera di Beutchin	<i>Īn appeul</i>	1
88	16 août	Djeannat des Biassons		2
89	23 août	X		3
90	30 août	Djosè di Bainsaine		4
91	6 septembre	Djeannat des Biassons		5
92	13 septembre	In Vadet + Pierra di Beutschin P.di Vâ		6
93	20 septembre	Djosai di Bainsaine	<i>En l'onshia Djanna</i>	7
94	27 septembre	Xav. Kohler	<i>Es Aidjolats</i>	8
95	4 octobre	Djeannat des Biassons		9
100	8 novembre	Djeannat des Biassons		10
101	15 novembre	In aimi di patois	<i>des rives de lai Suze</i>	11
102	22 novembre	Fraenz à Pinfô		12
103	29 novembre	Djeannat des Biassons	(<i>chant</i>)	13
104	6 décembre	Djosait du Bainsaine		14
105	13 décembre	Baclé de lai Ruatte		15
106	20 décembre	Tchavéchery		16
107	27 décembre	Raittereugialle		17
(17)				
1897				
108	3 janvier	In aismi de Tainte Rosalie		18
109	10 janvier	Djosèt		19
111	21 janvier	Leknattèt di Bottnie	<i>Le bon veil temps</i>	20
113	7 février	Djosai di Bainsaine	<i>En ces que patoiyant</i>	21
114	14 février	Leknattèt di Bottenie	<i>In patoissien an ces.</i>	22
140	15 août	Djeanpiere des Mantes		23
141	22 août	Jacqueli di Ronpianteux	<i>les painies I</i>	24
142	29 août	Jacqueli di Ronpianteux	<i>les painies II</i>	25
143	3 septembre	Jacqueli di Ronpianteux	<i>les painies III</i>	26
145	19 septembre	Djeanpiere des Mantes	<i>voyaidge ai G.</i>	27
146	26 septembre	Djeanpiere des Mantes	<i>id suite</i>	28
150	24 octobre	Djeanpiere des mantes	<i>ci veye Dodli</i>	29

151	31 octobre	Colas Décraque <i>Hichtoire de tcheusse</i>	30
152	7 novembre	Djeanpiere des Mantes	31
154	21 novembre	Djosai di Bainsdaine <i>Pou lai Philomène</i>	32
155	28 novembre	Raittereugiale <i>Es Aidolats, Es Vadais...</i>	33
156	5 décembre	Leknattet di Bottenie <i>A Lôvre</i>	34
157	14 décembre	Piera di Beutchin+C.Folletête <i>St-Maitchi</i>	35
158	19 décembre	Djeanpiere des Mantes (<i>hichtoire de pdt</i>)	36

(19)

1898

160	2 janvier	In riemou	37
161	9 janvier	Colas Décraque	38
162	16 janvier	Djeanpiere des Mantes <i>Lai pavou d'in..</i>	39
163	23 janvier	Colas Décraque	40
164	30 janvier	Djeanpiere des Mantes <i>Maitennes Yadine</i>	41
165	6 février	Victor le brise fenêtres	42
166	13 février	Colas Décraque <i>Le moetchou</i>	43
167	20 janvier	D'Joset Quemamdipe	44
168	27 février	J.-B. F. <i>Petite étude sur le patois</i>	45
169	6 mars	Djeanpiere des Mantes	46
170	13 mars	Lai Djainereuse di Vâ/Djaischelai	47
171	20 mars	Djoset Dibainsdaine <i>Les cantonies</i>	48
172	27 mars	Djannat des Biassons	49
173	3 avril	D'Joset Quenandipe	50
174	10 avril	Djeanpiere des Mentés	51
175	17 avril	Baron de Kmânvoron,ex-Colas Décraque	52
176	24 avril	Djeannat des Biassons <i>réponse a tous</i>	53
177	1 ^{er} mai	Lai Djeunereuse di Vâ	54
178	8 mai	Tony de Calabry <i>le mois des tschevr i</i>	55
179	15 mai	Colas de Kmânvôron <i>reponse au 53</i>	56
180	22 mai	Djeanpiere des Mentés <i>impôt veyes b.</i>	57
181	29 mai	Djoset des pommes de tiere	58
182	5 juin	Sans <i>(proverbe patois)</i>	59
183	12 juin	Ci Jules do l'bô	60
184	19 juin	Victor le brise fenêtres (42 = 61)	61
186	3 juillet	Colas de Kmânvôron <i>à propos du mariaï.</i>	62
187	10 juillet	Djeanpiere des Mentés	63
192	14 août	Djeanpiere des Mentés <i>coiffeur</i>	64
195	4 septembre	Colas de Kmânvoron <i>comment choisir</i>	65
197	18 septembre	Djeanpiere des Mentés <i>revoili lai tcheusse</i>	66
200	9 octobre	Ignaiçe des Saipins	67
201	16 octobre	Djeanpiere des Mentés	68

203	30 octobre	Ignaiçe des Saipins	69
204	6 novembre	Colas de Cmanvôron	70
205	13 novembre	Pinfô <i>Ai propos di patois</i>	71
206	20 novembre	Djeannat des Biassons	72
207	27 novembre	Colas de Kmanvôron	73
208	4 décembre	D'Joset Quenandipe	74
209	11 décembre	Djeanpiere des Mentès	75
210	18 décembre	Piera de Fuess	76
211	21 décembre	X. <i>Encoé enne hichtoire de tcheusse</i>	77

(41)

1899

212	1 ^{er} janvier	Djeanpiere des Mentès <i>pouquoi les belles</i>	78
213	8 janvier	Colas des Graibeusses	79
214	15 janvier	Colas de Kmânvoron	80
215	22 janvier	Ignaiçe des Raites <i>Suzette 1</i>	81
216	29 janvier	Piera Peuleuye	82
217	5 février	Ignaiçe des Raites <i>Suzette 2</i>	83
218	12 février	Colas <i>Lai raite et lou seris</i>	84
219	19 février	Ci batiche tschie laie Mayanne	85
220	26 février	Djeanpiere des Mentès	86
224	19 mars	Ignaiçe des Raites <i>Suzette 3</i>	87
225	2 avril	Ignace des raites <i>Suzette 4</i>	88
227	16 avril	Djoset di Baidaine	89
228	23 avril	Djeanpiere des Mentès	90
232	21 mai	Djeannat des Biassons <i>Lou renaid la c.</i>	91
233	28 mai	Djeanpiere des Mentès	92
234	4 juin	Djeannat des Biassons <i>Le sondge a Djean</i>	93
235	11 juin	Sans <i>Les tchemins de fie</i>	94
336	18 juin	Joset di Baidaine <i>Premiere es afains</i>	95
237	25 juin	Yn yeujou dvot djornâ <i>Coreichep. di vâ</i>	96
238	2 juillet	Les Petignats	97
239	9 juillet	Colas Descraques <i>Mes bouennes dgens</i>	98
241	23 juillet	Djoset di Baidaine <i>Lai manman</i>	99
242	30 juillet	Si Batische tchie laie Mayanne <i>Ci Baron</i>	100
247	3 septembre	Djeanpiere des Mentès	101
248	10 septembre	Colas de Kmanvôron	102
251	1 ^{er} octobre	Djeannat des Biassons <i>ç'ât bon Borgnion</i>	103
257	12 nonembre	Colas de Kmanvôron <i>Bîn d'atru te ne paré</i>	104
258	19 novembre	Si Batiche tchie laie Mayanne	105
259	26 novembre	Kmananvoron <i>Instruction civique</i>	106

261	10 décembre	Djeanpiere des Mentés	107
262	17 décembre	C. de Kmâanvoron <i>Doue détrasses</i>	108
264	31 décembre	C.de Kmâanvoron <i>Ené chué</i>	109

(32)

1900

268	20 janvier	Djeannat des Biassons	110
369	28 janvier	Djeannat des Biassons <i>Diuyaume Tél</i>	111
270	4 février	Djeannat des Biassons <i>Diuyaume Tél</i>	112
272	18 février	Ouï <i>In fie Jaques</i>	113
282	29 avril	Ïn brise pota de Vatenavre	114
294	22 juillet	C. de K. <i>Jean le malin (à suivre ?)</i>	115
295	28 juillet	Djeannat des Biassons <i>Hichtoire de bêtes</i>	116
296	5 août	Djeannat des biassons <i>Hichtoire de bêtes</i>	117
299	26 août	Djeunereuse d'y vâ	118
302	16 septembre	Colas des Nouches <i>Aveinture de tcheusse</i>	119
317	30 décembre	Badiouli	120

(11)

1901

322	3 février	Djeanpiere des Mentés	121
330	31 mars	Colas	122
331	7 avril	In âtre Colas	123
333	21 avril	Ton aïmi	124
335	5 mai	Djeanpiere des Mentés	125
347	28 juillet	Le Bourgmestre de Tchairole	126
349	11 août	Sans <i>Les amours de ci Batiche</i>	127
359	20 octobre	Sans	128
360	27 octobre	Djeanpiere des Mentés	129

(9)

1902

368	22 décembre	Publication de « Es Baichates » de Jules Surdez, signé Epauvillers		
369,	29 décembre	370, 5 janvier	372, 19 janvier	273, 26 janvier
	374, 2 février	375, 9 février	376, 14 février	379, 3 mars
379(bis),	9 mars	380, 16 mars	381, 23 mars	382, 30 mars
383,	6 avril	384, 13 avril	385, 20 avril	388, 11 mai
389,	18 mai	390, 25 mai	391, 1 ^{er} juin	393, 15 juin 1902

396	13 juillet	Un qu'ai lai grie	130
405	1 ^{er} septembre	Sans <i>En ces que djasan patois</i>	131
409	5 octobre	Craitlo <i>Messieurs les tcheussous</i>	132
420	14 décembre	Djeanpiere des Mentés	133

422 28 décembre Djeanpiere des Mentés 134
(5)

1903

424 11 janvier Frère Colas *En ces qu'djasant patois* 135

460 27 septembre Sans 136

(2)

1904

477 24 janvier Frère Colas *Le tchaint des paysains* 137

502 7 août Piera di Beutchin *Es peu l'patois ?* 138

(2)

1905

526 3 février In yégeou di « Jura » 139

529 26 février In vrai Patois 140

533 26 mars 1905 Publication des « Peniers » dans l'édition
de 1836 par Ferdinand Raspieler, curé de Courroux.

534, 2 avril 1905 535, 9 avril 536, 16 avril

537, 23 avril 538, 30 avril 539, 7 mai

540, 14 mai 541, 21 mai 542, 4 juin

543, 11 juin 544, 18 juin 548, 16 juillet

549, 23 juillet 550 30 juillet = 755 vers , signé Raspieler, curé

de

Courroux,

1736

(2)

1906

1907

628 3 février 1907 Piera Pequignat, drame en 4 actes en alexandrins par
Jules Surdez, instituteur à Saignelégier, patois du pays d'Ajoie, signé le 29
décembre 1906, Jules SURDEZ

629 10 février 1907 630, 17 février 631, 24 février 632, 3

mars

633, 17 mars 634, 17 mars 635, 24 mars 636, 31

mars

637, 7 avril 638, 14 avril 639. 21 avril 640, 28

avril

641, 5 mai 642, 12 mai 643, 19 mai 644, 26

mai

645, 2 juin 646, 9 juin 647, 16 juin 648, 23

juin

649, 30 juin 650, 7 juillet 650, 14 juillet 651, 21

juillet

652, 28 juillet 653, 4 août 654, 11 août 1907

1908

1909			
765	17 octobre	Jules Surdez	<i>(Tyaind en ât li...)</i> 141
		Traduction	J. S.
772	5 décembre	Jules Surdez	<i>(Tyaind... suite et fin)</i> 142
		Traduction	J. S. (2)
1910			
783	20 février	J.E.	<i>Dains le temps</i> 143
797	29 mai	Corauls, voéyeris	<i>I ai in aimant</i> 144
			<i>Tiaint veux-te te mairiay</i> (Sous Undervelier, dictionnaire historique des paroisses de l'Evêché de Bâle par A. Daucourt, archiviste) (2)
1911			
828	8 janvier	Jules Surdez	<i>Se seuvint-èlle</i> 145 (1)
1912			
923	24 novembre	J. S.	<i>Coin du poète</i> 146 (1)
1913			
948	18 mai 1913	P.-O. Bessire préface la publication de <i>Le Celégie</i> , pièce patoise en 1 acte de Jules Surdez, patois du Clos du Doubs, préface datée de 25 novembre 1912. Publication effective dans les Nos : 949 950 952 966 968 969 970 971 972 973 (2 novembre 1913), signé : Saignelégier, 6 – 30 juillet 1912, Jules SURDEZ.	

Dernier numéro du « Jura du dimanche » : No 1012, 2 août 1914.

Jura du dimanche No 87
9 août 1896, (46^{ème} année)

Lettre N° 1

Un appel

On nous adresse pour le « Jura du Dimanche » la lettre ci-après émanant d'un ami chauvin des patois et de celui d'Ajoie en particulier. Nous accédons à son vœu en publiant cette lettre, mais nous doutons que cet appel en faveur du patois qui s'évanouit rencontre beaucoup de cœurs sensibles à cette perte.

Monsieur lo rédacteur,

I vo vèttre bin recoignéchain se vo vlai acceptè mon to peté écrit. Es s'aidrasse en nos bouennes dgens de vlaidge pou les botè en diaidge contre enne grosse piedre : c'té d'notre langaidge.

Trétu, po chure, è l'aingde remairtai qu'lo patois se pied. Es s'en vè, tschsie d'nos vlaidges, des aissembiais, di cabaret, de nos pouèyes, di lôvre, de tō poitschô, poi le djasè des dgens de velles, des chires, es peu des baboyès. Péce enco pou lo môtie ou pou l'école, main pou lo reschte, botan nos en voidge. Es ne fâpe çï rempiècement de note patois poi le langaidge des bés, des saivins, des pointus.

To comme les Oberlandais â Grand Conseil, nos ain lo droit de djasè qu'men nos veiyes dgens nos ain aippris.

Ça pou quoi, i vo le dit mes aimis : Prente djaidge que to ço qu'nos aiman, to ço qu'nos reschte di bon veye temps, ne se predjeuche pou djemais.

Pou nos voidgè, ça bin simpye : djasan l'patois es peu écrian le. Que tu cés qu'son d'staivis l'écrieuchin en

Piera di Beutschin

Jura du dimanche N° 87
9 août 1896

Un appel

On nous adresse pour le « Jura du Dimanche » la lettre ci-après émanant d'un ami chauvin des patois et de celui de l'Ajoie en particulier. Nous accédons à son vœu en publiant cette lettre, mais nous doutons que cet appel en faveur du patois qui s'évanouit rencontre beaucoup de cœurs sensibles à cette perte.

Monsieur le rédacteur,

Je veux vous être bien reconnaissant si vous voulez accepter mon tout petit écrit. Il s'adresse aux braves villageois pour les mettre en garde contre une grosse perte : celle de notre langage.

Tous, pour sûr, ont déjà remarqué que le patois se perd. Il s'en va, chassé de nos villages, des réunions du bistrot, de nos salles de séjour, de la veillée, de partout, par le parler des gens des villes, des messieurs et des phraseurs. Passe encore pour l'église et pour l'école, mais pour le reste mettons-nous en garde. Il ne faut pas ce remplacement de notre patois par le langage des beaux, des savants, des snobs.

Tout comme les Oberlandais au Grand Conseil, nous avons le droit de parler comme nos anciens nous ont appris.

C'est pourquoi, je vous le dis mes amis : prenez garde que tout ce que nous aimons, tout ce qui nous reste du bon vieux temps, ne se perde pour jamais.

Pour nous préserver, c'est bien simple : parlons le patois et écrivons-le. Que tous ceux qui sont de cet avis l'écrivent à

Pierre de la Pomme sauvage

Traduit en français par François Busser

Jura du dimanche No 88
16 août 1896

Lettre N° 2

Monsieu lo rédacteur,

Se vos velins bin aivoy lai compiaigeaince d'aicceptai ci bout de réponse ai lai lattrre de Monsieu Piera di Beutchin que vos ais publièe dains vot brâve *Jura du Duemoenne*, y vos en s'ros bin oblidge.

Mon chér Monsieu di Beutchin,

Come moi vos regrettais que nôtre veye patois sait chi prêt de *tirie les deries* ; mains nos regrets differant quéque po chu certains points. Vos, vos regrettais lo patois po lu meimne ; moi, ça po la boenne foi de cés que lo païlint ei yét quéque cent ans – y en ais quaitre-vingts – boenne foi qu'ât deveni bin raïre à djo d'adjèdheu, èt que s'en vait aidét de pu en pu. Come an lo djâse mitenaint aivô totes ces litainies de mots grôchie, bin sevant chi oues qu'eis vôs faint étainuai sains touba : des bo..., des fo..., des sac..., sains comptai taint d'âtres qu'aicompaignant quâsi tchétye phâse, èt dont nôs n'ôgerins pie pailai. Ai-ci *nové patois*, dègeant-nos aivô piaigi : aidue, vais-t-en vite, que nôs poyins enco faire lai fête en ton enterrement.

Nôs véyes dgens aivint pu de délicâtesse, pu de réchpet po vos meinmes èt po çô qu'en était digne ; ç'ât poquoi dâ voici pu de quarante ans, nôs traivaiyans ai rétyieudre tos yôs véyes tiermes po en faire lai lichte, qu'ât taintôt aissevi, èt po lai léchie en boenne sevegniaince ai nôs aiprés-vegnaints. - Ai vote service si vôs vlais lai voue.

Adjed'heu nos ains d'âtres nécessitès dains lai vie que n'aivint nos pères. Nôs ains fâte, aivaint tot, d'eine boenne èt saidge inchtruction po note djuenesse, que nôs ne poyans obteny que pai lai langue que s'écrit èt que se prâdge dains nôs môties. Po çoli, mon bon aimi, chire di Beutchin, ei fât que nôs léchins couere note patois aivô lâve de l'Alleine èt de lai Beuchiere.

Y vôs salue de frainc bon tyue.

Djeannat des Biassons

P.S. Chutot, se vôt etes membre di Grand Consaye, y vôt recommainde bin de ne pe dire ai cés Oberlandais que vos ennueraint pai yôte djergon : « bo... de tch... de po... » . Çoli pourrait, craibin, les botai trop en dyétée.

Jura du dimanche N° 88

16 août 1896

Monsieur le rédacteur,

Si vous voulez bien avoir la complaisance d'accepter ce bout de réponse à la lettre de Monsieur Pierre de la Pomme sauvage que vous avez publiée dans votre brave *Jura du Dimanche*, je vous en serais bien obligé.

Mon cher Monsieur de la Pomme sauvage,

Comme moi vous regrettez que notre vieux patois soit si prêt d'agoniser ; mais nos regrets diffèrent quelque peu sur certains points. Vous, vous regrettez le patois pour lui-même ; moi, c'est pour la bonne foi de ceux qui le parlaient il y a quelque cent ans - j'en ai quatre-vingts – bonne foi qui est devenue bien rare au jour d'aujourd'hui, et qui s'en va toujours de plus en plus. Comme on le parle maintenant avec toutes ces litanies de termes grossiers, bien souvent si malpropres qu'ils vous font éternuer sans tabac : des bo..., des fo..., des sac..., sans compter tant d'autres qui accompagnent presque chaque phrase, et dont nous n'oserions même pas causer. A ce « nouveau patois », disons avec plaisir : adieu, va-t-en vite, que nous puissions encore faire la fête à ton enterrement.

Nos anciens avaient plus de délicatesse, plus de respect pour eux-mêmes et pour ce qui en était digne ; c'est pourquoi depuis voici plus de quarante ans, nous travaillons à recueillir tous nos vieux mots pour en faire la liste, qui est bientôt achevée, et pour la laisser en bon souvenir à nos descendants. A votre service si vous voulez la voir.

Aujourd'hui nous avons dans la vie d'autres nécessités que nos pères. Nous avons besoin avant tout pour notre jeunesse d'une bonne et sage instruction que nous ne pouvons obtenir que par la langue qui s'écrit et qui se prêche dans nos églises. Pour cela, mon bon ami, Monsieur Pierre de la Pomme sauvage, il faut que nous laissions couler notre patois avec l'eau de l'Allaine et de la Beuchire.

Je vous salue de franc et bon cœur.

Jeannot des Poires sauvages

P.S. Surtout, si vous êtes membre du Grand Conseil, je vous recommande bien de ne pas dire à ces Oberlandais qui vous ennueront par leur jargon : « bo... de tch... de po... ». Cela pourrait peut-être les mettre trop en gaieté.

Jura du dimanche No 89
23 août 1896

Lettre N° 3

LETTRE PATOISE

Le 17 d'Ot 1896.

Es chires de la Rédaction di Jura di Duëmoine
ai Poéurraintru.

Permettes qu'ïn trajième Aidjolat vou enviet trâs mots de réponse es lattes des dous correspondants que voerrin conservaï le patois dains note pays. Thiain i djâse de trâs mots, ce serait pûtôt enne iondje lattare, vouere même ïn livrat qu'ai fârait dire, pou ne s'peu trompaï, vou pou meu contentaï taint de djens qu'ï coignâ.

Le Pierrat di Beûtchin, tot c'ment le Djeânnat des Biassons me piajant prou ; ai diant les dous dé boennes tchôses, tchéthiun de sai façon. Le premiè s'en vînt de lai san di vent ; l'âtre de lai Bairouette, de lai san laivou lai bige siouëche *to lo long dos lo bô*.

Main voici qu'ï tchoué tot droit chu lai premyere difficultay de not véye langaïde : lai manyere d'orthographiaï les mots. Se i étô diVa, i airô botaï que lai bige *chôche* de lai san di Djeanlat des Biassons. Ai m'ferait piaïgi de m'édye ïn pô ai trovaï lai lattare pou écrire ci mot en aidjonat. I ne yi sairô veni.

Vos voites qu'ï n'ècri pe tot aifait c'ment les dous premyes aivocats di patois d'Aidjouë. Ai nos fârait donc aïcmencyë pai nos aïcoedjaï la dechu. Le gouvernement pouerrait peut être bïn vôtâï quéques mille francs pou conchstituaï enne Académie di patois. Ai n'serait pe foueche de yi botaï taint d'Académiciens, chu l'modèle des Quarante de Pairis. I'musai qu'en pârai di premyë cô, le Pierrat di Beûtschin, le Djeânnat des Biassons d'aivô moi, comme étaint cé qu'ain lancyë le lyevre. Dâli, le Batiche de devaint le Boué, le notaire d'enson lai velle, l'Exaryere, et

quéqu'âtre collégues que s'yi entendant encoé prou bin. Ai n'fârait-pe rébiaï le vice commandant di tschemîn de fyë di J.-S. Stu là s'yi coignâ aitôt.

Lai premyere besaigne de lai nouvelle Académyë serait de faire entendre réjeon és maîtres d'écôle. Ai ne râtan pe de traquaï le patois en dépé l'un de l'âtre, que c'â enne véritabië pityë. Dains l'écôle, c'â bon ; main *feu de l'écôle, libertaï pou*

Jura du dimanche N° 89

23 août 1896

Lettre patoise

Le 17 août 1896.

Aux messieurs de la Rédaction du Jura du dimanche
à Porrentruy

Permettez qu'un troisième Ajoulot vous envoie trois mots de réponse aux lettres des deux correspondants qui voudraient conserver le patois dans notre pays. Quand je parle de trois mots, ce serait plutôt une longue lettre, voire même un livret qu'il faudrait dire pour ne pas se tromper, ou pour mieux satisfaire tant de personnes que je connais.

Le Pierre de la Pomme sauvage, tout comme le Jeannot des Poires sauvages me plaisent assez ; ils disent les deux de bonnes choses, chacun à sa façon. Le premier s'en vient du côté du vent ; l'autre de la Baroche, du côté où la bise souffle (siouèche) *tout le long sous le bois*

Mais voici que je tombe justement sur la première difficulté de notre vieux langage : la manière d'orthographier les mots. Si j'étais de la Vallée, j'aurais mis souffle (chôche) du côté du Jeannot des poires sauvages. Il me ferait plaisir de m'aider un peu à trouver la lettre pour écrire ce mot en ajoulot. Je ne saurais y arriver.

Vous voyez que je n'écris pas tout à fait comme les deux premiers avocats du patois d'Ajoie. Il nous faudrait donc commencer par nous accorder là-dessus. Le gouvernement pourrait peut-être bien voter quelques milliers de francs pour constituer une Académie du patois. Il ne serait pas obligatoire d'y mettre tant d'Académiciens, sur le modèle des Quarante de Paris. Je pense qu'on prendra d'abord le Pierre de la Pomme sauvage, le Jeannot des Poires sauvages avec moi, comme étant ceux qui ont lancé le lièvre. Ensuite le Baptiste de devant le Bourg, le notaire du haut de la ville, le Xavier et quelques autres collégues qui s'y entendent encore assez bien. Il ne faudrait pas oublier le vice-commandant du chemin de fer du J.-S. Celui-là il s'y connaît aussi.

La première tâche de la nouvelle Académie serait de faire entendre raison aux maîtres d'écôle. Ils ne cessent de chasser le patois à qui mieux-mieux, que c'est une véritable pitié.

Dans l'écôle, ça va ; mais *en dehors de l'écôle, liberté pour*

les patois. Se vos venyin ai io djasai (ès maîtres d'écôle) de not bé et rétche langaidje de nos veyes djens, ai n'y en é quasiment pé yun, que ne sait d'aicoue que ç'a graint domaidge de voüere s'en allaî dinche note patois. Ai conveniant de tot... ai pe... ai raicmençant iote traque tot de cô neû. A ce de lai réjeon ?

Ai yé sevent dains les paipyes, que les saivaints s'aidrassant és autoritaîs pou se faire édye dains le gros traiveil de rethieuri tot ço qu'an poerron di patois, devain qu'on ne l'euche détrut. Ci traiveil li mérite bîn d'être encoueraidgye pouai les autoritaîs, et pouai nos âtres.

Défendans nos, Aidjolats, Vadais, Montaignons.

D'aivô note patois, nôs sont encoué athye. Thiain nos n'airains pu ci veye langaidge national, nos ne serains pu ran. Nos serains tchoués dains lai grosse empouèse qu'an aippeule « le cosmopolitisme universel, » ç'St-ai-dire que thiain sa qu'an â â fond de ci ptchu li, ç'â pou aidé. Ai y en é li que musan pou vos, que faint pou vos. Vos, vos n'ai pu qu'ai vos léchye faire. Vous n'ai pu ran ai dire. Çoli vos convînt-é ?

- Moi, i seu d'aivis qu'ai faît encoué bon être son maître, â moins de son langaidge. Qu'en dites-vous ?

Enne âtre fois, se le djens s'intéressînt en ces réflexions d'în véye an pouerron repare lai pieume. Ai yé encoué bîn des points ai éshiéri. (1)

En aيتدaint ai Duë sînt vos.

les patois. Si vous veniez à leur parler (aux maîtres d'école) de notre beau et riche langage de nos anciens, il n'y en a pratiquement pas un qui ne soit d'accord que c'est grand dommage de voir s'en aller notre patois. Ils conviennent de tout...et puis...ils recommencent leur chasse aussitôt. Est-ce de la raison ?

On lit souvent dans les journaux que les savants s'adressent aux autorités pour se faire aider dans l'important travail de sauver tout ce qu'on peut du patois, avant qu'on ne l'ait détruit. Ce travail là mérite bien d'être encouragé par les autorités, et nous autres.

Défendons-nous, Ajoulots, Vadais, Montagnons.

Avec notre patois nous sommes encore quelque chose. Quand nous n'aurons plus ce vieux langage national, nous ne serons plus rien. Nous serons tombés dans le grand traquenard qu'on appelle le « cosmopolitisme universel ». C'est-à-dire que quand on est au fond de ce trou-là, c'est pour toujours. Il y en a là qui pensent pour vous, qui agissent pour vous. Vous, vous n'avez plus qu'à vous laisser faire. Vous n'avez plus rien à dire. Cela vous convient-il ?

Moi je suis d'avis qu'il fait encore bon être son maître, au moins de son langage. Qu'en dites-vous ?

Une autre fois, si les gens s'intéressent à ces réflexions d'un ancien, on pourra reprendre la plume. Il y a encore bien des points à éclaircir.

En attendant, adieu !

X

Jura du dimanche No 90
23 août 1896

Lettre N° 4

LETTRE PATOISE

A Monsieur que n'ai pe de nom

Tiain an tchaimpe éne piere dain ène rotte d'ouyes, sté qu'à poin crie – achi en voyain que vos aitaquai les mait'd'école, i se satai chu mai pieume, èpe i yai di : aitan voue.

Çâ bin chur qui yème le patois, sa le premie langaidge qui yai aipris, main çoli n'empêche pe que pou mon école i ne le trove pe bon – non – Les afains que djasan français comprenian bin meu, aiprenian bin meu, bin pu vite. – Tiain l'inspecteur ou bin lai commission d'école venian faire des visites, è n'interrodjan pe en patois les écolies, que sont chi embairraissies de répondre quan crai quai ne sein ran. Vos tiudie qu'aye fait bon, dâli ? D'â qu'an djaserait français jusqu'è 15 ans, an sairait to de même le patois po allai â lôvre, èpe è serait prou tôt.

Çoli n'empêche pe que s'en fait éne académie, i demande d'en être, pou proposai d'établi tot conten in dictionnaire pou essayie de faire le patois tot lai mainme tchouse, c'ment le français, pou qui saitcheuche, tiain i maindje di « gâteau » ce ça di *toueté*, di *totché*, ou bin di *t'gnieu*.

Vô ne s'angraingnerai pe, Monsieur X, se i me botte de vote académie. I fait lai quatrieme patte en vote lievre que serait crai bin demorai boétou.

I vô salue c'ment in collègue

Djosè di Bindaïne.

Les lettres patoises continuent à intéresser nos lecteurs. Nous en sommes heureux. Au moment de mettre sous presse le Jura du Dimanche de ce jour nous recevons une nouvelle lettre de Djeannat des Biassons, en préponse à celle de X. Nous la réservons pour dimanche prochain afin de prolonger le plaisir que l'on trouve à ces lectures patoises.

(Rédaction).

Jura du dimanche N° 90
30 août 1896

Lettre patoise

Au Monsieur qui n'a pas de nom

Quand on jette une pierre dans un troupeau d'oies, celle qui est attrapée crie – aussi en voyant que vous attaquez les maîtres d'école, j'ai sauté sur ma plume et puis j'ai dit : attends voir.

C'est bien sûr que j'aime le patois, c'est le premier langage que j'ai appris, mais cela n'empêche pas que pour mon école, je ne le trouve pas bon - non - Les enfants qui parlent le français comprennent bien mieux, apprennent bien mieux, bien plus vite. Quand l'inspecteur ou bien la commission d'école viennent faire des visites, ils n'interrogent pas en patois les écoliers, qui sont si embarrassés pour répondre qu'on croit qu'ils ne savent rien. Vous pensez qu'il y fait bon, alors ? Dès qu'on parlerait français jusqu'à 15 ans, on saurait tout de même le patois pour aller à la veillée et il sera assez tôt.

Cela n'empêche pas que si on en fait une académie, je demande d'en être pour proposer d'établir tout de suite un dictionnaire pour essayer de faire la même chose avec le patois, comme en français, pour que je sache, quand je mange du « gâteau », si c'est du *toueté*, du *totché* ou bien du *t'gnieu*.

Vous ne vous fâchez pas Monsieur X, si je me mets de votre académie. Je fais la quatrième patte à votre lièvre qui serait peut-être resté boiteux.

Je vous salue comme un collègue

Joseph du Banc d'âne.

Les lettres patoises continuent à intéresser nos lecteurs. Nous en sommes heureux. Au moment de mettre sous presse le Jura du Dimanche de ce jour nous recevons une nouvelle lettre de Jeannot des Poires sauvages, en réponse à celle de X. Nous la réservons pour dimanche prochain afin de prolonger le plaisir que l'on trouve à ces lectures patoises.

(Rédaction)

Vocabulaire particulier :

Qu'à poin : qui est attrapé

Traduit en français par Élisabeth Décloux

Jura du dimanche No 91
6 septembre 1896

Lettre N° 5

LETTRE PATOISE.

Monsieu lo Rédacteur di *Jura di Duemoenne*,

Vôs me ferins bin piaîgi se vos velins enco aibardgie mai prose dains vôte échtimâbye Journal, en réponse ai lai lattre de Monsieu X.

Çô qu'embairaisse lo pu, aivô cés que se signant de c'te façon, ç'â qu'an ne saît qué ton pâre aivô yos : sont ce des chires vou tot boinement des maignins ? Enfin quoi, çoli n'é-pe de djeait ! Ei ne fât djemais aivoy vargaigne de pâre saît lo sôrnom de son parrain, saît lo nom de son taîtet, que s'aïpellint-es Louerent des Brussâles, Colâs des Graibeusses, vou Couerête de Gremattes. Pusque c'tonneurâbye – di moins nôs l'suppôsant tél – réclame nôte éde po ortografiaî, vou orthographiai s'ait veut, note véye patois, nos velans bin yi prêtai quéques observâtions chu ci point li, èt chu d'âtres enco de sai lattre. Quant ai son ortografe, en nôte qualité de membre de lai louâbye Aïccadémie de Bonfô, dont nôs ains l'honneur de faire païchie dâ voici belle heure, nôs ne sairins dyère lo pâre po modèle ; non, cés *y'hiâtus* que se beucquant di s'éconnaî : « si *étos di Vâ i airôs* » nôs faint in pô trot ai r'veuni és arayes lo refrain d'èinne des pu véyes tchainsons di paiyi que finêchait pai : « hélais hi, hi, hihan ! » tot çoli po dire simplement : *se yétôs di Vâ y'airôs*.

Main pusqu'el èt chi bin saivu *shiérie* qu'lo brâve Pierat di Beutchin vint d'lai san di *vent* – foui ! ci mot ât français – de l'ouere, en bon patois, èt que moi Djeannat des Biassons dais veny dlai san de bige, nos aimerins bin qu'ei nôs dièche, lu, dâ

vou ei vint ? Ei nôs léche supcionnaî qu'ei vint di moitan, d'entre les dous, quoi ! èt qu'ei n'ât pe aivu brechie à son de ç'te boinne véye tchainsenate : « *Do, dô, lai popatte, laivou sont nôs oueyattes !...* » que totes les braves memines, dains nôs velaidges saint enco trétus bin.

E dé, poidé ô, i seus dlai Barotche et y m'en fais gloire, sains dépeutai âqueinne paitchie de note brâve Aidjoue ; mains nôs n'aint-pe l'aivaintaidge d'être ne bordgeais, ne haibitain, come el ét l'air de dire, en se moquaint in pô, di yue laivou an dit : « tot lo long dô lo bô », bin que nôs en tiréchin

Jura du dimanche N° 91

6 septembre 1896

Lettre patoise

Monsieur le Rédacteur du *Jura du Dimanche*

Vous me feriez bien plaisir, si vous vouliez encore héberger ma prose dans votre estimable Journal, en réponse à la lettre de Monsieur X.

Ce qui embarrasse le plus, avec ceux qui se signent de cette façon, c'est qu'on ne sait pas quel ton prendre avec eux. Sont-ce des bourgeois ou tout bonnement des margouilins. Enfin quoi, cela n'a pas d'allure. Il ne faut jamais avoir honte de prendre, soit le surnom de son parrain, soit le nom de son père, qu'ils s'appellent Laurent des Brouillards, Nicolas des Courtilières ou Imbécile des Grumeaux. Puisque cet honorable - du moins nous le supposons tel - réclame notre aide pour ortographe, ou orthographe s'il veut, notre vieux patois, nous voulons bien lui prêter quelques observations sur ce point là et sur d'autres encore de sa lettre. Quant à son orthographe, en notre qualité de membre de la louable Académie de Bonfol, dont nous avons l'honneur de faire partie depuis voici belle lurette, nous ne saurions guère le prendre pour modèle ; non, ces hiatus qui se cognent à s'écorner : « si étos di Vâ i airôs » (si j'étais de la Vallée j'aurais) nous font un peu trop revenir aux oreilles le refrain d'une des plus vieilles chansons du pays qui finissait par : « hélas hi, hi, hihan ! » tout cela pour dire simplement : se yétôs di Vâ y'airôs.

Mais puisqu'il a si bien pu clarifier que le brave Pierre de la Pomme sauvage vient du côté du vent -foui ! ce mot est français - de l'air, en bon patois et que moi Jeannot des Poires sauvages dois venir du côté de la bise, nous aimerions bien qu'il nous dise, lui, d'où il vient ? Il nous laisse soupçonner qu'il vient du milieu, d'entre les deux quoi ! Et qu'il n'a pas été bercé au son de cette bonne vieille chansonnette : « Dors, dors la petite poupée, où sont nos petites oies !... » que toutes les braves grand-mères, dans nos villages savent encore toutes bien.

Eh, pardi oui, je suis de la Baroche et je m'en fais gloire, sans dénigrer aucune partie de notre brave Ajoie, mais nous n'avons pas l'avantage d'être bourgeois, mais nous habitons un lieu où l'on dit : « tout le long sous la forêt », et bien qu'il s'en moque un peu, nous en tirons

laivou an dit : « tot lo long dô lo bô », bin que nôs en tiréchins enco prou honneur. Non, nôs sons d'in yue pu prêt dés bôs, in pô pu sâvaidge se vôs v'lais, main voû an serre in pô moins chu l'ô.

-Tyu és diaïles peut bin se rétroppai drie c't X que youve dinche les brais en l'air, come po criai ailairme ! ét qu'écâyeule ses doues tschaimbes en écaimboéye, come in échaimbrê ? me diégeait yie, un de mes bons véyes aimis, que m'aipotchait lo *Jura di Duemoenne*.

- Ç'at, yi diét-ge, probâbyement einne fidyure aillégorique que nôs l'môtre rittaint, galopaint, tot *éshioueshiê* de l'Aidjoue contre lo Vâ, di Vâ ai lai Montaigne po aitousid tos lés tétés contre ci Djeannat des Biassons que vorrais yôs allaî pâre yote patois, po les rédure ai ran, main ai ran ditot, comme cés dlai Neuvevelle, di Vâ de Sainte Mie, di Vâ de Tavanne, que se sont tot pejus, tot raishiês en pejaint yôte patois.

Et cte boinne révoue flanquêe és maîtres d'écôle prou mâlaivesês po traquai lo patois ! C'ât qu'y crais bin que nos régents d'adjedheut sentant bin dâ voû vegniant les pu grôsses difficultês po faire entrai dains les petêtes mayeutches qu'eis sont tchairgies d'inchtrure, ço qu'ei daint yôs ensangnie. Moi, y dirôs â gouvernement – se lo gouvernement était in hanne – d'étably des boinnes primes po les régents que réussirint lo meut dains lai traque que dépuere ci brave chire X. y crais bin que tyaind ai nos menaçait de lai piedre de note nationalitê aivô cetée di patois, les mouetches que lo voyint écrire çoli aint daivu crevaî de rire.

Enfin, Monsieu X., hichtoire d'in pô rujollai, non pétes, sains rancune, en vôs souettaint tot ço que vos peutes désirie de meut, et lo Pairaidis ai lai fin d'vôs djos.

Y dmore, po vôs servy,

Djeannat des Biassons.

encore assez honneur. Non, nous sommes d'un lieu plus près des bois, un peu plus sauvage si vous voulez, mais où l'on appuie un peu moins sur le ô.

Qui diable peut bien s'abriter derrière cet X qui lève ainsi les bras en l'air, comme pour crier alarme ! et qui écarte ses deux jambes les quatre fers en l'air comme un estropié ? me disait hier un de mes bons vieux amis, qui m'apportait le *Jura du Dimanche*.

C'est, lui dis-je, probablement une figure allégorique qui nous le montre courant, galopant, tout essoufflé de l'Ajoie vers la Vallée, de la Vallée vers la Montagne pour attiser toutes les têtes contre ce Jeannot des Poires sauvages qui voudrait aller leur prendre leur patois, pour les réduire à rien, mais à rien du tout, comme ceux de la Neuveville, du vallon de St-Imier, de la vallée de Tavannes, qui se sont tout perdus, tout anéantis en perdant leur patois.

Et ce bon rappel flanqué aux maîtres d'école assez malavisés pour traquer le patois. C'est, je crois bien, que nos instituteurs d'aujourd'hui sentent bien d'où viennent les plus grandes difficultés pour faire entrer dans les petites caboches qu'ils sont chargés d'instruire, ce qu'ils doivent leur enseigner. Moi, je dirais au gouvernement, - si le gouvernement était un homme - d'établir de bonnes primes pour les instituteurs qui réussiraient le mieux dans la traque que déplore ce brave monsieur X. Je crois bien que quand il nous menaçait de la perte de notre nationalité avec celle du patois, les mouches qui le voyaient écrire cela ont dû crever de rire,

Enfin, Monsieur X, histoire d'un peu rigoler, n'est-ce pas, sans rancune, je vous souhaite tout ce que vous pouvez désirer de mieux et le Paradis à la fin de vos jours.

Je reste, pour vous servir,

Jeannot des Poires sauvages

Vocabulaire particulier :

aibardgie : héberger

maignin : margoulins, rétameur
têtes

vargaigne : honte

taitet : père

shiérie : clarifier

révoue : punition, mauvais accueil
(rappel)

que dépuere : que déplore

memine : grand-mère

dépeuter : dénigrer

écâyeule : écarté

en écaimboiéye : les 4 fers
(en l'air)

mâlaivesés : mal avisés

non pétes : n'est-ce pas

(vouvoiement)

aitousid tos les têtes :

(attiser toutes les

pejus : perdus

raishiès : anéantis

en pejoint : en perdant

mayeutches : caboches

non pé : n'est-ce pas

(tutoiement)

Traduit en français par Élisabeth Décloux

Jura du dimanche No 92
13 septembre 1896

Lettre N° 6

LETTRES PATOISES

Patois du Vâ

Oh ! dé oh ! Çoli nô piaît bin de yeure in pô d'patois dain sti *Jura di duemoinne*. Main ça tot di patois d'Aidjolat. Po quoi â ce qu'en n'en baye pe aichebin de çu di Vâ ? Ne vâ-t é ran ? Ai bin, no l'v'lan bin voi.

Ecoutaî s'tichtoire que r'contaît l'âtre djo enne boenne veye minmin â p'té boueba d'sai baïchatte, qu'à mariâi not' monnie.

« Ecoute, mon p'té, y diaît y : è y aivaî enne fois in cra qu'aivaî dérobaî in gros morcé de formaidge. Ai l'aivaî portaî chu in s'légie, vou è l'teniaî din son bac. Main voici qu'in r'naî s'trove li, i n'sai comment. Crai bin qu'ai sentaî ci formaidge. Ç'â qu'les r'naîs ainmant bin lo formaidge, enco pu qu'les cras.

Ci r'naî, ai sont fins les r'naîs, ci r'naî chônne de m'nin en ci cra, ai peu y dit dinche : « Oncha cra, t'é in bel ôgé, è néy en è p' de pu bé qu'toi chu tô ces aibres. Main i n'sai pe s'te saî chôtraî. S'te l'saî, t'é l'perpet des ôgés. » Ci chaitoux saivaît bin poquoi é diê dinche.

Le cra n'y voyaît q'di fue. Voili mon hanne que se redrasse, è se botte ai criaî. Te comprends, mon affaire, qu'en eûvraint l'bac, è laiché tchoi son formaidge. Çâ droit c'que v'laît le r'naî, ti sâte dechu, ai peû è l'aivâle to d'enne golaî.

Tien è l'eut maindgie, è rié comme in fô, è peû è dié en c'ti cra, qu'était tot capou : - Voili, mon bé cra, s'qu'en diaingne en écoutain les chaitoux.

Mit'nain, mon p'té Djôselé, tîen en te veron chaittie, vir'y l'dô, è peu di y : Moi, i n'aimai pe lé chaitoux.

Voili c'que raicontaîs lai minmin.

Enne âtre fois, se çoli piaît è dgens, i porro r'contaî, en patois di Vâ, l'hichetoire di loup è peû de l'ègné, vou bin c'té di tchaîne è peû di djon. I n'en saî enco ran. Nô voirain.

IN VADET.
%

Jura du dimanche N° 92
13 septembre 1896

Lettres patoises

Patois de la Vallée

Oh ! eh oh ! Ça nous plaît bien de lire un peu de patois dans ce *Jura du dimanche*. Mais c'est tout du patois d'Ajoulots. Pourquoi est-ce qu'on n'en donne pas aussi de celui de la Vallée ? Ne vaut-il rien ? Eh bien nous voulons bien le voir.

Écoutez cette histoire que racontait l'autre jour une bonne vieille mémé au petit garçon de sa fille qu'a marié notre meunier.

« Écoute, mon petit, lui disait-elle : il y avait une fois un corbeau qui avait dérobé un gros morceau de fromage. Il l'avait porté sur un cerisier, où il le tenait dans son bec. Mais voici qu'un renard se trouve là, je ne sais comment. Peut-être qu'il sentait ce fromage. C'est que les renards aiment bien le fromage, encore plus que les corbeaux.

Ce renard, ils sont fins ces renards, ce renard renifle des babines ce corbeau et lui dit alors : « Oncle corbeau, tu es un bel oiseau, il n'y en a pas de plus beau que toi sur tous ces arbres. Mais je ne sais pas si tu sais siffler. Si tu le sais, tu es le pire des oiseaux. » Ce flatteur savait bien pourquoi il lui parlait ainsi.

Le corbeau n'y voyait que du feu. Voilà mon benêt qui se redresse et se met à crier. Tu comprends, mon petit, qu'en ouvrant le bec, il laissa choir son fromage. C'est juste ce que voulait le renard, qui saute dessus et il l'avale tout d'une bouchée.

Quand il l'eut mangé, il rit comme un fou et il dit à ce corbeau qui était tout confus : - voilà, mon beau corbeau, ce que l'on gagne en écoutant les flatteurs.

Maintenant, mon petit Joseph, quand on voudra te flatter, tourne lui le dos et dis-lui : moi, je n'aime pas les flatteurs. »

Voilà ce que racontait la mémé.

Une autre fois, si ça plaît aux gens, je pourrais raconter, en patois de la Vallée, l'histoire du loup et de l'agneau, ou bien celle du chêne et du roseau. Je n'en sais encore rien. Nous verrons.

Un Vadais.

%

Vocabulaire particulier :

chônne : renifle

chônne de m'nin en ci cra : renifle des babines ce corbeau

Traduit en français par Élisabeth Décloux

En lè rédaction di *Jura di Duemoine*
è Poiraintru.

I ne tiudo pe, craites me bin, en vos enviain enne premiere lattre qu'not patois èrè encouè tain d'aimis è tain de pieumes pou sotenì sè case. Y en su tot ébabi. Main çoli me fait bin piaigi è y en profite pou proposè en ces qu'envian des lattres à *Jura di Duemoine* – en me dit qué son enne rotte è que lè rédaction de lè feuille é in pnie de lattres d'èvaince – de se réuni in bé djoué, è ne m'entscha lèvou, pou vouere trétu en lè foi qu'men qu'en pouerè daire in écrit que freuche l'imaidge d'not patois.

Que cés qu'son de s'taivis le dieuchin en

PIERRA DI BEUTSCHIN.

L'idée de « Pierra di Beutschin » paraît lumineuse. Puisqu'on se propose d'élever une sorte de monument au patois qui s'en va mourant, son idée doit sourire. En élaborant peut-être une sorte de dictionnaire suivi de quelques lettres, récits, reproductions de délibérations d'assemblées communales ou de Conseils, etc, reproduisant aussi fidèlement que possible les différents patois jurassiens, on créera une oeuvre assez complète.

Nous savons du reste que ce travail, tout en offrant certaines difficultés, n'est pas impossible. Quelques personnes possèdent déjà de précieuses données à ce sujet, fruits de recherches intelligentes ou documents anciens inédits et sagement conservés. Parmi ces derniers, nous savons qu'il existe un dictionnaire assez complet du patois, manuscrit unique sans doute et dont les données seront précieuses pour l'élaboration d'un volume, lexique et mémorial de ce parler décadent.

A la rédaction du *Jura du Dimanche*
à Porrentruy

Je ne pensais pas, croyez-moi bien, en vous envoyant une première lettre que notre patois aurait encore tant d'amis et tant de plumes pour soutenir sa cause. J'en suis tout ébahi. Mais cela me fait bien plaisir et j'en profite pour proposer à ceux qui envoient des lettres au *Jura du Dimanche* – on me dit qu'ils sont une bande – et que la rédaction du journal a un panier de lettres d'avance – de se réunir un beau jour, ça m'est égal où, pour voir tous à la fois comment on pourrait rédiger un écrit qui soit l'image de notre patois.

Que ceux qui sont de cet avis le disent à

Pierre de la Pomme sauvage.

L'idée de « Pierra di Beutschin » paraît lumineuse. Puisqu'on se propose d'élever une sorte de monument au patois qui s'en va mourant, son idée doit sourire. En élaborant peut-être une sorte de dictionnaire suivi de quelques lettres, récits, reproductions de délibérations d'assemblées communales ou de Conseils, etc, reproduisant aussi fidèlement que possible les différents patois jurassiens, on créera une oeuvre assez complète.

Nous savons du reste que ce travail, tout en offrant certaines difficultés, n'est pas impossible. Quelques personnes possèdent déjà de précieuses données à ce sujet, fruits de recherches intelligentes ou documents anciens inédits et sagement conservés. Parmi ces derniers, nous savons qu'il existe un dictionnaire assez complet du patois, manuscrit unique sans doute et dont les données seront précieuses pour l'élaboration d'un volume, lexicque et mémorial de ce parler décadent.

Vocabulaire particulier :

è ne m'entscha : ça m'est égal

qu'en pouerè daire in écrit : qu'on pourrait rédiger un écrit

Traduit en français par Élisabeth Décloux

JURA DU DIMANCHE NO 93
20 SEPTEMBRE 1896

LETTRE N° 7

LETTRE PATOISE

An l'onshia Djanna !

Vô vlai craibin être ébabi qui vô di onshia, main sa poiche que vô mai fait piaigi en sotniain les mait' d'école contre ci M. X., que veu yo en remotrai, èpe que nai piep' signai son nom. Vo yé bin di sai nitiye, achi è sa coigie. Tiain i vô varai, onshia Djanna, y vô veu payie in tschavé ; sna pe enne gotte, y ne l'aime pe, main y yème bin in voire aivô les aimis. – Vô ne velai pe refusai, hein onshia.

Voici mintenin que les vadais sont djaloux ; bon ! pu en a, pu è vai bin. Aipe son idé de raicontai des ischtoires a boinne aitô. – Coli péce le tan. Ca pouquoi y vos en veu achi dire enne, snape enne chi belle que sté que vin di Vâ ; main qu'ment quai s'adega achi d'in cra, ai s'rapoétchan in pô. – Ecoutai voue.

Enne foi, enne fanne fesai di beurre. Tiain elle leu fini, elle boté son moéché chu le métra, èpe elle allé bayie ai maindgie és vaitches. – Tiain elle eurvenié, ai y manquai enne brétyie an son moéché – Elle se boté â cryai : Tiu asse qué maindgie mon beurre ? - Son pté boueba y dié : mère, asse que les cras aiman le beurre ? – Pouquoi, mon fé ? Ai yan ai yun chu ci poirie cote tschie nô qué le bac tot embeurrai !

Vô voite, onshia Djanna, quan peu dire des ischtoires en patois, tot qu'ment en français ou bin en allemand. – Ce soli vos aimuse, y en sai encoé des âtres – lai fôle di roudge cretcha, - tra

tschievres qu'allin en vendange, - que not servante m'aipreniai tiain y éto p'té pou qui n'tscheleuche pu mes doigts. Cé quan sain achi dirain les yôtres aichebin.

Main pou to publiai çoli, ai farai fair enne petête gazette q'ment le *Jura di Duemoine*. Dinche ai yairai de lai piaice pou tot le monde, les Aidjolas, les Vadais, les Montaignons ; épe nos poérin tu aipare les souetches de patois. Outre çoli en rirai dé bon cos, y seu chur. Ça enne idée, hein onshia. Y parô in aibonnement, vo yun, le Piera yun, le Vadais, le M. X. - qu'en dite vô ? - Les Allemands fain bin dinche ; nô ne son dran pu beugeons que yo, non de mai cape !

Jura du dimanche N° 93
20 septembre 1896

Lettre patoise

A l'oncle Jeannot !

Vous voulez peut-être être étonné que je vous appelle oncle, mais c'est parce que vous m'avez fait plaisir en soutenant les maîtres d'école contre ce monsieur X, que je veux lui en remonter, et puis qui n'a rien signé de son nom. Vous l'avez bien rembarré, aussi il s'est tu. Quand je vous verrai, oncle Jeannot, je veux vous payer une bouteille ; ce n'est pas une goutte, je ne l'aime pas, mais j'aime bien boire un verre avec les amis. Vous ne voulez pas refuser, hein oncle.

Voici maintenant que les Vadais sont jaloux ; bon, plus on est, plus ça va bien. Et puis son idée de raconter des histoires est bonne aussi - Cela passe le temps. C'est pourquoi je veux vous en dire aussi une, ce n'est pas une aussi belle que celle qui vient de la Vallée ; mais comme il s'agit aussi d'un corbeau, elle se rapporte un peu. - Écoutez voir.

Une fois, une femme faisait du beurre. Quand elle eut fini, elle mit son morceau sur son buffet, et puis elle alla donner à manger aux vaches. - Quand elle revint, il manquait un bout de son morceau. - Elle se mit à crier : Qui est-ce qui m'a mangé mon beurre ? - Son petit garçon lui dit : mère, est-ce que les corbeaux aiment le beurre ? - Pourquoi, mon fils ? Il y en a un sur ce poirier à côté de chez nous qui a le bec tout « embeurré » !

Vous voyez, oncle Jeannot, qu'on peut dire des histoires en patois, tout comme en français ou bien en allemand. - Si cela vous amuse, j'en sais encore des autres - la fable du crochet rouge, - trois chèvres qui allaient en vendange, - que notre servante m'apprenait quand j'étais petit pour que je ne suce plus mes doigts. Ceux qui en savent aussi diront les leurs également.

Mais pour publier tout cela, il faudrait faire une petite gazette comme le *Jura du Dimanche*. Ainsi, il y aurait de la place pour tout le monde, les Ajoulots, les Vadais, les Montaignons ; et puis nous pourrions tous apprendre les variétés de patois. En plus de cela, on rirait bien des fois, je suis sûr. C'est une idée, hein oncle. Je prendrais un abonnement, vous un autre, le Pierre un, le Vadais, le M. X. - qu'en dites-vous ? - Les Allemands font bien la même chose ; nous ne sommes pas plus bêtes qu'eux, nom de ma cape !

Le cousin Piera demindai in écrit, ça bin simpyie. Ce dain tôt les cas y vai en lai réunion quai voérai faire, y veu proposai enne gazette. Vô me dirai ço que vôs en pensai, onshia Djanna ; en aittendain y vô salue, bin de lai saintè.

Djosai di Baindaine.

Ah ! y rebio in poschecriptome en mai lattare. –
P.S. Se l'nom de vot' neveu ne vô piaipe, onshia, y veu bin tieuri in atre poirin.

Le cousin Pierre demandait un écrit, c'est bien simple. Si dans tous les cas, je vais à la réunion qu'il voudrait faire, je veux proposer une gazette. Vous me direz ce que vous en pensez, oncle Jeannot ; en attendant je vous salue, bien de la santé.

Joseph du Banc d'âne.

Ah ! j'oubliais un post-scriptum à ma lettre. –
P. S. Si le nom de votre neveu ne vous plaît pas, oncle, je veux bien chercher un autre parrain.

Vocabulaire particulier :

dire sai nitche : rembarrer, régler son compte
metra : garde-manger, buffet, étagère, dressoir
embeurrai : couvert de beurre (jaune)
bretie : brisure, cassure (partager, morceler)

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 94
27 septembre 1896

Lettre N° 8

Es Aidjolats (1)

Vô d'moirê, l'uvie, â quart di foina :
Les boueb' ercontant des fole an iô blonde,
Les ambours djâsant di derie tieumnâ,
Et les veil' bêchatt' diant di mâ d' to l'monde ;

Di temps qu' le régent ié to hâ l'*Jura*
Les bouebas dremant derie les tillouses ;
Les dgens trop raissis prâdjant les dainsouses
Qu'aimant meut l'dyindiair qu'les grains di tchaipia.

Dâ lai Saint Maitchin an rmaichie l'bon Due :
An s'erpose in pô djain qu'â paitchifeu.
Main tiain qu'an s'rétchâde â long d'in bon fue.
Ai n'fâ djemais rébiê ces qu'sont â dvainleu.

Ai y en é pu d'un que grul de misère,
Que serr' sai tiulatt' pou rébiê sai faim, -
Des afains qu'rêlant de vouer' que iott' père
S'en rvint an l'ôtâ sain raipoitchê d'pain.

Ai peu ran n'vai pu. L'eurleudgrie â cotte :
Ç'â l'traiveil que manque es bras qu'aissant.
Ç'â pou iôs édie qu'nos dmaindant d'lairdgent :
Nô no sont botê dinche enne' petett' rotte,

Pou vô raicontê trâ quaitre – voilléri, -
Des hich'toir' pou rire, - ou bin des aitraipe,
Po vô pessê l'temps s'vô n'serint dremi.
Stu que s'rê content, - qu'ment stu que n'le s'rait-pe, -

Nô bayeré ses sous bongrê magrê lu. –
Ç'â pou fair'lai sope an ces qu'nainp de beurre.
Stu que n'*bayeré* ran, ç'nâ ran qu'in goulu :
Nô l' v'lan décriê dâ Bure an lai Theurre. –

Jura du dimanche N° 94
27 septembre 1896

Aux Ajoulots (1)

L'hiver, vous restez au coin du feu :
Les garçons racontent des histoires à leur blonde,
Les conseillers discutent de la dernière assemblée,
Et les vieilles filles disent du mal de tout le monde ;

Pendant que le régent lit tout haut le *Jura*
Les garçons dorment derrière les teilleuses ;
Les gens trop sages perdent leur danseuse
Qui aiment mieux les danseurs que les grains de chapelet.

Depuis la Saint-Martin on remercie le bon Dieu :
On se repose un peu jusqu'au printemps.
Mais quand on se réchauffe à côté d'un bon feu.
Il ne faut jamais oublier ceux qui sont au devant-huis.

Il y en a plus d'un qui tremble de misère,
Qui serre sa ceinture pour oublier sa faim, -
Des enfants qui pleurent de voir que leur père
S'en revient à la maison sans rapporter de pain.

Et puis rien ne va plus. L'horlogerie est en panne :
C'est le travail qui manque et les bras qui attendent.
C'est pour les aider que nous demandons de l'argent :
Nous nous sommes, comme cela, mis en petite société,

Pour vous raconter trois quatre – vieilleries, -
Des histoires pour rire, - ou bien des moqueries,
Pour vous passer le temps, si vous ne pouvez pas dormir.
Celui qui sera content, - comme celui qui ne le sera pas, -

Un tel nous donnera, lui, ses sous bon gré mal gré. –
C'est pour faire de la soupe à ceux qui n'ont pas de beurre.
Celui qui ne *donnera* rien, ce n'est qu'un avare :
Nous voulons le décrier depuis Bure jusqu'à la Theurre. –

Nô sont qu'ment les boueb' que tchaintant l'bon An,
Que tiuéchant di bin an cé qu'iô bayant, -
Main qu'saint bien rvéti to ces veil airâbes,
Qu'voidgeant iôs étius qu'nent s'c'était des gâbes !...

***⁽¹⁾

Extrait des documents sur le patois, réunis par feu Xav. Kohler.

Nous sommes comme les garçons qui chantent le nouvel An,
Qui souhaitent du bien à ceux qui leur en donnent, -
Mais qui savent bien retordre ces vieux héritiers,
Qui gardent leurs écus comme si c'était des gaubes !

*** (1)

Extrait des documents sur le patois, réunis par feu Xav. Kohler

Vocabulaire particulier :

Tillouse ou teilleuse ; machine capable d'assurer les opérations de rouissage et de teillage pour briser des parties ligneuses d'une plante textile.

Traduit en français par Marc Monnin

Jura du dimanche No 95
4 octobre 1896

Lettre N° 9

LETTRE PATOISE

Messieurs les Rédacteurs di *Jura di Duemoinne*

Mâgrê lai crainte d'aibusai de vôte compiaîgeince, y m'tiézaidge enco ai vôs envîe ç'te londge lattare és aidrasses ci dedôs indiquêes.

Messieurs Piera di Beutchin èt Djosait di Baidaine,

Ai tot Segnieur, tot honneur ! S'y vôs dait ai tchétyun einne réponse, ç'ât pai cetu qu'êt écrit lo premie qu'y dais comencîe. Ce serêt craibin in pô long ; main ma foi taint pé po cés que çoli ennuerêt.

Dâ ci en dela, ei me sanne qu'an ont prou d'jâsaî, - ai prepôs, y'en convins – main sains airrâtai des moiyeins pratiques po aitteindre lo but qu'an aimire, saivoy : de conchetituaî einne aissôciation po retyeudre nôs divers patois des differeintes paitchies di pays, di Jura, âtrement dit ; en formaî in vocâbulaîre que poyêche contentaî nôs aiprés-vegnaînts courieux de saivoy coment d'jâsint yôs papons èt yôs memins.

Répongeaint ai ci sudgèt ai Piera di Beutchin, pusque ç'ât lu qu'êt œuvie lai quèchetion, ei me sanne que ç'ât ai lu de pâre lai tchôse en mains, èt po mon compte, yi demaînderôs de convoquaî lai réunion qu'ei prepôse de cés qu'aint réponju djainque ai-ci ai son premie aipeul, sait, Djeannat des Biassons, M. X., Djosait di Baidaine, *In Vadet*, po lo djo èt lo yue que yi convindrâint. En prenront li, aipré boienne entente, les meujures ai prepôs po

convoquâi in pu grôs nombre d'aidheraints, èt formaî in Comitê que serait ai meinme d'ädgy po bin mannaî l'aïffaïre. Lai premiere convocâtion serait remige ai lai rédaction di journal que nôs môtre taint de compiaigeince, dôs les noms que nôs ains djainque ai-ci, nos noms di Duemoinne, quoi ! ç'te rédaction sait bin voû nos trovaî trétus, po nôs faire ai teny nos aipeuls.

Voici lai réjon po laquéle y n'ainmorôs pe que d'âtres que les premies ôvries feuchint aipelês lai premiere fois, outre que, en s'entend meut po aivaincîe lai bésaingne entre dgens qu'aint dj'echepôsaî yôs idées.

Nôs aivins einne societê que s'aippelaît l'Emulation Jurassienne, fondée pai l'élite de nôs hannes les pus

Jura du dimanche N° 95
4 octobre 1896

Lettre patoise

Messieurs les Rédacteurs du *Jura du dimanche*

Malgré la crainte d'abuser de votre complaisance, je me permets de vous envoyer encore cette longue lettre aux adresses indiquées ci-dessous.

Messieurs Pierre des Pommes sauvages et Joseph du Banc d'âne,

À tout seigneur, tout honneur ! Si je dois à chacun de vous une réponse, c'est par celui qui a écrit le premier que je dois commencer. Ce sera peut-être un peu long, mais ma foi tant pis pour ceux que cela ennuiera !

De ci et delà, il me semble qu'on a assez parlé – à propos, j'en conviens – mais sans arrêter les moyens pratiques pour atteindre le but qu'on vise, savoir : de constituer une association pour récupérer nos divers patois des différentes parties du pays, du Jura, autrement dit ; en former un vocabulaire qui puisse contenter nos successeurs curieux de savoir comment parlaient leurs pères et leurs mères.

Répondant à ce sujet à Pierre de la Pomme sauvage, puisque c'est lui qui a ouvert la question, et il me semble que c'est à lui de prendre la chose en mains, et pour mon compte, je lui demanderais de convoquer la réunion qu'il propose à ceux qui ont répondu jusqu'ici à son premier appel, soit : Jeannot des Poires sauvages, M. X. , Joseph du Banc d'âne, *un Vadais*, pour le jour et le lieu qui lui conviendront. On prendra là, après bonne entente, les mesures à propos pour convoquer un plus grand nombre d'adhérents, et former un Comité qui serait à même d'agir, pour bien conduire l'affaire. La première convocation serait remise à la Rédaction du journal qui nous montre tant de complaisance, sous les noms que nous avons jusqu'à maintenant, nos noms du Dimanche, quoi ! cette rédaction sait bien où nous trouver tous, pour nous faire parvenir nos appels.

Voici la raison pour laquelle je n'aimerais pas que d'autres que les premiers ouvriers soient appelés la première fois, car on s'entendra mieux pour avancer la besogne entre gens qui ont déjà exposé leurs idées.

Nous avions une société qui s'appelait l'Emulation Jurassienne, fondée par l'élite des hommes les plus

échetinâbyes, come aichebin les pus capâbyes que nôs aiyins cognus. Ç'te societê prochépère duraint longtemps, répandaît dains l'paiyi tchétye annê in bé livre tot plein de tchôses les pu intèressaintes po nos trétus. Or, an y'ont introdu dains sai direction centrale des éléments étraindgies ai nôte paiyi, que s'en sont sôciês c'ment des tyulattes de Marc-Antoine ; chi bin que voici trâs belles annêes que nôs n'aims pu ni livres, ni aissemyées. N'ât-ce pe li einne grôsse honte ? Ne dirait-on-pe que nôte paiyi n'êt pu gniun de capâbye po conduire ses prôpres aiffaires ?

Donc, po évitâi tôte mésaivainture, y crais qu'en vue de formaî nôte aissôciation projetêe, nos dains âdgy prudeinment, Y'échépère, Monsieu di Beutchin, cogniâtre bintôt vôte aivis.

Quant ai vos, mon cher Djosait di Baidaine, tot ai l'honneur èt piaigi de me saivoy vôte onshiat, et content qu'y sôs de vôte boienne aimietie, y n'ais pu dyère de piaice ai vôs baiyie chu ç'te feuye-ci, se ce n'ât po vôs dire que y'aiprouve bin vôs prepôositions ; que vôte nom me piaît, èt que, come bon chrétien, ei ne fât djemaîs se faire battayêe doues fois.

Recites, Messieurs, les moiyoues aimieties de vote

DJEANNAT DES BIASSONS.

estimables comme aussi les plus capables que nous ayons connus. Cette société prospère durant longtemps, répandait dans le pays chaque année, un beau livre, rempli de choses les plus intéressantes, pour nous tous. Or, on y a introduit dans sa direction centrale des éléments étrangers à notre pays, qui s'en sont soucié comme des culottes de Marc-Antoine, si bien que voici trois bonnes années que nous n'avons plus ni livres, ni assemblées. N'est-ce pas là une grosse honte ? Ne dirait-on pas que notre pays n'a plus personne de capable pour conduire ses propres affaires ?

Donc, pour éviter toute mésaventure, je crois qu'en vue de former notre association projetée, nous devons agir prudemment. J'espère, Monsieur de la Pomme sauvage, connaître bientôt votre avis.

Quant à vous, mon cher Joseph du Banc d'âne, tout à l'honneur et au plaisir de me savoir être votre oncle, et content d'être en bonne amitié avec vous, je n'ai plus guère de place à vous donner sur ce papier, si ce n'est pour vous dire que j'approuve bien vos propositions, que votre nom me plaît, et que, comme bon chrétien, il ne faut jamais se faire baptiser deux fois.

Recevez, Messieurs, les meilleures amitiés de votre

Jeannot des Poires sauvages

Jura du dimanche No 100
8 novembre 1896

Lettre N° 10

LETTRE PATOISE

Messieurs les Rédacteurs di *Jura di Duemoenne*,

Vôs serins bin ainmiabyes, et y vôs serôs recognéchant se vos velin bin me dire poquoi vos ne publiâtes pu ran en patois, se ç'ât poche que les dgens en sont dje sôs, vou que nos intrépides écriens qu'âint boté covai l'ue ne saitchint coment lo faire eshiore ? voici en effet trâs senainnes dâ lai driere lattré que yôs aivôs écrite, en réponse ai in aippeul de l'un de yos, que ran n'êt pu pairu.

S'eis sont sôs yos meinmes de tchabroyîs di paipie, çoli ne m'ébâbât qu'ai moitié. Mai réponse ai Monsieur X. prévoiyaît dje bin que sai prepôtion de formaî einne aiccadémie patoise réusserait c'ment l'Emulation jurassienne – dont Due aie son âme ! – qu'elle virerait vite en brue de boudin. Ç'ât aidét in bé fue que c'tu d'eiinne dgierbe d'étrain, main bin dannaidge qu'ei s'éteinge trop vite.

Nôs renonçans donc bin vlantie és hanneurs aiccadémiques, nôs contentaint d'être tot simpye membre de Bonfô. Tot de meinne, se çoli ne vos dgeinne pe trop, y vôs aidrasserôs bin enco quéques âtres pieces patoises, dinche, per entre les âtres quéques véyes triôles, tchainsons, fôles, etc., de nôs véyes dgens, qu'ainmint aidét in po rire, pai bé vou peut temps. Y porrô aigebin dire in pô aitye di caractère des dgens des différentes paitchies de nôte Jura. Po commence ai ci sudjet, y m'en vais vôs dire doux

mots de nos braves Fraincs-Montaignons, que totes boinnes dgens qu'eis sint per entre les moiyoues, n'en sont d'ran moins fins ét ruzés. Po boinne preuve, écoutaiz cetée qu'y veus vôs recontais : vôs djudgerais aiprés, se lo prôverbe que dit qu'ei fât quatre Vadais po rentraipaî in Aidjolat, ét sept Aidjolats po rentraipaî in Montaignon, n'â-pe prou vrai.

Ei y'aivait ai Porreintru, dains l'temps, in véye épicie trobenat farçou, que d'moraît tot prêt d'lai piaice de lai mâjon de velle. El aivait lai cõtume dinche, les d'jos de foires et de mairtchies de s'promenai pai chu c'te piaice taïtchaint de dénitchie quéque fidyure de paiyesain, bin ai lai boinne, ét d'lo faire *pôsaî*, come an dit, po en poyait rire ai son sô.

Or, pai in bé djo d'huvie, un des pu froids que tot était dgievrè ét dgallè ai piere fendre, ei voit airrivai chu lai piaice ét

Jura du dimanche N° 100

8 novembre 1896

Lettre patoise

Messieurs les Rédacteurs du *Jura du Dimanche*,

Vous seriez bien aimables, et je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien me dire pourquoi vous ne publiez plus rien en patois, si c'est parce que les gens en sont déjà fatigués, ou si nos intrépides écrivains ont mis couver l'œuf et qu'ils ne savent pas comment le faire éclore ? Voici en effet trois semaines depuis la dernière lettre que vous avez écrite, en réponse à l'appel de l'un d'eux, que plus rien n'a paru.

S'ils sont eux-même fatigués de gribouiller du papier, cela ne m'étonnerait qu'à moitié. Ma réponse à M. X. prévoyait déjà bien que sa proposition de former une Académie patoise réussirait comme l'Émulation jurassienne – que Dieu ait son âme ! - qu'elle virerait vite en eau de boudin. C'est toujours un beau feu que celui d'une gerbe de paille, mais c'est bien dommage qu'il s'éteigne trop vite.

Nous renonçons donc bien volontiers aux honneurs académiques, nous contentant d'être tout simplement de celle de Bonfol. Tout de même, si cela ne vous dérange pas trop, je vous adresserais bien encore quelque autres pièces en patois, donc entre autres, de vieilles histoires, rengaines, chansons, etc., de nos ancêtres qui aimaient toujours un peu rire, par beau ou vilain temps. Je pourrais aussi dire un peu autre chose du caractère des gens des différentes parties de notre Jura. Pour commencer, à ce sujet, je m'en vais vous dire deux mots de nos braves Fraincs-Montagnards, qui toutes bonnes gens qu'ils soient parmi les meilleurs, n'en sont pas moins fins et rusés. Pour bonne preuve, écoutez celle que je veux vous raconter ; vous jugerez après, si le proverbe qui dit qu'il faut quatre Vadais pour rattraper un Ajoulot et sept Ajoulots pour rattraper un Taignon, n'est pas assez vrai.

Il y avait à Porrentruy un vieil épicier trop bien farceur qui habitait tout près de la place de l'hôtel de ville. Il avait comme habitude, les jours de foire et de marché de se promener sur cette place essayant de dénicher quelque figure de paysan, bien de bonne foi, et de le faire poser, comme on dit, pour pouvoir en rire pour ses sous.

Or, par un beau jour d'hiver, un des plus froids alors que tout était givré et gelé à pierre fendre, il voit arriver sur la place et

se y'airrâtaî c'ment po aattendre quéqu'un in brave hanne, véti de bon grôs brun midgelainne, aivô des guettes que y'embraissint les dgenouyes, einne grosse cape de pé que yi tchoiyait chu l'covat, main qu'étint totes tye vies de dgievre yessie ; on voyait qu'ei vegniait de loin, aivô son grôs bâton de pinfô ai lai main.

Nôte épicie, se frottait les mains, dit ai des d'juenes dgens que souetchint des bureaux et des maigaisins po allaî dénai, car médi sounnaît : - Hé ! vôs âtres, venis in pô aivô moi ; voilà in ôgé que vint tot frâ d'lai Montaigne ! nôs vlans rire.

Les djuenes comis ne dieinnent pe non, cogniéchain bin lo véye farçou. Cetu-ci aiborde bin pôliment note hanne ét engaidge lai conversâtion aivô lu.

- Dites donc, l'aimi y'étét bin d'lai noi en lai Montaigne ?

Le montaignon que l'aivait vu tchaimpaî in malin côd d'œuye ai sai cape ét chu ses guettes, yi répond d'in air in pô benèt :

- O dé voili, ei ne y'en airait piepe po étchâdaî in fonnat.

- Main, ce n'ât-pe çoli reprend l'épicie dje in pô embairraissie ; vôs ais aigebin dous paitchis, tchie vos ?

- O main moi y ne seus ni noi ni bian ; y seus d'in trâgieme paitchi que se fot des dous âtres.

- Pityê âdjue, note épicie faisaint in po londege mine, aidjoutét :

- Main c'ment sont les fôs, tchies vos ?

Note montaignon pregniaint l'air de se meujurie de l'œuye, ét d'en faire aitaient de son hanne – Ei y'en ét des petéts c'ment moi, ét peut des grôs c'ment vos.

Vôs dire les rires des témoins d'aiffaire, ét lai confusion di véye machie y vôs lo léche ai pensai !

Vôte serviteur, se çoli vôs aibiât,

DJEANNAT DES BIASSONS.

s’y arrêter comme pour attendre quelqu’un, un brave homme, vêtu d’un bon gros mi-laine brun, avec des guêtres qui montaient jusqu’aux genoux, une grosse cape de peau qui lui tombait jusque sur la nuque, mais qui était toute couverte de givre glacé ; on voyait qu’il venait de loin, avec son gros bâton de houx à la main.

Notre épicier, se frottant les mains, dit à des jeunes gens qui sortaient des bureaux et des magasins pour aller dîner parce que midi sonnait : - Hé ! vous autres, venez un peu avec moi ; voilà un oiseau qui vient tout frais de la Montagne ! nous allons rire,

Les jeunes commis ne dirent pas non, connaissant bien le vieux farceur. Celui-ci aborde bien poliment notre homme et engage la conversation avec lui.

- Dites donc, l’ami, il y avait bien de la neige sur la Montagne ?

Le Montagnon, qui l’avait vu jeter un malin coup d’œil à sa cape et à ses guêtres, lui répond d’un air un peu benêt :

- Oh pardi voilà, il n’y en aurait pas pour réchauffer un fourneau.

- Mais, ce n’est pas cela reprend l’épicier déjà un peu embarrassé ; vous avez aussi deux partis, chez vous ?

- Oh mais moi je ne suis ni noir ni blanc, je suis d’un troisième parti qui se fout des deux autres.

- Piqué au jeu, notre épicier faisant un peu longue mine, ajouta :

- Mais comment sont les fous chez vous ?

Notre Montagnon prenant l’air de se mesurer de l’œil, et d’en faire autant de son homme. – Il y en a des petits comme moi, et puis des grands comme vous.

Je ne vous dirai pas les rires des témoins de l’affaire, et la confusion du vieux prétentieux, je vous le laisse à imaginer !

Votre serviteur, si cela vous convient,

Jeannot des Poires sauvages

Vocabulaire particulier :

pityé âdjue : piqué au jeu

machie : prétentieux

Traduit en français par Marc Monnin

Jura du dimanche No 101
15 novembre 1896

Lettre N° 11

LETTRE PATOISE

Des rives de lai Suze, el 7 novembre 1896.

Monsieu,

I seut in lecteur aissidu de vote feuille, aipu de son supplément aigebin. Vos correspondances en patois m'intairaissant topient. Ais me raippelant les djos de mon june aige voit in djaso que si langaige-li.

En fai bin de conservai note patois. Ça in moyen comme in atre, po se faire ais compare. El français a bin bé, main el patois la aigebin, tschutot po s'aimusai. I cogna des boinnes veyes dgens de mon vlaige natal que trovin que les djunes étint des ordjus en djasain français. Po les contentai en airait daiyu érigie note patois en langue nationale di Jura. An n'airaipe ma fait. I seut schure que les saivins d'aidon aivin formai enne orthographe, bin pu aigie que sté di français. Nos saivins de mitenaint pailant de faire des tschaingements, main jeuque tient no les voiraint ai veut ainco bin coulai de l'ave do el pont di Rin ai Baile. Qu'en dite-vo ?

Aiyet quéques hannai en poyai jeure di patois dain l'enne vou l'âtre feuille ; çoli faisai bin ai rire les dgens.

I crais bin qu'enne petite feuille patoise fairait son tschmin, amoins de l'aidjo, tschu des Vadais, aipu de lai montaigne. I ne

veupe pailai di Vallon, aipeu de la Neuveville, voit en saipe el patois ; ai ne s'y trove que quéque berbis échairès.

Derierement i seut aiju soudai daivo tra bon afin de vote velle. I lai impo raipris d'aivo loue. Ça po nel peut rébiai to ai fait qui vo écriait.

I vo saluait.

In aimi di patois.

Juras du dimanche N° 101
15 novembre 1896

Lettre patoise

Des rives de la Suze, le 7 novembre 1896.

Monsieur,

Je suis un lecteur assidu de votre journal, et puis de son supplément également. Vos correspondances en patois m'intéressent beaucoup. Elles me rappellent les jours de mon jeune âge où on ne parlait que ce langage-là.

On fait bien de conserver notre patois. C'est un moyen comme un autre pour se faire comprendre. Le français est bien beau, mais le patois aussi, surtout pour s'amuser. Je connais des bonnes vieilles gens de mon village natal qui trouvent que les jeunes sont des orgueilleux en parlant français. Pour les contenter, on aurait dû ériger notre patois en langue nationale du Jura. On n'aurait pas mal fait. Je suis sûr que les savants d'alors avaient formé une orthographe bien plus facile que celle du français. Nos savants de maintenant parlent de faire des changements, mais jusqu'à ce que nous les voyions, il veut encore bien couler de l'eau sous le pont du Rhin, à Bâle. Qu'en dites-vous ?

Il y a quelques années, on pouvait lire du patois dans l'un ou l'autre journal ; cela faisait bien rire les gens,

Je crois bien qu'un petit journal patois ferait son chemin, au moins en Ajoie, chez les Vadais, et puis à la Montagne. Je ne veux pas parler du vallon, et puis de la Neuveville, où l'on ne sait pas le patois ; il ne s'y trouve que quelques brebis égarées.

Dernièrement j'ai été soldat avec trois bons enfants de votre ville. Je l'ai un peu réappris avec eux. C'est pour ne pas l'oublier tout à fait que je vous écris.

Je vous salue.

Un ami du patois

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche N° 102
22 novembre 1896

Lettre N° 12

Lettre patoise

Montperrou, lo 18 novembre 1996.

Es Chires di *Jura di Duemouenne*,

Vos velais bin aivoi l'aibiéchaince de m'haibardgie cete petéte lattré po que lo *Djeannat des Biassons* et l'*Pièra des Beutchins* ne rébieuchint pe à moins de me commaindê an ci tieumnâ qu'ès djabiant de teni po pailê di patois. I vorô bin être de cete *tchounfe* qu'èls aippelant enne *Aicaidémie*... I airo aitaïnt de droit qu'in âtre, vu que voici taintôt vingt ans qu'i fais deviron in *dicchionnaire* – comme ès diant, - laivou i aï forrê têt l'patois de lai Barotche èt peu de l'âtre enco, ç'ât-ai-dire qu'i djase l'*Aidjolat* et lo *Vadais* tot comme s'i étôs de Cofaivre.

I échepére donc bin qu'èls me velant tiuâtre d'être de yôte compaignie et qu'ès me ne velant pe reboussé, dâ qu'ès serint pu fies que les beutchins.

Po faire in épiais et peu in po aivaincie les aiffaires, voici enne idée qu'i crais que n'â pe croueye. Se lo *Djeannat*, le *Pierat* et les âtres sont d'aicoue, an porait lancie enne petéte *tombola* po nôs aitchetê des fauteuils. An ne s'an serait dière pèssé dain enne aicaidémie que tint in pô chu lée. En aittendaint, an porait faire

aivô le bain d'âne à Djoset. – Qu'en dites-vous ? I n'ai pe enco quaitre-vingt-diege ans, main i ai bin pavou de ne pe poyêt voue l'izette (z) de nôte dicchionnaire. Donc qu'an se boudgeait ?

En aittendant, mes poueres Chires, i ne serô ran faire que de vôs bin remaichié.

Fraenz à Pinfô.

Jura du dimanche N° 102
22 novembre 1896

Lettre patoise

Montperrou, le 18 novembre 1896.

Aux notables du *Jura du dimanche*

Vous voulez bien avoir la complaisance de m'héberger cette petite lettre pour que *Jeannot des Poires sauvages* et le *Pierre de la Pomme sauvage* n'oublient au moins pas de me recommander à cette assemblée qu'ils disent se tenir pour parler du patois. Je voudrais bien être de cette équipe qu'ils appellent une Académie... J'aurais autant de droit qu'un autre, vu que voici bientôt vingt ans que j'établis un *dictionnaire* – comme ils disent – où j'ai fourré tout le patois de la Baroche et puis de l'autre encore, c'est-à-dire que je parle l'*Ajoulot* et le *Vadais* tout comme si j'étais de Courfaivre.

J'espère bien qu'ils me veulent souhaiter être de leur compagnie et qu'ils ne veulent pas me repousser, malgré qu'ils seraient plus aigres que les pommes sauvages.

Pour faire une activité et puis un peu avancer les affaires, voici une idée que je ne crois pas mauvaise. Si le Jeannot, le Pierre et les autres sont d'accord, on pourrait lancer une petite tombola pour nous acheter des fauteuils. On ne saurait guère s'en passer dans une académie qui tient un peu à elle. En attendant, on pourrait faire avec le banc d'âne du Joseph. Qu'en dites-vous ? Je n'ai pas encore quatre-vingt-dix ans, mais j'ai bien peur de ne pas voir la lettre zède (Z) de notre dictionnaire. Donc, qu'on se bouge ?

En attendant, mes pauvres Messieurs, je ne saurais rien faire que de bien vous remercier.

Franz au Houx

Vocabulaire particulier:

faire deviron : mettre en oeuvre, établir
tchounfe: équipe

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche No 103
29 novembre 1896

Lettre N° 13

LETTRE PATOISE

Messieurs les Rédacteurs di *Jura di Duemoenne*,

Tyaind vos ne saites pe meut faire, mes afaints, tchaintaiz, tchaintaiz ! Le bondue ét bin aipris ai tchaintai ai ses ôgelats ; ei ne vôs veut-pe ôyi aivô moins de piaîgi. – Dinche nôs diaît l'onshia, Py, in bon èt brâve vèyat que tot l'monde ainmaît taint el était aivgnaint èt peu dgenti.

Çoci, ç'ât po vôs dire, Messieurs, que se vôs n'ais ran de meut ai bottaî en patois chu vôte brâve journal, vôs porrins, crais bin, trovaî ai prepos de y'aîbardgie ç'te tchainsematte que nôs vegnians de retrovaî dains nôs véyes tchabroyons d'ei yét à moins cinquante ans.

Air : Te souviens-tu du bosquet solitaire ?
Qui fut témoins de nos premiers serments ?

In djo m'êtos siêtê dechu l'hierbatte
A pie d'in tchêne â braincaidge berboux,
Petêt ôgé chantait chu lai brainçatte
Teindre tchainson és aicoues les pus doux.
- Bêl ôgelat, ç'ât de tai douce aimie
Qu'aichuriement t'édjoyâs les écos
Que come toi vorôs péssaî mai vie

Tchaintaint les shios, mai mie èt les aimos !

Bél ôgelat lardgie chu lai brainçatte,
Ne crains de fin ai tés taint dyès ébaïts.
Se vois tai mie dépyaiyie son alatte
Tot come lée te cognias ses bouetchaïts...
Se tôs lo cri di cruel éprevie
Tés des petchus po lée à fond des bos
Que come toi pesseros douce vie
Tyeuyaint les shios èt tchaintaint les aimos !

Jura du dimanche N° 103
29 novembre 1896

Lettre patoise

Messieurs les rédacteurs du *Jura du Dimanche*,

Quand vous ne savez pas mieux faire, mes enfants, chantez, chantez ! Le bon dieu a bien appris à chanter à ses petits oiseaux ; il ne veut pas vous écouter avec moins de plaisir. – Ainsi nous disait l'oncle, Py, un bon et brave vieillard que tout le monde aimait tant il était avenant et gentil.

Ceci pour vous dire, Messieurs, que si vous n'avez rien de mieux à mettre en patois sur votre brave journal, vous pourriez, je crois bien, trouver à propos d'y héberger cette chansonnette que nous venons de retrouver dans nos vieux brouillons d'il y a au moins cinquante ans.

Air : Te souviens-tu du bosquet solitaire ?
Qui fut témoin de nos premiers serments ?

Un jour que je m'étais assis sur l'herbette
Au pied d'un chêne au branchage noueux,
Un petit oiseau chantait sur une petite branche
Une tendre chanson aux accords les plus doux.
- Bel oisillon, c'est de ta douce amie
Qu'assurément tu réjouis les échos
Que comme toi je voudrais passer ma vie
Chantant les fleurs, ma mie et les amours !

Bel oisillon, léger sur la petite branche,
Ne crains pas de fin à tes ébats caressants.
Si tu vois ta mie déplier son ailette
Tout comme elle tu connais ses buissons...

Si tu entends le cri du cruel épervier,
Tu as des trous pour elle au fond des bois
Que comme toi tu passerais une douce vie
Cueillant les fleurs et chantant les amours !

Bél ôgelat és raimoyainnes âlattes,
T'airés bintôt des petéts dains ton nid.
Y'ais vu les ues yie dechu lai tyeudratte
Covièz-les bin, soingnies bin lo tchiennid !
Po lu chutot vadgeaiz lo pu frât vie,
Poere petét s'rét lo drie aivô vo.
Que come vos pèsserins douce vie
Heleine èt moi en breussaint nos aimos !

L'heuvie que vint voulaiz chu mai fnétratte,
Poueres petéts tyaint tot feu serét djallè.
Tchétyun de vos troveret sai brétyatte
De bé pain bian èt bon frât tchevenê.
Se v'lais entraî troverais bon aibie,
Djain qu'â reto de lai shieuratte és bôs.
Béls ôgelats que s'rait douce lai vie,
S'aidét durint les shios èt les aimos !

Tchaintans donc, tyain nôs ne sains pu que faire.
Po vôs servy.

Djeannat des biassons.

Bel oisillon aux ailettes repliées
Tu auras bientôt des petits dans ton nid.
J'ai vu les oeufs hier sur les noisetiers
Couvez-les bien, soignez bien le nid chéri !
Pour lui surtout gardez le plus frais chemin,
Pauvre petit, il sera le dernier avec vous.
Que comme vous, nous passerons une douce vie
Hélène et moi en partageant nos amours !

L'hiver qui vient voler sur ma petite fenêtre
Pauvres petits quand tout dehors sera gelé.
Chacun de vous trouvera sa petite bouchée
De beau pain blanc et bien frais cuisiné.
Si vous voulez entrer, vous trouverez bon accueil
Jusqu'au retour de la petite fleur des bois.
Beaux oisillons que la vie serait douce,
Si les fleurs et les amours duraient toujours !

Chantons donc, lorsque nous ne savons plus quoi faire.
Pour vous servir.

Jeannot des Poires sauvages

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche No 104
6 décembre 1896

Lettre N° 14

LETTRE PATOISE

Mon onshia Djanna,

Vô se piante qu'an n'envie pu de patois à *Jura di Duemoine* ; nos attendans que ste réunion que vô aivin dit en Piera di Beutschin de faire ai convoquai vlai avoi yue ; en airait poyu décidai s'en vlai faire enne gazette esqueprai. Est parait que Piera a malaite, ou bin moue, è ne boudge ran.

E yai craibin oncoé que ces Messieurs les rédacctous sont sôles d'imprimai di patois ; ce ne dait être dran pu aigie que de l'écrire, èpe è fa petêtre payie in tringuelt ès ovries.

Maintenain é yai lai taintin Rosalie que trove qu'an y pran trop de piaice. Y suppose qu'elle airé dit an ces chirs : - é m'annuan aivo yote patois ; é ne me léchan pu djasai, moi enne fanne ; y ne veupe çoli. Botai-les d'enne san, ça bin mon toué. - Ces Messieurs que sont djentis yin dit : Oui, taintin !

Ai lain bin fait, onshia ; pansai voue. Tiain nos baichates èpe nos fannes airin bin racoédjaie le catétyis de lai taintin Rosalie, ai n'yo veu pu ran manquai que ço quai faré pou que nos poyin faire q'ment lai daimé Didon, que dénai, dit-on, di dô d'in dodu dindon.

Pou fini i conclu, onshia quai vô fa pare l'aiffaire en main, faire enne réunion, pou in po secoure ci parajou de Piera, èpe syousyai chu lai braise pou raillumai le fue.

A revoir onshia.

Djosait di Baindaine.

Jura du dimanche N° 104
6 décembre 1896

Lettre patoise

Mon oncle Jeannot,

Vous vous plaignez qu'on n'envoie plus de patois au *Jura du Dimanche* ; nous attendons que cette réunion que vous aviez demandé de convoquer à Pierre de la Pomme sauvage ait lieu. On aurait pu décider si on voulait faire une gazette à cet effet. Il paraît que Pierre est malade, ou bien mort, il ne bouge rien.

C'est peut-être aussi parce que ces Messieurs les rédacteurs sont fatigués d'imprimer du patois, ce ne doit pas être plus facile que de l'écrire, et puis, il faut peut-être payer un pourboire aux ouvriers.

Maintenant, la tante Rosalie trouve qu'on y prend trop de place. Je suppose qu'elle aura dit à ces messieurs : - ils m'ennuient avec leur patois ; ils ne me laissent plus parler, moi, une femme ; je ne veux pas de cela. Mettez-les de côté, c'est bien mon tour. – Ces messieurs qui sont gentils lui ont dit : Oui, tante !

Ils ont bien fait, oncle ; pensez voir. Quand nos filles et nos femmes auront bien appris le catéchisme de tante Rosalie, il ne leur manquera plus que ce qu'il faudra pour que nous puissions faire comme la dame Dindon qui dînait dit-on du dos d'un dodu dindon.

Pour finir, je conclus, oncle, qu'il vous faut prendre l'affaire en main, faire une réunion pour secouer un peu ce paresseux de Pierre et puis souffler sur la braise pour rallumer le feu.

Au revoir oncle.

Joseph du Banc d'âne

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 105
13 décembre 1896

Lettre N° 15

LETTRE PATOISE

De la Combe es Dgenâtsches, le 6 décembre.

Qu'man ai fesai peuh aged'heu, i m'se dinche dit : Ai t'fa te botai ai écrire an ces chires de Poiéraintru qu'ai qu'manssant de fri coué, aivo ios lattes en patois. Sain çoli, le *Jura di Duemoinne* veu rétre piain des tschäpîtres de lè taintin Rosalie, enne bouenne dgens, atreman, que dais être aivu tieugeniere tschie les chires, pouéche qu'elle coingna tot ce que schmecque es loitschous. Les poueres bougres que n'ain ran que des tschaux êpeu di laie n'ain pe fate de ses recettes.

Vos v'lai craibin dire : Ça in rude effrontai s'tu-ci, pour le premie co qu'ai l'écrit. – Vos m'eschetiuzerai ; i n'se qu'in paysain que né djemais fait que le toué di Collége ; main tôt de maïnne, i sais aiche bin mon patois que le préte sai mâsse ou bin in maître d'école ses A B C. Vos le vouairait bin poi lai cheute. Tiain i djase patois, i se dain mon élément qu'man le pouechon dain l'ave. An mon aivis, le patois a le rére papon di français.

Ai y é bintôt 100 ans, tiain les premies Tyrolais veuniennent dain le pays, les dgens di velaidge se raiméssin pou les écoutai djasai allemand. Alors, ai y é in bon véie hanne que dié an s'te

rotte de curieux : « Ai n'y é oncoin tâ que not langaidge pou se bin comparre. » Ai l'aivai, ma foi, régeon. Dadon, l'allemand fait di tschmin. Ravouéti voue mitenain dain les cabairaits ; asse qu'an djue oncoin es atouts, an lai rampse, an lai bête ? Nani ; ai n'y é pu ran que des *yassous*. Gaire dain quéques annaies ; vos me comprentes bin, n'as-ce pe ?

Ça pou çoli qu'ai fa faire enne societai de patois, enne Accadémie, aindje dit vot' Djeannat, vot' Piera êpeu vot' Bandaine. Main i ne veu pe de fauteuil, moi, çoli sant le pacan ; dran pu qu'i ne veu de tombola ; ça in truc d'aimeunie ; tiétiun in bon trontscha d'aîté ; ai n'an fa pe de pu.

Jura du dimanche N° 105
13 décembre 1896

Lettre patoise

De la Combe aux Sorcières, le 6 décembre.

Comme il faisait vilain temps aujourd'hui, je me suis dit comme ça : Il te faut te mettre à écrire à ces messieurs de Porrentruy, qui commencent à manquer d'inspiration avec leurs lettres en patois. Sans cela, le *Jura du Dimanche* veut à nouveau être rempli de chapitres de la tante Rosalie, une bonne personne, autrement, qui a été cuisinière chez les riches, parce qu'elle connaît tout ce qui plaît aux gourmands. Les pauvres bougres qui n'ont que des choux et du lard n'ont pas besoin de ses recettes.

Vous allez peut-être dire : c'est un rude effronté que celui-ci, pour la première fois qu'il écrit. – Vous m'excuserez : je ne suis qu'un paysan qui n'a jamais fait le tour du Collège ; mais tout de même, je sais aussi bien mon patois que le prêtre sa messe ou bien qu'un maître d'école son ABC. Vous le verrez bien par la suite. Quand je parle patois, je suis dans mon élément comme un poisson dans l'eau. A mon avis, le patois est l'arrière grand-père du français.

Il y a bientôt 100 ans, quand les premiers Tyroliens vinrent dans le pays, les gens du village se rassemblaient pour les écouter parler allemand. Alors, il y a eu un bon vieillard qui dit à cette bande de curieux : « Il n'y a rien de tel que notre langage pour bien se comprendre .» Il avait ma foi bien raison. Depuis lors, l'allemand fait du chemin. Regardez-voir maintenant dans les bistrots ; est-ce qu'on joue encore aux atouts, à la mise, à la petite bête ? Non ; il n'y a plus que des *yasseurs*. Gare dans quelques années ; vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

C'est pour cela qu'il faut faire une société de patois, une Académie, comme l'ont déjà dit votre Jeannot, votre Pierre et puis votre Banc d'âne. Mais moi, je ne veux pas de fauteuil, ça sent le paresseux, pas plus que je ne veux de tombola : c'est un truc de mendiant ; à chacun un bon tronc de hêtre, il n'en faut pas plus.

Enne âtre fois, i vos djaserais in pô de l'hauta ; de lai tiaive à dieunie ; da le dolotiuha chu le tschéfa ; da la mê-laivie à tieutschis ; aiprés, ce çoli ne vos ennue pe trop, en adrons reubnai dain lai fin es connoyes, êpeu dain les bos syôtrais es mayzres.

Ai Due si vos !

Baclé de lai Ruatte.

Une autre fois, je vous parlerai un peu de la maison ; de la cave au grenier ; du devant-l'huis jusque sur le gerbier, du pétrin au jardin. Après ça, si cela ne vous ennue pas trop, on ira bayer aux corneilles dans la fin, et puis dans les forêts siffler aux mésanges.

Soyez à Dieu ! (Adieu)

Baclé de la Roulette

Vocabulaire particulier :

Tyrolais : Tyroliens

Fri coué : manquer d'imagination, se tarir

schmecquaie : (all) , sentir bon, satisfaire les gourmands

rampse : jeu de cartes ; rami ou mise

yassous : qui joue au yass, au chibre

trontscha d'aité ; tronc de hêtre

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 106
20 décembre 1896

Lettre N° 16

LETTRE PATOISE

Çâ d'aivo in grand piaijy qui aie yié dains l'supplement di *Jura* enne correschpondince patoise ; chuto poche qu'ai brague le patois et que ça aivo trichetesse quai voit ste langue aibindnaie de ptés an ptés.

Y seut biin de son aivis ; car y me reppeule tient sac y étô loin de mon vlaidge, et qui ouyio to dinco djasaie patois, soli me faisait in té piaigi qu'y me recraiyio an l'ôta, soli me baiiaie casi lai grie.

Enne fois que nos zétin â théâtre ai Viene en Autriche, y voyai dain lai leudge visaivi de moi in Poérintru. – Y yi criai dain in entracte : Moerfri de Poérintru (c'était son soérnom) ai feu bin ébabi, raivoitè de totes les san ! y l'appelai enquenco Moerfri de Poérintru. – Ai me révisai, me recoénéiché, saté aiva lai galerie pou me rembraissie. Les Kaiserlik riyn, ai ne saivinpe pou quoi.

Y crai que sten premiere lattare, queman lai seconde sont écrites poi des dgens de Miéco, ai ni minque ranque ces mots : « ço quai lé dit lo Piera : to lo long do lo mont to lo long dos lo bos. »

Tschéque velaidge é enne différence de langaidje ; to pairie ça enne belle langue, bin ekschpresive que le patois.

Èt yié des proverbes ou dictons, ça encoué âtre tschose :
« Ai n'a pu temps de fromaie les zétales tient les polains sont feu. »
« Stu qué di biin hé di mabin. »
« Stu que né ran n'ape content. »
« An â pu coutchie que yeuvai. »
« Ai lâ bin foueche d'être honnête tien an ne peupe faire autrement. »

Combe es djenatches, 5 décembre 1896.

TCHAVÉCHERY.

Jura du dimanche N° 106
20 décembre 1896

Lettre patoise

C'est avec un grand plaisir que j'ai lu une correspondance patoise dans le supplément du *Jura* ; surtout parce qu'il vante le patois et que c'est avec tristesse que je vois cette langue abandonnée petit à petit.

Je suis bien de son avis : car il me rappelle que quand j'étais loin de mon village, et que j'entendais tout d'un coup parler patois, cela me faisait un tel plaisir que je me croyais être à nouveau à la maison, ça me donnait presque la nostalgie.

Une fois que nous étions au théâtre à Vienne en Autriche, je vis, dans la loge vis-à-vis de la mienne, un Brunrutain. - A l'entracte, je lui criai Moerfi de Porrentruy (c'était son surnom) ; il fut bien étonné, regarda dans toutes les directions ! Je l'appelai encore une fois Moerfi de Porrentruy. - Il me regarda, me reconnut et sauta en bas de la galerie pour m'embrasser. Les Kaiserliks (les Impériaux) riaient sans savoir pourquoi.

Je crois que cette première lettre, tout comme la seconde, est écrite par des gens de Miécourt, il n'y manque rien que ces mots : « ce qu'a dit Pierre : tout le long sous le mont tout le long sous le bois. »

Chaque village présente une différence de langage ; tout bien considéré c'est une belle langue, bien expressive que le patois.

Il y a des proverbes ou des dictons, c'est encore autre chose :

« Il n'est plus temps de fermer les écuries quand les poulains sont dehors. »

« Celui qui a du bien a des ennuis. »

« Celui qui n'a rien n'est pas content .»

« On est davantage couché que levé. »

« On est bien forcé d'être honnête quand on ne peut pas faire autrement. »

Combe aux sorcières, 5 décembre 1896

Vocabulaire particulier :

Tchavéchery : chauve-souris

Kaiserliks : les Impériaux, ici les Autrichiens

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 107
27 décembre 1896

Lettre N°17

LETTRE PATOISE

Tiain i n'éto qu'in pté couéyetat, mon pu grand piaigi était d'allaie â lovre tschie mê mimin. Es lèvin êdé des gros lovres, da l'erba djuqu'à bontemps. Iotte tieugenne était pienne tos les sois. I m'êdjokéscho à carre de l'aître, dos le tuée, i yeuvro les aroyes, êpeu i yécouto. C'était des couéyas, ces lovrous ; ai lan revierint de totes les souetches ; ça oncoin dinche mitenaint, ce s'na que les dgens sont craibin pu métschains.

L'erba, an apouetschaie enne maisye de tschenne an mé lè tieugenne ; tiétion en prenyaie in fédgé êpeu teuyaie enne ou doue grosses daies, chi bin que tos les sois an couédgeaie in betton.

Les hannes femint, trouezenint, fezint des chi grosses theurayes qu'ai falaie faire ê syêmaie des tscheneveuyes pou voue syai ; ios tschétretschait pou copai le rola étint qu'man ios babouéyes, ai n'aivint pe de râte.

Enne fois, c'était parvois lè St-Moueri, an pailai des maindgeoux de gaigué – ce bon petpet des Tschevenez – ai yé le vala de mon papon qu'y aivaie demouéraie qu'raiconté qu'enne

annaie ai fezé in temps périssabye le dghoué di patron ; ai pieuvaie tant de gralle de Due qu'man san l'aivaie vouéchaie aivo des gros soyas ; tos les tschnas di ciel répaïrdgint. In chire d'in vlaidge végin trové le véye Bouétoux le Bianpois en airrivaint es premieres mageons, êpeu aye dié. « To de mainme, ai fa bin ainmaie les dgens de Tschevenez pou veni à patron poi dinche in temps ? » Ci véye le revouété dinche de schrégue êpeu i répongé : « Moi, i trove qu'ai fa être bougrement ch'son bac ! » Pan ! Le Bouétoux aivaie dit çoli sain malisse, à moins i le crais ; ça aichebin dinche qu'ai fa le pare.

Çi mainme vala dié oncoïn bin d'âtres babioles chu ci ton li. È y en é desqueles an poérait dire : Ça di foue touba !

Ai la pu que chure que le véye Bouétoux en saivaie lon chu tot çoli.

Mê momin n'ainmaïpe qu'en dieuche dinche atye ; elle gromoinnaie bin, êpeu elle viraie vite feuillat en dyaint es djuenes évadnais que n'se saivint t'ni de rire : Prentes pie

Jura du dimanche N° 107
27 décembre 1897

Lettre patoise

Quand je n'étais qu'un petit enfant, mon plus grand plaisir était d'aller à la veillée chez ma grand-maman. Il y avait toujours de grandes veillées de l'automne jusqu'au printemps. Leur cuisine était pleine tous les soirs. Je me réjouissais à côté de l'âtre, sous la cheminée, j'ouvrais les oreilles, et puis j'écoutais. C'était de rudes gaillards ces habitués des veillées ; il s'en ramenait de toutes les sortes ; c'est encore ainsi maintenant, si ce n'est que les gens sont peut-être plus méchants.

L'automne, on apportait une brassée de chanvre au milieu de la cuisine ; chacun en prenait un fagot et puis cueillait une ou deux grandes dares, si bien que tous les soirs, on encordait une javelle de chanvre. Les hommes fumaient, toussaient, faisaient de si grosses torailles qu'il fallait faire flamber des mèches de chanvre pour voir clair ; leurs couperets étaient comme leurs conversations, elles n'avaient de cesse.

Une fois, c'était vers la St-Maurice, on parlait des mangeurs de marmelade – le bon paipet des Chevenez – le valet de mon grand-père qui y avait assisté, raconta qu'une année il faisait un temps exécrationnel le jour du patron ; il pleuvait tant de grêle de Dieu comme si on l'avait versé avec des gros seaux ; tous les chenaux du ciel débordaient. Un homme d'un village voisin trouva le vieux Boiteux – le « Cheveu blanc », en arrivant aux premières maisons, et puis il lui dit. « Tout de même, il faut bien aimer les gens de Chevenez pour venir le jour du patron par un temps pareil ? » Ce vieux le regarda de travers et puis lui répondit : « Moi, je trouve qu'il faut être bougrement sur son bec ! » Pan ! Le boiteux avait dit cela sans malice, au moins je le crois ; c'est également ainsi qu'il faut le prendre.

Ce même valet dit encore bien d'autres babioles sur ce ton-là. Il y en a desquelles on pourrait dire : c'est du fort tabac !

Il est plus que sûr que le vieux boiteux en savait long sur tout cela.

Ma maman n'aimait pas que l'on dise des choses semblables. Elle gourmandait, et puis elle tournait vite la page en disant à ces jeunes écervelés qui ne savaient s'arrêter de rire :
Prenez seulement

dièdge en vot' tschenne ; ai côte de faire ai v'ni ; s'vo saivint le mâ qu'ai faie ? Ai fa qu'enne baichatte qu'veut s'mairiaie sateuche sette baires pou an raiméssaie enne daingne.

C'était enne dgens de ménaidge, mê mimin – bon Due éye son âme – Ai fezint to ios zayons, iot midgelainne, iot trasse, iotte grisette ; to iotte toile, iot lindge, ios retschaindges de ié : to atye de bon ; an n'an vouéyape lê fin. Elle n'était dgemaie airâte in moment : elle tschassenaie, rampionnaie, rayuaie, retacoinnaie ; elle felaie des zuvies to di long. Qu'asque sont devnis son véye brogue êpeu son dévudou ?

L'ouerdieu êpeu les djués aivo ios baluchons ain quasiman to détrü çoli. Mains, craites-me bin, vos varais qu'an veut oncoin r'veni an ce temps-li, êpeu que çoli ne veut piepe trinnaie longtemps. Aittentes que nos aiveuchint s'te loi des poueres que faint les Bernois ; ai veut bin fallait di midgelainne pou ranvétieunaie to ces djeannes tiulattes di véye canton.

RAITTEUEUGIALLE.

Chu le Patail, an lê foire de Nâ.

garde à votre chanvre ; il en coûte de le faire pousser ; si vous saviez le mal qu'il fait ? Il faut qu'une jeune fille qui veut se marier saute sept barres pour en ramasser un gain (un paillasson).

C'était une femme de ménage, ma grand-maman –que Dieu ait son âme – Ils faisaient tous leurs habits, leurs étoffes, leurs trièges (grosse toile de chanvre), leur grisette, toute leur toile, tout leur linge, les rechanges de lit ; toutes bonnes choses : on n'en voyait pas la fin. Pas un seul moment elle ne s'arrêtait : elle tricotait, elle entait, elle raccommodait (réparait), faisait des rapiécages ; elle filait tout au long de l'hiver. Que sont devenus son vieux rouet et puis son dévidoir ?

L'orgueil et puis les jours avec leur baluchon ont quasiment tout détruit cela. Mais, croyez-moi bien, vous verrez que l'on veut encore revenir à ce temps-là, et cela ne veut pas traîner longtemps. Attendez que nous ayons cette loi des pauvres que font les Bernois ; il veut bien falloir de l'étoffe pour rhabiller toutes ces culottes jaunes du vieux canton.

Mulot

Sur le Patail à la foire de Noël

Vocabulaire particulier :

maisye : javelle

fedgé : fagot, brassée

lai daie : la dare, branches de sapin

gaigné : marmelade, bouillie épaisse

être chu son bac : être sur son bec (sens de l'expression ?)
daingne : gain, paillason
yos zayons : leurs habits
midgelainne : laine grossière
grisette : sorte de toile
rampiomner : enter (assembler bout à bout)
brogue : rouet

Traduit en français par le Voyin

Jura du dimanche No 108
3 janvier 1897

Lettre N° 18

LETTRE PATOISE

De lai Montaigne des Bos.

Quement y me trovo in po malette ces drie temps, l'invie ma veni de ravouetie in pot le *Jura di Duemoine*, poisque nos gens i sont aibonnais da longtemps, mais la correspondance aidressie a lais Tainte Rosalie ne m'aïpe piāju.

D'abord, Monsieur le correspondaint, non ne sonpes lais case se vos nais que di bresi ais di lais ais maingie. Heureusement quais si y en trove quéqu'un d'atre, sains çoli que ferint nos boéchies d'ais vos louetre chie fraîche ? Ais serint tus obligie de faire de lais saucisse ais peu di bresi. Tos pairie, Monsieur le correspondaint, vos vlais conveni ais vos moi qu'on solerais bin de maingie des begnats. Ais peu ais prés tot, lais correspondance patoise en aimuse quéqu'uns, main en général chéqu'un veu conveni que lais tainte Rosalie é des recettes bin utiles. Pou moi i m'en servi bin des fois, ais peu i m'en seu bin trovais. Vos orais soci :

L'annais pessais, mais sœur sa mairiais, ais peu quement nos nos trovans dains in petet velaidge (nos ne nos trovans pe tu

piaichie qu'ment les chires de Porrentru) vos comprentes, c'était le dessert qu'embarraissaie le pus. Nos gens dienne que faté faire. Faire ai veni le livre de tcheugeine das Friboué, c'était in pot tais. Moi y dié : Vos êtes aidé embairraissie po ran, as ce que vos ne saites pe que nos ains enco totes les recettes de lais Tainte Rosalie ! Ça vrai que dié mais sœur, y n'y muso piepe ; ste fois nos sont dépris. Vite elle dié ais lais servainte : Voici que me choisis dos les euye : lais recette po faire aine belle paite sucrée po les tourtes, vais vite tcheri aine demé-livre de fairaine ; in quarteron de socre que te pileraï bin, aivos aistain d'aismaindes palais ou pilais, masiè bin sus le tos, fais in creu a mitan, botes-y doux ues, soli te veux bayie aine belle paite en l'étendaint. Quement ais la ais yu dit ais las ais yu fais, soli ais très bin réussi. Merci, Tainte Rosalie, de votre bon conseil, sains vos nos étint pris, vos nos ais dépris, nos nos sont bin aimusais en mangeaint ste boine tourte ais peu en boyaint quéque boines bouteilles ais votre saintè. Das quais guelant das Mieco, ne vos embairraisse pe de çoli, bayie nos aidé quéque bons conseils, çoli fais di bin, ais peu ça quement cent aïne qu'aivais bayie in breuvaige ais enne vaiche, ais diet ce soli n'y faipes de bin, soli n'y peupes faire de toue.

In aismi de Tainte Rosalie.

Jura du dimanche No 108
3 janvier 1897

Lettre patoise

De la Montagne des Bois.

Comme je me trouvais un peu malade ces derniers temps, l'envie m'est venue de regarder un peu le Jura du Dimanche, parce que mes proches y sont abonnés depuis longtemps, mais la correspondance adressée à Tante Rosalie ne m'a pas plu.

D'abord, Monsieur le correspondant, nous ne sommes pas responsables du fait que vous n'avez que de la viande fumée et du lard à manger. Heureusement qu'il s'y en trouve quelqu'un d'autre, sinon que feraient nos bouchers avec leur viande fraîche. Ils seraient tous obligés de faire de la saucisse et de la viande fumée. Pareillement, Monsieur le correspondant, vous conviendrez avec moi qu'on fatiguerait bien de manger des beignets. Et puis après tout, la correspondance patoise en amuse quelques-uns, mais en général chacun conviendra que tante Rosalie a des recettes bien utiles. Pour moi, je m'en sers bien des fois et je m'en suis trouvé bien. Vous écouterez ceci :

L'année passée, ma sœur s'est mariée et puis, comme nous nous trouvons dans un petit village (nous ne nous trouvons pas tous placés comme les Messieurs de Porrentru) vous comprenez, c'était le dessert qui mettait le plus dans l'embarras. Nos gens dirent que faut-il faire. Faire venir ce livre de cuisine de Fribourg, c'était un peu tard. Moi je dis : Vous êtes toujours embarrassés pour rien, est-ce que vous ne savez pas que nous avons encore toutes les recettes de tante Rosalie ! C'est vrai que dit ma sœur, je n'y pensais plus ; cette fois nous nous en sommes dépris. Vite, elle dit à la servainte : Voici ce qui me tombe sous les yeux : la

recette pour faire une belle pâte sucrée pour les tourtes, va vite chercher une demi-livre de farine ; un quart de livre de sucre que tu pileras bien, avec autant d'amandes pelées ou pilées, mélange bien le tout, fais un creux au milieu, mets-y deux oeufs, cela te donnera une belle pâte en l'étendant. Comme il a été dit, il a été fait, cela a très bien réussi. Merci Tante Rosalie de votre bon conseil, sans vous nous étions pris, vous nous avez tirés d'embarras, nous nous sommes bien amusés en mangeant cette bonne tourte et en buvant quelques bonnes bouteilles à votre santé. Même s'ils crient depuis Miécourt (ceux dont l'article a déplu), ne vous embarrassez pas de cela, donnez-nous toujours quelques bons conseils, cela fait du bien, et puis, c'est comme cet âne qui avait donné un breuvage à une vache il dit si cela ne lui fait pas de bien, cela ne peut pas lui faire de tort.

Un ami de Tante Rosalie

Vocabulaire particulier :

D'ais vos ou daivo : avec

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 109
10 janvier 1897

Lettre N° 19

LETTRE PATOISE

Es chirs du *Jura di Duemoine*, Poirrentru.

Mossieu les chirs,

Ça daivo in grand piaigi qui yé vos lattres en patois dain vot' feuille, ça poquoi in demaindero achi vote indulgence po poiyai montai chu la tschoyire po inpo djasai.

Moi i seu cman Pierra di Beuchin, Djosè di Bendaine et taint d'atres hannes capables. No sont tu d'aiccoue que lo patois s'en vai. Poi chain ça ancoi lo pu bé langaige. Seulement in'craipe moi qu'enne aiccadémie poirrait lo faire ai revivre c'man dain le tan. I seu c'man s'tu d'lai Combe ai Dgenatsches les fauteuils, çoli san trop le pakan.

Mes poueres gens nos sont dain in siecle que veu to faire ai paichi ço qu'a véye. Ravoiti vouere nos véyes gens, ai y é enne

rude difference d'aivo ces d'adjeu. Examinai vouere nos djuenes baichattes, asse qu'ai fain ancoi lai boiregeon c'man dain le tan ? Nanni. –

Mintenant ai fa être bin pinpai, se resserrai, s'embraissie, taindis qu'atrefois an allai a lovre d'aivo son faidgé dos le brais ai pe an tilliai tot le soi, an se raicontai des fôles *sains s'aipprechie*.

Voili c'man an fesai des mariaiges !

Tiête siecle, tiête mode.

A revoir les chirs.

Djosèt.

Jura du dimanche No 109
10 janvier 1897

Lettre patoise

Aux Messieurs du *Jura du Dimanche*, Porrentruy.

Monsieur les notables,

C'est avec un grand plaisir que je lis vos lettres en patois dans votre feuille, c'est pourquoi je demanderai aussi votre indulgence pour pouvoir monter sur l'estrade pour parler un peu.

Moi, je suis comme Pierre de la Pomme sauvage, Joseph du Banc d'âne et tant d'autres hommes capables. Nous sommes tous d'accord que le patois s'en va. Pourtant c'est encore le plus beau langage. Seulement je ne crois pas moi qu'une académie pourrait le faire revivre comme dans le temps. Je suis comme celui de la Combe aux Sorcières, les fauteuils cela sent trop le fainéant.

Mes pauvres gens, nous sommes dans un siècle qui veut tout faire disparaître ce qui est vieux. Regardez voir nos ancêtres, il y a une sacrée différence avec ceux d'aujourd'hui. Regardez donc nos jeunes filles, est-ce qu'elle font encore la veillée comme dans le temps ? Pas du tout.-

Maintenant, il faut être bien pimpant, se resserrer, s'embrasser, tandis qu'autrefois on allait aux veillées avec son fardeau sous le bras et puis on « tillait » tout le soir, on se racontait des histoires sans s'approcher.

Voilà comment on faisait des mariages !

Chaque siècle, chaque mode.

Au revoir les Messieurs.

Joseph

Vocabulaire particulier :

tschoyie : la chaire de l'église, ici l'estrade

boiregeon : la veillée

tilliai : teiller, tiller, séparer les parties ligneuses de la fibre

Jura du dimanche No 111
21 janvier 1897

Lettre N° 20

LETTRE PATOISE

Es chirs di *Jura di Duemoine*.

Ace pou ressuscitai le patois que vos publiais taint d'lattres en c'te langue dain vot'feuille ? Y dote que vos réussirait. Main, si ce n'a que pou savoi cman an le djase de not'temps, voici in échantillon di patois de not'velaidge, en réponse en mon aimi Djosèt qu'ai l'air de regrettai le bon veil temps dain vot'numéro di 10 de ci mois, le n° 109 di *Jura di Duemoine*. Y l'ai écrit en vers poéche qu'ai fai achi d'lai poésie en patois. Craibin qu'y airai des imitateurs que v'lan men faire que moi, pou ne peu faire ai menti ci dit-on de mon papon : « Peu trontscha, bé djachon. » Y serai le veil trontscha, yos les bés djûenes djachons.

Le bon veil temps

Djosèt, mon brave aimi, laichans les veilles dgens
Braguait le bon veil temps vou les belles baichattes
Ecoutint yos galants raicontait des fôlattes

Les ravouétint da loin, même poi lo bé temps.
 Ci bon veil temps n'a pu ; el a dain les semmtéres ;
 Laichans-le donc dremi. Piaingnans putôt nos péres :
 El aivint des souercies, que pregnint yos étius
 Et des malines djnatsches que trétus aint vétius
 Tocman yos bés seigneurs, en grugeaint yos boéchattes.
 Tiain vegnint les années d'tschietchan, de noires pomattes,
 Lai tainte Rosalie manquait dain yos tieugenattes.
 S'ai vétint simpiement ça qu'ai y étint fouéchie
 Ai crayint que l'matan, les y aivait obligie.
 Vos airais bé me dire : « Ais vétint simpiement,
 Unis dain yos otas, et bïn honnêtement,
 Et yos afains étint recoingnéchaint et saidges. »
 Et nos, quas que nos sont, ace que nos sont des varans ?
 Ace que nos n'traivaillan pe achi bon an, mal an ?
 Nos sont des malhonnêtes ?
 El aivint des usaiges
 C'man d'breûlait les souercies, qu'étint in po savaidges.
 Yos grosses mageons n'étint que des bolas ;
 Dain yos béches tchaimbrates, ai n'aivint pe d'foinas.
 Pou n'pe allai trop loin, ai fâ qu'y m'airrateuche
 Pouéche que dain bïn des cas, ai vâ meu qu'en scoigeuche.
 Ais se rossint achi ; çoli s'a aidé vu.
 N'envian donc pe trop, ci bon temps que n'a pu.

Leknattèt di Bottnie. %

Jura du dimanche No 111
 21 janvier 1897

Lettre patoise

Aux Messieurs du Jura du Dimanche

, Est-ce pour ressusciter le patois que vous publiez tant de lettres dans cette langue dans votre feuille ? Je doute que vous réussirez. Mais si ce n'est que pour savoir comment on le parle de notre temps, voici un échantillon du patois de notre village, en réponse à mon ami Joseph qui a l'air de regretter le bon vieux temps dans votre numéro du 10 de ce mois, le 109 du *Jura du Dimanche*. Je l'ai écrit en vers parce que je fais aussi de la poésie en patois. Peut-être qu'il y aura des imitateurs qui voudront m'en faire, pour ne pas faire mentir ce dicton de mon grand-père : « Vilain tronc, beau bourgeon. » Je serai le vieux tronc, vous les beaux jeunes bourgeons.

Le bon vieux temps

Joseph mon brave ami, laissons les ancêtres
 Vanter le bon vieux temps où les belles filles
 Écoutaient leur galant raconter des historiettes
 Les regardaient de loin, même par le beau temps.
 Ce bon vieux temps n'est plus ; il est dans les cimetières ;
 Laissons le donc dormir. Plaignons plutôt nos péres :
 Ils avaient des sorciers, qui prenaient leurs écus
 Et de malignes sorcières qui toutes ont vécu

Tout comme leurs beaux seigneurs, en grugeant leurs bourses.
Quand les années terribles venaient, avec les pommes de terre noires,
La tante Rosalie manquait dans leurs petites cuisines.
S'ils vivaient simplement c'est parce qu'ils y étaient forcés
Ils croyaient que le mauvais temps les y avait obligés.
Vous aurez beau me dire : « Ils vivaient simplement,
Resserrés dans leurs maisons, et bien honnêtement
Et leurs enfants étaient reconnaissants et sages. »
Et nous, qu'est-ce que nous sommes, est-ce que nous sommes des vauriens ?
Est-ce que nous ne travaillons pas aussi bon an mal an ?
Sommes-nous des malhonnêtes ?
Ils avaient des modes de faire
Comme de brûler les sorciers, qui étaient un peu sauvages.
Leurs grandes maisons n'étaient que des auges à cochons.
Dans leurs petites chambres basses, il n'y avait pas de fourneaux.
Pour ne pas aller trop loin, il faut que je m'arrête
Parce que dans bien des cas, il vaud mieux qu'on se taise.
Ils se rossaient aussi ; cela s'est toujours vu.
N'envions donc pas trop, ce bon temps qui n'est plus.

Le Capon de l'Eglantier

%

En tôt cas, dain le bon veil temps, les chirs di *Jura* n'envinpe en vos abbonès des bés calendries cman ces d'adgedeu, aivo des bés dessins de nos velles di Jura. En aittendaint, aivo tut ces qu'en aint aivu, y remechie ces chirs d'nos les aivoi beyie, pouéche que li dechu, en y voit le progrès des belles tchoses, qu'en prend confiance en l'aiveni et qu'en ne regrette pe le temps paissè qu'na pu. An peu yère achi dain le *Jura di Duemoine* les légendes que publie M. le tiurie Daucourt, pou djudjie di veil temps. Se vos velais, nos an repailerint pu tait.

Leknattèt que léche sai langue a tcha pou ne peu trop vos enniuai.

En tout cas, dans le bon vieux temps, les messieurs du *Jura* n'envoyaient pas en leurs abonnés de beaux calendriers comme aujourd'hui, avec de beaux dessins de nos villes du Jura. En attendant, avec tous ceux qui en ont eu, je remercie ces messieurs de nous les avoir donnés, parce que là-dessus, on voit le progrès des belles choses, et l'on prend confiance en l'avenir et on ne regrette pas le temps passé qui n'est plus. On peut lire aussi dans le *Jura du Dimanche* les légendes que publie M. le curé Daucourt, pour juger du bon vieux temps. Si vous voulez, nous en reparlerons plus tard.

Le Capon qui laisse sa langue au chaud
pour ne pas trop vous ennuyer.

Vocabulaire particulier :

Le Knattèt : le capon

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 113
7 février 1897

Lettre N° 21

LETTRE PATOISE

An to ces boines dgens que patoiyan (1)
Djosai di Bainsaine fait son teschtaman,
An yo diain ène hischtoire quai lé yê dain le tan ;
Vos lai saites craibin, main ès ne djeine ran
De lai dire onc in cô, po cés que l'ignorant.
Ene fois, en Aidjoue, an oueyons in grand bru ;
Ai v'niai de lai Barouétche, pécé chu Poéraintru,
S'en allé révoyie,
En lai combe és souercie,
In bon véye que dremai.
An oueyiain ci tapage, tchétiun diai :
Qu'a-ce donc que çoli, bon Due !
A-ce les Chouébes ? a-ce di fue ?

- Çà ene montaigne, dyié yun, de lai Barouétche ;
 Y yai oueyii quéqu'un que diai yie qu'elle pouétche.
 Elle a en traivail d'afain,
 Ça de çoli quelle pyain,
 - Elle crie rudment foue
 Yai envie d'allai voue –
 Ai yan allé pu d'un – que trovenne-té, vos craite ?
 Ene raite.
 Ce dain in âtre monde, achi, an y patoyie,
 (Aipré to, poquoi non, ai nyé ran que n'se voyie)
 De tu nô retrouvai, y conserve l'eschpoir,
 Tot en vô diain, aidue, ça encoué ai revoir ;
 Po le moment y yé, y feume
 Ene pipe en aittendain..... pan ! yai cassai mai pieume.

Djosai di Baindaine.

(1) parlent patois.

Jura du dimanche N° 113
 7 février 1897

Lettre patoise

A toutes ces bonnes gens qui parlent patois
 Joseph du Banc d'âne fait son testament,
 On lui dit une histoire qu'il a lue dans le temps ;
 Vous la connaissez peut-être, mais cela ne gêne en rien
 De la dire encore une fois, pour ceux qui l'ignorent.
 Une fois, en Ajoie, on entend un grand bruit ;
 Il venait de la Baroche, passa sur Porrentruy,
 Il s'en alla réveiller,
 Dans la combe aux sorciers,
 Un bon vieux qui dormait.
 En entendant ce tapage, chacun disait :
 Qu'est-ce donc que cela, bon Dieu !
 Est-ce les Chouébes (les Suédois ?) ? est-ce du feu ?
 - C'est une montagne de la Baroche dit l'un ;
 J'ai entendu quelqu'un qui disait hier qu'elle porte.
 Elle est en travail d'enfant,
 C'est de cela qu'elle se plaint,

- Elle crie rudement fort
J'ai envie d'aller voir –
Il y en est allé plus d'un – que trouvèrent-ils, vous croyez ?
 Une souris.
Si dans un autre monde, aussi, on parle patois,
(Après tout, pourquoi pas, il n'y a rien qui ne se voie)
Je conserve l'espoir de nous retrouver tous,
Tout en vous disant, adieu, c'est encore au revoir ;
 Pour le moment je lis, je fume
Une pipe en attendant.... pan ! j'ai cassé ma plume.

Joseph du Banc d'âne

Vocabulaire particulier :

Chouèbes, : pour Schwédes : les Suédois qui envahirent le pays durant la guerre de 30 ans

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 114
14 février 1897

Lettre N° 22

LETTRE PATOISE

In patoissien an ces que patoyans

Le Djosèt di Baidaine ai fait son taichtament ;
Ai ne m'ai ran bayie, y en seu ma content.
Y aittendôs aidé à moins in calendrie
Que nos airin poyu tirie an lai loterie
 Aivo le permis d'lours.

Ci manuscrit serait in tot bé document
Qu'airait ma foi piāju même a gouvernement
Se Djosèt di Baidaine, dechu lai couverture,
A long d'in pouessayai, dain enne enjolvure
 Aivait dessinai l'ours.

El airait raicontait an ces que patoyans
Ço qu'étint dans le temps nos bouenne veilles dgens.
Nos airins poyu yère qu'el étint sevant saidges
Qu'el aivint des cotumes bin des fois moins savaidges
Que lai patte de l'ours.

Ci bon livre en patois nos airait conservait
Des mots bin exchpressifs d'in langaidge que s'en vait.
Craibin qu'entre tu nos, nos pouerins encoué l'faire
Et que pou têt âtain nos n'airin p'enne aiffaire
Aivo l'ours !

LEKNATTÊT DI BOTTENIE.

Jura du dimanche N° 114
14 février 1897

Lettre patoise

Un patoisant à ceux qui parlent patois

Le Joseph du Banc d'âne a fait son testament ;
Il ne m'a rien donné, j'en suis déçu.
J'attendais toujours au moins un calendrier
Que nous aurions pu tirer à la loterie
Avec le permis de l'ours.

Ce manuscrit serait un tout beau document
Qui, ma foi, aurait plu même au gouvernement
Si Joseph du Banc d'âne, sur la couverture,
A côté d'un sanglier, dans une enjolvure
Avait dessiné l'ours.

Il aurait raconté à ceux qui parlent patois
Ce qu'étaient, dans le temps nos bonnes vieilles gens.

Nous aurions pu lire qu'ils étaient souvent sages
Qu'ils avaient des coutumes bien des fois moins sauvages
Que la patte de l'ours.

Ce bon livre en patois nous aurait conservé
Des mots bien expressifs d'un langage qui s'en va.
Peut-être qu'entre nous tous, nous pourrions encore le faire
Et que, pour tout autant, nous n'aurions pas une affaire
Avec l'ours !

Le Capon de l'Eglantier

Vocabulaire particulier :

Leknattèt (ou cvatèt) : le capon, le froussard
Bottenie : églantier

Traduit en français par Eric Matthey

Jura du dimanche No 140
15 août 1897

Lettre N° 23

LETTRE PATOISE

An l'ai rédaction di *Jura di Duemouenne*
Porrentru.

En aitandain que vos aicadémiciens se révoyeuchin, si
vos velai i veu vos écrire quéque ichetoires qu'ci véye Dodli nos
raicontaie dain l'tan.

C'était in bon p'té véya aivo dou tra pois atoué d'lai tête, ai
l'aivai to faie les compaignes de Napoléon premie, achi que tiain ai
l'aivaie vu oubïn faie atie c'étaï touedje cent oubin cin cent fois,
en voici ienne qu'ai raicontaie quéque fois.

In djoué in bon véye paysain en rételain dain in tschain voi
veni in lievre le lon d'lai route. Ai s'aiparaye bin aipeu tiain le
lievre feu en sai pouétchai ai i aivale in cô d'rété chu lai tête quai
l'aissanne to roi ; main ai n'aivaie encoué raimésaie son lievre

que le garde tcheusse qu'étais catschi derrie in bouetschet s'aivaince po i dire qu'ai l'étais pri. Ai foueche que ci poure véye a veni fri ai djoin ces mains en diain... poidjon, poidjon, monsieu le garde i n'saivope que mon rété était tcherdjie. Ai l'a aivu pri to de même.

Bïn le bondjoué.
Djeanpierre des mantes.

Jura du dimanche N° 140
15 août 1897

Lettre patoise

A la rédaction du *Jura du Dimanche*
Porrentruy.

En attendant que vos académiciens se réveillent, si vous voulez, je veux écrire quelques histoires que ce vieux Joseph racontait autrefois.

C'était un bon petit vieux avec deux ou trois cheveux autour de la tête, il avait fait toutes les campagnes de Napoléon premier, aussi lorsqu'il avait vu ou fait quelque chose, c'était toujours cent ou bien cinq cents fois, en voici une qu'il racontait parfois.

Un jour, un bon vieux paysan, en râtelant dans un champ, voit venir un lièvre à côté de la route. Il se prépare bien et puis quand le lièvre fut à sa portée il lui donne un coup de râteau sur la tête qui l'assomme tout raide ; mais il n'avait pas encore ramassé son lièvre que le garde-chasse qui était caché derrière un bosquet s'avance pour lui dire qu'il était pris. Puisque ce pauvre vieux a été surpris, il a joint ses mains en disant... pardon, pardon, monsieur le garde je ne savais pas que mon râteau était chargé. Il a tout de même été pris.

Bien le bonjour.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Dodli : diminutif familier de Joseph

Aivalaie : avaler = mettre en bas, donner un coup de haut en bas.

Mante = mensonge

Traduit en français par Eric Matthey

LETTRE PATOISE

Nous avons reçu pour le présent numéro trois lettres patoises. Nous ne pouvons les insérer toutes.

A ce propos nous rappelons à nos collaborateurs occasionnels que leurs pseudonymes ne nous suffisent pas. Nous voulons connaître le nom des auteurs des lettres, si ces derniers désirent les voir paraître. Nous assurons, du reste, les auteurs de ces missives de la plus grande discrétion.

D'lai combe ès Djenatsches

I

An on bin pailaie des *painies* dain les gazettes ces dries temps qu'enne societaie de saivains, dà les tot grands és tot p'tés , dà les aivocats és mairstchains de moue-és-vies, était assembiaie en tieumena en lai mageon de velle de Pouéraintru. Coubin y é-t-é de dgens de lai campagne que seutschechin so que ç'a que les « *painies* ? » Ai n'y en é, ma foi, diaire ; ai sont chi rais que les cras bians. Hé bin, i m'seu dit qu'en mê qualitaie d'académicien di *Jura du Duemoinne*, i n'serro meu faire que d'en dire dou mots pou les paysains.

Qu'a-ce donc ces *painies* ou ces p'nies c'man dian les Aidjolats ? A-ce des tscherpaingnies de feuiyeris voubin des p'nies de tschasses ai rampionnaie ? Ce n'a ni iyun ni l'âtre, ç'a tot âtre chose. Ecoutaie.

Ai ié pré de 150 ans – c'était à temps que les Aidjoats diridjiés poi Petignat de Couérdgeny, Riat de Tschevenez aipeu Lion de Tieuve, étin en révolution aivo le Prince pouéche que les poues saiyaies bachin tôt dain les fins – ai y aivaie ai Courroux in tiurie di nom de Ferdinand Raspieler. C'était un hanne bin inchetru ai qué écrit bin des livres.

Ai fa vos dire que de son temps, les fannes étin dje bin ouerdieuyouses, les poueres ai les retsches ; cé qu'aivin ai poinne ai maindjie an iot'sô et qu'aivin le ventre piait comme des tschins leuvrie, botin tot chu ios pès – poiudjeon, main ç'a dinche - . Po motraie so qu'elles n'aivinpe, elles élairdgin ios robes aivo des soiyes, chi bin qu'ai ressannin tot pit'ie an des aimboiyes. Ç'a s'taicoutrement-li que le tiurie de Courroux aippeulle in *painie* ; c'était lai crinoline di temps.

Jura du dimanche N° 141
22 août 1897

Lettre patoise

Nous avons reçu pour le présent numéro trois lettres patoises. Nous ne pouvons les insérer toutes.

A ce propos nous rappelons à nos collaborateurs occasionnels que leurs pseudonymes ne nous suffisent pas. Nous voulons connaître le nom des auteurs des lettres, si ces derniers désirent les voir paraître. Nous assurons, du reste, les auteurs de ces missives de la plus grande discrétion.

De la combe aux Sorcières

I

On a beaucoup parlé ces derniers temps des *paniers* dans les gazettes parce qu'une société de savants, des tout grands aux tout petits, depuis les avocats aux marchands de mort au rat, était assemblée en conseil à l'hôtel de ville de Porrentruy . Combien y a-t-il de gens de la campagne qui savent ce que c'est que « les paniers » ? Il n'y en a pas beaucoup, ma foi. Ils sont aussi rares que les corbeaux blancs. Eh bien, je me suis dit qu'en ma qualité d'académicien du *Jura du Dimanche*, je ne saurais mieux faire que d'en dire deux mots pour les paysans.

Qu'est-ce donc que ces paniers ou ces «p'niers» comme disent les Ajoulots ? Est-ce des corbeilles de fanes ou bien des paniers de bas à raccommoder ? Ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est tout autre chose. Écoutez.

Il y a près de 150 ans – c'était au temps où les Ajoulots dirigés par Petignat de Courgenay, Riat de Chevenez et puis Lion de Coeuve, étaient en révolution avec le prince parce que les sangliers fougeaient tout dans les finages – il y avait à Courroux un curé du nom de Ferdinand Raspieler. C'était un homme bien instruit et qui a écrit bien des livres.

Il faut vous dire que de son temps, les femmes étaient déjà bien orgueilleuses, les pauvres comme les riches ; celles qui avaient à peine à manger à leur saoul et qui avaient le ventre plat comme des chiens lévriers, mettaient tout sur leur peau – pardon, mais c'est comme ça -. Pour montrer ce qu'elles n'avaient pas, elles élargissaient leurs robes avec des seaux, si bien qu'elles ressemblaient tout à fait à des épouvantails. C'est cet accoutrement-là que le curé de Courroux appelle un *panier* ; c'était la crinoline de ce temps.

Ai raiconte qu'in djoué ai rencontré doues dames qu'éтин de Pouéraintru, de Delémont ou de St-Ouéchanne - c'était des ainâces, ai pouétschin des painies - aipe ai i dié d'allaie en lai masse, main les doue donzelles l'anviennent promenaie. Ai s'anvê à môtie où se trovait eune âtre dame que predjait patience és offices qu'elle trovait trop longs. Ce r'était ienne de ces frisaies, empainolaies, que se tegnaie pu droite qu'in saipin po compaire és bouebes, aipeu craibin achi és hannes. Tot d'in co, elle culbute dain son bain, ai magrê l'aipotitiaire Saitot aipeu le médecin Tuetot, les rancoyat lai prenié ; à bout d'in moment, elle y pessé !

Pou savoi ce qu'elle velai d'veni, lu s'anvê coualain aipré lé djainque dain l'âtre monde. Elle tiré d've le pairaidis. Tiain St-Piere ieuvré lai pouetsche, ai l'eu pavou. « A-ce in coirimantra, ço ci ? Effrontaie, vo vo moquaie di bon Due ; allaie-vos-en, voubin qui vo fo caque chu le nê aivo mes schiaies. » Ai fromme, main lai mâtine ne s'envaie. Elle caque oncoin in co. St-Piere devire les schiaies, ai reuvre oncoin enne fois. Elle i dié : « Po tiu m'aivo pris ? I seu enne grosse dame, vo in groueschie pâtschou ; chu lai tiere, i éto reschepectaie ; cidevain, i n'reçi que des grouechirtaies ; les dames de mitenin ain droit d'entraie tot poitschot. »

Entraie, Maidaime, main sain rôtaie vot'robe ; i ne veu p'âtrement. Lai belle essayé ; main elle eu bé faire, se schiennaie, se piayie, se mâmoinnaie, se couerbaie, se virie, se trévirie, son hairnatschement l'empêtsché de pessaie en lai pouetsche di pairaidis que n'e'que tra pies de hât ai dou pies de lairdge. St-Piere y schiuoue lai pouetsche à nê : « Maidaime, aittance qu'en rélairdget lai pouetsche di ciel, elle n'a p'aivu faite pou des dgens de vot'souetsche. Allaie vo promenaie. » C'était enne peutte aiffaire pou lai dame que vai s'entraîpaie dain sai crinoline aipeu que indgéssé djuqu'à fin fond des enfies.

(Ai cheudre.)

JACQUELI DI RONPIAINTEUX.

Il raconte qu'un jour il rencontra deux dames qui étaient de Porrentruy, de Delémont ou de Saint-Ursanne – c'était des ânesses, elles portaient des paniers – et puis il leur dit d'aller à la messe, mais les deux donzelles l'envoyèrent promener. Il s'en alla à l'église où se trouvait une autre dame qui perdait patience aux offices parce qu'elle les trouvait trop longs. C'en était à nouveau une de ces frisées, peinturlurée qui se tenait plus droite qu'un sapin pour complaire aux garçons, et peut-être bien aussi aux hommes. Tout d'un coup, elle culbute dans son banc et malgré l'apothicaire « Je sais tout » et le médecin « Je tue tout », les râles la prirent ; au bout d'un moment, elle y passa.

Pour savoir ce qu'elle allait devenir, il la suivit en silence jusque dans l'autre monde. Elle se dirigea vers le paradis. Quand Saint-Pierre ouvrit la porte, il eut peur. « Est-ce que c'est un carnaval, ceci. Effrontée, vous vous moquez du bon Dieu ; allez-vous-en, ou bien je vous assomme avec mes clefs ». Il ferme la porte, mais la mâtime ne s'en va pas. Elle frappe encore un coup. Saint-Pierre tourne les clefs, il ouvre encore une fois. Elle lui dit : « Pour qui m'avez-vous prise ; Je suis une grande dame, et vous un grossier pêcheur : sur la terre, j'étais respectée ; ici je ne reçois que des grossièretés ; les dames de maintenant ont le droit d'entrer tout partout. »

Entrez, Madame, mais sans enlever votre robe, je ne veux pas autrement. La belle essaya, mais elle eut beau faire, se pencher, se plier, se malmener, se courber, se tourner, se retourner, son harnachement l'empêcha de passer la porte du paradis qui n'a que trois pieds de haut et deux de large. Saint-Pierre lui ferme la porte au nez : « Madame, attendez qu'on élargisse la porte du ciel, elle n'a pas été conçue pour des gens de votre espèce. Allez vous promener. » C'était une vilaine affaire pour la dame qui alla s'entraver dans sa crinoline et puis qui glissa jusqu'au fin fond des enfers.

(A suivre.)

Jacquot du Plantain

Vocabulaire particulier :

empainolaies : attifées en panier

les rancoyats : les râles

poiudjeon : pardon (Vatré padgeon ou poidgeon)

se schinnaie : se plier

Jacqueli de Ronpianteux : Jacquot du Plantain

Traduit en français par Erie Matthey

LETTRE PATOISE

D'lai Combe és dgenâtsches

II

(Cheute)

Les damnaies eunn' enne belle pavou en voyiain lai *painoliere* ; ai tiudenne que c'était enne neuve tchadiere que le diaile aivê fait v'ni dà quéque maignin pou aissvi de les freutiaissie. Le diaile qu'était d'service manqué d'en crevaie de graingne ; ai v'lai lai fôtre feu tain le pairpet des diailes arrivé. « Coige-te yiouédjé, dié-t'-é p'tet ; te n'saie pou qué l'usaidge ai l'ain inventaie c't'haibit. Ç'â pou les peutttes, les airrainchies, les bossuattes ; pou cé qu'ain fait d'lai fregouéyisse, le p'nie tieuvre tos les vices. Bouebes ai mairyaie, prente diaidge en vo, pouéche que vo pouérrin bin vo tchairdgie de lai vaitche ai di vé.

Les magistrats léchan to faire ; tos cés *painolieres* yi sont poirents ; tain meu, ç'â aivo ces modes que nos fain nos tchôs grais.

Aivo cés p'nies, dà que les fannes sont soitches aipeu piaites c'man des lavons, an dirait qu'elles sont graiches, main ai ressannan tot droit an des fou'ertchattes de tchairrue ; elles sont chi p'tignattes qu'in Suisse en couaitcherait bin doue vou tra dain sai tiulatte.

Tiain lés tiuries pradjan à môtie, ai qu'ai lés condamnan, ai s'moquan de ios ; ai lés pregnian pou dés bêtes ai dés fô, an diain que l'Evangile n'a que d'lai superchticon. Ç'â dà don que l'enfie s'empia tain ; no n'ain pu fâte d'allaie niun tieuri ch'lai tiere ; in djoué vou l'âtre no lés v'lan tu teni. Aicmançan poi s'té ci ! »

Aich'tô ai s'élanche chu lai belle puainne ai te lai griffe chi peutteman qu'le sain saté poi tos les bouts. Elle breuyiaie chi foue que to l'enfie an ressoinnaie ai que tos les damnaies s'amoinnainne pou lai voue de to pré. An crion : Ç'â lai daimé Sottenville, vou lai daimé Touetête, c'té qu'é inventaie les p'nies. Ai l'arsouyenne tu pouéche qu'elle les aivê tu damnaie. Des daimes aivo ios féyes yi dyint : « T'és case de tos mäs ; aivo ton

ouerdyeu t'és fouergie nos tchinnes : ran n'était prou bé pou toi ;
t'allô djuqu'ai Pairi tieuri étoffe ai coudri ; te baidgelô

Jura du dimanche N° 142
29 août 1897

Lettre patoise

De la combe aux sorcières

II

(Suite)

Les damnés eurent une belle peur en voyant cette « porteuse de paniers » ; ils crurent que c'était une nouvelle chaudière que le diable avait fait venir de quelque chaudronnier pour achever de les fracasser. Le diable de service faillit en crever de colère ; il voulait la jeter dehors quand le pire des diables arriva.

« Tais-toi, ordure, dit-il au petit, tu ne sais pas pour quel usage ils ont inventé cet habit. C'est pour les vilaines, les maquillées, les bossues ; pour celles qui ont frimé, le panier couvre tous les vices. Garçons à marier, prenez garde à vous parce que vous pourriez bien vous charger de la vache et du veau.

Les magistrats laissent tout faire ; toutes ces porteuses de paniers leur sont apparentées ; tant mieux, c'est avec ces modes que nous faisons nos choux gras.

Avec ces crinolines, même si les femmes sont sèches et plates comme des planches, on dirait qu'elles sont grasses, mais elles ressemblent tout à fait à des mancherons de charrue ; elles sont si petites qu'un Suisse en cacherait bien deux ou trois dans sa culotte.

Quand les curés prêchent à l'église, et qu'ils les condamnent, elles se moquent d'eux ; elles les prennent pour des benêts et des fous, en disant que l'Évangile n'est que superstition. C'est depuis ce temps-là que l'enfer s'emplit autant ; nous n'avons plus besoin d'aller chercher personne sur la terre ; un jour ou l'autre, nous allons toutes les tenir. Commençons par celle-ci ! »

Aussitôt, il s'élança sur la belle malodorante et te la griffa si vilainement que le sang gicla par tous les bouts. Elle hurlait si fort que tout l'enfer en résonnait et que tous les damnés accoururent pour la voir de tout près. On criait : « C'est la dame Sotte-en-ville, ou bien la dame « Tête qui a tort », celle qui a inventé les paniers. Ils l'insultèrent tous parce qu'elle les avait tous damnés. Des dames avec leurs filles lui disaient : « Tu es la cause de tous nos maux ; avec ton orgueil, tu as forgé nos chaînes : rien n'était assez beau pour toi, tu allais jusqu'à Paris chercher étoffe et couturières, tu jasais

de nos to poi car ai coinnat qu'an était oblidge de cheudre tes modes. Ci cô, nos v'lan nos dégonschaie. Que tos les diailes se boteuchin aipré toi, qu'ai yen euche aitain qu'ai fârait de freumis pou trinnaie Pouéraintru djainqu'ai Couédgematru, aipeu qu'aite feusin ai seufri to ço qu'an peu seufri, ai tos les djoués in po pu. »

Voici enne âtre daimé que s'embrue chu lie ai que lai défesseunne to, oncoin yenne qu'était damnaie pou avoi écoutaie lai belle Touetète.

Ai yi venié des dgens de mille ai mille yues, de cé qu'lai vin vu lai neut és rendez-vous, achi po véti qu'lai mère Eve à djoué de son péché ; ç'an était tu de cé qu'elle aivê fai lai perdicion, ai que tu lai maudechin.

Les huguenats ai peu les huguenattes de Genève, de Berne ai de Baïle lai preugnin pou enne dgeôle, in bateau, enne tchevatte, enne mont'niere, djuque tiain yiun de ios détieuvré que c'était enne daimé catholique qu's'était moquaie d'sai r'lidgion ai que n'était boinne que pou allê moinnaie son métie à sérail di grand Turc.

- « Ç'â prou mitenain, dié le gros diaile ; ai là temps de râtaie. » Ses dou œuyes fesin fue ; lai feumiere y paitchaie di nê ; ai récrié son valat.

(Ai cheudre.)

JACQUELI DI RONPIAINTEUX.

de nous dans tous les lieux et tous les coins parce qu'on était obligées de suivre tes modes. Cette fois nous allons nous venger. Que tous les diables se mettent après toi, et qu'il y en ait autant qu'il faudrait de fourmis pour traîner Porrentruy jusqu'à Courtemautruy et puis qu'ils te fassent souffrir tout ce qu'on peut souffrir, et tous les jours davantage.

Voici une autre dame qui s'élançait sur elle et qui la défigure complètement, encore une qui était damnée pour avoir écouté « Tête qui a tort ».

Des gens de mille et mille endroits arrivèrent, de ceux qui l'avaient vue la nuit aux rendez-vous, aussi peu habillée que la mère Ève le jour de son péché ; ils faisaient tous partie de ceux dont elle avait provoqué la perte, et qui tous la maudissaient.

Les huguenots et les huguenotes de Genève, de Berne et de Bâle la prenaient pour une prison, un bateau, une chouette, une taupinière, jusqu'à ce que l'un des leurs découvrit que c'était une dame catholique qui s'était moquée de sa religion et qui n'était bonne que pour aller mener son métier au sérail du grand Turc.

- « C'est assez maintenant, dit le grand diable ; il est temps de s'arrêter. » Ses deux yeux lançaient du feu ; de la fumée lui sortait du nez ; il récria son valet.

(A suivre)

Jacquot du Plantain

Vocabulaire particulier :

les airrainchies : les maquillées, les arrangées

enne dgeôle : une prison

enne tchevatte : une chouette

painoliere : porteuse de paniers, porteuse de crinoline

moinnaie son métié : exercer son métier

Traduit en français par Denis Frund

LETTRE PATOISE

D'lai Combe és dgenâches

III

(Fin)

- Vin voues ci, voici d'lai bésaingne ; t'vai l'aiyue de ton meu », dié le gros diaile an son valat. Stuci prend in bon soueta aipeu douéye chu lai Sottenville c'man in écôssou chu enne traippaie d'boidge ; ai tapaie, rouechaie, échaippaie ste daime, de revin, de revait, qu'çoli fesaie pidie.

- Ce n'âpe dinche, laimpet, qu'an chique de tâ dgens,-breuyé le gros diaile ; pu ai l'ain fait de mâ chu lai tiere, pu ai les fâ faire seufri en enfie. Pou stéci qu'a sataie tchie no ai djointes pies, qu'é to fait pou les hannes aipeu ran pou le bon Due, ai fâ doubaie lai dose. Fouv'ton camp t'né qu'in gros l'aîne. » D'in cô de pie à derie, ai l'toullé bin loin. In âtre diaile aittendaie son toué ; c'était in rude couéya qu'en valaie bin tra. Ç'â le véye que c'maindé lai dainse. Voici lai valse :

« Prends ci pâ de fie ai brige-yi les tieuches ai les fesses ; prends dou voubin tra cents de ces grosses vipères à fond de ste tchadiere, qu'ti mantré chu lai tête en piaice de chigno ; poui sai collrette, bott'yi ci gros coulait qu'à dains ci gros fue ; pou pendants d'aroyes, étaitche-y cés gros boulets roudges ; aivo cés étenaiyes déchire-yi sés doue belles lèvres qu'embraissin chibin an lai pinçatte ; aivo tes griffes, écouértche-yi son bé meuté ; prends cés dou gros craipas qu'ti plaqueré chu l'eschtomai ; rote-y ses haiyons, dévê lai tote nue, aipeu piondge lai dain ste tchadiere d'oile tieujainne - dà qu'elle saschieré s'na ran - ; pou redrassie son dos, enfeulte-yi ste véye tiuraisse tote roudge de fue ; prends quéque dozainnes de ces serpents les pu veulmouses que t'écaimpoieré chue son coue ; elle coutchaié chu tra yés de pieumes, trinne lai chu le dos ai ch'lai painse dan ci yue caiyollaie d'almelles de couté, de résous ai d'canifs ; c'était enne loitthouse, euvre-yi lai gouerdge aipeu ti vouaicheré quéque boinnes pugeraies de ci pon fonju. Dà que ç'â enne grosse daime, t'né p'fâte d'avoï pavou ; léche lai défrappaie ; dain les enfies, an n'coingnâpe lai pidie. »

Lettre patoise

De la Combe aux sorcières

III

(Fin)

- Viens voir ici, voici de la besogne ; tu vas la soigner de ton mieux », dit le grand diable à son valet. Celui-ci prend un bon bâton et puis frappe sur la Sotte-en-ville comme un batteur en grange sur un mélange d'orge et d'avoine ; il tapait, rossait, battait cette dame d'un côté et de l'autre, que cela faisait pitié.

- Ce n'est pas ainsi, vaurien que l'on soigne de tels gens, cria le grand diable ; plus, ils ont fait de mal sur la terre, plus il faut les faire souffrir en enfer. Pour celle-ci qui a sauté chez nous à pieds joints, qui a tout fait pour les hommes et rien pour le bon Dieu, il faut doubler la dose. Fiche le camp, tu n'es qu'un gros âne. » D'un coup de pied au derrière, il le lança bien loin. Un autre diable attendait son tour ; c'était un rude gaillard qui en valait bien trois. C'est le vieux qui commande la danse. Voici la valse :

« Prends ce pied de fer, et brise-lui les cuisses et les fesses ; prends deux ou trois cents de ces grosses vipères au fond de cette chaudière, que tu lui mettras sur la tête à la place du chignon ; pour son collier, mets-lui cette grosse chaîne qui est dans ce grand feu ; pour pendants d'oreilles, attache-lui ces gros boulets rouges ; avec ces tenailles, déchire-lui ses deux belles lèvres qui embrassaient si bien à la pincette, avec tes griffes, écorche-lui son beau museau ; prends ces deux gros crapauds que tu lui plaqueras sur l'estomac ; enlève-lui ses habits, mets-la toute nue, puis plonge-la dans cette chaudière d'huile bouillante – même si elle s'évanouit, ce n'est rien - ; pour redresser son dos, enfile-lui cette vieille cuirasse toute rouge de feu ; pends quelques douzaine de ces serpents venimeux que tu disposeras sur son corps ; elle couchait sur trois lits de plumes, traîne-la sur le dos et sur le ventre dans cet endroit pavé de lames de couteau, de rasoirs et de canifs ; c'était une gourmande, ouvre-lui la gorge et puis tu lui verseras quelques bonnes louches de ce plomb fondu. Bien que ce soit une grande dame, tu n'as pas besoin d'avoir peur ; laisse-la se démener ; en enfer, on ne connaît pas la pitié. »

Lai pouere miserabye pueraie, criiaie, raïlaie, breuyaie, enraidgeaie, se dévouerai lai pé, les œuyes yi paitchin d'lai tête ; elle suppliyaie qu'an lai tiueuche. « Ah ! si iaivo coingnu les tourments de l'enfie, i iairo r'noncie és piaigis di monde ; i voi mitenin to c'qu'an m'ont prédit. »

- Te pie dje patience, yi dié le gros diaile ; te n'é p'oncoin à bout, no n'fain qu'd'aicmancie ; to çoci c'n'â qu'di mie de brondon ; aipparoye-te, t'en veu bin vouere de l'âtre. »

Lai daime Touetête criiaie : Poidgeon, poidgeon, poidgeon ! elle aippelaie lai S^{te}-Virgde en son scoué, elle invoquaie to les saints di pairaidis.

- Ç'â tot di temps predju, i répongé le gros diaile ; i seu sôle de tes breuyets ; en enfie, ai n'y é pu de rédemption ! »

An diain çoli, ai ti fou in ta cô d'sai train qu'ai l'ai toullé à fin fond des enfies po yi breulaie éternellement.

Le tiurie s'rait bin oncoin d'mouéraie pou voue, mais ai fesaie trop tcha pou lu ; ai décampé bin vite contre Courroux en mairmeugeain :

« Aidue, aidue, pennies ! les vendanges sont faites. »

Oncoin in mot pou fini : S'le diaile é perfectionnaie son matériel de tourments en proportion di développement qu'é pris l'ouerdieu dà ci temps-li, i piain pu d'enne belle daime pou l'éternitaie.

JACQUELI DI RONPIAINTEUX.

La pauvre misérable pleurait, criait, râlait, hurlait, poussait des cris, enrageait, se dévorait la peau, les yeux lui sortaient de la tête ; elle suppliait qu'on la tue. « Ah, si j'avais connu les tourments de l'enfer, j'aurais renoncé aux plaisirs du monde ; je vois maintenant tout ce qu'on m'a prêté. »

Tu perds déjà patience, lui dit le grand diable ; tu n'es pas encore au bout, nous ne faisons que commencer ; tout ceci n'est que du miel de bourdon ; apprête-toi ; tu vas en voir bien de l'autre. »

La dame « Tête qui a tort » criait : Pardon, pardon, pardon ! Elle appelait la Sainte-Vierge à son secours, elle invoquait tous les saints du paradis.

- C'est tout du temps perdu, lui répondit le grand diable, je suis fatigué de tes lamentations ; en enfer, il n'y a plus de rédemption ! »

En disant cela, il lui donna un tel coup de sa fourche qu'il la projeta au fin fond des enfers pour y brûler éternellement.

Le curé serait bien encore resté pour voir, mais il faisait trop chaud pour lui ; il décampa bien vite du côté de Courroux en murmurant :

« Adieu, adieu paniers ! les vendanges sont faites. »

Encore un mot pour finir : Si le diable a perfectionné son matériel de torture en proportion du développement qu'a pris l'orgueil depuis ces temps-là, je plains plus d'une belle dame pour l'éternité.

Jacquot du Plantain

Vocabulaire particulier :

enne traippaie d'boidge : mélange d'orge et d'avoine

rouechaie, échappaie : rosser, battre

di pon fonju : du plomb fondu

de revin de revait : de part et d'autre, d'un côté et de l'autre

Traduit en français par Denis Frund

NARRATION EN PATOIS

En lai Rédaction di *Jura di Duemouenne*,
Pouéraintru.

In soi l'erba pessaie, ditan qui rbotto des ainses en in pnie, mai fenne que iégeai le *Jura* me dié to d'in cô : Djeanpierre, i crai que dâ lai dgierre de ci Sonderbougre te n'épe aivu pu loin d'Pouéraintru. Voici qu'ai i é in train de piaigi pou Gnaive, te derro i allaie te pouérro m'raicontai c'men qu'ça. Non d'mai cape, té régeon Mairie-bairbe qui i dié, aipeu i l'embraissé pou lai rmaichiai d'son idé. Qu'men i ai aivu bïn di piaigi aipeu achi bïn des miséres, i veu vô raicontaie

mon voyaidge ai Gnaive

Mai fenne m'aivai tieu enne bouenne méche qu'elle aivae envloppaie dain di papie pou qui n'salécheuche peu mai blode. I airrive en lai gare aipeu i vai m'sietaie chu in bain vé cé qu'étindje li ; i bote mai méche vé moi touedje pou n'meupe sali. Ditan qui m'éto ieu vai pou allaie dire dou mots en ci Djeanïade, non d'mai cape, asque n'voilpe in tschïn que sate chu mai méche aipe qu'se save ! I ai bïn ritai aipré main i n'laie pouéyu raitraipaie. Çoli mé bayie in té co qu'le ventre mé gargoueyis djuque ai Gnaive. Tiain qu'no son aivu dain l'train voili que stu qu'était vé moi ote ses bottes aipeu ai tchasse des saivettes, main ai l'aivai mis ses bottes do le bain vé moi. Qué pouegeon ; i n'ai djemaie senti atie de chi croueie qu'enne fois qui éto entraie dain lai tchainbre des tambours tiain qui fso mai premiere garnison. Si c'nétai aivu ces bottes le voyaidge serai prou bïn allaie. Ai parrai qu'nô son pessaie en des iuë qu'étin bïn bé a moin. I ai oueï cé qu'étin vé lé fnétre qu'le dgïn. Nô son airrievaie là poirvé les dou. En déchandain di train, i m'se di : s'nape le to, non d'mai cape, si te n'veupe coutchie en mé lai vie ai t'fâ tieurri in ié. In demainde a premie qui trove si ai n'sairaipe laivou qui pouéro coutchie : cheute le lon d'cés mageons aipeu vo demaïnderè. I qu'mance de demaïndaie main, non d'mai cape, ai m'ranviïn tu in po pu loin to c'ment en envie tieuri l'moi d'aivri. Ai l'était aipopré neu tiain in hanne me dié : i crai qui ai vot affaire, main ça in po â. C'na ran qui i dié, motraie m'voue çoli. Voili qu'no qu'mensan d'montai i n'sai cobin édiaile d'égraie. Tiain no feune prou â, ai

Narration en patois

A la rédaction du *Jura du Dimanche*
Porrentruy.

Un soir de l'automne passé, alors que je rafistolais les anses d'un panier, ma femme, qui lisait le *Jura* me dit tout d'un coup : Jean-Pierre, je crois que depuis la guerre du Sonderbound tu n'es pas allé plus loin que Porrentruy. Voilà qu'il y a un train de plaisir pour Genève, tu devrais y aller, tu pourrais me raconter comment c'est. Nom de ma cape, tu as raison Marie-Barbe que je lui dit, et puis je l'ai embrassée pour la remercier de son idée. Comme j'ai eu bien du plaisir aussi bien que des misères, je veux vous raconter

mon voyage à Genève

Ma femme m'avait cuit une bonne bajoue qu'elle avait enveloppée dans du papier pour que je ne salisse pas ma blouse. J'arrive à la gare et je vais m'asseoir sur un banc vers ceux qui étaient déjà là et je pose ma bajoue à côté de moi, toujours pour ne me pas salir. Pendant que je m'étais levé pour dire deux mots à ce Jean-Claude, nom de ma cape, est-ce que voilà-t-y pas qu'un chien saute sur ma bajoue et puis se sauve ! J'ai bien couru après, mais je n'ai pas pu le rattraper. Cela m'a donné un tel coup que le ventre m'a gargouillé jusqu'à Genève. Quand nous avons été dans le train, voilà que celui qui était à côté de moi ôte ses botte et chausse des savates, mais il avait mis ses bottes sous le banc de mon côté. Quel poison ; je n'ai jamais senti quelque chose de si mauvais que la fois où j'étais entré dans la chambre des tambours quand je faisais ma première garnison. Si ce n'avait été que ces bottes, le voyage serait assez bien allé. Il paraît que nous sommes passés par des lieux qui étaient au moins bien beaux. J'ai entendu ceux qui étaient près de la fenêtre qui le disaient. Nous sommes arrivés là sur le coup des deux heures. En descendant du train, je me suis dit : ce n'est pas le tout, nom de la cape, si tu ne veux pas coucher au milieu de la route, il te faut chercher un lit. Je demande au premier que je rencontre si il ne saurait pas où je pourrais coucher : suivez le long de ces maisons et puis vous demanderez. Je commence de demander mais, nom de la cape, ils me renvoyaient tous un peu plus loin tout comme on envoie chercher le mois d'avril. Il était à peu près neuf quand un homme me dit : je crois que j'ai votre affaire, mais c'est un peu haut. Ce n'est rien, que je lui dit, montrez-moi voir cela. Voilà que nous commençons de monter je ne sais combien diable d'escaliers. Lorsque nous fûmes assez haut, il

d'montai i n'sai cobin édiaile d'égraie. Tiain no feune prou â, ai l'euivre enne pouetche aipeu ai dié : voili vot tchainbre. Main, qui i faie, elle n'a dierre grosse aipeu asque ai ni épe d'âtre fenètre que s'te tiele en voirre ? Nian quai me r'di, main pour dremi, an n'onpe fâte de voue chi sciaie. Qu'men i n'aivo pu ran ai dire no déchandén main asque to din co, i n'vaïpe yugie aivâ ces égraies aipeu i faie in gros aicro a tiu d'mai tiulate. C'na ran, qu'ai m'dié, ai i é in peultie que demouère çï topré. I vai vé ci peultie que m'faie tra pòins. I le r'maichie : ai ni é ran ai rmaichiai, qu'ai

m'faie, ça di sou. Non d'mai cape, si ai l'aivaie prou d'tiu d'tiulate ai rtacouenaie, ai serai binto rêtche.

Aipré d'çoli qu'men i aivo pavou d'me piedre, i enfue enne cigare aipeu i aitandé d'vain lai mageon qu'ai feuche lourre d'allai a iê. To dïn co, i qu'mance ai senti l'roussi i ravouête ; asque c'nétaie mai blode que breulaie. Ai i aivaidje in ptchu qu'men l'poin, mais c'que mé le pu tschippottaie, ça in satchiron aivo dé biantche mains aipeu dé gran onye (ce daivaie être in rleudjaire oubin in graite paipie) que m'faie : Ai i é belle ourre que voyo lai femiere. – Pouquoi qu'vo n'me l'djinpe ? – I n'saie vot nom. – Bougre d'aine, qui m'pensé, en voili bin d'enne âtre souetche ! N'pe dire é dgens qu'ai breulan poeche qu'an n'saie io'e nom. I veu allaie a iê oubin i m'étchadrô. Aichto qui ai aivu montaie doue tra mairtches d'égraie, voili qu'en m'raipeule pou payie mai coutche. Cobin qu'ça ? qui faie. Quat fran qu'ai me di. Vo vlai trovaie aivo moi qu'ça in po tchie pou coutchie do les tieles. Achi i ai demaındaie laivou ai l'aitchetai ces étréyes qui aivô d'envie d'en raipouetchaie ienne. I qu'mance ai rgraipinaie, non d'mai cape qui m'pensô, si n'vaie en pairaidi, i veu bien être ai moitie tchemin. Tiain qui feu dain mai tchainbre, i qu'mence ai m'dévèti. Airrivai en mai tiulate, i oue in craquai. I ravouête : cré mille tcherpegnies d'bec, asque ci peultie n'aivaie couju mai tchemige aivo mai tiulate.

(A suivre)

(DJEANPIERE DES MANTES)

ouvre une porte et puis il dit : voilà votre chambre. Mais que j'y fais, elle n'est guère grande et puis n'y a-t-il pas d'autres fenêtres que cette tuile en verre ? Non qu'il me reedit, mais pour dormir on n'a pas besoin de voir aussi clair. Comme je n'avais plus rien à dire, nous descendirent mais, est-ce que tout d'un coup je ne vais pas luger en bas de ces escaliers et que je me fais un gros accroc au cul de ma culotte. C'est rien, qu'il me dit, il y a un tailleur qui demeure ici tout près. Je vais chez ce tailleur qui me fait trois points. Je le remercie : il n'y a rien à remercier, qu'il me fait, c'est dix sous. Nom de ma cape, si il avait assez de cul de culotte à raccommoder, il serait bientôt riche.

Après de cela, comme j'avais peur de me perdre, j'allume un cigare et j'attends devant la maison qu'il soit l'heure d'aller au lit. Tout d'un coup, je commence à sentir le roussi, je regarde : est-ce que ce n'était pas ma blouse qui brûlait. Il y avait déjà un trou gros comme le poing, mais ce qui m'a le plus chipoté, c'est un imbécile avec des mains blanches et puis de grands ongles (ce devait être un horloger ou bien un gratte-papier) qui me fait : Il y a belle lurette que je voyais la fumée. – Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? – Je ne sais pas votre nom. – Bougre d'âne que je me pensai, en voilà encore un d'une autre sorte ! Ne pas dire aux gens qu'ils brûlent parce qu'on ne sait pas leur nom. Je veux aller au lit, sinon je vais m'énerver. Aussitôt que j'ai eu monté deux trois marches d'escalier, voilà qu'on me rappelle pour payer ma couche. C'est combien ? que je fais. Quatre francs qu'il me dit. Vous admettez avec moi que c'est un peu cher pour coucher sous les tuiles. Aussi je lui ai demandé où il achetait ses étrilles parce que j'avais envie d'en rapporter une. Je commence à « grimper aux murs », nom de ma cape, que je me pensai, si je ne vais pas au paradis je veux bien être à la moitié du chemin. Quand je fus dans ma chambre, je commence à me dévêtir. Arrivé à la culotte, j'entends un craquement. Je regarde : « sacré mille de couilles de bouc » (?), est-ce que ce tailleur n'avait pas cousu ma chemise avec ma culotte.

(A suivre)

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

cré mille tcherpegnies d'bec : sacré mille panerées (contenu d'un panier) de bouc, juron

r'graipinaie : regrimper

étreyes : étrilles pour étriller : faire payer trop cher

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

NARRATION EN PATOIS

(suite)

En lai Rédaction du *Jura di Duemouenne*,
Pouéraintru.

Aipré d'coli, i m'coutche, main, non d'mai cape, qué p'tête tieuvietché, ai i aivaie en ci ié. I n'éto ranque bouetchi da l'embreuye é djenouye qu'man qui éto en train de m'botaie en tchin d'fusi pou inpo m'rétchadaie do c'te tiuietchate, i sens atie que m'ritaie chu lai fidiure. I l'empoigne, çoli s'écraie ! Pouï qué pouegeon çoli enfectaie. Ai i en veniaie aidé dés âtre. Pu i en aitraipo pu i enpouegnô. Ai ni aivai qu'enne tchöse ai faire. I m'se rievai aipeu i ai aitandu l'djoué. Aichito qu'an on vu impô sciaie, i vai en s'texchposition main c'étaï encoué fromai. Tiaïn quai l'euvrenne lai pouetche i motre mon bïa. Ai fa encoué bayie vain sous oubin aitandre djuque é diéche que m'fai c'tu qu'étaï vé lai pouetche. Non d'mai cape, i aime meu aitandre qui i di, main i ai bin trovai l'tan gran. E dieche, i antre aipeu i qu'mance de rolaie. I en ai vu des aiffaires, des tchies, des tcherrues, des iertches, des machines pou sayïe, pou rételai, pou to faire quoi. Qu'men i n'velope eurveni sain vouere ci vlaidje suisse i bayié encoué vain sous pou i entraie. C'nape bin mâ, main to des véye mageons to qu'men tchie no. I entre dain ienne de ces mageons quai l'aipelin lai ferme Rober. Non d'mai cape qu'asque i voi : des djens qu'maindjïn di paipai. Ai l'aivin dé ptét mouéché d'pain qu'ai trampin dain enne tiaissatte. I n'me raipeule pu qu'men ai l'aipelin ci paipai, main ce n'daivaie être bin bon. I se chur qu'ai i aivaie di rmeuïaidje dedain, ai l'étaï to gri. Aipré i vai laivou qu'ai l'aipelin l'alimantacion, Non d'mai cape, ce c'te tchervote de tchin étaï ci, ai vinrai graï : des tchaimbons, des pâles, les méches, d'l'endoueyïe aipeu encoué bin des âtres aiffaires. Qu'men quai veniaie inpo taie, i m'se di : ai te fa allaie aitchetaï atie en tai fenne. I vai dain in bé gros maigaizïn aipeu i demainde si ai l'aivin des d'juliaïnes. Nian, ai vo fa allaie vis ai vis. I vai aipeu i r'aiqmenge aivo mai djuliaïne. Ai vot service que m'faie in pté bougre qu'aivai lai raye a moitan, aipeu enpouegenaië lai

pommade. Cobin qu'vo s'en velai ? Ienne qui i faie. Ai m'bayie
enne petéte bouéte : ça deu sous

Jura du dimanche N° 146

26 septembre 1897

Narration en patois

(Suite)

A la rédaction du *Jura du Dimanche*,
Porrentruy.

Après de cela, je me couche, mais, nom de ma cape, quelle petite couverture il y avait sur ce lit. Je n'étais bouché rien que du nombril aux genoux quand j'étais en train de me mettre en chien de fusil. Pour un peu me réchauffer sous cette misérable couverture, je sens quelque chose qui me courait sur la figure. Je l'empoigne, cela s'écrase ! Poui quel poison cela infectait. Il en venait toujours des autres. Plus j'en attrapais, plus j'en saisisais. Il n'y avait qu'une chose à faire. Je me suis relevé et j'ai attendu le jour. Aussitôt qu'on a un peu vu clair, je vais dans cette exposition, mais c'était encore fermé. Quand ils ouvrirent la porte, je montre mon billet. Il faut encore donner vingt sous ou bien attendre dix heures que m'fait celui qui était vers la porte. Nom de ma cape, j'aime mieux attendre que je lui dis, mais j'ai trouvé le temps bien long. A dix heures, j'entre et je commence à vagabonder. J'en ai vu des affaires, des chars, des charrues, des herses, des machines pour faucher, pour râtelier, pour tout faire quoi. Comme je ne voulais pas revenir sans voir ce village suisse, je donnai encore vingt sous pour entrer. Ce n'est pas mal, mais tout des vieilles maisons tout comme chez nous. J'entre dans l'une de ces maisons qu'ils appelaient la ferme Robert. Nom d'ma cape, qu'est-ce que je vois : des gens qui mangeaient du paipet. Ils avaient des petits morceaux de pain qu'ils trempaient dans une petite casse. Je ne me rappelle plus comment ils appelaient ce paipet, mais ce ne devait pas être bien bon. Je suis sûr qu'il y avait de la rémoulade là-dedans, il était tout gris. Après je vais là [*au stand*] qu'ils appelaient l'alimentation. Nom de la cape, si cette crevure de chien était ici, il deviendrait gras : des jambons, des épaules, des bajoues, des saucissons et puis encore bien d'autres affaires. Comme il se faisait un peu tard, je me suis dit : il te faut aller acheter quelque chose pour ta femme. Je vais dans un beau grand magasin et je demande s'ils avaient des juliennes. Non il vous faut aller vis-à-vis. J'y vais et puis je recommence avec ma julienne. A votre service que me fait un petit bougre qui avait la raie au milieu, et puis qui empoisonnait la pommade. Combien en voulez-vous ? Une que j'y fais. Il me donne une petite boîte : c'est deux sous

quai m'di. Ranque deu sous enne djulianne ! Non d'mai cape bayiete m'en doue ; ienne pou to les djoué, aipeu ienne pou les duemouennes. Ça to dmame bon mairchie en ci Gnaive. Da li, i seu allaie en lai gare. En reveniain i naie ran vu. Nos ain voyaidjie de neu. Tiain i seu airrivai a lôta lai premiere tchose que mai fenne mé di, ça coci : asque te mé raipouétchai atie. Bin chur, non d'mai cape, qui i faie ; doues djulianne ; ienne pou to les djoués, aipeu ienne pou les duemouennes. Aipeu i y bayie ces p'têtes bouêtes. Nos aimis d'Due, ai l'airai fayïu oueï qu'men qu'elle m'en ai di des soutche de nom. Tiain qu'le pu foue d'loueraidje a aivu pèssaie, i ai demaindai quaceque c'étaï qu'cé bouête. Gros l'aine, ça pou faire d'lai sope, ça qu'men c'te Babeli en raipouétche da tchie Djïndrat tiain qu'elle vai en lai velle. Si t'aivo voulu m'raipouétchaie d'lave qu'men les baichattes de c't'Annemairie botan dain ïos mouétchous d'poche, i mpense qu'ai t'airin bayie de l'oile de boc.

Non d'mai cape, si teniau si pté nitiou que mé vendu çoli ! E çoli qu'elle me di en me motrain mai blode. Ma foi ça aivo mai pipe. I l'crais bin : ai fa aidé qu'teuche in troueza en lai gouerdje. Qu'men mai blode étaï breuelaie inpo en derrie, en lai ravouétain, elle voi mon tiu d'tiulatte dévoueraie. Ma foi lai pouëre fenne na pu aivu maître de lie ; elle ma sataie d'chu elle mé graipaie, elle mé tirie l'poi en aimon en aiva, ailairme qu'é l'aiffaire ! Achi, daque ai rferain enne exchposition, vo le botrai chu le *Jura* si vo v'lai, i n'veupe i allaie.

An enne atre fois.

DJEANPIERRE DES MANTES.

qu'il me dit. Rien que deux sous pour une julienne ! Nom de ma cape, donnez-m'en deux : une pour tous les jours et puis une pour les dimanches. C'est tout de même bon marché à Genève. De là, je suis allé à la gare. En revenant, je n'ai rien vu. Nous avons voyagé de nuit. Quand je suis arrivé à la maison, la première chose que ma femme m'a dite, c'est ceci : est-ce que tu m'as rapporté quelque chose. Bien sûr, nom de ma cape, que je lui fais : deux juliennes : une pour tous les jours et puis une pour les dimanches. Et puis, je lui donne ces petites boites. Nos amis de Dieu, il aurait fallu entendre comme elle m'en a dit des sortes de noms. Quand le plus fort de l'orage a été passé, j'ai demandé ce qu'était que cette boite. Gros âne, c'est pour faire de la soupe, c'est comme cette Babette en rapporte de chez Gindrat quand elle va en ville. Si t'avais voulu me rapporter de l'eau comme les filles de cette Anne-Marie en mettent dans leurs mouchoirs de poche, je me pense qu'ils t'auraient donné de l'huile de bouc.

Nom de ma cape, si je tenais ce petit morveux qui m'a vendu cela ! Et ceci, qu'elle me dit en me montrant ma blouse. Ma foi, c'est avec ma pipe. Je le crois bien, il faut toujours que tu tousses un glaire dans la gorge. Comme ma blouse était brûlée un peu en arrière, en la regardant, elle voit mon cul de culotte déchiré. Ma foi, ma pauvre femme n'a plus été maître d'elle ; elle m'a sauté dessus, elle m'a agrippé, elle m'a tiré les cheveux en haut et en bas, alarme, quelle affaire ! Ainsi, dès qu'ils referont une exposition, vous le mettrez sur le *Jura* si vous voulez, je ne veux pas y aller.

A une autre fois

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

teucher in troueza : tousser (un chat dans la gorge)

graiper : mettre le grappin

dévoueraie : déchirer

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

LETTRE PATOISE

En lai Rédaction di *Jura di Duemouenne*,
Poueraintru

Non d'mai cape, qué ségeon en n'serai pu allaie pare enne chicoré « en n'serai pu dire di café, lé cabaireties n'en botan pu » sain ouei des tcheussous raicontaie cobin ai l'ain tiuai d'cé pouere lievres. Main non d'mai cape, en n'serai s'enpaichie de dire que ça inpo dés djasous, chuto quan lés voi chi svan rveni q'men dés patchoux qu'nain ran pri. Çoli m'raipeule enne ichtoire de tcheusse que raicontaie ci veye Dodli. Lai voici : c'étaï dain l'tan, quai ni aivaie encoué que des fusi ai pierre. Ci veye Dodli qu'étaï djeune dain ci tan li, étaï allaie bracquenaie. Abou d'enne boussaie qu'ai feu dain l'bô, ai tire chu in étieureu ; q'men ai velaie r'etcherdji son fusi, ai crai pare di pion quai l'aivai mi dain sai taïetchatte de gilet, main ai n'trove pu ran qu'in ptchu poi laivou étaï païtchi son pion. Ai s'en rveuniaie en béchain lai tête tiain en pêsain dain enne ate futaie, ai l'oue des tchins tcheussie. Non d'mai cape ai n'faie ni iun ni dou, ai pran son couté, ai faie sataie enne dozaine de tchaplatt de ses soulaie, aipeu ai tchardje son fusi d'aivo. To dïn co ai voi veni le lievre. Tiain ai fe en sai pouetchaie, ai i envié in co d'fusi q'men dian les tcheussous. Tiain lai fmiere a aivu inpo païtchi, ai voi le lievre que sataie chu piaice ; ai rite pou vouere pouquoi ai n'se savaiepe, ai l'aivaie enne arayëe sçoulaie contre in aité.

DJEANPIERRE DES MANTES

Jura du dimanche N° 150
24 octobre 1897

Lettre patoise

A la rédaction du *Jura du Dimanche*
Porrentruy

Nom de ma cape, quelle saison, on ne saurait plus aller prendre une chicorée « on ne peut plus dire du café, les cabaretiers n'en donnent plus » sans entendre des chasseurs raconter combien ils ont tué de ces pauvres lièvres. Mais, nom de la cape, on ne peut pas s'empêcher de dire que c'est un peu des vantards, surtout qu'on les voit si souvent revenir comme des pêcheurs qui n'ont rien pris. Cela me rappelle une histoire de chasse que racontait ce vieux Dodli. La voici : c'était dans le temps où il n'y avait que des fusils à pierre. Ce vieux Dodli, qui était jeune en ce temps-là, était allé braconner. Au bout d'un moment qu'il fut dans la forêt, il tire sur un écureuil ; comme il voulait recharger son fusil, il croit prendre du plomb qu'il avait mis dans sa poche de gilet mais il ne trouve plus rien qu'un trou par où son plomb était parti. Il s'en revenait en baissant la tête quand, en passant dans une haute futaie, il entend des chiens chasser. Nom de ma cape, il ne fait ni une ni deux, il prend son couteau, il fait sauter une douzaine de broquettes de ses souliers et puis il charge son fusil avec. Tout d'un coup, il voit venir le lièvre. Lorsqu'il fut à sa portée, il y « envoya » un coup de fusil, comme disent les chasseurs. Quand la fumée a été un peu partie, il voit le lièvre qui sautait sur place ; il court pour voir pourquoi il ne se sauvait pas, il avait une oreille clouée contre un hêtre.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Dodli : Joseph

tchaplatté : clou de soulier ; broquettes (clous à tête large)

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

LETTRE PATOISE

Hischoire de tscheusse

Cetu qu'écrit des hischoires de tscheusse dains le *Jura di Duemoine* ai bin régeon de signai Djeanpierre des Mantes. – I n'en vorope dire des chi grosses. – I veux vos en dire ène d'ischoire de tscheusse ; vos varais ce sâ âchi ène mante. – Ça in veye troupie di premie Napoléon que me lai raicontai ; an ne diaipe de mantes dains ci tan li. – Donque voici ço quai me diai.

Aipré qui feu pri prijenie poi les Russes, y poyé trovè ène piaice de vala tchie in gros chir, èpe y iéto des finemeu. I ne traivaillo pe tro, y iaivô des bons hayions, y coutscho a tschâ, èpe y maindjô ai mon sô. Main ai fallai être aidé li, poiche que to d'in cô è paitschè pou in car ou in âtre ; gaire en cetu que n'étais pe prê, lai rieme l'étais bintôt. In djoué an pai pou lai tscheusse è renai. – Nos en trovenne ène masse, tain que nos tiraine tot not pion. – I aivô aidé in fusi, ai case que note chir m'aivai fait essayie, èpe qui tirô bin. – Tiain nos allin feu aivô les tschvas, y prenio aidé quéque yyos dains mai taitsche en cas sai se défoirin. – Djeutement ci djoué li, qui manqué de pion, y aivo des yyos. – Tot din cô an reveniain cote les âtres y voi in bé bieu renai que me ravoétai d'in air de se fotre de moi, poéche qui n'aivo pe de pion. – Aitend, qui me diai, peté bogre – y tschairdge mon fusi, y y yudge in yyo, èpe pan, y y yyoule lai coue chu lai yaisse – c'était en uvie. – E se tiudai savai, main nian – y fu, èpe y tiye mon couté – bon, i laivô prodju – y ne velô ran que lai pé, qu'ment faire ? – Y prend mai pierre ai feu que copè in po en in care, y fan lai pé chu lai tête, èpe y tape chu le dos aivô mai baguette de fusi, chi bin quan défrappin, mon renai pai feu de dedain sai pé qu'ment feu de dedain in sai, èpe y l'ai rapoitchè. – Qu'en dite Djanpiere ?

COLAS DÉCRAQUE.

Lettre patoise

Histoire de chasse

Celui qui écrit des histoires de chasse dans le *Jura du Dimanche* a bien raison de signer Jean-Pierre des Mensonges. Je ne voudrais pas en dire de si grandes {de si invraisemblables}. Je vais vous en dire une d'histoire de chasse ; vous verrez si c'est aussi une blague. C'est un vieux troupiier de Napoléon Premier qui me l'a racontée ; on ne disait pas de blague dans ce temps-là. Donc voici ce qu'il me dit.

Après que je fus fait prisonnier par les Russes, je pus trouver une place de domestique chez un gros riche, et puis, j'y étais très bien. Je ne travaillais pas trop, j'avais de bons vêtements, je couchais au chaud, je mangeais à mon soûl. Mais il fallait être toujours là, parce que tout d'un coup, il partait pour un endroit ou un autre ; gare à celui qui n'était pas prêt, le fouet, lui, l'était bientôt. Un jour, on part pour la chasse au renard. Nous en trouvâmes une grande quantité, tellement que nous tirâmes tous nos plombs. J'avais toujours un fusil car notre maître m'avait mis à l'épreuve, et parce que je tirais bien. Quand nous allions dehors avec les chevaux, je prenais toujours quelques clous dans ma poche, au cas où l'un d'eux perdrait un fer. Justement ce jour-là, alors que je manquais de plomb, j'avais des clous. Soudain, en revenant vers les autres (chasseurs), je vis un beau renard qui me regardait d'un air moqueur parce que je n'avais plus de plomb. Attends, me dis-je, petit bougre ; je charge mon fusil, j'y glisse un clou et pan, je lui cloue la peau sur la glace. C'était en hiver. Il se croyait sauvé, mais non, je cours, je tire mon couteau... bon je l'avais perdu. Je ne voulais que la peau, mais comment faire ? Je saisis ma pierre à feu qui coupait un peu sur une tranche, je lui fends la peau sur la tête, et je tape sur son dos avec ma baguette de fusil, si bien qu'en se démenant, mon renard part du dedans de sa peau comme hors du dedans d'un sac. Et puis, je l'ai rapporté. Qu'en dites-vous Jean-Pierre ?

Nicolas des Exagérations

Vocabulaire particulier :

pion : plomb, balle de fusil

se défoiraie : perdre un fer (pour un cheval)

yyos (mis pour çhyos) : clous

yyoulaie (mis pour çhyoulaie) : clouer

défraippaie : se démener

Colas : Nicolas

Décraque, pour Des craques : des mensonges par exagération

craque : craique ou craque

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 152
7 novembre 1897

Lettre N° 31

LETTRE PATOISE

Mon bé Colas Décraque,

Vo m'demandaie ço qui di de vot hichetoire de tcheusse é rnaie, ai m'en encra bïn main non de mai cape, iseu oblidge de dire que c'n'ape dé mantes, i vo diraie pouquoi dain enne boussaie, en aitendain remairtiaite bïn que ça ci veye Dodli que raicontaie lés hichetoires de tcheusse qui écri dain le *Jura di Duemouenne*. Vo dite dain vote lattare de duemouenne péssaie que lé soudaies di premie Napoléon ne dïnpe de mantes, non d'mai cape i seu touedje d'aicoue aivo vo, ça pouquoi que aivain de dire que i seu ïn mantou vo ferïn bïn de pare le *Jura di Duemouenne* di tïnze ou laivou a mai premiere hichetoire de tcheusse, vo voierïn que ci veye Dodli é faie to lé campagnes di premie Napoléon. D'aipré vo, ai n'serai dire de mantes. Mitenain voici pouquoi i crai vot hichetoire de renaie, i ai oueï ci veye Dodli pu de cent, pu de cïn cent fois dire que en Russie ai aivai dé renaie que n'aivïnpe de pé tiain ai baitin en rtraite aipré que Moscou feu breuelai, ai l'en é vu ïun pessaie vé ïo c'étaï bïn chur le votre.

Djeanpierre des Mantes.

Jura du dimanche N° 152
7 novembre 1897

Lettre patoise

Mon beau Nicolas Décrague,

Vous me demandez ce que je pense de votre histoire de chasse au renard ; je regrette beaucoup, mais nom de la cape, je suis obligé de dire que ce n'est pas des mensonges. Je vous dirai pourquoi dans un instant. ; en attendant, vous remarquerez bien que c'est ce vieux Joseph (le Dodli) qui racontait les histoires de chasse écrites dans le *Jura du Dimanche*. Vous dites dans votre lettre de dimanche passé que les soldats de Napoléon premier ne disaient pas de mensonges, nom de la cape, je suis toujours d'accord avec vous. C'est pourquoi, avant de dire que je suis un blagueur, vous feriez bien de prendre le *Jura du Dimanche* du quinze août, où dans ma première histoire de chasse, vous verriez que ce vieux Joseph a fait toutes les campagnes de Napoléon premier. D'après vous, il ne saurait dire de mensonges. Maintenant, voici pourquoi je crois votre histoire de renard. J'ai entendu ce vieux Joseph plus de cent fois, plus de cinq cents fois dire qu'en Russie, il y avait des renards qui n'avaient pas de peau. Quand ils battaient en retraite après que Moscou fut brûlée, il en avait vu un passer vers eux ; c'était bien sûr le vôtre.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

non de mai cape : nom de ma cape
Dodli : Joseph
Djeanpierre : Jean-Pierre
mantes (mentes) : mensonges

Traduit en français par Jean-Marie Moine

LETTRE PATOISE

Po lai Philomène

E yi lontan qu'an n'aivai ouï pailai de Piera di Beutschin ;
achi, ce çoli mé fait piaigi tiain yai vu quai l'étais onc a monde ! Ci
pouere Piera ! Tot de maimne, qui m'se dit, St Maichin ai di
pouvoi : ai fait ai satai les bombes des véchés, èpe ai fait ai reveni
les quasi moue ! Témoin, Piera èpe moi.

Ce y rebote ène neuve pieume a mon maindjé ça cte
Philomène quan a lai case. Y seu qu'ment ci tiurie, y ai pavou
qu'el ne feseuche ène betige ! Piera é bin fait de m'aivetchi.

Y veu achi essayie de yeuvie l'entendement, èpe de bayie di
senai an cte Philomène. Y n'y veu pe faire de sermon, el ne les
aimme pe, èpe y ne seu pe in tiurie ! Y ï veu dire ène tchainson
que tchainto tiain y allo an tchain, è yé lontan.

Ce el l'ai dit dou ou tra cos, çoli y poérait faire atie.

Ecoute Philomène, te voiré q'ment les aimoéreux aimman yo
blondes, les Batiches achi bin que les âtres.

J m'an vai en la tcheusse,
Le lon d'ces bos, lai, lai
Le lon d'ces bos.

Y tire tchu ène caille
Y l'ai manquai, lai, lai
Y l'ai manquai !

Y y attrapai mai mïe
Tot droi à cotai, lai, lai
Tot droi à cotai.

Aidé bondjoé ma mie
Vos aye fait mâ, lai, lai,
Vos aye fait mâ ?

Ce n'serait pé pou dyaire,
Ian meuriro, lai, lai,
Ian meuriro !

Jura du dimanche N° 154
21 novembre 1897

Lettre patoise

Pour Philomène

Il y a longtemps qu'on n'avait plus entendu parler de Pierre de la Pomme sauvage ; aussi, cela m'a fait plaisir quand j'ai vu qu'il était encore en vie ! Ce pauvre Pierre ! Tout de même, me suis-je dit, Saint-Martin a du pouvoir : il fait sauter les bondes des tonneaux, et il fait revenir à la vie les presque morts ! Témoins, Pierre et moi.

Si je remets une plume à mon manche (porte-plume), c'est à cause de Philomène. Je suis comme ce curé, j'ai peur qu'elle fasse une bêtise ! Pierre a bien fait de m'avertir. Je vais aussi essayer de lui ouvrir l'entendement, et de donner du bon sens à Philomène. Je ne vais pas lui faire de sermon, elle ne les aime pas, et puis, je ne suis pas curé ! Je veux lui écrire une chanson que je chantais quand j'allais aux champs, il y a longtemps.

Si elle l'a dit deux ou trois fois, cela pourrait avoir de l'effet.

Écoute Philomène, tu verras comment les amoureux aiment leurs blondes, les Batistes aussi bien que les autres.

Je m'en vais à la chasse,
Le long de ces bois, la, la,
Le long de ces bois.

Je tire sur une caille
Je l'ai manquée, la, la,
Je l'ai manquée !

J'y attrapai ma mie,
Tout droit à côté, la, la,
Tout droit à côté.

Alors bonjour ma mie
Vous avez mal fait, la, la,
Vous avez mal fait ?

Ce ne serait pire, pour rien
J'en mourrais, la, la,
J'en mourrais !

Ai c'vô meurin mai mïe,
Qu'âce qui ferô, lai, lai,
Qu'âce qui ferô ?

Y yadro tchu ces âves,
Touedje puerai, lai, lai,
Touedje puerai !

Tiain y feut chu ces âves,
Y antan soénai, lai, lai,
Y antan soénai.

Ca l'trépa de mai mïe
Quà mouedche ai trépessai, lai, lai,
Ai trépessai !

Due veuye avoi son âme,
Ai moi son airdgent, lai, lai,
Moi son airdgent.

Y poérai boire boteye,
Aivo mes aimis, lai, lai
Oui mes aimis !

Mitenain Philomène, fais q'ment te voéré, y t'ai aiveutchi.
Aidue mon bon Piera, y m'en vai redremi pou êne boussaie.

Djosai di Baindaine.

Et si vous mourriez ma mie,
Qu'est-ce que je ferais, la, la,
Qu'est-ce que je ferais ?

J'irais sur ces eaux,
Toujours pleurer, la, la,
Toujours pleurer !

Quand je fus sur ces eaux,
J'entendis sonner, la, la,
J'entendis sonner.

C'est le trépas de ma mie
Qui est morte et trépassée, la, la,
Et trépassée !

Dieu veuille avoir son âme,
A moi son argent, la, la,
Moi son argent.

Je pourrai boire une bouteille,
Avec mes amis, la, la,
Oui, mes amis !

Maintenant Philomène, fais comme tu voudras, je t'ai avertie.
Adieu mon bon Pierre, je vais me rendormir pour un moment.

Joseph du Banc d'âne

Vocabulaire particulier :

Baindaine : Banc d'âne

Philomène : Lomène, Philomène, Phiyomène

Maindjé : manche d'un porte-plume

Traduit en français par Jean-Marie Moine

**Es Aidjolats,
Es Vadais,
Es Montaignons.**

Apré lai résurrection de Piera di Beutschin aipeu le révoye de Djosai di Baineine, voici lai Raittereugiale que paie feu de son p'tschu. Lai pouere petignatte é oueyi dire qu'à pie des montaignes de noi an aiprâtaie enne rote de reugious, d'enne souetsche que reugiant chi bin les os que le laie, que vrint bîntôt envahi notre pays. Y yai poussaie in cri d'ailairme en sondgeaint en c'que nos vlan dvenis. Nos véyes dgens s'piaingint des poues saiyaies di prince ; nos aipré-veniaint vlan aivoi ai faire en des cairnaissies âtrement bachous ai voraces, si duemoinne que vint, nos n'vainpe

tus à tieumena, da le pu djuene à pu véye, votaie contre c'te loi tyrannique pou le Jura, qu'an aipeule l'*achisstance*. An veut vudie nos gossats pou botaie à rételat des communes ces gros lôdies aipeu ces gros parajous qu'an voit bîn trop s'vent rôlaie nos v'laidges. Le gouvernement veut organisaie enne airmée d'aimeunies tot c'man in baitaillon de soudaies ; tiain ai l'an caserneré dain in v'laidge, mes poueres dgens, vos v'lai aivoi bé criaie, bé sâtaie, c'veut être trop taie ; les gabelous di paupérisme vos v'lan fouéchies de les haiboirdgie aipeu de les entretnis. Ça di foue, non pé Piera, main ça dinche. Pou nos préservaie d'enne ta calamitaie, i vos l'ai dit, ai fa tus allaie votaie crânement

N O N

c'man des bons bogres, duemoinne, en tschaintaint ci couplet chu l'air des Petignat :

*Voici c'man qu'ai nos fâ faire tu (bis)
Fôtre en iote loi lai pâle à tiu (bis)
Voubin tos nos tschains de pommates
Risquant d'pessaie es djanes tiulattes
Que le matan tuê les oui, oui, oui,
Que le matan tuê tot les oui. nats.
Vivent les zai, zai, zai
Vivent les z'Aidjolats.*

Que tschétiun feseuche son d'voi ; aidvengne que pouye !

Jura du dimanche N° 155
28 novembre 1897

**Aux Ajoulots,
Aux Vadais,
Aux Montagnons.**

Après la résurrection de Pierre de la Pomme sauvage et le réveil de Joseph du Banc d'âne, voici Raittereugiale (Souris rongeuse) qui sort de son trou. La pauvre petignatte (pour petite souris ?) a entendu dire qu'au pied des montagnes de neige, on préparait un groupe de rongeurs, d'une espèce qui ronge aussi bien les os que le lard, qui viendraient bientôt envahir notre pays. J'ai poussé un cri d'alarme en songeant à ce que nous voulions devenir. Nos vieilles gens se plaignaient des sangliers du prince ; nos successeurs vont avoir à faire à des carnassiers autrement fousseurs et voraces, si dimanche prochain, nous n'allons pas tous à l'assemblée communale, du plus jeune au plus vieux, voter contre cette loi tyrannique pour le Jura qu'on appelle l'assistance. On veut vider nos goussets pour mettre au râtelier des communes ces grands mendiants et ces gros paresseux qu'on voit bien trop souvent rouler dans nos villages. Le gouvernement veut organiser une armée de mendiants tout comme un bataillon de soldats ; quand on la cantonnera dans un village, mes pauvres gens, vous voulez avoir beau crier, beau sauter, ce veut être trop tard ; les gardiens du paupérisme veulent vous forcer à les héberger et à les entretenir. C'est un peu fort, n'est-ce pas Pierre, mais c'est ainsi. Pour nous préserver d'une telle calamité, je vous l'ai dit : il faut tous aller voter crânement

NON

comme des bons bougres, dimanche, en chantant ce couplet sur l'air des Petignat :

Voici comment il nous faut faire tous (bis)
Foutre en leur loi la pelle au cul (bis)
Ou bien tous nos champs de pommes de terre
Risquent de passer aux mains des culottes jaunes
Que le sale temps tue les oui, oui
Que le sale temps tue tous les oui...nets.
Vivent les zai, zai, zai
Vivent les z'Ajoulots.

Que chacun fasse son devoir ; advienne que pourra !

Mulot

Vocabulaire particulier :

reugious : rongeurs
lôdies : mendiants
poues saiyaies : sangliers, cochons sauvages
bachous : fousseurs
tieumna. : assemblée communale
gossats : goussets
aimeunies : mendiants
gabelous : douaniers, gardiens

LETTRE PATOISE

A Lôvre

Les bouennes cõtumes de note veye Aidjoue n'sont pé tu predjues. An ont conservai lai belle mode dain quéque velaidges d'pessai lai lovraie atoué di fouenna, puisqu'an n'ont pu d'âitre. Soli va bin meu que d'boire et d'breuyie dain les cabarets, que dian nos veyes dgens ! An y aipprend a moins ai vouèdgeai ses sous, aipe ai discutai, aipe ai raisoinnai !

Les sois d'huvie, pou pessai le temps, y vai donc à lôvre. Les afains dremant dedain yos tschadas ; les djuenes dgens musant, aipe ai se ravouétant en pensaint ce qu'ai velant ; les veyes djasans di bon veye temps, aipe moi benêt, y vois tot çoli aipe n'y pense an ran.

Y seu donc aivu l'atre soi paissai lai lôvraie tchie le veye papon qu'a papa d'ïn bouebe qu'ai des belles baichattes aipe d'ïn boueba qu'â mon camarade. Y m'assietai donc along di papon qu'ât aivu tscheussou tocman les aimis di schir des Mantes ai di sieur des Craques. Y y demaindo des hichtoires de tcheusse, puisqu'y seu tcheussou. Ai me diai cman çoci :

« Ai djalai ci soi-li ai pierre fendre, qu'ai m'diai ! Y pai pou lai tcheusse aivo mon fusi, qu'ai m'diai. Airrivai dain l'bos, qu'as qui voi ? qu'ai m'diai ? Y n'sai-pe quoi ! qu'i y diai. – Y voi des baguèsses qu'étïnt chu ïn tchène, qu'ai m'diai ! Y les vois achi qu'i y diai. – Y prend mon fusi, aipe pan, qu'ai m'diai ! Poueres bêtes, qui y diai ! – Main y les manquai, me diai-té, y tiro trop bé – Ah ! qui y dié ! – Main y aitraipe lai braince que se fend aipe qu'prend tot les bés oijé dain lai fente, qu'ai m'diai. Y rite à l'ota tieuri enne étchielle aipe enne bêtche, qu'ai m'diai, pou les raipouétchai an lai fanne, qu'ai m'diai ! Voili qu'en m'en veniain, y voyai des tchwates an lai rive di bos. Ai yan aivai gayai (1) , qu'ai me diai ! Y tire dechu, y rite à l'ota. Tiain y reveniai, ai tchoueyïn encoué.... pouéche qui iaivo tirie en chouecaint (2), qu'ai m'diai. Y en raiméssai dou cop piain mai bêtche, me dié-té ; main è y an aivai encoué, mai té dit. – Aipe les baguèsse ? qui y diai ? – Ai y sont encoué, qu'ai mai réponju. – Poueres bêtes ! qui me pensai ». Ai pe ai l'était les dieches. Bonsoir qui yos diai, aipe y m'en allai.

Leknattet di Bottenie.

Jura du dimanche N° 156
5 décembre 1897

Lettre patoise

A la veillée

Les bonnes coutumes de notre vieille Ajoie ne se sont pas toutes perdues. Dans quelques villages, on a conservé la belle mode de passer la veillée autour du fourneau puisqu'on n'a plus d'âtre. Cela va bien mieux que de boire et de brailler dans les cabarets, qui disent nos vieilles gens ! On y apprend au moins à garder ses sous et à discuter et à raisonner !

Les soirs d'hiver, pour passer le temps, je vais donc à la veillée. Les enfants dorment dans leur chauffe-lit, les jeunes gens réfléchissent et ils se regardent en pensant à ce qu'ils veulent ; les vieux parlent du bon vieux temps et moi, benêt, je vois tout cela et ne pense à rien.

Je suis donc allé l'autre soir passer la veillée chez le vieil aïeul qui est papa d'un garçon qui a de belles filles et d'un garçon qui est mon camarade. Je m'assis donc à côté de l'aïeul qui a été chasseur comme tous les amis du chire des Mentes et du sieur Descraques. Je lui demandais des histoires de chasse, puisque je suis chasseur. Il me dit comme ceci : « Il gelait ce soir-là à pierre fendre. Je pars à la chasse avec mon fusil, qu'il me dit. Arrivé dans le bois, qu'est-ce que je vois ? qu'il me dit. Je ne sais pas quoi ! que je lui dis. Je vois des pies qui étaient sur un chêne ! Je les vois aussi que je lui dis. - Je prends mon fusil et pan, qu'il me dit ! Pauvres bêtes, que je lui dis ! – Mais je les ai manquées, me dit-il, je tirais trop bas – Ah, que je lui dis ! – Mais j'attrape la branche qui se fend et qui prend tous les beaux oiseaux dans la fente, qu'il me dit. Je cours à la maison chercher une échelle et une bêche qu'il me dit pour les rapporter à la femme qu'il me dit ! Voilà qu'en m'en revenant, je vis des chouettes en bordure du bois. Il y en avait en masse, qu'il me dit ! Je tire dessus, je cours à la maison. Quand je revins, elles tombaient encore parce que j'avais tiré en soufflant épais, qu'il me dit. J'en ai ramassé deux fois plein ma bêche, me dit-il, mais il y en avait encore m'a-t-il dit. Et puis les pies que je lui dis ? Elles y sont encore, m'a-t-il répondu – Pauvres bêtes ! que je me pensai ». Et puis il était dix heures. Bonsoir que je leur dis et je m'en allai.

Le Capon de l'Eglantier

Vocabulaire particulier :

tchadas : chauffe-lit

papon : aïeul

baguèsses : pies

tchwates : chouettes

gayai : en pagaille, en mase

ai tchoueyin : ils tombaient

en chouecaint : en soufflant

bêche : bêche

Traduit en français par Valérie Bron

Pou lai Saint-Maitchîn

Voici enne tchainson nouvelle, qu'a aivu tchaintai pou lai premiere fois en lai driere réunion de lai societè d'Emulation, poi M. Folletête, conseillie national. Elle a bin belle – qu'en dite vos, mes aimis – chi bin virie qu'en pouerait craire qu'è s'adgeâ d'lai Philomène tchie, tchie.... I me veu coigie, sain çoli vos dirin qu'i seu in baboyè.

Voici don c'te tchainson d'lai Philomène. Tchaitan-lè ça lai St-Maitchîn. Djuenes vou veyes, qu'in tiétün l'entenneuche duemoine aipré l'reuti.

L'air n'âpe difficile, i m'eufre d'l'aipare en tu cé que m'èpouetchrin di touétché de lai S^t-Maitchîn.

Piera di Beutchîn.

Lo tchaigrin de lai Philomène

Not' Philomène s'veut mairiaî :
Son trôsé n'a p'encoï felaî.
Qu'ai sai : felaî, vou non felaî :
Not' Philomène s'veut mairiaî.

Mais, dit l'père, ai s'fâ rensoignië.
An muse in pô d'vain d'se layië.
Ai dian qu'câ in louedre qu'mâvië
Lo bin que son père y ai léchië.

- Pou çoli, pèr' c'â des djaseriës.
Des métchaines dgens i m'méfië.
C'nâ pe pou son bin qu'i l'mairië
De lu, neut et djoé ai m'a grië.

Lai mère dié : Ravoéte pië.
Devaint qu'd'aimaî, ai fâ maindgië.
Ataint qu'ail'airait de feumië,

Ai maindge son bian pain l'premië.

Jura du dimanche N° 157

14 décembre 1897

Pour la Saint-Martin

Voici une chanson nouvelle, qui a été chantée pour la première fois à la dernière réunion de la société d'Émulation par M. Folletête, conseiller national. Elle est bien belle – qu'en dites-vous, mes amis – si bien tournée qu'on pourrait croire qu'il s'agit de la Philomène chez, chez.... Je veux me taire, sans cela, vous diriez que je suis un bavard.

Voici donc cette chanson de la Philomène. Chantons-la, c'est la St-Martin. Jeunes ou vieux, que tout un chacun l'entonne dimanche après le rôti.

L'air n'est pas difficile, je m'offre de l'apprendre à tous ceux qui m'apporteront du gâteau de la St-Martin.

Pierre de la Pomme sauvage

Le chagrin de la Philomène

Notre Philomène veut se marier :
Son trousseau n'est pas encore filé.
Qu'il soit : filé ou pas filé :
Notre Philomène veut se marier.

Mais, dit le père, il faut se renseigner.
On réfléchit un peu avant de se lier.
Ils disent que c'est un homme de mauvaise vie qui vilipende
Le bien que son père lui a laissé.

- Pour cela, père, c'est des discours.
Des méchantes gens je me méfie.
Ce n'est pas pour son bien que je le marie.
De lui, jour et nuit, j'ai l'ennui.

La mère dit : regarde seulement.
Avant d'aimer, il faut manger.
Autant qu'il aurait de fumier
Il mange son pain blanc le premier.

Pou chur,ç'â ton bin qu'ai voérait
Pou rempiaicië lo sin qu's'en vait.
Les dgens dian : Ce n'â qu'in laimpait
Que n'serait ran faire daidroit

- Les dgens ne sont que des mentous.
Ai n'fât p'écoutai les djasous.
I les coignâ trétus bin prou,
Pou mairtchië dos iote confrou.

Mére, i vos voérô bin fouechië
De tot content me lo bayië.
Ai vos fâ vos dépadgië,
Vos voites bin qu'i seu preussie.

- Oh ! dié lai mère, aitend in pô.
T'é l'temps de te touedre le cô.
- Touedre le cô, vou touedre le dos,
Ai me le fâ di premië cô !

- I n'vois pe ço qu't'aitire en lu,
D'aimaî dinche in hurluberlu.
- Mére, touerdju vou mâ fotu,
Il lo maindgerô bin tot cru.

- Djeûseusse ! Maria ! que fât é faire
Pou lai désavraî d'in tâ laire ?
Les poirents n'y poyant pu diaire.
Vais dire â préte tes aiffaires.

- Mossieu l'thiurië, nos dgens voérin
Me faire lo pu gros tchagrîn.
Vos dite aidé : Tchéthiun lo sin,
An moi, ai me refusant lo min.

D'aivô l'Batîche i m'seus promis.
Vos saîtes que ç'â mon aimi.
Coli ne m'â t'é pe permis ?
I vin demaindai vot'aivis.

Pour sûr, c'est ton bien qu'il voudrait
Pour remplacer le sien qui s'en va.
Les gens disent : ce n'est qu'un homme de rien
Qui ne saurait rien faire comme il faut.

- Les gens ne sont que des menteurs.
Il ne faut pas écouter les parleurs.
Je les connais tous bien assez,
Pour marcher sous leur bannière.

Mère, je voudrais bien vous forcer
De me le donner tout de suite.
Il vous faut vous dépêcher,
Vous voyez bien que je suis pressée.

- Oh, disait la mère, attends un peu.
Tu as le temps de te tordre le cou.
- Tordre le cou ou tordre le dos
Il me le faut du premier coup !

- Je ne vois pas ce qui t'attire en lui,
D'aimer ainsi un hurluberlu.
- Mère, tordu ou mal foutu,
Je le mangerais bien tout cru.

- Jésus ! Marie ! Que faut-il faire
Pour la dissuader d'un tel larron ?
Les parents n'y peuvent plus guère ;
Va dire au prêtre tes affaires.

- Monsieur le curé, nos gens voudraient
Me faire le plus gros chagrin.
Vous dites toujours : chacun le sien,
A moi, ils me refusent le mien.

Avec le Baptiste, je me suis promise.
Vous savez que c'est mon ami.
Cela ne m'est-il pas permis ?
Je viens demander votre avis.

- Ai te fât cheudre tes poirents.
Ai n'aint p'sudjet d'être contents.
Le véye et nové Techtâment
Ne l'entendant diaire âtrement.

- I les cheudrô bin velantië
S'ai me lo veulint pië bayië.
Mais poumoi ai n'aint pe d'pidië
I ne les sairô pu tchaindgie.

- Pouer' Philomène, dit l'thiurië,
Te n'pense piëpe de prayié.
Crais qu'in bon hanne, c'â di mië
Que Due fait tchoére droit di cië.

Pou s'ennivraî de cte rosaî,
Ai fârait l'aivoi méritaî.
In bon hanne, c'â di bin raî,
Ct'é qu'en aitraipe iun s'en r'faî.

Thiain vos velai faire lai buë
Vos ai thieusain d'aillumaî l'fuë.
T'é te recommaindaî â bon Due ?
Ai fait bon l'aivoi dains son djuë.

- Mossieu l'thiurië, c'â bin pradgië.
Niun meu qu'vos n'en sait le métië.
Mon Batiche n'â p'in botchië.
I saî bin s'ai fât qu'i mi fië.

- Feuch't'é botchië vou bin potië,
Te sais qu'an n'lo voit p'â môtië.
Ai tchainte, non pou nos édië,
Mais pou djuere lai comédie.

Ton Batiche moène trop lairdge.
Se bote t'on dinche en ménaidge ?
Nos véyes dgens étint pu saidges :
Ai ne moénint p'enne tâ raidge.

- S'vos saivin comme el â djenti !
Vos en serin tot ébabi.

Ci trayin s'rait bin têt fini
Se l'Chir me velaît sôteni.

- Il te faut suivre tes parents.
Ils n'ont pas sujet d'être contents.
L'ancien et le nouveau Testament
Ne l'entendent guère autrement.

- Je les suivrais bien volontiers
S'ils voulaient seulement me le donner.
Mais pour moi ils n'ont pas de pitié
Je ne saurais plus les changer.

-Pauvre Philomène, dit le curé,
Tu ne penses même pas de prier.
Tu crois qu'un bon homme, c'est du miel
Que Dieu fait tomber tout droit du ciel.

Pour s'enivrer de cette rosée,
Il faudrait l'avoir méritée.
Un bon homme, c'est du bien rare,
Celle qui en attrape un s'en vante.

Quand vous voulez faire la lessive
Vous avez besoin d'allumer le feu.
T'es-tu recommandée au bon Dieu ?
Il fait bon l'avoir dans son jeu.

- Monsieur le curé, c'est bien prêché.
Personne mieux que vous n'en sait le métier.
Mon Baptiste n'est pas un boucher.
Je sais bien s'il faut que je m'y fie.

- Fuisse-t-il boucher ou bien potier,
Tu sais qu'on ne le voit pas à l'église.
Il chante, non pas pour nous aider,
Mais pour jouer la comédie.

Ton Baptiste mène trop large.
Se met-on ainsi en ménage ?
Nos vieilles gens étaient plus sages :
Ils ne menaient pas une telle rage.

- Si vous saviez comme il est gentil !
Vous en seriez tout ébahi.
Ce tumulte serait bientôt fini
Si le Sire voulait me soutenir.

- I crais prou qu'ai te moéne fête :
Aipré lai nace, ai f'ré sai tête.
Sains me bragaî d'être prophète,
I n'seup poétchain tot aifait bête.

Cobin de fois duraint lai vie
An voérait se tirië les piës.
Thiain lo mairiaidge â in enfië,
Ai n'â pu temps de s'en r'tirië.

Te sais : ce n'â pe lo premië
Qu'envieuche an sai fanne l'houssië.
Ai aicmence pai s'en braissië :
Aipré, veniant les aiffaiciës.

- Mossieu l'thiurië, i vos r'maichië
Mais ne pensaî peu d'me virië.
Si n'ai pu ran, i âdrai pieutchië
I n'ai p'pavou de traivayië.

- I vois que t'n'ô pe mes réjons.
Mes aivis ne sont p'de séjon.
An thiu veut thyitië lai majon,
Lai preniaint pou enne prijon.

Baichatte, i saî qu'i n'yi peu ran.
Due léche cé que lo léchant.
Ai t'fât ton Batiche. Botans.
Nos en r'djaserains â bout de l'an.

C. F.

(Casimir Folletête)

- Je crois assez qu'il te mène fête :
Après la noce, il fera sa tête.
Sans me vanter d'être prophète,
Je ne suis pourtant pas tout à fait bête.

Combien de fois durant la vie
On voudrait se tirer les pieds.
Quand le mariage est un enfer,
Il n'est plus temps de s'en retirer.

Tu sais : ce n'est pas le premier
Qui envoie l'huissier à sa femme.
Il commence par s'embrasser
Après viennent les gifles.

- Monsieur le curé, je vous remercie
Mais ne pensez pas de me tourner.
Si je n'ai plus rien, j'irai piocher
Je n'ai pas peur de travailler.

- Je vois que tu n'entends pas mes raisons.
Mes avis ne sont pas de saison.
A qui veut quitter la maison,
La prenant pour une prison.

Jeune fille, je sais que je n'y peux rien,
Dieu laisse ceux qui le laissent.
Il te faut ton Baptiste. Mettons.
Nous en reparlerons à la fin de l'année.

C.F.
Casimir Folletête

Vocabulaire particulier :

baboyé : bavard
reuti : rôti
louedre : homme de mauvaise vie
qu'mâvie : qui vilipende
laimpait : homme de rien
confrou : bannière
désavrai : dissuader
cte rosai : cette rosée
s'en r'faî : s'en vante
in botchié : un boucher
l'houssié : l'huissier
s'en braissié : s'embrasser
les aiffaiciés : les gifles

LETTRE PATOISE

Hichtoire de pommes de terres

Ajedeu, si vo velai, nos velan pailaie dé pommes de terres. I en aie braman faie, ai i en é inpo dé diaietaie, main ç'na ran. Voici qu'ment i faie pou en avoi touedje pu que mé végîns. Tiain vîn le paitchifeu, i meujure ço quai m'en farai pou piaintaie aipeu non de mai cape, i vai lé vendre ; aivo les sous qui lé vend i en aitchaute de cé qu'venian da l'étraïndjie, dînli i aie toudje dé atres piaintons sain quai n'me coteuchîn ran (i faie achi dînli aivo le biaie aipeu l'avoine) main non de mai cape i n'aie penquou pouéyïu en trovaie qu'men ci véye Dodli en aivaie. I veu vo le raicontaie to qu'men i aie oueï dire. Aivain de qu'mancie i vo diraie qui airo aivu di ma d'le craire si tiain ai le raicontaie ai n'aivaiepe touedje di : i veu qu'le diaiele preniece mai belle-mère si s'nape lai véritaie. Dain son djuene aidje en n'saivaiepe ço qu'cétai dé tchemin d'fie, ai l'étaï allaie aivo dé tchies tieuri di vîn en Alsace. Voili qu'le soi laivou ai coutchîn, ai i en aivai ïun que raicontaie quai l'aivaie enne souetche de pommes de terres que ai ni aivaiepe de tiaieve prou grosse pou bottaie to cé qu'en ferai chu ïn djouéna. Mon Dodli i en aitchaute ienne quai piante aiechito quai feu ai l'ota ; c'étaï droi l'paitchifeu. A bou de quéque ten lé pommes de terres se motrîndje to atoué di pie. Ai pren enne beuyevate aipeu ai mouenne enne beuyvataie de tiere pou lé rbouetchi. To lé heu djoué, ai fayaie raïqmancie, chibîn que l'erba c'étaï to qu'men ïn valmon. En lai fin d'septembre, ai tiré son pie d'pommes de terres, non d'mai cape ai i en aivaie quaitre pnas di prînce, vo l'crairai si vo vlai.

DJENPIERRE DES MANTES.

Jura du dimanche N° 158
19 décembre 1897

Lettre patoise

Histoire de pommes de terre

Aujourd'hui, si vous voulez, nous allons parler de pommes de terre. J'en ai fait beaucoup, il y en a un peu de gâtées, mais ce n'est rien. Voici comment je fais pour en avoir toujours plus que mes voisins. Lorsque le printemps arrive, je mesure ce qu'il m'en faudrait pour planter, et puis, nom de ma cape, je vais les vendre : avec les sous que je les vends, j'en achète de celles qui viennent de l'étranger, ainsi, j'ai toujours des autres plantons sans qu'ils ne me coûtent rien (je fais de même avec le blé et l'avoine), mais, nom de ma cape, je n'ai pas encore pu en trouver comme ce vieux Joseph (Dodli) en avait. Je veux vous le raconter comme je l'ai entendu dire. Avant de commencer, je vous dirai que j'ai eu bien de mal à le croire si lorsqu'il le racontait, il n'avait pas toujours dit : je veux que le diable prenne ma belle-mère si ce n'est pas la vérité. Dans son jeune âge, on ne savait pas ce qu'était les chemins de fer : il était allé chercher du vin en Alsace avec des chars. Voilà que le soir où ils couchaient, il y en a un qui racontait qu'il avait une sorte de pommes de terre qu'il n'y avait pas de caves assez grandes pour y placer toutes celles que l'on produirait sur un journal. Mon Joseph en achète une qu'il planta aussitôt qu'il arriva à la maison : c'était justement le printemps. Au bout de quelque temps, les pommes de terre se montraient déjà autour du pied. Il prend une brouette et puis il déverse une brouettée de terre pour les reboucher. Tous les huit jours, il fallait recommencer, si bien qu'en automne c'était comme un gros tas. A la fin septembre, il tira son pied de pommes de terre, nom de ma cape, il y en avait quatre boisseaux du prince, vous le croirez si vous voulez.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

djornnâ : journal, 33 ares, surface travaillée, labourée en un jour
pnâ di prñce : boisseau, 12,9 litres ; 15 ou 20 litres selon les lieux

Traduit en français par Eric Matthey

Jura du dimanche No160
2 janvier 1898

Lettre N° 37

LETTRE PATOISE

C'man quoi an peu souhaitaie lai bouenne annaie, chi bïn an patois qu'an français, ai preuve que l'*Aicadémie di Jura di Duemoine* ne pesse peu l'huvie c'man les téchons. Vos m'en dirait dou mots : **Aidjolats, Vadais, Montaignons**. – Ecoutaie :

Voici des souhaits d'bon an,
Que vos euffre in tschairlaitan.
Si vos êtes aivu rébyaie,
L'annaie qu'vïnt vos s'ret riemaie.

I sâte poichi poili,
Selon mon bon piaigi.
Les saivaints vlan sorire,
Main les paysains vlan rire.

Poi qué bout fa-t-é c'manc'ie,
Pou tu vos mouennaie à cie ?
Car ç'a pou an tu vos piaire,
Qu'y ai pavou de mâ faire.

Es Rédacteurs di *Jura*,
A Tschavéchri, à Piera,
I souhaite le bon r'pé,
Bïn promis, mais que n'vïnt pé.

D'lai seutsche és raiche-thiuez,
D'lai frayure à touétschez
A mounnie c'man à banqueie
In p'tet copat pou pugie.

An lai baichatte qu'a saidge,
Le pu bé bouebe di v'laidge ;
Des bouennes mairmattes és bretons ;
D'lai douce laine és motons.

Jura du dimanche N° 160
2 janvier 1898

Lettre patoise

Comme quoi on peut souhaiter la bonne année aussi bien en patois qu'en français, pour preuve que l'*Académie du Jura du Dimanche* ne passe pas l'hiver comme les blaireaux. Vous m'en direz deux mots : **Ajoulots, Vadais, Montagnons**. – Écoutez :

Voici des souhaits de bonne année,
Que vous offre un charlatan.
Si vous avez été oublié,
L'année qui vient vous sera rimée.

Je saute par-ci par-là,
Selon mon bon plaisir.
Les savants veulent sourire,
Mais les paysans vont rire.

Par quel bout faut-il commencer,
Pour vous mener tous au ciel ?
Car c'est pour plaire à tout le monde
Que j'ai peur de mal faire.

Aux rédacteurs du *Jura*,
A Chauve-souris, à Pierre,
Je souhaite le bon repas,
Bien promis, mais qui ne vient pas.

De la suie aux ramoneurs,
De la crème pour le touéché
Au meunier comme au banquier
Un petit boisseau pour puiser.

A la jeune fille qui est sage
Le plus beau garçon du village ;
De bonnes babines aux bavards ;
De la laine douce aux moutons.

De l'âve chu lo m'lin,
Di régîn dain lo vîn ;
A blantschie, à bouétschie,
Pu bés prie, ai moyoue tschie !

Lai djîndje à b'niessnaire,
L'honnêtaie à notaire.
Di Macuba és prijous,
Des bouennes molattes és soyous.

Es ambourgs, lai dignitaie ;
Es aivocats, lai véritaie.
Enne couedge pou le bregand,
Di traivaye à gros pacant.

Es broynous d'politique,
Tschairivairi en musique.
Des tschaplattes és sabats,
Des mouérions és rigats.

Es prétes, l'indulgence ;
Es régents, lai patience ;
Es colonels, des galons.
Es véyes tiulattes, des tacons.

Es schirs, lai tscharitaie ;
An tot le monde, lai saintaie.
Es belles-mères, d'lai régeon ;
Di bé temps, en tote ségeon.

Es pécheurs, lai pénitence ;
Es boyous, l'abstinence ;
Bîn di feumie chu le tschain ;
Dos lai vaitsche, de l'étrain.

De l'eschprit, pou inventaie,
A craipâ qu'vos é copiaie ;
Que son poirain Creugenat
I fenâche édé beugniat.

I finâ mai ritournelle
En vo d'maindaint, lai belle,
Tot bâlment, pou l'aimeunie,
In p'tét mot ai ïn baigie !

In riemou.

De l'eau sur le moulin,
Du raisin dans le vin ;
Au boulanger, au boucher,
Les plus beaux prix, à meilleure chair !

De la musique au bénichonneur,
De l'honnêteté au notaire.
Du Macuba aux priseurs (de tabac),
De bonnes pierres à aiguiser aux faucheurs.

Aux conseillers la dignité ;
Aux avocats, la vérité.
Une corde pour le brigand,
Du travail au gros fainéant.

Aux broyeurs de politique,
Charivari en musique.
Des clous à tête plate aux sabots,
Des muselières aux bourreaux.

Aux prêtres, l'indulgence ;
Aux maîtres d'école, la patience ;
Aux colonels, des galons.
Aux vieilles culottes des tacons.

Aux riches la charité ;
A tout de monde, la santé.
Aux belles-mères, de la raison,
Du beau temps en toute saison.

Aux pécheurs, la pénitence ;
Aux ivrognes, l'abstinence ;
Bien du fumier sur le champ ;
Sous la vache, de la paille.

De l'esprit pour inventer,
Au crapaud que vous avez copié ;
Que son parrain Creugenat
Lui fournisse toujours du beignet.

Je finis ma ritournelle
En vous demandant, la belle,
Tout doucement, pour le mendiant,
Un petit mot et un baiser !

Un rimeur

Vocabulaire particulier :

Copat, pna : petit boisseau, 5 ou 12,6 litres
r'pé : repés = repas ; répét : répit

b'niessaire : qui fête la bénichon, fêtard
Macuba : marque de tabac

Traduit en français par Eric Matthey

Jura du dimanche No 161
9 janvier 1898

Lettre N° 38

LETTRE PATOISE

Très tu vos mes bons aimis, que crayan tot ce qu'an yos dit, que Due vos baye lai boinne annaie – épe brâment des hischtoires pou vos faire ai rire – qu'man Djanpiere les sai raicontaie.

Main ai n'épe totaifait fini lai driere, ni Le Knattet non pu – craibin qu'ai ne sain pé le reschte ; ai bin y yo diraie –

Ça in po aipré que le véye Dodli eu tirie son bé moncé de pommâtes, quai létait à lovre tchie mon grand père – An pailai des récoltes, paidé.

Ai peu, ai peu, Dodli, diai mon grand père, éte content de té nouvelles pommâtes ? - Ai dé aye, Pierli, te sai cobin el mé randu, cte pommâte. – An m'on dit quatre pnâs. – Ma fo. – Tait fai ène bouenne djouénai. – Y tan répon, Pierli. – Main yaité aivu di mâ pou lé tirie. – Y me panso quyairo schto fait main nian. – Y m'an éto allai sain ran pâre aivo moi. Tiain y yeu rotai lai première tière ay me fayié ravoétié po ne peu lé crevai. Y feu oblidjie de lé pâre des doigts. Y y feu lontan. E dou aipré médi, y en aivo les dou ties. An ne m'apoitchai ran, y aivo fain épe soi. Y me pansai, ai yé craibin des mours poichi atoué. Y tranvoiché ci boca de bô qu'ai yé âlon d'mon tchain, te sai, épe y vai dain lai pétüre qu'a de l'âtre san. Y voi, in po loin, in gros bouetchet de mourie. Çà droi çoli, qui me diai. Y vai, y fai le toué di bouetchet, y tchoué chu ène mour quétai grosse, - i ne veu pé dire de mante, Pierli, - grosse q'ment in véchla d'ène taine. Y me ciété, épe y maindge, te peu craire. Yan copô des tranches aivô mon couté, panse voue. Y yéto ai popré repéchu tiain mai fanne m'aipelé da note tchain. Y y criyé : Vin voue. Tiain elle feu li, maindge, qui y diai. Elle s'en gonyiai, épe ai yan demoiré que nô rapoitchaine dain in pnie. Elle en fai di mouesse. Te le veré essayie, Pierli. Et bin ayie, Dodli.

Tot de mainme, Djanpiere, ai n'y ai pu dinche des moures. Aivaité d'lai tchainse, ci Dodli.

Allon, ai due Djanpiere.
Colas Décraque.

Jura du dimanche N° 161
9 janvier 1898

Lettre patoise

Tous mes bons vieux amis, qui croyez tout ce qu'on vous dit, que Dieu vous donne la bonne année – et puis beaucoup d'histoires pour vous faire rire – comme Jean-Pierre sait les raconter.

Mais, il n'a pas tout à fait fini la dernière, ni le Capon (Knattet) non plus – peut-être qu'ils ne savent pas le reste ; et bien, je leur dirai. –

C'est un peu après que le vieux Joseph (Dodli) eut tiré son beau tas de pommes de terre, qu'il était à la veillée chez mon grand-père – On parlait des récoltes, pardi.

Et puis, et puis, Joseph, disait mon grand-père, étiez-vous content de ces nouvelles pommes de terre ? Eh bien sûr, Pierrot, tu sais ce qu'elle m'a rendu, cette pomme de terre. (voir N° 158) – On m'a dit quatre boisseaux. – Ma foi. – Tu as fait une bonne journée. – Je t'en réponds, Pierrot. – Mais, avez-vous eu du mal pour l'extraire. – Je me pensais que j'aurais vite fait, mais non. – Je m'en étais allé sans rien prendre avec moi. Lorsque j'ai enlevé la première couche de terre, il m'a fallu regarder pour ne pas la blesser. Je fus obligé de les prendre avec les doigts. J'y suis resté longtemps. En deux après-midi, j'en avais les deux tiers. On ne m'apportait rien, j'avais faim et puis soif. Je me pensai, il y a peut-être des mûres par ici autour. Je traversai ce bosquet de bois qu'il y a le long de mon champ, tu sais et puis je vais dans le pâturage qui est de l'autre côté. Je vois, un peu loin une grosse touffe de mûriers. C'est droit cela, que je me dis. Je vais, je fais le tour de cette touffe, je tombe sur une mûre qui était grosse, - je ne veux pas dire de mensonge, Pierrot, - grosse comme un tonnelet d'une tonne. Je me suis assis et puis je mange, tu peux croire. J'en coupais des tranches avec mon couteau, pense voir. J'étais à peu près rassasié lorsque ma femme m'appela depuis notre champ. J'y criai : viens voir. Quand elle a été là, mange que je lui dis. Elle s'en est empiffrée, et puis il en restait que nous rapportâmes dans un panier. Elle en a fait du rob. Tu le devrais essayer, Pierrot. Et bien, oui Joseph.

Tout de même, Jean-Pierre, il n'y a plus de telles mûres. Avait-il de la chance , ce Joseph.

Allons, adieu, Jean-Pierre.

Nicolas des Exagérations

Vocabulaire particulier :

ïn véchla d'ène taine : tonnelet d'une tonne

di moûesse : du rob, résidu d'un fruit cuit jusqu'à consistance du miel, de la confiture

pna di prince : boisseau, mesure du temps des princes-évêques, environ 12,6 litres (cf N° 158)

Traduit en français par Eric Matthey

Jura du dimanche No 162
16 janvier 1898

Lettre N° 39

LETTRE PATOISE

Lai pavou din pouere vâla

Non d'mai cape, qué pavou é aivu ci pouere Batiche ! I veu vo raicontai çoli. Ai i avaie enne fois ĩn pouere vâla qu'étaï chi malaite que to l'monde se pensaie quaie l'étaï usaie. Lu que voyaie sai position, faie ai demaındaie l'tiurie. Le tiurie airrive, le confése, aipeu non d'mai cape le bote bĭn en ouedre pou faire le gran voyaidje. Tiain ce feu fini, le tiurie i di ; Batiche te voili pra, si ai fayaie paitchi ; main té djuene, té foue ; i en aidje vu des pu malaite que toi qu'en son rveni.

Vouétie, monsieu l'tiurie, di l'Batiche, i aime aïtain meuri. – Batiche ai n'fa pe demaındaie ai meuri, asque te né pe bĭn chu s'te terre. – Nian, monsieu l'tiurie, i aie tro de mâ touedje trimaie da l'maitĭn a soi. – Mon pouere Batiche, asque te crai que dain l'atre monde te nairé ran ai faire ? Bĭn chur monsieu l'tiurie. – Détronpe-te bĭn. – Voici ço qu'airiverai tiain te sro en pairaidi, si te meuro ditan qu'té djuene aipeu foue. En lai pointe di djoué, l'bon Due crierai : Batiche dépadje-te d'te ieuvaie pou allaie pendre le srail. Tiain tairo fini : Batiche ai fa allaie rétropaie lai iune a dienie. Aïpré : Batiche ai fa nentayĭe les étoiles aipeu i rботаie d'lai luciline. Aïpré : Batiche ai fa allaie faire des nues. Aïpré : Batiche ai fa engréchi l'touénerre aipeu l'engréchi daïdroi ; lai driere fois ai n'allaiepe bĭn. Aïpré : Batiche ai fa... Rataie, rataie monsieu l'tiurie ! Si ça dĭnle, i aime neu n'pe meuri. Non d'mai cape, lai pavou d'avoi pu d'mâ dain l'atre monde ié chi bĭn rvirie l'sain qu'ai l'en a rveni. Aipeu ai la veni véye, ai l'aivaie pré de quaitre-vain ans tiain ai me lé raïcontaie.

Djeanpierre des Mantes.

Jura du dimanche N° 162
16 janvier 1898

Lettre patoise

La peur d'un pauvre domestique

Nom de ma cape, quelle peur a eu ce pauvre Baptiste ! Je veux vous raconter cela. Il y avait une fois un pauvre domestique qui était si malade que tout le monde pensait qu'il était usé. Lui, qui voyait son état, fait appeler le curé. Le curé arrive, le confesse, et puis, nom de ma cape, le met bien en ordre pour faire le grand voyage. Lorsque cela fut fini, le curé lui dit : Baptiste, te voilà prêt, si il fallait partir ; mais tu es jeune, t'es fort ; j'en ai déjà vu des plus malades que toi qui en sont revenus.

Voyez, monsieur le curé, dit Baptiste, j'aime autant mourir. – Baptiste, il ne faut pas demander à mourir, est-ce que tu n'es pas bien sur cette terre. – Non, monsieur le curé, j'ai trop de mal, toujours à trimer du matin au soir. – Mon pauvre Baptiste, est-ce que tu crois que dans l'autre monde, tu n'auras rien à faire. – Bien sûr, monsieur le curé. – Détrompe-toi bien.- Voici ce qui arrivera quand tu seras au paradis, si tu meurs du moment que tu es jeune et puis en forme. A la pointe du jour, le bon Dieu criera : Baptiste, dépêche-toi de te lever pour aller suspendre le soleil. Quand tu auras fini : Baptiste, il faut aller ranger la lune au grenier. Après : Baptiste, il faut nettoyer les étoiles et puis y remettre du pétrole. Après : Baptiste, il faut aller faire des nuages. Après : Baptiste, il faut engraisser le tonnerre et puis l'engraisser comme il faut ; la dernière fois, il n'allait pas bien. Après, Baptiste, il faut... Arrêtez, arrêtez, monsieur le curé, si c'est ainsi, j'aime mieux ne pas mourir. Non de ma cape, la peur d'avoir plus mal dans l'autre monde lui a si bien retourné le sang qu'il en est revenu. Et puis, il est devenu vieux, il avait près de quatre-vingts ans quand il me l'a raconté.

Jean-Pierre des Mensonges

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche No 163
23 janvier 1898

Lettre N° 40

LETTRE PATOISE

Mon bé Djanpiere,

Ai m'ai l'air d'être aivu in malin, vote Batiche, Djanpiere ; ce pourrait bin être le maimme qu'andvouerlaie lai Philomène. To pairie qu'ai létait couéya, poéche qu'an m'en ai éne fois fotu yenne qu'an pourrait iyoulaie aivô in maitché. Ai parait qu'ai bracouénaie dain son djuene aidge, ça c'que yaivaie bayie lai malaidie que lé casi faie virie gâgate. Ai n'aivaie pe chi pavou des gendarmes que di traivaye, main to pairie ai fesaie bon aivô lu. Tiain y rio de ses hischtoires, ai me diaie : Te n'me crais pe ? Eh bin, vaie voue ! Aipe ai fesaie éne grimaice que botaie to en in moncé sai gouerdge, son naie aipe se œuyie. Vô s'en seuvni, Djanpiere. Voici c'té qu'y yai aivu di mâ de craire. Enne fois, me diaité, y paitché pou faire in toué de tscheusse. C'était a bon an. Yéto bin chur pou les gendarmes, ai fezin lai fête. Ai l'aivaie brâment nadgie. Y monté d'lai san de Cornô, aipe y voyaidgé dains ces montaignes, de revin de revai, chi bin que lai neu me prenié, qui n'savô pe laivou yéto. To éraintaie, yairive cote in peté bouetchet, ou y m'airaté. Yaivô mon saitcha laivôu y boto mon pain, aipe mai botiate, tiain yal'o feu. Y maindgé enne crôte, y boyié enne petéte gotte, aipe y pendé mon saitcha an in eschpèce de croçon que péçaie outre lai noi. Ai fesaie dou, yéto véti, ma foi, y me coutché, aipo y m'endreméchai. Le maïtin, tiain y me révoyai, yéto bin ébabi. Tot atoué de moi ai yaivaie des crous, qui voyai bin qu'y yéto dain in sainmetére. Tôt droit enne fanne veniaie à motie. Y y diai : Vas qu'y seu lai fanne ? Qué vlaidge ace que câ stu-ci ? Elle me ravouétai qu'ment ci yétô aivu in rveniain. Yai, dgeuseus, paidé vos éte ai Yovelie ! Ai Yovelie ? Eh voui. Y ne compreniai pe tot contan. Y tieuro, mon saitcha, y ne le voyo pe. Tot d'in co, en yeuvain les œuyes, y le voi qu'était pendu an lai vannerate di sieutchie. Y compreniaie. Ai l'aivai tain nadgie a vâ que yaivo pri cte vannerate pou in croçon, te compran, Colas,

aïpe lai neu lai noi aivaie fonju, voili pouquoi yéto deschendu sain
le sainti dain le sainmètre de Yovelie. Main mon saïtcha ? Y ne
faie ny yun ni dou. Y pran mon fusi, y tire en diain an cte fanne :
Etante vote dvaintrie. Yun de mes pion copé lai ficelle, aïpe mon
saïtcha vnié tchouère dedain

Jura du dimanche N° 163
23 janvier 1898

Lettre patoise

Mon beau Jean-Pierre,

Il m'a l'air d'avoir été un malin, votre Batiste, Jean-Pierre, ce pourrait bien être le même qui a leurré la Philomène. Tout pareil qu'il était farceur, parce qu'on m'en a une fois foutu une qu'on pourrait clouer avec un marteau. Il paraît qu'il braconnait dans son jeune âge, c'est ce qui lui avait donné la maladie qui l'a quasiment fait tourner gâteaux. Il n'avait pas aussi peur des gendarmes que du travail, mais tout pareil, il faisait bon avec lui. Quand je riais de ses histoires, il me disait : Tu ne me crois pas ? Eh bien, va voir ! Et puis, il faisait une grimace qui rassemblait en un seul morceau son nez, sa bouche et puis ses yeux. Vous vous en souvenez, Jean-Pierre. Voici celle que j'ai eu du mal à croire. Une fois, m'a-t-il dit, je suis parti pour faire un tour à la chasse. C'était au nouvel-an. Pour les gendarmes, j'étais bien sûr qu'ils faisaient la fête. Il avait beaucoup neigé. Je suis monté dans la direction de Cornol, et puis j'ai voyagé de ci de là dans ces montagnes, si bien que quand la nuit me surprit, je ne savais plus où j'étais. Tout éreinté, j'arrive près d'un petit bosquet où je m'arrêtai. J'avais mon petit sac où je mettais mon pain et puis ma petite bouteille, quand je sortais dehors. Je mangeai une petite croûte, je bus une petite goutte, et puis, je suspendis mon petit sac à une espèce de crochet qui traversait la neige. Il faisait doux, j'étais habillé, ma foi, je me suis couché et puis je me suis endormi. Le matin, quand je me suis réveillé, j'étais bien étonné. Tout autour de moi, il y avait des croix, je voyais bien que j'étais dans un cimetière. Une femme vint précisément à l'église. Je lui dis : Où est-ce que je suis, la femme ? Quel village est-ce que c'est, celui-ci ? Elle me regarda comme si j'avais été un revenant. Oh Jésus, pardi, vous êtes à Glovelier ! A Glovelier ? Eh voui, je ne compris pas tout de suite. Je cherchai mon petit sac, je ne le voyais pas. Tout d'un coup, en levant les yeux, je le vois qui était pendu à la girouette du clocher. Je compris. Il avait tant neigé que j'avais pris cette girouette pour un crochet, tu comprends, Nicolas, et puis, la nuit, la neige avait fondu, voilà pourquoi j'étais descendu sans le sentir dans le cimetière de Glovelier. Mais mon petit sac ? Je ne fais ni une ni deux. Je prends mon fusil, je tire en disant à cette femme : étendez votre tablier. Une de mes balles coupa la ficelle et puis mon petit sac vint tomber dedans

sain se faire de mâ. Y paitaidgé mai botiate aivô cte bouenne vadaise, aipe y m'en revenié. Te n'crais pe çoli, Colâ. Oh ! paidé chié, Batiche.

COLAS DÉCRAQUE.

sans se faire de mal. Je partageai ma petite bouteille avec cette bonne Vâdaise, et puis je m'en suis retourné. Tu ne crois pas cela, Nicolas. Oh ! pardi, si, Baptiste.

Nicolas des Exagérations

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche No 164
30 janvier 1898

Lettre N° 41

LETTRE PATOISE

Cette lettre nous avait été envoyée pour le Nouvel-An, mais par suite d'un oubli regrettable, elle était restée en portefeuille. Néanmoins, ces documents patois ayant toujours le même intérêt en tout temps, nous ne priverons pas nos lecteurs de cette variante sur l'air de « iadine » :

Les Maitennes

Tiétie pays, tiétie mode. De nos san, le soi des maitennes, les baichattes se raiméssan dain enne mageon poi cartie pou faire di vïn tcha, pou criaie aipré les bouebes aipeu tiain ai l'ain bu dou, tra voirre de vïn tcha ai tchaintan. Tiain i éto djuene i allo aivo des galopïns d'mon aidje écoutaie derrie les lades. I aie raiteni quéque couplet qui veu bottaie en lai fin de mai lattre. Ça lai derriere lattre qui écri c'tennaie. Ai fa qui ravouéteuche quas qui pouérro aitchetaie en mai fenne pou son bon an. Ço qui peu vo aichurie ce n'veupe être enne djulienne. En aitandain i vo souaite enne bouenne ennaie, enne bouenne saintaie, aipeu enne fenne en lai fin d'vo djoué.

DJEANPIERRE DES MANTES.

Les djuenes qu'menssan aipeu les veyes cheuïan.

Veuni vo z'en quequ'enne
Nos z'ain faie di boudïn
Çi soi ça les maitennes
Aipeu no z'ain di vïn.
Iadine, iadine
Iadine, iada

Pouquoi dire tra fois iadine
Ai ne dire qu'enne foi iada.

Nos aivîn des pratik
Tiain no z'aivîn des dent
Dain l'ten des Kaizerlik
Djeuneusse quai ié lonten.
Iadine, etc.

Jura du dimanche N° 164
30 janvier 1898

Lettre patoise

Cette lettre nous avait été envoyée pour le Nouvel-An, mais par suite d'un oubli regrettable, elle était restée en portefeuille. Néanmoins, ces documents patois ayant toujours le même intérêt en tout temps, nous ne priverons pas nos lecteurs de cette variante sur l'air de « iadine » :

Les Matines

Chaque pays, chaque mode. Dans nos contrées, le soir des matines, les jeunes filles se rassemblaient dans une maison par quartier pour faire du vin chaud, pour crier après les garçons, et puis, quand ils avaient bu deux, trois verres de vin chaud, ils chantaient. Quand j'étais jeune, j'allais avec des galopins de mon âge écouter derrière les volets. J'ai retenu quelques couplets que je veux mettre à la fin de ma lettre. C'est la dernière lettre que j'écris cette année. Il faut que je regarde ce que je pourrais acheter à ma femme pour son nouvel-an. Ce que je peux vous assurer, c'est que ce ne sera pas une julienne. En attendant, je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, et puis une femme à la fin de vos jours.

Jean-Pierre des Mensonges.

Les jeunes commencent, et puis les vieux suivent.

Venez-vous-en quelques unes
Nous avons fait du boudin
Ce soir c'est les matines
Et puis nous avons du vin.
Claudine, Claudine
Claudine, Claudia
Pourquoi dire trois fois Claudine
Et ne dire qu'une fois Claudia.

Nous avions des pratiques
Quand nous avions des dents
Du temps des Kaiserlicks
Jeunesse qu'il y a longtemps.
Claudine, etc.

Voili pou vo z'ètrennes

Ma foi tchétiun son ten
En ven les veyes djerennes
Tiain les pusnattes ovan.
Iadine, etc.

Sac nos z'ètïn des belles
S'tu qu'no l'airai prédi
Qu'no raindjrin des g...elles
No l'airïn démenti
Iadine, etc

Mon due voili lai tchose
Le ten péssaie n'a pu
Les djuenes ça des roses
Ai les véyes des graipetiu.
Iadine, etc.

Mai pouere véye Mairie-Bairbe
No son d'déjeu cen tra
Ai no i pousse de lai bairbe
No raindje son to pra.
Iadine, etc.

En ai bé dire a préte
D'no faire praïe l'tchaïpla
Nos z'ainman meu les fêtes
Les valeses ai les polkas.
Iadine, iadine
Iadine, iada
Pouquoi dire tra fois iadine
Ai ne dire qu'enne fois iada.

Voilà pour vos étrennes

Ma foi chacun son temps
On vend les vieilles poules
Quand les poussines pondent.
Claudine, etc.

Ce que nous étions belles
Celui qui nous aurait prédit
Que nous rongerions des petits fruits
Nous l'aurions démenti.
Claudine, etc.

Mon dieu, voici la chose
Le temps passé n'est plus
Les jeunes, c'est des roses
Et les vieux des gratte-culs
Claudine, etc.

Ma pauvre vieille Marie-Barbe
Nous sommes de dix-huit cent trois
Il nous pousse de la barbe
Nos dentiers artificiels sont tout prêts.
Claudine, etc.

On a beau dire au prêtre
De nous faire prier le chapelet
Nous aimons mieux les fêtes
Les valse et les polkas.
Claudine, Claudine
Claudine, Claudia
Pourquoi dire trois fois Claudine
Et ne dire qu'une fois Claudia.

Vocabulaire particulier :

Kaizerliks : soldats alliés (Autrichiens) à la fin de l'époque napoléonienne

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche No 165
6 février 1898

Lettre N° 42

LETTRE PATOISE

Voici longtemps qu'i ô et qui yé des lattres patoises dain le *Jura di Duemouenne*. Taintôt ça de l'aidjolat, taintôt ça di vadais, main de çy bon véye patois de lai montaigne, niun n'en paile in mot. Ça pô çoli qui réclame in petét carrè dain votre gaizette po vos envie de temps ai âtre in pô de notre langaidge di pays des pives. Y prétend que notre patois â aisse bé (achi bé, dirait in aidjolat) que les âtres, ce se n'a pu. Pou entrai en maitiere, i vo dirai qu'ai fait le pu bé temps di monde en lai montaigne. En dirait qu'en â à bon temps. Ê peu nô no moquant de ceux que noyant dain les brussalles. Ai n'y ai pon de noi ; en se dit : ça d'ai notre toué. Ai n'a pon djeuste que çeu çait aidé les mêmes qu'ayïnt tô ai peu nô de lai noi djenque enson lai tête. Aitôt i me propose, ce le temps ce maintïnt de pientai des orangers et des melons à moi d'aivri. Les Aidjolats ai peu les Vadais nos fain bin lai concurraince aivô lu môtres. Moi, po me r'payïe, i veut i faire concurraince aivô mes fruts ; tain pé pô les djaloux,

Victor le brise fenêtres.

Jura du dimanche N° 165
6 février 1898

Lettre patoise

Voici longtemps que j'entends et que je lis des lettres patoises dans le *Jura du Dimanche*. Tantôt, c'est du patois d'Ajoie, tantôt c'est celui de la Vallée de Delémont, mais de ce bon patois de la Montagne, personne n'en dit un mot. C'est pour cela que je réclame un petit coin dans votre gazette pour vous envoyer de temps à autre un peu de notre langage du pays des pives. Je prétends que notre patois est aussi (aisselle) beau, (aussi (achi) beau, dirait un Ajoulot) que les autres, sinon davantage. Pour entrer en matière, je vous dirai qu'il fait le plus beau temps du monde à la montagne. On dirait qu'on est au printemps. Et puis nous nous moquons de ceux qui se noient dans les brouillards. Il n'y a pas de neige, on se dit : c'est notre tour. Il n'est pas juste que ce soient toujours les mêmes qui aient tout et nous ayons de la neige jusqu'en haut de la tête. Aussi je me propose, si le temps se maintient, de planter des orangers et des melons au mois d'avril. Les Ajoulots et les Vâdais nous font bien de la concurrence avec leurs montres. Moi, pour prendre ma revanche, je veux faire la concurrence avec mes fruits ; tant pis pour les jaloux.

Victor le brise fenêtrés

Vocabulaire particulier :

aisselle : aussi, aux Franches-Montagnes et en Ajoie

achi : aussi en Ajoie

pon : pas, aux F.-M.

pe, p' : pas en Ajoie

se r'payie : prendre sa revanche (en français régional : se repayer)

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 166
13 février 1898

Lettre N° 43

LETTRE PATOISE

La rédaction du Jura du Dimanche adresse de sincères remerciements à tous ses nombreux collaborateurs, amis du patois, Ajoulots, Montaignons ou Vadais. Nous ne pouvons, comme nous le désirerions accorder sans retard la publication des lettres qui nous parviennent. Nos « patoisans » excuseront ces retards ; nous ferons en sorte que toutes les lettres trouvent place dans notre modeste organe.

D'Joset quenandipe –(des mantes)- et son aîné Djanpierre des mantes, qui les connaît bien et égaye de son esprit jovial les lecteurs du « Jura du Dimanche », ne se blesseront pas d'un retard momentané dans la publication de leurs lettres. Nos autres patoisans auront, nous l'espérons, à notre égard la même indulgence.

*

*

*

En dit qu'en veut bintôt vôtai pour raichetai les tchemins de fie. En dit qu'en écrit des gros moncés d'enne san et de l'âtre. Y ne saipe yière, çoli fai quii ne coignape bin l'aiffaire.

Topairie i seu pou léchie les tchemins de fie an cé que les ain fai. Ça dinche tien i aitchete enne bête vou bin qu'i soye mon foin. Se è vai bin, tin meu, se è vai mâ, tin pé. Y n'aïpe de tchemins de fie, topairie i y vai, i fai ai veni, i envie en payint. Lai Suisse pe dinche faire. Nos ain bin prou de dats, de graitte paipie, de pointous. Se les tràquâ des dgens étin en pièce, lai véye libertai airai vétiu. Y n'ai pu diaire confiance en note mère, da tien elle s'a botai a faire le maquenion de tchevâs et pe ai vendre sai chtrabloure de gotte en ses afins. Elle no diai : Y vo veu

vendre lai gotte, et peu y vos en veu savrai. Nos sont bin trompès, elle nos ai runnès. Nos le voyan bin, lai gotte fai di bin en cé que lai vendant, nonpe en cé que lai boyan. Y crais que se lai Suisse raitchete les tchemins de fie, elle en veu payie les cences queman moi pou mai majon, que nos velan aitin payie pou voyaidjie, et pe que se ai y vin di retchindje, ce veu être en mâ.

*

*

*

Jura du dimanche N° 166

13 février 1898

Lettre patoise

La rédaction du Jura du Dimanche adresse de sincères remerciements à tous ses nombreux collaborateurs, amis du patois, Ajoulots, Montaignons ou Vadais. Nous ne pouvons, comme nous le désirerions accorder sans retard la publication des lettres qui nous parviennent. Nos patoisants excuseront ces retards ; nous ferons en sorte que toutes les lettres trouvent place dans notre modeste organe.

D'joset quinandipe –(des mantes) et son aîné Djanpierre des mantes, qui les connaît bien et égaye de son esprit jovial les lecteurs du « Jura du Dimanche » ne se blesseront pas d'un retard momentané dans la publication de leurs lettres. Nos autres patoisants auront, nous l'espérons, à notre égard la même indulgence.

*

*

*

On dit qu'on va bientôt voter pour racheter les chemin de fer. On dit qu'on écrit des grandes quantités d'un côté et de l'autre. Je ne sais pas lire, ce qui fait que je ne connais pas bien l'affaire.

Tout de même, je suis pour laisser les chemins de fer à ceux qui les ont faits. C'est ainsi quand j'achète une bête ou que je fauche mon foin. Si ça va bien, tant mieux. Si ça va mal, tant pis. Je n'ai pas de chemins de fer, pourtant je les utilise, je fais venir, j'envoie en payant. La Suisse peut faire pareil. Nous avons bien assez de dettes, de gratte-papier et de pointeurs. Si les tracas des gens étaient en pièce, la vieille liberté aurait vécu. Je n'ai plus guère confiance en notre mère depuis qu'elle s'est mise à faire le maquignon avec des chevaux et à vendre sa goutte de mauvaise qualité à ses enfants. Elle nous disait : Je veux vous vendre la goutte, et puis je veux vous en sevrer. Nous sommes bien trompés, elle nous a ruinés. On le voit bien, la goutte fait du bien à ceux qui la vendent et non à ceux qui la boivent. Je crois que si la Suisse rachète les chemins de fer, elle en paiera les intérêts comme moi pour ma maison, que nous allons payer autant pour voyager, et puis que s'il vient du changement, ce sera en mal.

*

*

*

Petite histoire patoise

Le mouétchou

Lai Tiaitrine s'an allai in djoué trovaie Monsieur le tiurie, pour se piandre de son hanne. – Ça in rude aiffaire, y ne serô pu dînche demoraie aivô note Conrelé ; tos les semainnes y se baitu ; aischto qu'y dit in mot ai fie, aipe ai fä qu'y me couaigeuche. Çoli ne serait dînche durie. – Faite lo voue ai veni, Monsieu le tiurie, côte vo ; aipe vos y dirai in po son compte. – Eh bin, nô varin çoli, Tiaitrine, y l'veu envie tieuri.

Le Conrelé veniai, èpe le tiurie iy fesai in bon sermon.- Vô dairin aivoi grosse honte, y diaité, de baitre ène pouere fanne. – Oh ! Monsieu le tiurie, el vôs en ai pu dit qu'aie n'yian né. Y n'y dait pe faire bin mâ, dâ qu'y iy baÿeraie quéque caus de mouétchou. – Des caus de mouétchou ne fain pe bin mâ, tot de mainme, ce çâ vrai – Oh ! oui, Monsieu le tiurie ! – Eh ! bin ça bon, Conrelé.

Heu djoués aipré lai fenne eurvenié. – Main chire, vô n'aie ran di an mon hanne, ai lâ encoué pu diaïle que devain ! – Bah ! bah ! Tiaitrine, vô n'ai pe fâte de mouénaie in tâ carion pou dou ou trâ caus de mouétchou qu'ai vô baïe. – Des caus de mouétchou ! – Ça ce que m'é dit vote hanne. – Ah ! lo bregan, ai vô n'aïpe dit qu'ai se mouétche aivô ses dois !

Colas Décraque.

Petite histoire patoise

Le mouchoir

La Catherine s'en alla un jour trouver Monsieur le curé pour se plaindre de son mari. – C'est une rude affaire, je ne saurais plus demeurer ainsi avec notre Petit Conrad. Toutes les semaines, je suis battue ; aussitôt que je dis un mot, il frappe, et puis il faut que je me taise. Ça ne peut durer comme ça. Faites-le voir venir vers vous, Monsieur le curé, et puis vous lui ferez un peu la morale. – Eh bien, nous verrons cela, Catherine, je vais l'envoyer chercher.

Le Petit Conrad vint et le curé lui fit un bon sermon. – Vous devriez avoir grosse honte, lui dit-il, de battre une pauvre femme. – Oh, Monsieur le curé, elle vous en a dit plus qu'il n'y en a. Je ne lui ai pas fait bien mal, même si je lui donne quelques coups de mouchoir. – Les coups de mouchoir ne font pas bien mal, tout de même, si c'est vrai – Oh ! oui, Monsieur le curé ! – Eh ! bien c'est bon, Petit Conrad.

Huit jours après, la femme revint. – Mais, Monsieur, vous n'avez rien dit à mon homme, il est encore plus diable qu'avant ! – Bah ! bah ! Catherine, vous n'avez pas besoin de faire un tel potin pour deux, trois coups de mouchoir qu'il vous donne. – Des coups de mouchoir ! – C'est ce que votre mari m'a dit. – Ah ! le brigand, il ne vous a pas dit qu'il se mouchait avec ses doigts !

Nicolas des Exagérations

Vocabulaire particulier :

topairie : tout de même, quand même

chtrabloure : de mauvaise qualité

Conrelé : Petit Conrad

Jura du dimanche No 167
20 février 1898

Lettre N° 44

LETTRE PATOISE

Monsieur le rédacteur,

Vos lattes patoises preniant aidé pu de vogue. Totes les semaines en aitant aivo impatience ci *Jura di duemoine* po y yère ces boïnes hischetoires de vos correspondants et en particulie de D'jeanpiere des Mantes et Colas Décraque que se disputan l'avaintaidge de dire lai pu grosse. Comme i saie âchi enne petête hischetoire de tscheusse – mains qu'â vraie c'té-cy – vo v'lai aito, Monsieur le rédacteur, me lai publiai. Y coignâ trop bin vôte compiaïnce po en dotaie.

Ai y ét de çoci quéques boïnes annaies, en in velaidge de lai frontiere de note district. C'était dain lai première tyizaine de décembre ; lai tiere était tieuvie d'enne petête poussaie de noie, dâ quéque d'joué. L'oncia Jules, que tîn ci cabaret â moïtand di velaidge, tire sai montre et voi quai l'â bientôt les quâitre. – Ça le moman d'allai efforai, diet-té, si en veu aibreuvai en l'heure. An paitschain feu de l'otâ pou allai en l'étâle, ai l'oue enne tscheusse, cheuillet â moins pai dou ou trâ tschins, que se diridgaie chû le velaidge. Voili in lievre, se pensé-té, que n'épe pavou des d'gens, ai t(?)ïe putô les mâgeons que le bô. Sain pu y faire attension, ai se botte en train de tirïe le femie dedô iote *Raimelle*, que se trôve lai première en entrain en l'étâle. Lai tscheusse qu'ai l'aivai ouïe bettaie aidé pu son train, chi bin que c'y pouvre lievre, porcheuyait comme ai l'était, travoiché entre doue ou trâ mâgeons et veniet sâtai chu lai route, in po pu hâ que tschie l'oncia Jules. Enne foi li, le lievre ne poiet pu allaie pu loin, ai n'y aivaïpe de pésaidge entre les mageons de l'âtre san de lai vie. Ai feu oblidge

de montai lai route, main comme ai y déchandai an c'y moment-lï enne voiture de femïe, ai feset demé toie et redéchandé. Pu bêt, les afains que paitschin de l'écôle y fesaïne ai pavou, chi bin que c'te bête ne voyépe in moyou moyen d'en étschaipai qu'en s'en felain dain l'étâle de l'oncia Jules. Chi tô dit, chi tô faï. Ai se lance dain c'te poutche où ai voyét son salut. Main le cabaretïe que se teniai â pésaidge n'eupe le tieusaïn de se bôtai d'enne san po le léchie entrai. Chi bin que le lièvre venié graïgne, se vôgé dains ses tchaimbes, y faïe in tschimbâ, le faïe piroitai detschu ses sâbas encoie côlaie de noie, et le fot les

Jura du dimanche N° 167
20 février 1898

Lettre patoise

Monsieur le rédacteur,

Vos lettres patoises ont toujours plus de succès. Toutes les semaines, on attend avec impatience ce *Jura du Dimanche* pour y lire ces bonnes histoires de vos correspondants, en particulier du Jean-Pierre des Mensonges et du Nicolas des Exagérations, qui se disputent l'avantage de dire la plus grosse. Comme je connais aussi une histoire de chasse, mais qui est vraie celle-ci, voudriez-vous aussi, Monsieur le rédacteur, la publier. Je connais trop bien votre complaisance pour en douter.

Il y a de ceci quelques bonnes années, dans un village à la frontière de notre district. C'était dans la première quinzaine de décembre, la terre était couverte d'une petite couche de neige depuis quelques jours. L'oncle Jules, qui tient ce cabaret au milieu du village, tire sa montre et voit qu'il est bientôt quatre heures. – C'est le moment d'aller fourrager si on veut abreuver à l'heure. En sortant de la maison pour aller à l'écurie, il entend une «chasse» suivie par au moins deux ou trois chiens qui se dirigeait en direction du village. Voilà un lièvre, pensa-t-il, qui n'a pas peur des gens pour aller plutôt vers les maisons que vers le bois. Sans y prêter plus d'attention, il se met à tirer le fumier de dessous leur Raimelle, qui se trouve la première en entrant dans l'écurie. La chasse qu'il avait entendue poursuivait toujours son train, si bien que ce pauvre lièvre, poursuivi comme il l'était, passa entre deux trois maisons et vint sauter sur la route un peu plus haut que chez l'oncle Jules. Une fois là, le lièvre, ne pouvant aller plus loin car il n'y avait pas de passage entre les maisons de l'autre côté de la rue, fut obligé de monter la route. Comme, à ce moment-là, un char de fumier descendait, il fit demi-tour et redescendit. Pire, les enfants qui sortaient de l'école lui firent peur, si bien que cette bête ne vit de meilleur moyen de s'échapper qu'en s'enfilant dans l'écurie de l'oncle Jules. Sitôt dit, sitôt fait, il se lance dans cette porte où il voyait son salut. Mais le cabaretier qui se tenait sur le passage n'eut pas le souci de se tirer de côté pour le laisser entrer. Le lièvre se fâcha, se faufila entre ses jambes, lui fit un « croche-pattes », le fit pivoter sur ses sabots encore remplis de neige et le jette les

quaître fie en l'air a moitan de c'tétâle. Di temps que l'oncia Jules reveniet en lu, le lievre aivai réussi ai dépistai les tchins, lai voiture déchandé tranquillement et les afains pésainne sain savoi ce qu'était deuvéni c'te bête. Aipré quoi, ai refrisé sai moustache, piché dain un des sabâ d'y Jules – qu'était toudge étandu – saluét et rediaignet son gîte sain pu d'émotion. Çoli n'empêche-pe que c'te victime d'in lievre en aivai po son compte. Quand même ai l'aivai encoie quéque coignéchine de viëe docteur de velaidge, ai en eü pou tyinze d'joué de yié. C'thischetoire â tellement vrai quai lai raiconte voici bintô dîge an, sain âvoi honte de dire qu'ai l'â aivu bôlai pai in lievre comme ai n'y â d'gemai aivu de sai vie. Aipeu ço qu'ai y ét de pu foue, ça que c'te bête se foté encoiët de lu en preniant son sabâ pou yote creue de mieule.

Ai y ét empie trâ semaines qui aiprennié lai fin de c'thischetoire, car ai paraï qu'elle n'étaipe finie. Les premies djoué de janvrie, l'oncia Jules en compaignie de son neveu, étin entrain de réye in compte dain yote poille d'y bé, â café, quoi. Tiain tôt d'in cô, le neveu diet : - Ravouétie-vousse, oncia, c'y lievre qu'airive tschie vô ai brise ai baitue. L'oncia tschaimpe in cô d'œuil paï dedô le rideau de lai fenêtre : - Diaile empotschait, diët-té, ça vrai ; aipeu pu y le ravouête, pu ai me sanne que ça le même que mét bolai dain le temps, qui m'en sevin encoïet trop bin. An voi qu'ai recoignâ lai mageon. Heureusement que t'êt li, vai vite schoure lai poutche de devain. Ai vâ encoie meu préveni in malheur que de le voiri !

Comme an ne saipe aidé ce que peu arrivai, l'oncia Jules, ét aitcheutai ces s'joués pessaie in bé Lefaucieux. Ai doue pu tranquille ai peu circule aivo moins de crainte.

D'JOSET QUENANDIPE.

quatre fers en l'air au milieu de l'étable. Pendant que l'oncle Jules revenait à lui, le lièvre avait réussi à dépister les chiens, le char descendit tranquillement et les enfants passèrent sans savoir ce qu'était devenue cette bête. Après cela, il refrisa sa moustache, pissa dans un des sabots du Jules - qui était toujours étendu -, salua et regagna son gîte sans plus d'émotion. Cela n'empêche pas que cette victime d'un lièvre en avait pour son compte. Quand bien même il avait encore quelques connaissances de vieux docteur de village, il en eut pour quinze jours de lit. Cette histoire est tellement vraie qu'il la raconte depuis bientôt dix ans sans avoir honte de dire qu'il avait été jeté à terre par un lièvre, comme cela ne lui était jamais arrivé de sa vie. Ce qu'il y avait de plus fou, c'est que cette bête se moquait encore de lui en prenant son sabot comme fosse à purin.

Il y a seulement trois semaines que j'ai appris la fin de l'histoire, car il paraît qu'elle n'était pas finie. Les premiers jours de janvier, l'oncle Jules, en compagnie de son neveu, était en train de régler un compte dans leur chambre du bas, au café quoi. Tout d'un coup, le neveu dit : Regardez voir, oncle, ce lièvre qui arrive chez vous à bride abattue. L'oncle jette un coup d'œil par dessous le rideau de la fenêtre : - le diable m'emporte, dit-il, c'est vrai ; et puis, plus je le regarde plus il me semble que c'est le même que celui qui m'a renversé autrefois. Je m'en souviens encore trop bien. On voit qu'il reconnaît la maison. Heureusement que tu es là, va vite fermer la porte de devant. Il vaut encore mieux prévenir un malheur que de le guérir !

Comme on ne sait pas toujours ce qui peut arriver, l'oncle Jules a acheté, ces jours passés, un beau Lefauchaux. Il dort plus tranquillement et puis circule avec moins de crainte.

Joseph qui n'en dit pas

Vocabulaire particulier :

Raimelle : nom d'une vache tachetée ou pommelée

ai brise ai baitue : à bride abattue

Lefauchaux : pistolet (nom de marque)

Jura du dimanche No 168
27 février 1898

Lettre N° 45

Petite étude sur le patois

Monsieur le rédacteur,

Les correspondances patoises que vous publiez de temps en temps, ne laissent pas que d'intéresser un grand nombre de vos lecteurs ; bien que, le plus souvent, ceux-ci aient de la peine à déchiffrer bien des expressions qui ne peuvent être rendues au moyen des lettres de l'alphabet français. Il eut fallu, à notre avis, *commencer par le commencement*, c'est-à-dire créer un alphabet spécial, ou plutôt compléter et augmenter le nombre de ces signes conventionnels qu'on appelle lettres. C'est par là que devait débiter dans sa tâche cette **Académie ajoulote** (!) dont il a été question. Le travail en serait facile. Il suffirait d'introduire l'usage d'accents et de cédilles, à l'instar de ce qui existe dans les langues espagnole, russe, bohême, polonaise, etc. où nous trouvons des lettres c, s, n, o, z, etc. surmontées d'accents ou de points qui en modifient le son, ainsi que les voyelles *a* et *c* avec cédilles.

Certaines adjonctions pourraient donc être faites à l'alphabet français qui est insuffisant. Comment écrire, *en patois*, tout en conservant la prononciation patoise indigène les mots *clou*, *siffler*, *pauvre souffler*, *morceau* (de l'allemand *brechen*) *fermer (clore) la porte* – *se pâmer* – *la cuillère*, etc. et une foule

d'autres vocables qu'il est *impossible* d'écrire, mais que nous prononçons très facilement.

Avant donc de faire un glossaire patois, notre *Académie* ferait bien de procéder à une réforme de l'alphabet dont se servent vos correspondants, en leur offrant le moyen d'écrire comme ils prononcent.

Une autre chose qui ne serait pas sans intérêt, ce serait de faire un recueil des termes patois que nous empruntons à l'allemand aussi patois.

Le voisinage de l'Alsace, nos relations fréquentes et anciennes avec les habitants de cette contrée, l'immigration de nos concitoyens de langue allemande dans le Jura ont introduit dans notre dialecte une foule de mots allemands dont nous citons un certain nombre, en les écrivant imparfaitement puisque nous n'avons pas d'alphabet suffisant.

Jura du dimanche No 168

27 février 1898

Petite étude sur le patois

Voir ci-contre

Monsieur le rédacteur,

Les correspondances patoises que vous publiez de temps en temps, ne laissent pas que d'intéresser un grand nombre de vos lecteurs ; bien que, le plus souvent, ceux-ci aient de la peine à déchiffrer bien des expressions qui ne peuvent être rendues au moyen des lettres de l'alphabet français. Il eut fallu, à notre avis, *commencer par le commencement*, c'est-à-dire créer un alphabet spécial, ou plutôt compléter et augmenter le nombre de ces signes conventionnels qu'on appelle lettres. C'est par là que devait débiter dans sa tâche cette *Académie ajoulote* (!) dont il a été question. Le travail en serait facile. Il suffirait d'introduire l'usage d'accents et de cédilles, à l'instar de ce qui existe dans les langues espagnole, russe, bohême, polonaise, etc. où nous trouvons des lettres *c, s, n, o, z*, etc. surmontées d'accents ou de points qui en modifient le son, ainsi que les voyelles *a* et *e* avec cédilles.

Certaines adjonctions pourraient donc être faites à l'alphabet français qui est insuffisant. Comment écrire, *en patois*, tout en conservant la prononciation patoise indigène les mots *clou, siffler, pauvre souffler, morceau* (de l'allemand *brechen*) *fermer (clore) la porte – se pâmer – la cuillère*, etc. et une foule d'autres vocables qu'il est *impossible* d'écrire, mais que nous prononçons très facilement.

Avant donc de faire un glossaire patois, notre *Académie* ferait bien de procéder à une réforme de l'alphabet dont se servent vos correspondants, en leur offrant le moyen d'écrire comme ils prononcent.

Une autre chose qui ne serait pas sans intérêt, ce serait de faire un recueil des termes patois que nous empruntons à l'allemand aussi patois.

Le voisinage de l'Alsace, nos relations fréquentes et anciennes avec les habitants de cette contrée, l'immigration de nos concitoyens de langue allemande dans le Jura ont introduit dans notre dialecte une foule de mots allemands dont nous citons un certain nombre, en les écrivant imparfaitement puisque nous n'avons pas d'alphabet suffisant.

Le Banvai,	en bon allemandder	Bannwart
Le Bogfil	,,	die Bogenfeil
Lai Brandsôl	,,	die Brandsolhe
Le Brandvin	,,	der Brandwein
Di Brue	,,	die Brühe
Le Boueb (?)	,,	der Bube
Lai Beuglise	,,	das Bugeleisen
Enne Bréch (?) (morceau)	,,	Brechen
Lai Brâchelle	,,	der Bretzel
Lai Crampette	,,	der Krambettler
Crômai	,,	Kramen
Fierobe	,,	der Feierabend
Lai Gattre	,,	das Gatter
Lai Gueiss	,,	die Geise
Lai Guelrieb	,,	die Gelbe Rübe
Le Gmiess (prononcez <i>g dur</i>)	,,	das Gemüse
Le Gries	,,	der Gries
Lai Graibeusse	,,	der Krebs
Lai Gasse	,,	die Gasse
Les Hambres	,,	die Himbrere
L' Hobleban	,,	die Hobelbank
In Klob	,,	der Kloben
Des Kéhl (choux)	,,	der Kohl
In Lottre (<i>palis</i>)	,,	der Lotter
In Louedre (?) débauché	,,	das Luder
Les Lades	,,	der Laden
Lai Meis	,,	die Meise
Le Menngô	,,	der Mangold
Lai Moirlatte (la sablière)	,,	die Mauerlatte

Le Mouëss (?)	„	das Muss
Poutzai	„	Putzen
Lei Raime (le cadre) (1)	„	der Rahmen
Ribai	„	Reiben
Ritai	„	Reiten
Lai Rouëtche (?)	„	das Rùthchen
Rouë nai (?)	„	die Ruthe
Lai Rotte	„	die Rotte
Lai Rieme	„	der Riemen
Rigai	„	Ringen
Le Souriébe (2)	„	die Sauerrübe
Le Chaimélet	„	der Schâmel
Le Schmarotz	„	der Schmarotzer
Schmékai	„	Schmeken

Le Banvai, (garde-champêtre)	der Bannwart
Le Bogfil (scie à main)	die Bogenfeil
Lai Brandsôl (semelle mince)	die Brandsolhe
Le Brandvin (spiritueux)	der Brandwein
Di Brue (bouillon)	die Brühe
Le Boueb (?) (garçon)	der Bube
Lai Beuglise (fer à repasser)	das Bugeleisen
Enne Bréch (?) (morceau)	Brechen
Lai Brâchelle (bretzel)	der Bretzel
Lai Crampette (beignet)	der Krambettler
Crômai (procurer, acheter un cadeau)	Kramen
Fierobe (fin de travail)	der Feierabend
Lai Gattre (grillage, grille)	das Gatter
Lai Gueiss (chèvre)	die Geise
Lai Guelrieb (carotte, navet jaune)	die Gelbe Rübe
Le Gmiess (prononcez g dur) (légume)	das Gemüse
Le Gries (nostalgie)	der Gries
Lai Graibeusse (écrevisse, courtilière)	der Krebs
Lai Gasse (ruelle)	die Gasse
Les Hambres (framboises)	die Himbrere
L' Hobleban (banc de charpentier)	die Hobelbank
In Klob (coq)	der Kloben
Des Kéhl (choux)	der Kohl
In Lottre (<i>palis</i>)	der Lotter
In Louedre (?) (débauché)	das Luder
Les Lades (volets)	der Laden
Lai Meis (mésange)	die Meise
Le Menngô (côte de bette)	der Mangold
Lai Moirlatte (la sablière)	die Mauerlatte
Le Mouëss (?) (rob, résidu de fruits cuits)	das Muss
Poutzai (brosser, nettoyer)	Putzen
Lei Raime (le cadre) (1)	der Rahmen

Ribai (pressoir à meule)	Reiben
Ritai (courir)	Reiten
Lai Rouëtche (?) (lien, bride)	das Rütchen
Rouë nai (?) (crépuscule)	die Ruthe
Lai Rotte (troupe, bande)	die Rotte
Lai Rieme (fouet)	der Riemen
Rigai (lutter)	Ringen
Le Souriébe (2) (bettrave)	die Sauerrübe
Le Chaimalet (tabouret)	der Schâmel
Le Schmarotz (parasite)	der Schmarotzer
Schmékai (goûter)	Schmeken

Schneukai	du patois allemand	Schneuken
Schrégue	en bon allemand	Schräg
Schtopfai	„	Stopfen
Le Schtitz	„	der Stutz (barrique)
Le Schtahl	„	der Stahl
Le Sitz	„	der Sitz
Schlaguai	„	Schlagen
Le Taglô	„	das Dachloch
Le Tringelt	„	das Trinkgeld
Lai Tchoupe	„	der Schopf
Vouinnai	„	Weinen
Schintiai	„	Schenken
Schikai	„	(sich) Schicken

Nous en passons sous silence un grand nombre d'autres qui nous paraissent trop peu polis pour être cités

Avis aux amateurs qui désirent prolonger les recherches.

Agréez, etc.

J-B. F.

Schneukai (bavarder)	Schneuken
Schrégue (obliquement)	Schräg
Schtopfai (remplir de substance)	Stopfen
Le Schtitz	der Stutz (barrique)
Le Schtahl (acier)	der Stahl
Le Sitz (siège)	der Sitz
Schlaguai (battre)	Schlagen
Le Taglô (trou du toit)	das Dachloch
Le Tringelt (pourboire, gratuité)	das Trinkgeld
Lai Tchoupe (touffe)	der Schopf
Vouinnai (crier)	Weinen
Schintiai (donner)	Schenken
Schikai (envoyer)	(sich) Schicken

Nous en passons sous silence un grand nombre d'autres qui nous paraissent trop peu polis pour être cités

Avis aux amateurs qui désirent prolonger les recherches.

Agréez, etc.

J-B. F.

Jura du dimanche No 169
6 mars 1898

Lettre N° 46

LETTRE PATOISE

Mon aimi Colas,

Lai ségeon de lai tcheusse a péssaie. Pou inpo tchaindjie ai fa qui t'raiconteuche enne hichtoire de patche de ci véye Dodli. C'étaï in duemouenne le maitin que no femin enne pipe devain l'motie en aitendain lai messe. Le gros Pierre veniaie de dire qu'ai l'aivaie enne fois pri in bretchet qu'aivaie d'lai mousse chu l'dô ai foueche qu'ai l'étaï véye (le bretchet). Tiain, non d'mai cape, le père Dodli (Due aye son ame), aipré avoi renfue sai pipe, no dié : I veu vo raicontaie achi enne hichtoire de patche qu'a aichi vraie que c'té di gros Pierre. Ai ié bin des ennaies, i étô aivu a lovre en Alsace tiain que, en reveniain, i pèsse vé in étain qu'ai i aivaie pu d'grenouéye que d'ave, non d'mai cape. I entre dain c't'étain, aipeu i c'mence de tchainpaie des grenoueyes chu lai tchassie. Tiain i feu sôle, aipeu qui voyé qu'ai i en aivaie in prou gro moncé i fu a lotâ pou tieuri des baitches. En péssain, i dié en ci Pierli de préparaie son tchva aipeu no voili paitchi a gran galo pou allaie tieuri ces grenouéyes. Tiain nos son airrivaie ai n'si en étaï piepe savaie ienne nos en ain enpiachu taitouege baitches. Nos en ain

faie en sâce, en benia, en... Voili l'derrie cô d'lai messe, i diraie l'rêchte enne atre fois. Ai n'en é pu djemaie rpailaie.

DJEANPIERE DES MANTES

Jura du dimanche N° 169
6 mars 1898

Lettre patoise

Mon ami Nicolas,

La saison de la chasse est passée. Pour un peu changer, il faut que je te raconte une histoire de pêche de ce vieux Joseph. C'était un dimanche matin alors que nous fumions une pipe devant l'église en attendant la messe. Le gros Pierre venait de dire qu'il avait une fois pris un brochet qui avait de la mousse sur le dos « à force » qu'il était vieux (le brochet). Quand, nom de ma cape, le père Joseph (Dieu ait son âme), après avoir rallumé sa pipe, nous dit : je veux vous raconter aussi une histoire de pêche qui est aussi vraie que celle du gros Pierre. Il y a bien des années, j'étais allé à la veillée en Alsace, lorsque, en revenant, je passe vers un étang qui avait plus de grenouilles que d'eau, nom de la cape. J'entre dans cet étang et je commence à jeter des grenouilles sur la chaussée. Lorsque je fus fatigué, et que je vis qu'il y en avait un assez gros monceau, j'allai à la maison pour chercher des bâches. En passant, je dis à ce petit Pierre de préparer son cheval et nous voilà partis au grand galop pour aller chercher ces grenouilles. Quand nous sommes arrivés, il ne s'en était pas sauvé une seule, nous en avons rempli quatorze bâches. Nous en avons fait en sauce, en beignets, en Voilà le dernier coup de la messe, je raconterai le reste une autre fois. Il n'en a plus jamais reparlé.

Jean-Pierre des Mensonges

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 170
13 mars 1898

Lettre N° 47

LETTRE PATOISE

Des bords de lai Souerne.

Messieurs les rédacteurs di *Jura di duemoine*,

Vorin vô me faire le piaigi din pô botai quéque mots chu vote journal. I me raipeule quâtrefois l'onsiat Djannat des biassons, vo avai botai en l'idée de fondai enne aicadémie pou orthographiai les patois de note pays. Junqu'aissi y seudje aivu bin en tieusain quas qu'était deveni si bon onsiat ; ce lai n öye ne serai pe veni y faire sai visite. On nô pu pailai de lu. To de maimè ça in terrible aiffaire de léchie dinche enne belle œuvre denne san. Y vo dirai pô fini quai fait enne rude froidure dain lo vâ, voici doue tröye neu, qu'on a oblidjie de se régrainfeye dos lai quervërte de son yé. Y se chure que les biassons ai peu dali mitnain les beutchins dain tchincénai, en aitendain que l'onsiat euche lai bontai din pô motrai le bout de son bac, main pincô ai fai inco trop de djievre. I me pense qu'ai se rétrope derrie le forna. Vos airai in pô lai compiaingince di présentai mes moyoues salutations,

Aidue-ci vô.

Lai Djainereuse di Vâ.

Voici mon fraire qu'ai ôcoué aine âtre hichstoire ai raicontai à stchusin Kola des craques ai propos din toué de tcheusse djingue ai Yovelie : voici aipo pré lai tornai qu'était airivai en mon fraire Hinri Djoset. I me raipeule dain le temps que nos aivîn baigaidjie da Coèciavon ai Césai vé St-Brais, nos poètchin note tchuvatte des schôs salai, derrie note dos aivo des breutelles, chi bin que tien nos airivaines ai Césai, nos étin héraintais, a ce que nos ne seu baiyenne pe en vadje que nos aivin rébiais d'ôtain les pieres qu'éтин deudain lai tchuvatte. Qu'airivé-té aipré, mon fraire Piere Djoset était allai fendre di bô quote le Doubs. Es n'eupe de tchince, foueche qu'ai friai foue, son mairlin se désenmaindjé, chi bin qu'ai voulé à Doubs. Le lendemain, note Frantz Djoset allé faire enne pairtie de pâtche, ai l'eu bin pu de tchince que lu en

Jura du dimanche N° 170
13 mars 1898

Lettre patoise

Des bords de la Sorne.

Messieurs les rédacteurs du *Jura du dimanche*.

Voudriez-vous me faire le plaisir d'un peu mettre quelques mots sur votre journal. Je me rappelle qu'autrefois l'oncle Jeannot des Poires sauvages, vous avait donné l'idée de fonder une académie pour orthographier les patois de notre pays. Jusqu'ici j'ai été bien en soucis (pour savoir) ce qu'était devenu un si bon oncle ; si je ne l'avais pas entendu, je ne serais pas venue y faire sa visite. On n'entend plus parler de lui. Tout de même, c'est une terrible affaire de laisser ainsi de côté une si belle oeuvre. Je vous dirai pour finir qu'il fait une rude froidure dans la Vallée, voici deux trois nuits qu'on est obligé de se recroqueviller sous la couverture de son lit. Je suis sûre que les poires sauvages et puis aussi maintenant les pommes sauvages doivent se geler en attendant que l'oncle ait la bonté d'un peu montrer le bout de son bec, mais pas un coup, il y a encore trop de givre. J'imagine qu'il se retape derrière le fourneau. Vous aurez un peu la complaisance de présenter mes meilleures salutations.

A Dieu soyez-vous.

La Généreuse de la Vallée

Voici mon frère qui a encore une autre histoire à raconter à ce cousin Nikolas des Exagérations à propos d'un tour de chasse jusqu'à Glovelier : voici à peu près la tournée qui

est arrivée à mon frère Henri-Joseph. Je me rappelle que dans le temps, nous avons déménagé de Courchavon à Césai près de Saint-Brais. Nous portions notre récipient pour les choux salés derrière notre dos avec des bretelles, si bien que lorsque nous arrivâmes à Césai, nous étions éreintés, parce que nous ne nous étions pas aperçu que nous avions oublié d'ôter les pierres qui étaient dedans. Qu'arriva-t-il après, mon frère Pierre-Joseph était allé fendre du bois du côté du Doubs. Il n'eut pas de chance parce qu'à force de taper fort, son merlin s'est démanché si bien qu'il a volé au Doubs. Le lendemain, notre François-Joseph alla faire une partie de pêche : il eut bien plus de chance que lui en

fendin son bô. Sai lingne se péssai dain lai doye de son mairlin, ai s'y prenyé enne traite de die livres en sai lingne. Comme vos saïtes, aipré aivouai pouétché note baigaidje dâ chi loin, nos daivin être des djens robuschtes. Soli fais que tien ai sentai que soli raiteniè, ai yeuvai in bon cô ; le mairlin se yeuve aivô lai traite, pèsse chu sai tête, tchoyé derrie lu, tue enne lièvre. Lu en même temps tchoyé chu le derrie, aitraipé dou cailles de tchéque main. – Dali mitenain note Yâda qu'était encô pu foue que moi, ai nos fayait di pion, nos l'envienne ai Porraintru pou en allai tieuri. Ai l'en aivai botai cent livres pai allatte de son djepon. Comme ai faisai tchâ, ai prenié son djepon à bout de son bâton. Airrivai chu lai Croux, le vent était tellement foye, quai l'y prenié son djepon. Airrivai ai Césai, ai l'était neu, asse qu'ai ne se traibeutchépe chu son djepon, témoin Frantz Djoset des Pientchattes, ai l'était moue.

Djaischelai de lai babouée.

fendant son bois. Sa ligne s'introduisit dans l'œilleton de son merlin ; il s'y prit une truite de dix livres au bout de sa ligne. Comme vous savez, après avoir porté notre bagage de si loin, nous devons être des gens robustes. Ce qui fait que quand il sentit que cela retenait, il leva un bon coup ; le merlin se soulève avec la truite, passe au dessus de sa tête, tombe derrière lui, tue un lièvre. Lui, en même temps, tomba sur le derrière et attrapa deux cailles de chaque main.

– Ainsi, maintenant notre Claude, qui était encore plus fort que moi, il nous fallait du plomb, nous l'envoyâmes à Porrentruy pour aller en chercher. Il en avait mis cent livres par replis de son habit. Comme il faisait chaud, il prit son paletot au bout de son bâton. Arrivé sur la Croix, le vent était tellement fort qu'il lui arracha son paletot. Arrivé à Césai, il faisait nuit, est-ce qu'il ne trébuche pas sur son paletot, témoin François-Joseph des Planchettes, il était mort.

Petit Jacques du bavardage

Vocabulaire particulier :

tchuvatte des schôs salai : récipient à bretelles qui se portait sur le dos

allatte de son djepon : littéralement : ailette de son habit, poche

Franz-Djoset des Pientchattes : François-Joseph des Planchettes

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 171
20 mars 1898

Lettre N° 48

LETTRE PATOISE

Tïyetmebin, 12 mars 1898.

Onshia Djanna des biassons !

Qué tan de fondre éte vô deveni qu'an n'oue pu pailaie de vô ? Main, qui me dit tôs les djoués, airaité virie gâgatte sain niun aiveutchi ? Pie pe son neveu quai lainme sain le couégnâtre ? qu'ment ai dit. Y m'an fôtro se yaivô hertaie ; main ran. Ce n'â pe djanti de dînche meuri. Achi, i crait pu tô qu'ai doue, l'onshia Djanna. Alon, alon, révoyie vô, les djens vô réclaman. Ce vôs éte malaite, an vôs égayeron in pô, an vô redian cte tchainson que nô dïynj les dous tiain nô cassin des pieres chlai route, vô s'en seuvni, bïn chur. Main ai yé chi lontan, que vô zai crai bïn rébiai lai tchainson. Ecoutaie don !

I

Chu lai route, bïn maitnie,
Ai yaivaie in cantonie ;

Que cassaie des tas d'câyôs.
Des tas d'câyôs,
Des tas d'câyôs !
Que cassaie des tas d'câyôs,
Tain qu'ai lan aivaie mâ dos !

II

In moncieu vîn ai péçaie,
Qu'étaie tré bîn équipaie ;
Que ÿy dit : pouere cantonie,
Pouere cantonie,
Pouere cantonie !
Que ÿy diai pouer cantonie,
Vos ai ïn fotu métie !

Jura du dimanche N° 171
20 mars 1898

Lettre patoise

Tiyetmebin, (cherchez-moi bien) 12 mars 1898.

Oncle Jeannot des Poires sauvages !

A quel état de néant êtes-vous devenu qu'on entend plus parler de vous. Mais qui me dit tous les jours, arrêtez de tourner casaque sans avertir personne. Pas même son neveu qu'il aime sans le connaître comme il dit. Je m'en foutrais si j'avais hérité ; mais rien. Ce n'est pas gentil de mourir ainsi. Aussi, je crois plutôt qu'il dort l'oncle Jeannot. Allons, allons, réveillez-vous, les gens vous réclament. Si vous êtes malade, on vous égaiera un peu, on vous redira cette chanson que nous disions tous les deux quand nous cassions des pierres sur la route, vous vous en souvenez, bien sûr. Mais il y a si longtemps que vous avez peut-être oublié la chanson. Écoutez donc !

I

Sur la route bien entretenue,
Il y avait un cantonnier
Qui cassait des tas de cailloux.
Des tas de cailloux,
Des tas de cailloux !
Qui cassait des tas de cailloux,
Tant qu'il en avait mal au dos !

II

Un monsieur vint à passer,
Qui était très bien équipé
Qui lui dit : pauvre cantonnier,
 Pauvre cantonnier,
 Pauvre cantonnier !
Qui lui dit pauvre cantonnier,
Vous avez un foutu métier !

III

Le cantonie iy répon,
Sain fair béco de façon ;
Si feso l'faquin com' vos,
 L'faquin com' vos,
 L'faquin com vos !
Si feso l'faquin com vos
I n'cassro pé de cāyos !

IV

Le moncieu bïn rambalaie,
To capou s'en na rallaie ;
An se diain : ai fa léchie,
 Ai fa léchie,
 Ai fa léchie !
An se diain ai fa léchie,
An repos le cantonie !

Si saivô laivou vô demoueraie, yadro lai dire en boyain in tchavé ; main ai parait que dâ que nos s'ainman béco, nos ain pavou de nos trovaie. Eh bïn don, pouétchaie vo bïn, onshia ; an ène âtre fois.

Djoset Dibaindaine.

III

Le cantonnier lui répond,
Sans faire beaucoup de façon ;
Si je faisais l' faquin comme vous,
 L' faquin comme vous
 L' faquin comme vous
Si je faisais l' faquin comme vous,
Je ne casserais pas de cailloux !

IV

Le monsieur bien remballé,
Tout capot s'en est r' allé ;
En se disant : il faut laisser,
 Il faut laisser,
 Il faut laisser !
En se disant il faut laisser,
En repos le cantonnier !

Si je savais où vous demeurez, j'irais la dire en buvant une chopine ; mais il paraît que depuis que nous nous aimons beaucoup, nous avons peur de nous trouver. Eh bien donc, portez-vous bien, oncle ; à une autre fois.

Joseph du Banc d'âne

Vocabulaire particulier :

qué tan de fondre : à quel état de néant
virie gâgatte : tourner guaguette, gaga
aiveutchi : avertir
Tïyetmebin : cherchez-moi bien

Traduit en français par Valérie Bron

Jura du dimanche No 172
27 mars 1898

Lettre N° 49

LETTRÉ PATOISE

Notre bon « Djannat des Biassons » veut bien nous adresser la lettre patoise ci-après. Nos divers correspondants en cet idiome sauront bien prendre en bonne part les observations même un peu piquantes que pourrait leur adresser Djannat des Biassons. Ils se rappelleront que leur « onshia » est un homme d'âge et que c'est son âge précisément qui l'autorise à faire les remarques, voire même les critiques contenues dans son épître.

Ceci dit afin que nos correspondants ne ralentissent pas le louable zèle qu'ils ont apporté jusqu'ici à favoriser le « Jura du Dimanche » de leurs lettres patoises et à contribuer ainsi à la publication de documents variés sur l'idiome que causaient nos ancêtres.

Nous saisissons cette occasion pour adresser nos remerciements à Djannat des Biassons et à tous ses émules dans les écrits patois et nous les assurons que la rédaction du « Jura du Dimanche » est toujours heureuse de leur précieuse collaboration.

RÉDACTION

Messieurs les Rédacteurs di *Jura di Duemoenne*

Vos ais bin voyu pratai les colonnes de vote feuye po insérai les salutâtions et les boennes aimieties que m'aidrassant lai Dgenereuse di Vâ, èt Djoset di Bainsdaine, en demaindaint de mes nouvelles, et peu poquoi dâ voici dje bin longtemps y n'ai pu ran écrit. Vo m'échetyuserais, Messieurs, s'y vins répondre en tote boenne frainchise èt vérité, de meinme qu'y proye cés que s'en porrint trovès coissie de ne pe m'en vadgeai trop grôsse rancune. A réchte tote libretè pos yos c'ment po moi. Y n'aivôs pu Dyaire envie de repâre lai pieume mains come y n'aimerôs pe péssai po in mâl aippris vou âtre tchôse de pairrie, èt fat bin qu'y réponge.

En premie lyus y remaichie boenne tainte Dgenereuse di tyueusein qu'elle s'ât baiyie po moi, èt yi soète tot lo bin qu'i porrôs désirie po moi meinme. Quant ai mon brâve neveur di Bainsdaine, i seus bin content de voue quei ne m'èt pe tot ai fait rébiai ; mains yi ferôs bin velantie in petét repreudge

Jura du dimanche No 172
27 mars 1898

LETTRE PATOISE

Notre bon « Djannat des Biassons » veut bien nous adresser la lettre patoise ci-après. Nos divers correspondants en cet idiome sauront bien prendre en bonne part les observations même un peu piquantes que pourrait leur adresser Djannat des Biassons. Ils se rappelleront que leur « onshia » est un homme d'âge et que c'est son âge précisément qui l'autorise à faire les remarques, voire même les critiques contenues dans son épître.

Ceci dit afin que nos correspondants ne ralentissent pas le louable zèle qu'ils ont apporté jusqu'ici à favoriser le « Jura du Dimanche » de leurs lettres patoises et à contribuer ainsi à la publication de documents variés sur l'idiome que causaient nos ancêtres.

Nous saisissons cette occasion pour adresser nos remerciements à Djannat des Biassons et à tous ses émules dans les écrits patois et nous les assurons que la rédaction du « Jura du Dimanche » est toujours heureuse de leur précieuse collaboration.

Rédaction

Messieurs les rédacteurs du *Jura du Dimanche*

Vous avez bien voulu prêter les colonnes de votre journal pour insérer les salutations et les bonnes amitiés que m'adresse la Généreuse de la Vallée et le Joseph du Banc d'âne, en me demandant de mes nouvelles et pourquoi, voici bien longtemps, je n'ai plus rien écrit. Vous m'excuserez, Messieurs, si je viens répondre en toute bonne franchise et vérité, de même que je prie tous ceux qui pourraient se trouver blessés, de ne pas m'en garder trop grosse rancune. Au reste, toute liberté pour eux comme pour moi. Je n'avais plus guère envie

de reprendre la plume, mais comme je n'aimerais pas passer pour un malappris ou autre chose de pareil, il faut bien que je réponde.

En premier lieu, je remercie la bonne tante Généreuse du souci qu'elle s'est fait pour moi et lui souhaite tout le bien que je pourrais désirer pour moi-même. Quant à mon brave neveu du Banc d'âne, je suis bien content de voir qu'il ne m'a pas tout à fait oublié ; mais je lui ferais bien volontiers un petit reproche

d'aivoy in pô trot pensai ai *l'hertaidge*, se ce n'était lo cas ai pô prêt dgeneral des neveurs *qu'aimant bin yôs onshiats...*

Voici donc, mes bons aimis, les môtifs po lesquês nos n'ains pu écrit djainqu'aici. Nos ains aidét voyu vivre en sôciété de dgens bin éyevès ; ce ne sertait pé aivu lo cas se nos aivins daivu assôciai nos Biassons aivô les Mentous, les Craquous, les Baboéyès et âtres peuts noms sennant s'être baïyie lai taïche de ridiculisi lai langue de nôs bon véyes papons, yos qu'aivint pu d'échprit vrai, fin dains un de yos sabat que tos ces yôberlets en câse n'en aint dains yos maiyeutches.

En effet, nos véyes dgens ne se sentin pe oblidge po faire des essais d'échprit, d'allai feunaî c'ment ces novés patoisaints dains lo livre entre nos différends dialectes. Demaindaiz quéque rensengnements chu çoli ai Pierat di Beutchin, lu qu'aivait lancie lo lievre main dont ai ne yét demorè qu'in bout de lai que dains lai main.

Mitenaint mes bons aimis tainte Dgenereuse èt Djoset di Bainsaine, y demore vote sincère èt recognéchain

DJANNAT DES BIASSONS.

Due vos édais ?

d'avoir un peu trop pensé à l'héritage, si ce n'était le cas à peu près général des neveux qui aiment bien leurs oncles.

Voici donc, mes bons amis, les motifs pour lesquels nous n'avons plus écrit jusqu'ici. Nous avons toujours voulu vivre en société de gens bien élevés, ça n'aurait pas été le cas si nous avions dû associer nos Poires sauvages, avec les Menteurs, les Exagérateurs, les Bavards et autres vilains noms semblant s'être donné pour tâche de ridiculiser la langue de nos bons vieux aïeux, eux qui avaient plus d'esprit vrai, fin, dans un de leurs sabots que tous ces facétieux en cause n'en ont dans leur caboche.

En effet, nos vieilles gens ne se sentaient pas obligés, pour faire des essais d'esprit, d'aller fouiner, comme ces nouveaux patoisants, dans le livre entre nos différents dialectes. Demandez quelques renseignements sur cela au Pierre de la Pomme sauvage, lui qui avait lancé le lièvre, mais dont il lui est resté qu'un bout de la queue dans la main.

Maintenant, mes bons amis, Tante Généreuse et Joseph du Banc d'âne, je reste votre sincère et reconnaissant

Jeannot des Poires sauvages

Dieu vous aide ?

Vocabulaire particulier :

coissie : blessé

lyus : lieu

yôberlet : facétieux

maiyeutches : caboches

Jura du dimanche No 173
3 avril 1898

Lettre N° 50

LETTRE PATOISE

Y seu schure que mes de devîncies, D’Jeanpiere des Mantes et Colas Décraques, tô come moi, sont encoiét tô traibi pai lai lecture de lai lâttre de résurrection que D’Jânnat des Biassons et faî publiai vâredi. Vraîment, pô mon compte, y n’airôpe crayû ci bon D’Jânnat si refrégnie que çoli. Dâ le premie d’joué qui aî aivu l’avaintaidge de yère sai prose patoisante, y l’ai prît en boinne aîmitîe, ci bon hanne, chûtô quai me paréchaî d’in bon caractère. Mais qué revirement adjedeux ! Ai se présente ai nôs tô tschaindgie, grincheux, lai gourdge empiâchue de peû noms quai nos distribue ai son gré.

Moi qui aîro vôtai des doue main pô le faire montai à fanteuil de lai préésidence de c’te societaî patoise qu’ai désiraî voue s’instituaie, ça prou vo dire comme y l’aîmô. Mais ma foi, pou le moment, y seut graigne et ai y en ét prou. Se voure traîti de mâl éyeuvès pou avoi raicontai des ischetoires que datant d’y bon véye temps, et que nos papons se piaigean toudge ai raicontai, ça in pô foue ! Voyons schire D’Jânnat – çâ to naturel qui vo dieuche schire d’y moment que vos ne frayie qu’aivo les d’gens bin éyeuvès – vo ne craîte pu en ran de coli, vô ? Les bons petéts contes de

nos ancêtres ne vô toutschan pu ? Ai bin, moi, ça le contraire, pu en m'en raïconte et pu y en ri, et meu que cōli, y taitsche de faire rire cé que n'aimpe poyu les ouïs contai. Y vorô donc vouere que vô n'en feuchimpe hébâbi et que vô paitaidgechin nos idées d'aimusai les lecteurs d'y *Jura di duemoine*, en vô vadgeain d'allai dire que nô ridiculisan le patois aivô nos ischetoires. Nô taïtschan aidé de les écrire dain le patois le pu français que nos payllan.

Coci dit et mâgrè maï petéte rancune – que veu péssaie y n'en dote peu, y ne seupe rentyuniou – taïtschie de nos épargnaï aivô vos qualificatifs de baboyès, yoberlets et grosse mayeutsche ai ran dedain. In conseil qui veut vô bayie : Si vo êtes encoièt aigri, léchite-vo maivûrie. Vo le saïte, pu le Biassons maivûre pu ai vin bon. Alors, en c'y moment li, nô velan tu nô raïnmaï. Nô continuerain nos lattres ; vos traiterait lai paitschie sérieuse et vos nô lécherait lai paitschie po rire, non péte ? An tiétiun le sîne, comme an tiétiun ses aidorateurs.

Schire D'Jânnat, potschaï vo bîn.

D'Joset Quenandipe

Jura du dimanche N° 173
3 avril 1898

Lettre patoise

Je suis sûr que mes devanciers, Jean-Pierre des Mensonges et Nicolas des Exagérations, tout comme moi sommes encore tout émus par la lettre de résurrection que le Jeannot des Poires sauvages a fait publier vendredi. Vraiment, pour mon compte, je n'aurais pas cru ce bon Jeannot si renfrogné que ça. Depuis le premier jour que j'ai eu l'avantage de lire sa prose patoisante, je l'ai pris en bonne amitié, ce bon homme, surtout qu'il paraissait d'un bon caractère. Mais quel revirement aujourd'hui ! Il se présente à nous tout changé, grincheux, la bouche remplie de vilains noms qu'il nous distribue à son gré.

Moi qui aurais voté des deux mains pour le faire monter au fauteuil de la présidence de cette société patoise, qu'il désirait voir s'instituer, c'est assez vous dire comme je l'aimais. Mais ma foi, pour le moment je suis fâché (mécontent) et il y en a assez. Se voir traiter de mal élevés pour avoir raconté des histoires qui datent du bon vieux temps, et que nos aïeux se plaisent toujours à raconter, c'est un peu fort ! Voyons, Monsieur Jeannot, - c'est tout naturel que je vous dise Monsieur, du moment que vous ne frayez qu'avec les gens bien élevés – vous ne croyez plus en rien de cela, vous ? Les bons petits contes de nos ancêtres ne vous touchent plus ? Eh bien moi, c'est le contraire, plus on n'en raconte, plus j'en ris, et mieux que cela, je tâche de faire rire ceux qui n'ont pas pu les entendre contés. Je voudrais donc voir que vous n'en soyez pas étonné et que vous partagiez nos idées d'amuser les lecteurs du *Jura du Dimanche*, en vous gardant d'aller dire que nous ridiculisons le patois avec nos histoires. Nous tâchons toujours de les écrire dans le patois le plus français que nous parlons.

Ceci dit et malgré ma petite rancune – qui veut passer je n'en doute pas, je ne suis pas rancunier – tâchez de nous épargner avec vos qualificatifs, de bavard, facétieux, grosse caboche avec rien dedans. Un conseil que je veux vous donner : si vous êtes encore aigri, laissez-vous mûrir. Vous le savez, plus la pomme sauvage mûrit, plus le vin est bon. Alors, à

ce moment-là, nous voulons tout nous « r'aimer ». Nous continuerons nos lettres ; vous traiterez la partie sérieuse et vous nous laisserez la partie pour rire, n'est-ce pas ? A chacun la sienne, comme à chacun ses adorateurs.

Monsieur Jeannot, portez-vous bien.

Joseph Qui n'en dit pas

Vocabulaire particulier :

traibi : ému, émotionné
refrégnie : renfrogné
lai gourdge : la bouche
graigne : fâché, mécontent
papons : aïeux
frayie : frayer
hébâbi : étonné

rentyuniou : rancunier
baboyès : bavards
yoberlets : facétieux
mayeutche : caboche
maivurie : mûrir
non péte : n'est-ce pas

Traduit en français par Valérie Bron

Jura du dimanche No 174
10 avril 1898

Lettre N° 51

LETTRE PATOISE

Voici enne véye hichtoire ; elle a de lai djierre de ci Sonderbougge. In soi nos étin en bia d'leugment dain in vlaidge topré d'Fribour. L'hanne de lai mageon nos aivaie aipouétchain in pota d'vin pou que nos ne io feuseuchimpe d'ma ; main, non d'mai cape, tiain nos io eunne échpliquaie que nos aimerin meu être a l'ota pou faire ai dainsie nos blondes en lai St-Maitchin, ai né pu aivu pavou. Ai la allai tieri in atre pota de vin aipeu ai nos é raicontaie des hichtoires de iote velaidje. En voici ienne qui mse raiplaie. Ai ié dou an, nos dié-té, lai voye di patron de lai St. (non d'mai cape, i n'aie djemaie pouëü m'raiplaie d'ci diaile de non), - l'tiurie aipeu l'maitre d'école brochïn l'motie aipe botïn des guirlandes, tiain, en se rvirain, l'maitre d'école aitraipe ci saint aivo sai blode et l'renvoiche aiva l'ataie. Cment ai l'étai to souernaie ai l'a aivu cassaie en mille brétyes. Voili des hannes bin ébabi. Pu d'saint chu l'ataie, pou l'patron. Non d'mai cape, di to dïn cô l'maitre d'école, i crai qui aie in idé qu'nape croueie : si en i botaie ci Piera di béche di vlaidje, ai i rsenne bramen. Ça çoli, di l'tiurie, vain vouere ci Piera. Todecheute ai feu conten. Le lendmain l'maitïn ai fesenne laivaie ses pies pouechque les saints

son toudje détcha chu les ataies, aipré ai i baiyenne d'lai mélasse, tain qu'ai vlé, aipeu ai l'allé chu l'ataie. To allé bin ditan dlai messe ; niun n'fesé attention que l'saint étai tchaindjie. Aipré lai messe voili qu'enne véye fenne vai praïe devain ci saint. Cment ai i étai dmouéraie dlai mélasse dain sai bairbe, non d'mai cape, les mouettes allin pou lai seucie. Pou les tcheussie, cment ai neuche ouegeaie boudji, ai l'aivainçaie les lèvres. Ste fenne que voi çoli sdi : ai praïe pou toi, ai fa i botaie in cierdje. Chito di, chito faie. Lai voili qu'en vai pare iun main, cment ai ni aivaie de tchaindelie pou l'botaie, elle eurvire son cierdje pou i coulaie dlai cire chu l'pie pou l'colaie. I vo léche pensaie cment coli l'breulaie entre les atchayes. To dïn co ai retire son pie en y criain s... véye si n'étope in saint, qué co d'poin i tfotro. I n'aïpe fâte de vo dire que cte véye fenne se savé cment si elle aivaie l'fue a derie. En voici enne atre qu'aïpouétchaie enne couronne de boca. Main voili qu'ai ni aivaie ren pou lai pendre. Elle pren enne pointe qu'elle velaie i scioulaie chu l'pie aivo son saba. Ai raielaie cment in diaile. Non d'mai cape, ai m'senne qui voi Djannat l'Grinsou sataie

Jura du dimanche N° 174
10 avril 1898

Lettre patoise

Voici une vieille histoire : elle est de la guerre du Sonderbund. Un soir, nous étions à la recherche d'un toit dans un village tout près de Fribourg. L'homme de la maison nous avait apporté un pichet de vin pour que nous ne lui faisons pas de mal ; mais, nom de ma cape, quand nous lui eûmes expliqué que nous préférions être à la maison pour faire danser nos blondes à la Saint-Martin, il n'a plus eu peur. Il alla chercher un autre pichet de vin et il nous a raconté des histoires de son village. En voici une dont je me suis souvenu. Il y a deux ans, nous dit-il, la veille du patron de la Saint (nom de la cape, je n'ai jamais pu me rappeler ce drôle de nom), - le curé et le maître d'école balayaient l'église et fixaient des guirlandes, quand, en se retournant, le maître d'école accrocha ce saint avec sa blouse et le renversa au bas de l'autel. Comme il était tout vermoulu, il a été cassé en mille briques. Voilà des hommes bien étonnés. Plus de saint sur l'autel pour le patron. Nom de la cape, dit soudain le maître d'école, je crois que j'ai une idée qui n'est pas mauvaise. Si on mettait ce Pierrot du bas du village, il lui ressemble beaucoup. C'est cela, dit le curé, allons voir ce Pierrot. Tout de suite, il fut content. Le lendemain matin, ils firent laver ses pieds parce que les saints sont toujours pieds nus sur les autels, ensuite ils lui donnèrent de la mélasse autant qu'il en voulut. Puis, il alla sur l'autel. Tout alla bien pendant la messe ; personne ne remarqua que le saint avait été changé. Après la messe, voilà qu'une vieille femme va prier devant ce saint. Comme il était resté de la mélasse dans sa barbe, nom de ma cape, les mouches allaient pour la sucer. Pour les chasser, comme il n'osait pas bouger, il avançait les lèvres. Cette femme qui voit cela se dit : il prie pour toi, il faut lui mettre un cierge. Sitôt dit, sitôt fait. La voilà qui va en prendre un, mais, comme il n'a avait pas de chandelier pour le placer, elle retourne le cierge pour faire couler de la cire sur le pied afin d'y coller le cierge. Je vous laisse penser comment

cela brûlait entre les orteils. Tout d'un coup, il retire son pied en lui criant sacrée vieille... si je n'étais pas un saint, quel coup de poing je te foudrais. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette vieille se sauva comme si elle avait le feu au derrière. En voilà une autre qui apporte une couronne de fleurs. Mais voilà qu'il n'y avait rien pour la suspendre. Elle prend une pointe qu'elle voulait lui clouer sur le pied avec son sabot. Il braillait comme un diable. Nom de ma cape, il me semble que je vois Petit Jaune le Grincheux sauter

chu son Frondeur pou vouere si c't'hichtoire nape dechu. Brrr, çoli faie froi dain l'dos.

Djeanpiere des Mentés.

sur son « Frondeur » pour voir si cette histoire n'est pas dessus. Brrr, cela fait froid dans le dos.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

djierre : guerre

Sonderbougre : Sonderbund

en bïa d'leugment: en quête d'un toit

patron : la fête patronale

idé (n. m.) : idée

boca : fleur

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 175
17 avril 1898

Lettre N° 52

LETTRE PATOISE

An ces messieurs,

Aidé to chur qu'ô, tu nos âtre follichons, nô sont traibis, écamis, tiaimus, d'avoï remuaie lai bile di pére Djanna ; el en porait raiméçai lai djânisse, ci pouere hanne ! Voili ce que çâ. Tiain an tire lai coue di tchai, è se revire en groncenain. – Lai Djenerouse èpe le Djoset ain faie an Djanna, q'ment dain lai dainse di frater – Djanna s'â revirie, aipe ai lé graipaie des dgens que be pensin diaire an lu. – Ai lé mâ faie ; çoli ai faie ai paitchi in bout de ses arrayes ; aipe i crai bîn qui saie aipo pré son vrai nom. Dain to les cas, ça in saivain qu'ai brâment feunaie dain les livres, pisqu'ai cogna in Baron d'Inesaikoi qu'airait écrit in livre de craques ; - ça de l'airischtocatyie, pisqu'ai condoingne les petêtes dgens que rian aivô le commun di peuple ; - ai dait ainmai les bîns de ci monde, pisqu'ai grule tiain an paille d'hertaie ; - ai dait aivoi des étius, être in chir, pisqu'ai se crait le droit de traiti les âtres dgens d'aines èpe d'imbéciles ; - les fannes dain y piaire, pisqu'ai fait in chi bé compliment an lai Djenerouse. – Enfin ai

daie saivoi djasaie, pisqu'ai faie in chi bé sermon ; - quant ai être bïn ayeutchi, i n'en di ran !

Pouere hanne ! y n'airô diaire supposaie qu'an me servéchain de ce que y ai oyï ou yé po écrire an patoi, y y vlô tain remuaie lo sain. – Ma foi, tain pé ! Y ai ancoué doue ou trâ baïbioles, qui veut tradure an patois, ce le *Jura* les veut pare. Moi, qui ne seu pe veni à monde tschâssie ai vëti d'eschprit, y pran atyïe po rire laivou y lo trôve. – Tain pé po les Djanna que s'en offusquerain. – Laichan les mairmeugie, aipe rian tiain nô porain.

*Baron de Kmânvoron,
ancien Colas Décraque.*

Jura du dimanche N° 175
17 avril 1898

Lettre patoise

A ces messieurs,

Toujours certains que oui, nous autres tous folichons, nous sommes émus, étonnés, confus d'avoir remué la bile du père Jeannot ; il pourrait contracter la jaunisse, ce pauvre homme. Voilà ce que c'est. Quand on tire la queue du chat, il se retourne en grognant. Généreuse et Joseph ont fait à Jeannot, comme dans la danse du frère – Jeannot s'est retourné et a griffé des gens qui ne pensaient guère à lui. – Il a mal fait ; cela a montré un bout de ses oreilles ; et je crois que je connais à peu près son vrai nom. Dans tous les cas, c'est un savant qui a beaucoup cherché dans les livres, puisqu'il connaît un Baron de Jenesaisquoi qui aurait écrit un livre de mensonges ; - c'est de l'aristocratie puisqu'on dédaigne les petites gens qui rient avec le commun du peuple ; - il doit aimer les biens de ce monde puisqu'il tremble lorsqu'on parle d'hériter ; - il doit avoir des écus, être un riche puisqu'il se donne le droit de traiter les autres gens d'ânes et d'imbéciles ; - les femmes doivent lui plaire, puisqu'il fait un si beau compliment à Généreuse. – Enfin il doit savoir parler, puisqu'il fait un si beau sermon ; quant à être bien élevé,... je n'en dis rien !

Pauvre homme ! je n'aurais guère supposé qu'en me servant de ce que j'ai entendu ou lu pour écrire en patois, je voulais tant lui remuer le sang. – J'ai encore deux ou trois babioles, que je traduirai en patois, si *le Jura* veut les prendre. Moi qui ne suis pas venu au monde chaussé et vêtu d'esprit, je prends quelque chose pour rire, là où je le trouve. – Tans pis pour les Jeannots qui s'en offusqueront, laissons-les marmonner, et rions tant que nous le pourrons.

Baron de Commonvoudra
Anciennement Nicolas des Exagérations

Vocabulaire particulier :

follichon : folichon
raiméçaie : contracter

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 176
24 avril 1898

Lettre N° 53

LETTRE PATOISE

Ai lai boenne tainte Dgenereuse èt
mon neveu di Baidaine.

Vos ne vòs dotins dyère dains quée voépriere vos m'aïtirins en me fesaint repàre lai pieume ! Ce ne serait enco ran se n'nétait que des voépres, mains ç'ât que ç'ât des graivalons qu'aint les dgermons longs èt pointous, que faint quâsi pavou. Dains tos les cas, nos yòs ains léchie in temps prou long, trâs senainnes, po se raissenédy, âtrement, po nos répondre. Ç'ât mitenaint ai note to. Po ne pe trop embeurlificotai l'aïffaire, nos velans procédaï pai ouedre, en notaint nôte réponse pai trâs nimeròs.

N° 1, *ai stu que ne dit pe de mentes* :

Vos vòs trompâs bin, mon brâve ci-devaint aïmi, en tyudaint que mon caractère et tchaidngie dà mes premieres lattres, ât deveni grinchous, lai gouerdge pieinne de peuts noms, qu'y dichtribue ai vos èt vos aimis. Ces peuts noms, come vos êtes oblidge vos meimes d'en conveny, sont cés de *Mentous* de *Craquous* qu n'aît empiayie que poche que ç'ât yos meinmes, vos

aimis, que se les sont baiyies. Donc, d'aiprès vos, an n'ôgerais pu aippelaï gniun pai son nom ! Y crais, mon brâve aimi, qu'en reyeuvaint aivô in pô trop de colère, les mots de *maiyeutche* èt de *yôbeurléts*, vos n'en ais-pe bin saisi lo sens. Y dais donc vôs dire que *maiyeutche* ne signifie ran moins qu'èinne tête veude ; bin à contrère, çoli veut dire èinne tête pieinne èt solide come le sont les âtres maiyeutches de bô se vos velais, pai compairéjon.

Quant à mot *yôbeurlét*, vôs ne l'ais pe meut compris. Nôs véyes papons nos memins, meinme nôs teutets, â temps voû nôs étins enco djuenats, tiaind ai nos étchappaît quéque folie vou sottige nos dyint – petéts *yôbeurléts* ! – Ço que veut dire, en bon français : petits follets ; vôs voites bin qu'ai ne yét-pe li de quoi fouetaï in tchait.

Y regrette, en vérité, vote boienne aimietie, vos que ne dites-pe de mentes, et que po çoli meinme y ne vôs aivô-pe confonju aivô cés qu'en diant èt que, selon vos meinmes, se sont baiyie de chi peuts noms. Y vôs remaîchie bin de lai boinne velentê que vos aivins de me faire montaï chu ci bé fauteuye, en vôs aiffirmaint qu'y vos serôs pu recognécheint de m'envie vadgeai les oueyes âto des étaings de Bonfô. Craites-me bin, mon ci-devaint aimi, en vos diant que mon caractère

Jura du dimanche No 176
24 avril 1898

Lettre patoise

A la bonne tante Généreuse
et à mon neveu du Banc d'Âne.

Vous ne vous doutiez guère dans quel guêpier vous m'attiriez en me faisant reprendre la plume ! Ce ne serait rien si ce n'était que des guêpes, mais ce sont des frelons qui ont des aiguillons longs et pointus, qui font presque peur. En tout cas, nous nous sommes laissé un temps assez long, trois semaines, pour reprendre nos esprits, autrement dit, pour nous répondre. C'est maintenant à notre tour. Pour ne pas trop emberlificoter l'affaire, nous allons procéder par ordre, en notant notre réponse par trois numéros.

N° 1, à celui qui ne dit pas de mensonges :

Vous vous trompez bien, mon brave ci-devant ami, en croyant que mon caractère a changé depuis mes premières lettres, est devenu grincheux, la gorge pleine de vilains noms que je distribue à vous et à vos amis. Ces vilains noms, comme vous êtes obligé vous-même d'en convenir, sont ceux des Menteurs des Diseurs de mensonges que je n'ai employés parce que ce sont vos amis eux-mêmes qui se les sont donnés. Donc, d'après vous, on n'oserait plus appeler quelqu'un par son nom ! Je crois, mon brave ami, qu'en relevant avec un peu trop de colère, les mots de *caboché* et de *facétieux*, vous n'en avez pas bien saisi le sens. Je dois donc vous dire que *caboché* ne signifie pas du tout une tête vide ; bien au contraire, cela veut dire

une tête pleine et solide comme le sont les autres mailloches de bois, si vous voulez, par comparaison.

Quant au mot *facétieux*, vous ne l'avez pas mieux compris. Nos vieux aïeuls, nos grand-mères, même nos tuteurs, à l'époque où nous étions encore jeunets, quand il nous échappait quelque folie ou sottise nous disaient – petits facétieux ! – Ce qui veut dire, en bon français : petits follets ; vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

En vérité, je regrette votre bonne amitié, vous qui ne dites pas de mensonges, et que pour cela même, je ne vous avais pas confondu avec ceux qui en disent et qui, selon vous-même, se sont donné de si vilains noms. Je vous remercie bien de la bonne volonté que vous aviez de me faire monter sur ce beau fauteuil, en vous affirmant que je vous serais plus reconnaissant de m'envoyer garder les oies autour des étangs de Bonfol. Croyez-moi bien, mon ci-devant ami, en vous disant que mon caractère

bin cognu des dgens que me voiyant le pu sevent, â aidét cetu d'in djuene hanne que prend son piaigi ai rire èt faire ai rire les djuenes èt les véyes, ço que nos rèussit enco prou sevent. Continuaïs donc de lai meinmes faïçon, baiyietes-vos-en ai tyue djoue, en conservaint vote bon caractère de ne p'être rancunou, ni de vos engreingnie trop vite. Vos me baiyietes l'écheperaince de redeveny bons aimis : y vos tends lai main. Dannaidge que mes biassons sont trop maivus, sains çoli, y vos en envierôs einne boenne cratèe.

N° 2. Djeanpiere des mentes.

Y n'ais dyère ai dire ai cetu-ci, se c'nât qu'el en dit einne grôsse, sains s'en dotaî, en m'aittribuaint lai qualité de *grinçou*. Po grincie ai fât aivoy des dents ; or voici belle lurette qu'y n'en ais pie pu einne. Y crais putôt que vos, mon bél afaint, que daites enco aivoy lai maïtchouere solide èt bin gairnie, vos ais aivu in po trop les tcheusséiyes. Mains écoutais enco cetée, s'ai vos piait. Tiaïnd nos allins enco ai l'écôle, note bon véye maïtre, que ne poyaït seuffie les mentes, nôs diait : - Ç'ât lo Diaïle qu'ât lo peire des mentes. – Sei vos chique èt vôs piait de comptaï cetu-ci pairmé vos papons, y n'ais-pe lo droit de vôs lo contechtaïe, ç'ât vrai, main y'ais cetu de ne-pe me dire vôte tyusin.

N° 3, à Baron Colas des Craques.

Ho ! ho ! cetu-ci exidge quéque tchôse de pu. Ei me sanne être pu prôpre po vâlat d'intyisation que po diverty lo monde, come el en èt lai prétention. Achi ravoéties in po come ai viraye atô de moi, allaint d'inductions en inductions po saivoy tyu y seus, çô qu'y seus, çô que y'aïs fait, et çô qu'y peut bin faire. Vos vorins m'enyeuvaî lo droit de pâre in nom c'ment vôs l'ais fait vos meinme ; çoli ce n'ât-pe bé, po di chur.

Pouere bouebe, y'ais pavou, d'lai façon dont vos prentes les tchôses, que çoli s'empiraient èt vos arriveuche atye de crouyie. Tot de meinme, einne tchôse que me rebote in pô, ç'ât, aipré tot que vos ais renocie ai ci nom de Colas des Craques, èt que vôs sins montê de chi bèt, tot d'in côt â titre de Baron. Diantre, ce n'ât-pe se motchie di pie, çoli ! Tot de meinme, ç'ât in pô bin hât ; gaire les chutes.

Voili tot ço qu'y peus vos dire, en vôs souaitaint de bon tyue tot ço que peut vos être aigréabye èt utile. Se vos velais bin men dire ataint, nos v'lans être bien d'aiccoue po raippelai ai cês que veraint aipré nos, les boiennes véye louenes, farces, useidges èt côtumes de nos braves devaincies. Bonsereiyevos. Due vos conduite !

DJEANNAT DES BIASSONS.

bien connu des gens qui me voient le plus souvent, est toujours celui d'un jeune homme qui prend son plaisir à rire et faire rire les jeunes et les vieux, ce qui nous réussit encore assez souvent. Continuez donc de la même façon. Donnez-vous en à cœur joie, en conservant votre bon caractère de ne pas être rancunier, ni de vous fâcher trop vite. Vous me donnez l'espérance de redevenir de bons amis : je vous tends la main. Dommage que mes poires sauvages soient trop mûres, sans cela, je vous en enverrais une bonne corbeille.

N° 2. Jean-Pierre des Mensonges.

Je n'ai guère à dire à celui-ci, si ce n'est qu'il en fit un gros sans s'en douter, en m'attribuant la qualité de *grincheux*. Pour grincer, il faut avoir des dents ; or, voici belle lurette que je n'en ai plus aucune. Je crois plutôt que vous, mon bel enfant, qui devez encore avoir la mâchoire solide et bien garnie, vous avez eu un peu trop les agacements des dents. Mais écoutez encore celle-ci, s'il vous plaît. Quand nous allions encore à l'école, notre bon vieux maître, qui ne pouvait souffrir les mensonges, nous disait : - C'est le Diable qui est le pire des mensonges. – Si cela vous arrange et vous plaît de compter celui-ci parmi vos aïeux, je n'ai pas le droit de vous le contester, c'est vrai, mais j'ai celui de ne pas me dire votre cousin.

N° 3. au Baron Nicolas des Exagérations.

Ho ! ho ! celui-ci exige quelque chose de plus. Il me semble être plus approprié pour jouer le valet d'inquisition que pour divertir le monde, comme il en a la prétention. Aussi, regardez un peu comme il tourne autour de moi, allant d'inductions en inductions pour savoir celui que je suis, ce que je suis, ce que j'y fais, et ce que je peux bien faire. Vous voudriez m'enlever le droit de prendre un nom comme vous l'avez fait vous-même ; pour de sûr, cela n'est pas beau.

Pauvre garçon, j'ai peur, de la façon dont vous prenez les choses, que cela s'empira, il vous arrive quelque chose de mauvais. Tout de même, une chose qui me reboute un peu,

c'est, après tout que vous avez renoncé à ce nom de Nicolas des Exagérations, et que vous êtes monté de si bas, tout d'un coup au titre de Baron. Diantre, ce n'est pas se moucher du pied, cela ! Tout de même, c'est un peu bien haut ; gare aux chutes.

Voilà tout ce que je peux vous dire, en vous souhaitant de bon cœur, tout ce qui peut vous être agréable et utile. Si vous voulez bien m'en dire autant, nous allons être bien d'accord pour rappeler à ceux qui viendront après nous, les bonnes vieilles blagues, farces, us et coutumes de nos braves devanciers. Le bonsoir à vous. Dieu vous conduise !

Jeannot des Poires sauvages

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 177
1^{er} mai 1898

Lettre N° 54

LETTRE PATOISE

Des bords de lai Souerne, le 17 aivri 1898.

En l'onsia Djeanna des biassons

Y seu aivu tôt traibi, en aipregnin, que vôs étin inco de sti monde, ai y aivai chi longtemps qu'en ouyiai pu pailai de vos, achi çoli m'é fai bin piaji de vouere que vos ne m'aivinpe rébiai chu vote lattre, vos estiugerait, qui ai in pô aitendu de vos répondre, y ai aivu de l'occupation, pai note tieurti, y ai vangnie mes tiaibout, ou bin mes pétet tchoulâ ce vos velai ; dali mintenin, y ai aitendu adjedeux, pô vos écrire côbin vos ai bin faie, din pô rebaiyie chu lo nai, en tôt ces yobeurlets, tôt ces tocsons, qu'écriant totes soueche de baibiolles a bon *Jura di Duemoine*. Y seudje aivu chi graingne aiprés note Djaickaillet de lai babouèye, qui y ai bin dit son compte latre djo, main çoli ne laipe pinco converti, poche quesse décide d'inco vos envie quéque

mots de sai babouèye. En aitendain y ai bin riait dôs mai djullienne, et peu dali mintenin deurie mes beurliches.

Y vos salue, onsia, aivo béco d'aimitie. Aidue çï vos.

LAI DJEUNEREUSE DI VA.

Jura du dimanche No 177
1^{er} mai 1898

Lettre patoise

Des bords de la Sorne, le 17 avril 1898.

A l'oncle Jeannot des poires sauvages.

J'ai été tout étonnée, en apprenant, que vous étiez encore de ce monde, il y avait si longtemps qu'on entendait plus parler de vous, aussi cela m'a fait du bien de voir que vous ne m'aviez pas oubliée sur votre lettre, vous excuserez que j'ai un peu attendu avant de vous répondre, j'ai eu de l'occupation, dans notre jardin, j'ai repiqué mes plantons, ou bien mes petits choux si vous voulez ; à cause de cela maintenant, j'ai attendu aujourd'hui, pour vous écrire combien vous avez bien fait, d'un peu faire le nez, à tous ces facétieux, tous ces têtus qui écrivent toutes sortes de babioles au bon *Jura du Dimanche*. J'ai déjà été si fâchée contre notre Jacques au lait du bavardage, que je lui ai bien dit son compte l'autre jour, mais cela ne l'a pas encore converti, parce qu'il se décide tout d'un coup à vous envoyer quelques mot de son bavardage. En attendant j'ai bien ri sous ma julienne, et puis maintenant derrière mes lunettes.

Je vous salue, oncle, avec beaucoup d'amitié. Soyez à Dieu.

La Généreuse de la Vallée.

Vocabulaire particulier :

Tiaibout : planton de choux

Tchoulâ : petit choux pommés à feuilles lisses

Yoberlet : facétieux, plaisantins

Tocson : têtu

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 178
8 mai 1898

Lettre N° 55

Lo mois des tschevri

Nôs sons dain lo mois des tschevri,
L'sai-t-on à *Jura di Duemoine* ?
E fa qu' Tony de Calabri
D'vô l'aippar prenieuche lai poine.

To les dgens vlan être ébabi
D'savoi qu' Tony n'a p'encoué moue.
En m'coigna d'jenqu'à Va Terbi
Casi chi bîn que dain l'Aidjoue,

I n'sero pu paitschi d'l'ota
Dà tiain i m'seu cassai l'ai tieusche ;
S'les tschaimbes sentant l'vei pota,
L'estomè a bon, quoiqu'en dieusche.

I maindge encoué des coitschera
E pe di lai qu'men in djuene henne ;
Dmaindète-le en not Pierra
Ou bin, se vo vlai en sai fenne.

I pe maindgie, èvain dédjunon,
Pou l'moins sché toitschés ai pommattes,
Et pe, etto, tian è l'a bin bon
Doze en pius de ç'tü d'aitieumatte.

Tony, te n'é pe encoué fottu,
Que m'diant les dgens que vniant me vouere,
T'é le moillou couéia de tü,
Te v'encouée ouï bin des oueres.

Dain mon djuene aidge, tian ie allo
A *Bô-ch'-les-vies* voidgäi les tschievres,
Les loups venyient to pré de no.
I io ritto dschü qu'men in lievre.

Jura du dimanche No 178
8 mai 1898

Lettre patoise

Le mois des cabris

Nous sommes dans le moi des cabris
Le sait-on au *Jura du Dimanche* ?
Il faut que Tony de Calabri
Prenne la peine de vous l'apprendre.

Tous les gens vont être étonnés
De savoir que Tony n'est pas encore mort.
On me connaît jusqu'au Val Terbi
Presque aussi bien qu'en Ajoie,

Je ne suis plus parti de la maison
Depuis que je me suis cassé la cuisse ;
Si les jambes sentent le vieux pot,
L'estomac est bon, quoi qu'on en dise.

Je mange encore des quartiers de pommes séchées

Et puis du lard comme un jeune homme ;
Demandez-le à notre Pierra
Ou bien, si vous voulez, à sa femme.

Et puis manger, avant le déjeuner,
Pour le moins six gâteaux aux pommes de terre,
Et puis aussi, quand il est bien bon
Douze en plus de celui au résidu de beurre cuit

Tony, tu n'es pas encore foutu
Me disent les gens qui viennent me voir
Tu es le meilleur gaillard de tous,
Tu veux encore entendre bien des airs.

Dans mon jeune âge, quand j'allais
Dans les haies au bord des chemins pour garder les chèvres,
Les loups venaient tout près de nous.
Je leur courais dessus comme un lièvre.

Ça qui n'aivô pavou de ran,
I les prenio poi l'bout d'lai quoue,
I les viro braman longtemps,
E pe è railint tot qu'men in poue.

I prenio dalie in gros bô
E pe ie o tapo sch'lai tête,
Epré, pan, pan, ie aissanno
D'in cô de pâ c'te pete bête.

Tiain les boviaes s'fottint des côs,
I prenio le menssa d'mé rieme,
Ie o tappo schü l'dô tra côs,
E n'rèclamimpe le quaitrieme !

Tiain enne vaitsche ou b'in véla,
En rittain se cassint l'ai patte,
I l'ai raippoitscho dain l'bolla
Schmon dô, qu'men poitschrait enn baichnatte.

C'était le vei temps, ci temps-li,

Les dgerennes fesïnt des gros l'ues,
Sain dir de mente, moi Tony,
Ie en ai vu qu'men des ptés bues.

Les hennes étïnt moins mentous,
Les fennes bïn pu ménaïdgies,
Les bouebes étïnt moins ritous,
E les baichattes pu dgenties.

Tony de Calabry.

- (1) *Nous avons reçu ces vers patois au commencement d'avril, époque où ils auraient été plus d'actualité qu'aujourd'hui. Les répliques à Djannat des Biassons ayant occupé la place que nous réservons aux correspondances patoises, nous avons dû retarder la publication de Tony de Calabri qui voudra bien nous excuser.*

C'est que je n'avais peur de rien,
Je les prenais par le bout de la queue,
Je les tournais très longtemps,
Et puis ils hurlaient comme un cochon.

Je prenais ensuite un gros bâton
Et puis je leur tapais sur la tête ;
Après, pan pan, j'assommais
D'un coup de pieu cette vilaine bête.

Quand les bouviers se foutaient des coups,
Je prenais le manche de mon fouet,
Je leur tapais trois coups sur le dos,
Ils ne réclamaient pas le quatrième !

Quand une vache ou bien un veau,
Se cassaient la patte en courant,
Je les rapportais dans l'étable
Sur mon dos, comme on porterait une jeune fille

C'était le vieux temps, ce temps-là,
Les poules faisaient de gros oeufs,
Sans dire de mensonges, moi Tony,
J'en ai vu comme des petits bœufs.

Les hommes étaient moins menteurs,
Les femmes bien plus économes,
Les garçons étaient moins coureurs
Et les filles plus gentilles.

Antoine de Calabri

(1) Nous avons reçu ces vers patois au commencement d'avril, époque où ils auraient été plus d'actualité qu'aujourd'hui. Les répliques à Djannat des Biassons ayant occupé la place que nous réservons aux correspondances patoises, nous avons dû retarder la publication de Tony de Calabri qui voudra bien nous excuser.

Vocabulaire particulier :

Coitschera : quartiers de pomme séchée
Aitieumatte : résidu de beurre cuit
A Bô-ch'-les-vies : dans les haies bordant les chemins

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 179
15 mai 1898

Lettre N° 56

LETTRE PATOISE

Kmânvôron, le dieche de mai.

Messieurs Djainpiere & C^{ie},

Ai me l'avai bin dit, le père Djanna, qu'ai m'airiveraie maleur de yaivoi réponju. Coli n'ai piepe trinnaie longtan. – Yavo anpaquetaie mes paipies de baron po les anvie examinaie an Djanna, po qu'ai voyeuche qu'el étin bons. – Main voili qu'an ailumain mai pipe, y léche tchoir mon allumette dechu, èpe le fue s'y pran. – Y m'ai ran poyu savaie. – Vo peute craire, dinle atie de veye, s'el ai flambaie ! – Pan ! qu'y me diai, le baron à Diaile ! me revoili colas qm'an devain. – Ai l'aivai bin dit, lo Chir. – Ma foi, tain pé ! – Po s'en reconsolaie Djanna adré piaintaie les tiaibous de lai Djenerouse, que le ravouéterai en maindjain des biassons. – An dit que les peté services maintenian l'aimitie. – Da que yairiaie

ène métchainne langue, yai bon tiure, èpe y ne yo veu pe de mâ,
an ces dou bons veyes, bin à contrère. – Djanna nos ai dit note
nitie, el ai aivu lai sinne ; motchan no, èpe n’an pailan pu.

Colas de Kmânvôron.

Jura du dimanche No 179
15 mai 1898

Lettre patoise

Commonvoudra, le dix mai.

Messieurs Jean-Pierre et compagnie,

Il me l’avait bien dit, le père Petit-Jean, qu’il m’arriverait malheur de lui avoir répondu. Cela n’a pas traîné longtemps. – J’avais empaqueté mes papiers de baron pour les envoyer à Petit-Jean afin qu’il les examine, et qu’il voie qu’ils étaient bons.- Mais voilà qu’en allumant ma pipe, je laisse tomber mon allumette dessus et le feu s’y mit. – Je n’ai rien pu sauver.- Vous pouvez croire si elles ont flambé, des choses aussi vieilles ! – Pan, que je me dis, le baron au diable ! me revoilà Nicolas comme avant. - Il l’avait bien dit le monsieur. – Ma foi tant pis ! – Pour s’en consoler à nouveau Petit-Jean ira planter les plantons de choux de la Généreuse qui le regardera en mangeant des poires sauvages. – On dit que les petits services maintiennent l’amitié. – Quand bien même j’aurais une mauvaise langue, j’ai bon cœur, et puis je ne leur veux pas de mal à ces deux bons vieux, bien au contraire. – Petit-Jean nous a rembarré, il l’a été ; mouchons-nous, et puis n’en parlons plus.

Nicolas de Commonvoudra

Vocabulaire particulier :

Kmânvôron : comme on voudra

dire sai nique : dire son fait, remettre en place, rembarrer

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 180
22 mai 1898

Lettre N° 57

LETTRE PATOISE

L'impôt chu les véyes bouebes

Mes Aimis di patois,

Ai fa qui venieuche vô raicontaie in idé que mâ pessaie poi lai caboche. Si vô voite qu'en poueïeuche en faire atie, vô m'le dirai. Voici l'aiffaire : Quas que vô dirin d'enne taxe chu les véyes bouebes ? Non d'mai cape, ai m'senne que nos députés, en piaice que d'allaie ai Berne pou s'gremouennaie oubin augmentaie ios djouénaies, pouérins bin s'occupaie d'çoli. Si aivô atie ai ios commaindaie, i ios diro d'se botaie tu en laifoi pou rédidjie c'te loi, aipeu c'tu qu'airai lai moyioue taiciatte l'échpliquerai ai Berne.

En pouérai botaie lai même taxe pou to l'canton, oubin léchie les communes libre de lai fixaie qu'men ça pou les tchins. Main, non d'mai cape, ai farai fixaie l'maximum d'lai taxe,

pouéche que ai ié des communes que pouérin en abusaie. Touedje d'airré mon idé, aivo l'airdjent de lai taxe chu les véyes bouebes, en aitchetrai des paissats aipeu des breçattes es pouéres djens. Non d'mai cape, ai ien é que pouérin raielaie main to l'monde (exceptaie les veyes bouebes) dirai qu'ça juste. Chito qu'en bote le pie feu en les voi que s'moquan d'ces quain d'lai misère, aipeu en fain en craire de tote les souetches es baiechattes. I en couénia iun que, tiain ai vai vé enne féye, aipeu qu'elle paille de mairiaidje, ai i promâ que si ai faie braman des pommes de tiere, ai vlan s'mairiaie airré lai Saint Maitchin. L'erba tiain lai baiechatte i raipeule ço qu'ai ié promis, ai répon qu'ai n'en aipe faie. Qu'men as que Çoli vai que vô n'en aipe faie, dit-éye, to l'monde en é braman ? Y n'en piante pe, qu'ai répon. Ebîn voili qu'men son tu les véyes bouebes. Non d'mai cape, i vouéro bîn enne fois savoi pouquoi ai son bon, i crai qui sero conten d'meuri.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 180
22 mai 1898

Lettre patoise

L'impôt sur les vieux garçons

Mes Amis du patois,

Il faut que je vienne vous raconter une idée qui m'est passée par la tête. Si vous voyez que l'on peut faire quelque chose, vous me le direz. Voici l'affaire : Qu'est-ce que vous diriez d'une taxe sur les vieux garçons ? Nom de ma cape, il me semble que nos députés, au lieu d'aller à Berne pour se disputer ou pour augmenter leurs journées, pourraient bien s'occuper de cela. Si j'avais quelque chose à leur commander, je leur dirais de se rassembler pour rédiger cette loi et celui qui aurait le meilleur bagout l'expliquerait à Berne.

On pourrait mettre la même taxe pour le canton, ou laisser les communes libres de la fixer, comme c'est pour les chiens. Mais, nom de ma cape, il faudrait fixer le maximum de la taxe, parce qu'il y a des communes qui pourraient en abuser. Toujours d'après mon idée, avec l'argent de la taxe sur les vieux garçons, on achèterait des langes et des berceaux aux pauvres gens. Nom de la cape, il y en a qui pourraient crier, mais tout le monde (excepté les vieux garçons) dirait que c'est juste. Dès qu'on met le pied dehors, on les voit qui se moquent de ceux qui ont de la misère, et ils en font croire de toutes les sortes aux filles. J'en connais un qui, quand il va vers une fille et qu'elle parle de mariage, il lui promet que si il fait beaucoup

de pommes de terre, ils se marieront après la Saint Martin. A l'automne, quand la fille lui rappelle ce qu'il a promis, il répond qu'il n'en a pas fait. « Comment se fait-il que vous n'en avez pas fait, dit-elle. Tout le monde en a beaucoup ! – Je n'en plante pas, lui répond-il » Eh bien voilà comme sont tous les vieux garçons. Nom de ma cape, je voudrais bien savoir une fois à quoi ils sont bons, je crois que je serais content de mourir.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

taiciatte : mot à mot « ticlette », c'est-à-dire « baratin », « bagout », « facilité à parler »

Traduit en français par François Busser

Jura du dimanche No 181
29 mai 1898

Lettre N° 58

LETTRE PATOISE

Monsieur Djeanpiere des Mentés,

Vo n'daite pe bïn vos être creuyie lai caboche pou trovaie c'te taxe chu les véyes bouebes. To l'ten d'mai vie i en aie oueï pailaie. Main ço qui ai achi oueï ça cé que son mairiai dire : Si éto bouebe i n'me mairiero pu. Puisque vo aimaie les hiechtoires en voici ienne en vot aidrasse.

Ai i aivaie enne fois ïn rnaie qu'aivaie aivu lai coue copaie dain enne traïpe. Qu'men ai l'étai djalou de vouere les atres qu'aivïn encoué lai iotre, dain enne réunion de rnaie ai io proposé qu'ai derrïn tu lai copaie, que çoli n'fesaie ranque de les embétaie. In malïn d'lai rotte prenié toconten lai pairole, aipeu dié qu'ai l'étïn bïn d'son idé main qu'ai derrai se rvirie pou vouere qu'men

ai l'étai. Tiain ai voyenne d'lai maniere qu'ai l'étai airandjie ai s'botenne tu a rire, aipeu ai decidenne de d'moueraie qu'men ai l'etîn. Ebin Djeanpiere faite vo ai couéniatre aipeu si en voi que vos éte chi heureu en ménaidje que l'ave en venieuche en lai gouerdje, ébîn en pouérai piaintaie des pommes de tiere.

En aitendain l'piaigi d'vos couéniatre, i vo serre lai main.

Djoset des pommes de tiere.

Jura du dimanche N° 181
29 mai 1898

Lettre patoise

Monsieur Jean-Pierre des Mensonges,

Vous ne devez pas vous être bien creusé la tête pour trouver cette taxe sur les vieux garçons. Tout le temps de ma vie, j'en ai entendu parler. Mais ce que j'ai aussi entendu c'est ceux qui sont mariés dire : « Si j'étais garçon je ne me marierais plus ». Puisque vous aimez les histoires en voici une à votre adresse.

Il y avait une fois un renard qui avait eu la queue coupée dans un piège. Comme il était jaloux de voir les autres qui avaient encore la leur, dans une réunion de renards, il leur a proposé qu'ils devraient tous la couper, que cela ne faisait que les embêter. Un malin du groupe prit tout de suite la parole et dit qu'il était bien de son idée, mais qu'il devrait se retourner pour voir comment il était. Quand ils virent la façon dont il était arrangé, ils se mirent tous à rire et décidèrent de rester comme ils étaient. Eh bien Jean-Pierre, faites-vous connaître et si on voit que vous êtes si heureux en ménage que l'eau en vienne à la bouche, eh bien on pourra planter des pommes de terre.

En attendant le plaisir de vous connaître, je vous serre la main.

Traduit en français par François Busser

Jura du dimanche No 182
5 juin 1898

Lettre N° 59

PROVERBE PATOIS

En piaice de raicontai des babioles, i vo veu raipelai in proverbe que mon père no diai bin sevan tiain nos étin djuenes.

Le voici. *Enne fenne poitche pu feu din son devintrie qu'in henne ne raïmoine aivo son tchie.*

Ai sanne que çoli ne se pepe ; main to de maima ça dinche. In henne traivaye, ai cultivate, yinme, fourdje, tchaipuge, rabote, coud, ou atre chose ; è chue di maitin a soi, bin sevan, di soi a maitin, é diaingne to pien, les sous pieuvan din sai majon, è vand bêtes, biai, pommes é pommes de tiere, ou bin reci l'airdjent de son traivaye, - *è raimoime aivo son tchie.*

Sai fenne ai l'ota nai pu ran qu'ai djouy de tot çoli aipeu ai le ménaidjïe. Le faité-ye aidé ? Nian, bin sevan, elle aitchete des bogries, de l'ordieu, pou lé è ses affins, elle poitche feu dain son

devintrie. Elle mindge en catchatte des bonbons, de lai paitisserie, des confitures. Elle invite des vaigines, ai schlappai in po de café, elle revait tchie yo ; *elle yo poitche ço qu'ai n'impe*, ça da li qu'a veni le proverbe. Elle vai aidé pu loin ; elle se bote a thé, an lai biere, a vin, en lai gotte, elle ne fai pu ran, le ménaidge a runnai, elle ai to poitchai feu din son devintrie. E y é ancoi bin des âtres manieres de poitchai feu ; des cos que l'henne s'y botte aito. Se an demoire a yié trop longtemps, se an néglige quoi que ce sait, se an léche les moubïes an lai pieudge, se an ne les timpe en bon état, se an léche les bêtes din le feumie, se an boi lai gotte, se an se soule, se an pie son temps ai enfue sai pipe, se an s'étofe aivo lai feumiere, se an baiye son airdjent pou atie de chi inutile aipe de chi crouye que di touba ou de lai gotte, an poitche encoi feu din son devintrie. Vo voite que mon père aivai réjon. An ne raimoine diaire de co don l'annai aivo in tchie, main bin sevan an poitche feu din son devintrie.

Jura du dimanche N° 182
5 juin 1898

Proverbe patois

Au lieu de raconter des petits riens, je veux vous rappeler un proverbe que mon père nous disait bien souvent quand nous étions jeunes.

Le voici : *Une femme emporte plus dans son tablier qu'un homme ne ramène avec sa voiture.*

Il semble que cela ne se peut pas, mais tout de même, c'est ainsi. Un homme travaille, il cultive, lime, forge, charpente, rabote, coud ou autre chose : il sue du matin au soir, bien souvent du soir au matin, il gagne beaucoup, l'argent pleut dans sa maison, il vend bêtes, blé, pommes de terre, ou reçoit l'argent de son travail, *il ramène avec sa voiture.*

Sa femme à la maison n'a plus qu'à jouir de tout cela et à le ménager. Le fait-elle toujours ? Non, bien souvent elle achète de vilaines choses, de la vanité, pour elle et ses enfants, qu'elle emporte dans son tablier. Elle ménage en cachette les bonbons, de la pâtisserie, des confitures. Elle invite des voisines à boire un peu de café, elle retourne chez elles ; *elle leur porte ce qu'elles n'ont pas*, c'est de là qu'est venu le proverbe. Elle va toujours plus loin ; elle se met au thé, à la bière, au vin, à la goutte, elle ne fait plus rien, le ménage est ruiné, elle a tout emporté dans son tablier. Il y a encore bien d'autres manières d'emporter ; parfois l'homme s'y met aussi. Si on reste au lit trop longtemps, si on néglige quoi que ce soit, si on laisse les meubles à la pluie, si on ne les tient pas en bon état, si on

laisse les bêtes dans le fumier, si l'on boit la goutte, si on s'enivre, si on perd son temps à allumer sa pipe, si on s'étouffe avec la fumée, si on donne son argent pour quelque chose d'aussi inutile et aussi mauvais que du tabac ou de la goutte, on emporte encore dans son tablier. Vous voyez que mon père avait raison. On ramène rarement dans l'année avec une voiture, mais bien souvent on emporte dans son tablier.

Vocabulaire particulier :

Poétchaie feû dains son dvaintrie : emporter dans son tablier, dilapider, vilipender (en Suisse)

Traduit en français par François Busser

Jura du dimanche No 183
12 juin 1898

Lettre N° 60

LETTRE PATOISE

An çi Djanpiere des Mentés,

Bogre, Djeanpiere, vo n'vo mouétchiete pe di pie. Enne taxe chu les véyes bouebes ! In atre co vo velai d'maindaie lai museliere !! Djoset des pommes de tiere é bïn régeon d'vo rbotaie en vot piaice. Main ai rébie les belles-mères, qu'an fain tain é djëndres que çoli frai ai drassie l'poi chu lai tête de vote véye Dodli. I veu aito vo dire mai ptéte hichtoire.

Ai ié quéque ten, ïn duemouenne, en lai masse, lo préte de not velaidje, en pradjain de l'atre monde, dié que an s'velaie tu rtrovaie en pairaidi. Ai i aivaie droi en lai masse ïn henne que sai belle-mère étai moue, ai i aivaie heu djoués. En paitchain ai l'airâte lo préte pou i demaindaie si ai vlaie achi rtrovaie sai

belle-mère en pairaidi. Bîn chur, dié lo prôte. Ailairme ! fesé ci pouere henne, si elle pouéïaie pie ressucitaie tiain i meuriraie ! Que dite-vo d'çoli ? Encoué ïn mo pou fini. Asque les fennes son bîn chi djenties ? si ai bouenne mémoire, qu'men asque vo éte aivu rci poi lai vôtre en rveniain de l'exchposition de Gnaive ? Ebîn pou n'pe aivoi pavou des belles-mères, aipeu qu'mai fenne ne m'tireuche pe l'poi qu'men lai vôtre vos é fai, i veu d'moueraie veye bouebe.

Ci Jules do l'bô.

Jura du dimanche N° 183
12 juin 1898

Lettre patoise

A Jean-Pierre des Mensonges,

Bougre, Jean-Pierre, vous ne vous mouchez pas du pied. Une taxe sur les vieux garçons ! Une autre fois, vous voulez demander la muselière. Joseph des Pommes de terre a bien raison de vous remettre à votre place. Mais il oublie les belles-mères qui en font tant aux gendres que cela ferait dresser le poil sur la tête de votre vieux Joseph (Dodli). Je veux aussi vous dire ma petite histoire.

Il y a quelque temps, un dimanche à la messe, le prêtre de notre village, en prêchant de l'autre monde, disait qu'on voulait tous se retrouver au paradis. Il y avait justement à la messe, un homme dont la belle-mère était morte il y avait huit jours. En partant, il arrête le prêtre pour lui demander s'il voulait aussi retrouver sa belle-mère en paradis. Bien sûr, dit le prêtre. Hélas ! fit ce pauvre homme, si elle pouvait seulement ressusciter quand je mourrai ! Que dites-vous de cela ? Encore un mot pour finir. Est-ce que les femmes sont bien si gentilles ? Si j'ai bonne mémoire, comment est-ce que vous avez été reçu par la vôtre en rentrant de l'exposition de Genève. Eh bien pour ne pas avoir peur des belles-mères et pour

que ma femme ne me tire pas par les cheveux, comme la vôtre vous a fait, je veux rester vieux garçon.

Ce Jules sous le bois

Vocabulaire particulier :

quéque ten : quelque temps

ailairme : hélas

Traduit en français par Élisabeth Décloux

Jura du dimanche No 184
19 juin 1898

Lettre N° 61

LETTRE PATOISE

Voici longtemps qu'i ô et qui yé des lattres patoises dain le *Jura di Duemouenne*. Taintôt ça de l'aidjolat, taintôt ça di vadais, main de çy bon véye patois de lai montaigne, niun n'en paile in mot. Ça pô çoli qui réclame in petét carrè dain votre gaizette po vos envie de temps ai âtre in pô de notre langaidge di pays des pives. Y prétend que notre patois â aisse bé (achi bé, dirait in aidjolat) que les âtres, ce se n'a pu. Pou entrai en maitiere, i vo dirai qu'ai fait le pu bé temps di monde en lai montaigne. En dirait qu'en â à bon temps. Ê peu nô no moquant de ceux que noyant dain les brussalles. Ai n'y ai pouen de noi ; en se dit : ça d'ai notre toué. Ai n'a pouen djeuste que çeu çait aidé les mêmes

qu'ayïnt tô ai peu nô de lai noi djenque enson lai tête. Aitôt i me propose, çe le temps çe maintïnt de pientai des orangers et des melons à moi d'aivri. Les Aidjolats et peu les Vadais nos fain bin lai concurraince aivô lu môtres. Moi, po me r'payïe, i veut i faire concurraince aivô mes fruts ; tain pé pô les djaloux,

Victor le brise fenêtres.

Cette lettre a dû nous être envoyée en hiver, alors que la température à la Montagne était extraordinairement belle.

[N.B. : même lettre que le N° 165 du 6 février 1898, avec quelques corrections typographiques (pon > pouen ; ai > et ; ce >çe...)]

Jura du dimanche N° 184
19 juin 1898

Lettre patoise

Voici longtemps que j'entends et que je lis des lettres patoises dans le *Jura du Dimanche*. Tantôt, c'est du patois d'Ajoie, tantôt c'est celui de la Vallée de Delémont, mais de ce bon patois de la Montagne, personne n'en parle un mot. C'est pour cela que je réclame un petit carré dans votre gazette pour vous envoyer de temps à autre un peu de notre langage du pays des pives. Je prétends que notre patois est aussi beau, (aussi beau, dirait un Ajoulot) que les autres, sinon davantage. Pour entrer en matière, je vous dirai qu'il fait le plus beau temps du monde à la montagne. On dirait qu'on est au printemps. Et puis nous nous moquons de ceux qui noient dans les brouillards. Il n'y a pas de neige, on se dit : ça doit être notre tour. Il n'est point juste que ce soient toujours les mêmes qui aient tout et puis nous de la neige jusqu'au dessus de la tête. Aussi je me propose, si le temps se maintient, de planter des orangers et des melons au mois d'avril. Les Ajoulots et les Vâdais nous font bien de la concurrence avec leurs montres. Moi, pour me « repayer », je veux faire la concurrence avec mes fruits ; tant pis pour les jaloux.

Victor le brise fenêtres

Vocabulaire particulier :

â bon temps : au printemps
aisselle (aux Franches-Montagnes) : aussi
achi (en Ajoie) : aussi
pouen = pe (p') : pas, aux F.-M.
aivô lu môtres : avec leurs montres

Traduit en français par Élisabeth Décloux

Jura du dimanche No 186
3 juillet 1898

Lettre N° 62

LETTRE PATOISE

Kmânvoron le 30 juin 1898.

Ai propos de mairiaidge.

Derierement an on dischcutaie dain le *Jura di Duemoine* lai queschtion des veyes bouebes. Fâ té se mairiaie ou non ? Çà in pô malaigie ai trantchie. Ço qu'an m'on raicontaie éne fois poérait vos aidie.

In djoué, m'onté dit, è zi meuré tra individus en même temps, que se présentenne an lai pouetche di pairaidis. St-Piere diai a premie : dain qué condition ai vos vétiu ? I yétô ancoué

bouebe . – Eh bin, mon cher, vos ne serin diaire être na ; allaie péçaie quéque temps an purgatoire. – Aipe vo, le second ? – I seut aivu mairiaie, mai fanne vit encoué. – Oh bin, mon aimi, vos peutes antraie tot de cheute, pisque vos daites aivoie faie vote purgatoire chu lai tiere.

An voyain çoli le tragieme se frotaie les mains ; ai se dépadgé de dire an St-Piere : Y seut aivu mairiaie, achi, moi ; y zi seut minme aivu doues fois. – Ah ! fesé St-Piere : eh bïn, mon pouere hanne, vos sairais que no ne prenian pè de fôs an pairaidi. – Aipe ai youegé lai pouetche !

Vos ferais mintenain qm'an vos vouerais.

Colas de Kmânvôron.

Dans le prochain numéro, nous publierons une lettre patoise de Djeanpiere des Mantes.

Jura du dimanche N° 186
3 juillet 1898

Lettre patoise

Commonvoudra le 30 juin 1898.

A propos de mariage.

Dernièrement on discutait dans le *Jura du Dimanche* la question des vieux garçons. Faut-il se marier ou non ? C'est un peu difficile à trancher. Ce qu'on m'a raconté une fois pourrait vous aider.

Un jour, m'a-t-on dit, il mourut trois individus en même temps, qui se présentèrent à la porte du paradis. Saint-Pierre dit au premier : dans quelle condition vous avez vécu ? J'étais encore garçon. – Eh bien, mon cher, vous ne sauriez être là ; allez passez quelque temps au purgatoire. – Et puis vous, le second ? – J'ai été marié, ma femme vit encore. – Oh bien, mon ami, vous pouvez entrer tout de suite, parce que vous devez avoir fait votre purgatoire sur terre.

En voyant cela, le troisième se frottait les mains ; il se dépêcha de dire à St-Pierre : J'ai été marié, aussi moi ; j'y ai même été deux fois.- Ah ! fit St-Pierre : eh bien, mon pauvre homme, vous saurez qu'on ne prend pas de fous au paradis. – Et puis, il ferma la porte !
Vous ferez maintenant comme vous voudrez.

Nicolas de Commonvoudra

Dans le prochain numéro, nous publierons une lettre de Jean-Pierre des Mensonges.

Vocabulaire particulier :

zi (élément superfétatoire) : pour y
na : là, ici
youegeaie : fermer

Traduit en français par Elizabeth Décloux

Jura du dimanche No 187
10 juillet 1898

Lettre N° 63

LETTRE PATOISE

I ai faie atïe de bé, de d'maindaie enne taxe chu les véyes bouebes. I airo meu faie de faire i sai bïn quoi. Mai fenne airai rlavaie mai tiulatte, aipeu en n'en paileraï pu. Non d'mai cape, ça touedje lai même tchöse. Tiain en fie enne piere dain enne rotte de boéret, ça stu qu'en aitraipe que raile. Main ai parai qu'mai piere en é aitraipaie pu d'ïun. Le premie vouérai qui m'feseuche ai couéniatre. I n'y pense diaire. I n'sero pu païtchi feu d'lotâ sain que les veyes bouebes me tieureuchïn des régeons. In atre é pavou des belles mères. Non d'mai cape ai n'fâ pu diaire savoi quoi dire. Asque ai n'y épe prou d'baichattes que nain pu

d'poirent. Ai pelle oncoué des fennes que son ïmpô vive. Main Jules, ça les moyoue, ça cé qu'ain l'moyou tieur. Ci paichifeu not tchai étai allaie botaie bé sai tiulatte dain enne piaice de caratte que mai fenne veniaie d'vengniè. Elle a veni chi graingne qu'elle lé aitraipaie, aipeu elle ié copaie l'cô. Ebïn, ço que prouve son bon tieur, dieche menutes aipré, ai foueche que çoli y fesaie d'lai pouenne d'avoï faie di mâ en c'te pouere bête de tchai, elle pueraie achi foue que tain nos ain entairaie not premie. I vo diraie pou fini que tain l'*Jura di Duemouenne* é publiaie mai lattre contre les véyes bouebes, i ai oueï enne rotte d'hennes que pellin d'çoli. Poidé, diai iun, ci Djeanpiere des Mentés n'a diaire malin de n'pe savoi pouquoi son bon les véyes bouebes. To l'monde saie bïn quai n'son ran bon que pou allaie feunè roses et botons, pouéche que ça qu'men en di : les véyes bouebes ça quasi tu des... (i nouegero dire qu'men ai lé di) ça quasi tu des... véyes bouebes, ça to dire.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 187
10 juillet 1898

Lettre patoise

J'ai fait quelque chose de beau, de demander une taxe sur les vieux garçons. J'aurais mieux fait de faire je sais bien quoi. Ma femme aurait relavé ma culotte, et on n'en parlerait plus. Nom de ma cape, c'est toujours la même chose. Quand on jette une pierre dans une mare à canards, c'est celui qu'on attrape qui crie. Mais il paraît que ma pierre en a attrapé plus d'un. Le premier voudrait que je me fasse connaître, je n'y pense guère. Je ne saurais plus partir de la maison sans que les vieux garçons me cherchent des misères. Un autre a peur des belles-mères. Nom de ma cape, il ne faut guère savoir quoi dire. Est-ce qu'il n'y a pas assez de filles qui n'ont plus de parents ? On parle encore des femmes qui sont un peu vives. Mais Jules, ce sont les meilleures, ce sont elles qui ont le meilleur cœur. Ce printemps, notre chat est allé baisser (déféquer) sa culotte dans une place de carottes que ma femme venait de semer. Elle est devenue si fâchée qu'elle l'a attrapé et puis elle lui a coupé le cou. Et bien, ce

qui prouve son bon cœur, dix minutes plus tard, tellement cela lui faisait de la peine d'avoir fait du mal à cette pauvre bête de chat, elle pleurait aussi fort que quand nous avons enterré notre premier. Je vous dirai pour finir que quand le *Jura du Dimanche* a publié ma lettre contre les vieux garçons, j'ai entendu tout un groupe d'hommes qui parlaient de cela. Pardi, disait l'un, ce Jean-Pierre des Mensonges n'est guère malin de ne pas savoir pourquoi sont bons les vieux garçons. Tout le monde sait bien qu'ils ne sont bons que pour aller flaire les roses et les boutons (courir le guilledou). C'est aussi pour cela que l'on dit : les vieux garçons c'est presque tous des ... (je n'ose pas dire comment il a dit) c'est presque tous des ... vieux garçons, c'est tout dire.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Botaie bé sai tiulatte : déféquer

Feûnaie (ou feunaie) roses (ou rôjes) et botons : courir le guilledou

Jura du dimanche No 192
14 août 1898

Lettre N° 64

LETTRE PATOISE

Derierement i ai mouennaie enne djeneusse a bouetchie, Dain enne petéte velle qui n'veupe dire le nom, i vô dirai pouquoi en lai fin d'mai lattre. Qu'men i aivo in grand poi i seu allaie tchie in perruque pou m'le faire ai copaie, ça in aiprenti que mé nantayie lai tête, pouéche que l'patron veniaie touedje ravouétié si ai fsaie bin, ditan quai m'copaie l'poi, voili in henne que vin et que qu'mence ai djasaie aivo l'patron, tian to din cō ai i di voici in bon véye que vin s'faire ai raisaie, ça vrai di l'perruque, ébin s'te ve i pairi qui n'le raise ranque d'enne san, aipeu que ai n'veupe velai

qui finécheuche. Çoli ia, qu'asque en veu pairiai ? In tchavé d'Nuetchété que nos adrain boire tchie lai vave Prête de lai *Pomme d'Oue*. Voili qu'ci bon véye entre, le perruque l'savouenne et l'raise en lai moitie, aipré d'çoli ai vai dain enne tchambre, aipeu r'vîn aivo in tchaplât, se bote vé lai fnêtre et faie de c'tu que praïaie. Tiain ci véye et trovaie l'temp grand ai se rvire en diain : quasque vo faite que vo n'finite pe d'me raisaie ? Vouétie, di perruque, voici quéque temps que tiain i raise quéqu'un, ai m'vîn touedje les envies di copaie l'cô, ça pouquoi i seu oblidjie d'praïe djuque tiain çoli s'pesse in po, main diété en i rvirain dou gros œuïes daque çoli n'se pesse pe i veu essayie de fini. Tiain ci pouere véye lé vu allaie contre lu aivo son raisou, lai pavou lé pri, ai l'aitraipe in paisat quai i aivaie botaie atoué di co, le tchaimpe en mé lai tchambre et s'en fu qu'men si ai l'aivaie aivu l'diaile en ses trouses. Vo comprente pouquoi i n'veupe dire dain qué velle çoli ça pessaie, pouéche que si en l'coueniéchaie çoli pouerai faire di toue en ci perruque.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 192
14 août 1898

Lettre patoise

Dernièrement j'ai conduit une génisse au boucher dans une petite ville dont je ne veux pas vous dire le nom, je vous dirai pourquoi à la fin de ma lettre. Comme j'avais les cheveux très longs, je suis allé chez le coiffeur, pour me les faire couper, c'est un apprenti qui m'a nettoyé la tête, mais le patron venait toujours regarder s'il faisait bien. Pendant qu'il me coupait les cheveux, voilà un homme qui vient et qui commence à parler avec le patron, quand tout à coup, il dit : voici un vieux qui vient se faire raser, c'est vrai dit le coiffeur, et bien, si tu veux, je parie que je ne le rase que d'un seul côté, et qu'il ne voudra pas que je finisse de le raser. C'est cela, qu'est-ce qu'on parie ? Un demi de Neuchâtel que nous irons boire chez la veuve Prête de la Pomme d'Or. Voilà que ce bon vieux entre, le coiffeur le

savonne et le rase à moitié. Après cela, il va dans une chambre, et puis revient avec un chapelet, se met à la fenêtre et fait semblant de prier . Quand le vieux trouve le temps long, il se retourne et dit : que faites-vous que vous ne finissez pas de me raser ? Voyez-vous, dit le coiffeur, voici quelque temps lorsque je rase quelqu'un, j'ai toujours envie de lui couper le cou, c'est pour cela que je suis obligé de prier jusqu'à ce que cela passe un peu, mais dit-il en lui tournant deux gros yeux, si cela ne passe pas, j'essaierai de finir de vous raser. Quand le pauvre vieux le voit arriver contre lui avec son rasoir, la peur le prend, il attrape la serviette qu'il lui avait mise autour du cou, la jette au milieu de la chambre et s'enfuit comme s'il avait le diable à ses trousses. Vous comprenez pourquoi je ne veux pas dire dans quelle ville cela s'est passé. Si on le savait, cela pourrait faire du tort à ce coiffeur.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

perruque : coiffeur

paisat : serviette

nantayie lai tête : raser

Traduit en français par Marc Monnin

Jura du dimanche No 195
4 septembre 1898

Lettre N° 65

LETTRE PATOISE

Mon aimi *Jura di Duemoinne*,

Qu'ace que sont deveni tu cé qu'écriïn an patois cian devain ? Les Pierra, les Djanna, les Djosai, etc., tot çoli sa predju ? Ai ne yé pu niun ? Mainme in cō les fannes s'y botin ! Mitenain pu ran ! In fue de tcheneveuyes, quoi ! Da tiain ai se sont pris de bac ansouenne, çoli n'a pu allaie. E ne sont pe raucunous, dïinté ; y crait que chié ; ai bofan. Ça dannaidge,

main çoli ne poyè pe manquaie. Tiain quécun a pouétchaie de bouenne velantaie, èpe qu'an y flanque chu le naie, bin entendu, ai ne vin pe contan.

Allons, allons, po faire ai péçaie in po ces tchouerés, y vos veux dire comme yaie fait po tchoisi enne fanne. Ça enne recette que peut être utile an d'atres achi.

Donc yaivo envie de me mairiaie, èpe yalo à lôvre. Ai yen aivaie trâ que me piaijîn, èpe y ne saivo pe laiquèle pare. Y raicontai mon ambairais an mai mémé, que me diai : Ecoute, mon fê, tiain an s'â trompaie dain s'taiffaire li, çâ po longtemps. Ai fâ pare ses précâtions. Devain que de tchoisi, ai les fâ botaie an l'épreuve. – Eh q'ment faire ? mémé – Eh bin, mon fê, invite les trâ yenne aipré l'âtre ai nonnaie, tschie nôs, èpe te yo bayeré di fromaidge. Y veus être li ; tiain ce serai fini, y te diraie mon aivi.

Y fessai q'ment mai mémé m'aivaie dit. – Lai premiere, lai Maidiy, fesé enne grosse palure aivo lai couenne ; lai seconde, lai Diaifine, maindgé in gros mouéchê, lai couanne aivô ; lai tragieme, lai Lison palai le fromaidge mince, èpe ne mavié ran.

Ai pe, mémé, qu'an dites-vô mitenain ? qu'y y dié. – Eh bin, mon fê, prends lai Lison. Lai Maidiy, ça enne mâviouse ; lai Diaifine, ça enne boérouse ; lai Lison, s'â môtraie prôpre èpe réservaie ; voili. – Mémé, y vô veux craire. – Y l'ai crayu, ça po çoli que yaie enne fanne q'men ai n'yan ai pe traze an lai dozaine.

Colas de Kmânvoron.

Jura du dimanche N° 195
4 septembre 1898

Lettre patoise

Mon ami *Jura du Dimanche*,

Que sont devenus ceux qui auparavant écrivaient en patois ? les Pierre, les Jeannot, les Joseph, etc. tout cela s'est perdu ? Il n'y a plus personne ? Même une fois, les femmes s'y étaient mises ! Maintenant plus rien ! Un feu de chèvrefeuille, quoi ! Depuis qu'ils se sont pris de bec ensemble, cela n'est plus allé. Et ils ne sont pas rancuniers, disent-ils ; je crois que si ; ils bluffent. Cela est dommage, mais cela ne pouvait pas manquer. Quand quelqu'un est porté de bonne volonté, et qu'on lui flanque sur le nez, bien entendu, il n'est pas content.

Allons, allons, pour faire passer un peu ces tracasseries, je vais vous dire comment j'ai fait pour choisir une femme. C'est une recette qui peut être utile à d'autres aussi.

Donc, j'avais envie de me marier et j'allais à la veillée. Il y en avait trois qui me plaisaient et je ne savais pas laquelle prendre. J'ai raconté mon embarras à ma grand-mère qui m'a dit : Écoute, mon fils, dans ces affaires-là, quand on s'est trompé, c'est pour longtemps. Il faut prendre des précautions. Avant de les choisir, il faut les mettre à l'épreuve. – Eh, alors comment faire gand-maman ? Et bien, mon fils, invite-les les trois l'une après l'autre à dîner chez nous. Et puis tu leur donneras du fromage ; je serai là ; et quand cela sera fini, je te donnerai mon avis.

J'ai fait comme ma grand-mère m'avait dit. – La première, la Madeleine, faisait une couenne très épaisse ; la seconde, la Delphine en mangeait un gros morceau, avec la couenne ; la troisième, la Lison pela une couenne très fine, sans rien gâter.

Et puis, grand-mère, qu'en dites-vous maintenant ? lui dis-je. – Eh bien mon fils, prends la Lison. La Madeleine, c'est une gâcheuse ; la Delphine, c'est une gourmande ; la Lison s'est montrée propre et réservée ; voilà mon avis. – Grand-mère, je veux vous croire. Je l'ai crue, c'est pour cela que j'ai une femme comme il n'y en a pas treize à la douzaine.

Nicolas de Commonvoudra

Vocabulaire particulier :

lai veillée : fréquenter

Traduit en français par Marc Monnin

Jura du dimanche No 197
18 septembre 1898

Lettre N° 66

LETTRE PATOISE

Djeanpiere des Mentés a quasi aivu fotu. Achi da tiain i seu oblidjie de dmouéraie a ié i aie aivu l'temps de pensaie en bïn des souetches d'aiffaires et mon accident mé raipiaie c'té que nos raicontaie ci véye Dodli.

Enne fois quai l'étaie allaie es slége a bô, ai l'a tchoué aiva l'slégie. Qu'men ai i aivaie des croçons do ci slégie, ai ian é iün que i péssé tot outre le pie. Ai n'poueïe ran faire que d'pare son couté pou l'copaie dvédo di pie, aipeu ai s'en rvenié dïnli a l'ota, ai

feu oblidge d'pare in maiché pou l'tcheussie feu. Ai i aivaie in pchu quai i pessaie enne tchaindelle de chu, ébin heu djoué aipré ai l'étaï voiri ; amoin ai nos lé aichurie main, non d'mai cape, en vos raicontain l'hichtoire de ci véye Dodli, i voi qui rébie de vos dire pouquoi i seu quasi aivu usaie.

Duemoenne pessaie mai fenne me di : « Djeanpiere te dairo bin allaie tieudre des bloueches pou faire in toutché. » I prend enne crate et enne étchiele aipeu i vai. Tiain i seu aivu enson mon étchiele voili in feuché que casse et i vin a dos en mé not voirdjie. Ai lé faïu me rpouetchaie a l'ota. Qu'men i n'aïpe voulu de médcin, mai fenne a allaie tieuri lai mère Tirlesgos pou m'ventousaie ; çoli mé faie di bin, main i n'se penquoué voiri ; i se oblidge d'rataie d'écrire, le dos m'faie trop ma ; i veu me rcoutchie.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 197
18 septembre 1898

Lettre patoise

Jean-Pierre des Mensonges a presque été foutu. Aussi, depuis que je suis obligé de rester au lit, j'ai eu le temps de penser à bien des sortes d'affaires et mon accident me rappelle celle que nous racontait de vieux Joseph (Dodli).

Une fois qu'il était allé aux cerises en forêt, il est tombé en bas du cerisier. Comme il y avait des chicots sous ce cerisier, il y en a un qui lui passa tout outre du pied. Il n'a rien pu faire que de prendre son couteau pour couper sous le pied et s'en revenir à la maison. Il fut obligé de prendre son marteau pour le chasser dehors. Il y avait un trou dans lequel on pouvait lui passer une chandelle dedans. Et bien huit jours après il était guéri ; au moins il nous l'a

assuré mais, nom de ma cape, en vous racontant l'histoire de ce vieux Joseph, je vois que j'ai oublié de vous dire pourquoi j'ai presque été claqué.

Dimanche passé, ma femme m'a dit : Jean-Pierre, tu devrais bien aller cueillir des prunes pour faire un gâteau. Je prends une corbeille et une échelle et je vais. Quand j'ai été en haut de mon échelle, voilà un échelon qui casse et je viens au dos au milieu du verger. Il a fallu me porter à la maison. Comme je n'ai pas voulu de médecin, ma femme est allée chercher la mère Tire les gosses pour me ventouser. Cela m'a fait du bien, mais je ne suis pas encore guéri, je suis obligé d'arrêter d'écrire, le dos me fait trop mal, je veux me recoucher.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

mère Tirlesgos : la sage-femme

Traduit en français par Pierre Henzelin

Jura du dimanche No 200
9 octobre 1898

Lettre N° 67

LETTRE PATOISE

De lai montaigne des Bos pré di Craloup.

A Jura di Duemoenne, est Poramtru.

Est y est Colas des Craque que vos en ais envie des boinne
ai vos sais grosse moure. A ce que nos atre les montaignons que

nos ne sairin ran vos dire en note patoi de lai montaigne. I sais quéque chose.

C'était sterbâ, dain le temps de lai tchaisse, est y est des tchsoux que chaisie in lievre est peu le même tos les djoué, est peu est létait peurdju aidé en lai même piaisse. Pais in bé djoué est se dienne est y est di diaile pai ci est nos fa voë soçi, est voyin das loen in bos est, dienne est fa alais voë vé sti bo est pe est fenne bin soeirprit daivo sti bo. C'était enne grosse mairule que le troncha était euveié est peu si lievre était coitchie de dain ste mairule. Paidé bin entendu est tirenne vite le lievre est peu est l'examinenne ste mairule po voë qment est viein en tirie paitchi. Paidé est décidenne qu'un de lu a drait tchri in tcheva est peu enne uatte po remoinais ste mairule taindis que les atres adrin aipré des uti po aivalais ste mairule et pe po lai botais en moietché po poyais lai tchairgie. Ai vo ste mairule est l'ainfais est bessie les pries de lai mairule sur les mairtchie de lai chadefonds est pe de Biene. Ces tchsoux nétin poen des montaignons qui vos di, poicheque se s'en était aivu ais lavinje vu quéque tchouse qmen soli.

Ai pré soli y vos demaindais s'ai létin conten, musaivo sque vos vorais.

IGNAICE DES SAIPINS.

Jura du dimanche N° 200
9 octobre 1898

Lettre patoise

*De la Montagne des Bois près du Cras au Loup
Au Jura du Dimanche, à Porrentruy.*

Il y a ce Nicolas des Exagérations qui vous en a envoyé des bonnes avec sa grande mère. Est-ce que nous autres, les gens de la Montagne, ne saurions rien vous dire dans notre patois de la Montagne. Je sais quelque chose.

C'était en automne, au temps de la chasse, il y a des chasseurs qui chassent un lièvre, et puis le même tous les jours et puis il était toujours perdu à la même place. Un beau jour, ils se disent, il y a le diable par ici, il nous faut voir cela. Ils voient au loin une forêt, il nous faut aller voir vers cette forêt et ils furent bien surpris avec cette forêt. C'était une immense morille dont le tronc était ouvert et puis ce lièvre était caché dans cette morille. Pardi bien entendu, ils retirèrent vite le lièvre et ils examinent cette morille pour voir comment ils en tireraient parti. Alors ils décidèrent qu'un des leurs irait chercher un cheval et une luge pour ramener cette morille, tandis que les autres iraient chercher des outils pour abattre cette morille et puis la mettre en morceaux pour pouvoir la charger. Avec cette morille, ils ont fait baisser le prix de la morille sur les marchés de la Chaux-de-Fonds et de Bienne. Ces chasseurs n'étaient pas des Montagnards je vous le dit, parce que s'ils en avaient été, ils auraient déjà vu quelque chose comme cela.

Après cela, je vous demanderai s'ils étaient contents, pensez ce que vous voudrez.

Ignace des Sapins

Vocabulaire particulier :

Moure : la mère, (allusion à une lettre précédente)

Traduit en français par Pierre Henzelin

Jura du dimanche No 201
16 octobre 1898

Lettre N° 68

LETTRE PATOISE

Nos rvoici en lai ségeon d'lai tcheusse. En n'oue pu ranque des tchïns tcheussie et des tcheussous raicontaie io touénaies. Vardi péssaie i éto allaie retoulaie poirvé les déche ; qu'men i éto en train d'cassaie enne crôte, voici tra tchessous que venian se sietaie vé moi. Ai i en aivaie ïn gros lairdje, ïn grand sa, aipeu iun que n'était ni gros ni pté, ni grand ni coué. Ai ni aivaie doue mnutes qu'ai l'étïn vé moi, qu'ai qu'mencenne de pellaie d'tcheusse. Enne foie dié l'premie i éto vé ci pté boca d'bo qu'en voi daci ; Voili ïn lievre que pèse amoin ai cent vainte pas d'moi. I l'bote en joue : pan ! Ai allaie encoué bïn pu foue. I envie mon scond co qu'ai l'étai bïn ai cent cinquante pas ; ai role qu'men enne pomme de tiere. - I l'crai bïn dié l'scond. - Moi i éto enne fois en lai coue d'l'étain fouertchie ; voili ïn bé gros lievre que pessaie amoin ai cin cents pas. I tir en l'air pou i faire ai pavou. Aichito tirie le voili que m'vïn droit d'chu ; i me béche, i euvre mon sai ai fu directement dedain. - Te ri Pierre, te n'me craipe diété en s'tu qu'naivaie pencoué ran dit. - Poidé chié i t'crai pouéche que en lai tcheusse, ai i en airrive de tote les souetche.

Moi enne fois qui éto es pedrix to dïn co en voili enne campagne que paitchan dïn tchain d'pommes de tiere. I tire : ai en tchoué tra ; i tire mon scond co, ai en tchoué encoué doue. Aipeu ai i aivaie ïn lievre que s'trové vis ai vis que bolé achi, non d'mai cape. Se ci veye Dodli vétiaie encoué et quai feuche aivu en mai piaice, ai ios airai dit vos êtes to des afnats. Moi i veu vos dire atie de meu qu'çoli main i crai qu'ça prou pou adjedeu i vos raicontraie enne âtre fois ço qu'ai ios airai dit.

DJEANPIERE DES MENTES.

Jura du dimanche N° 201
16 octobre 1898

Lettre patoise

Nous revoici dans la saison de la chasse. On n'entend plus rien que les chiens chassant et les chasseurs raconter leurs tournées. Vendredi passé, j'étais allé faucher les éteules vers les dix heures ; comme j'étais en train de casser la croûte, voici trois chasseurs qui viennent s'asseoir vers moi. Il y en avait un gros large, un grand sec, et puis un qui n'était ni gros, ni petit, ni grand, ni court. Il n'y avait pas deux minutes qu'ils étaient vers moi qu'ils commencent à parler de chasse : une fois, dit le premier, j'étais vers ce petit bouquet de bois qu'on voit d'ici ; voilà un lièvre qui passe à moins de cent vingt pas de moi. Je le mets en joue ; pan ! il allait encore bien plus vite. J'envoie mon second coup alors qu'il était bien à cent cinquante pas ; il roule comme une pomme de terre. Je le crois bien dit le second. – Moi, j'étais une fois au bout de l'étang fourchu ; voilà un beau gros lièvre qui passe à au moins cinq cents pas. Je tire en l'air pour lui faire peur. Aussitôt tiré, le voilà qui me vient droit dessus ; je me baisse, j'ouvre mon sac, il file directement dedans. – Tu ris, Pierre, tu ne me crois pas, dit-il à celui qui n'avait encore rien dit. – Pardi bien sûr je te crois parce qu'à la chasse, il en arrive de toutes les sortes.

Moi une fois, j'étais aux perdrix tout d'un coup en voilà une compagnie qui part d'un champ de pommes de terre. Je tire : il en tombe trois ; je tire mon second coup, il en tombe encore deux. Et puis il y avait aussi un lièvre qui se trouvait vis-à-vis, qui roule aussi, nom de ma cape. Si ce vieux Joseph (Dodli) vivait encore et qu'il eut été à ma place, il leur aurait dit : vous êtes tous des petits enfants. Moi, je veux vous dire quelque chose de mieux que cela, mais je crois que c'est assez pour aujourd'hui, je vous raconterai une autre fois ce que je leur aurais dit.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Retoulaie : faucher, ramasser les éteules (chaume qui reste sur place après la moisson)

Traduit en français par Pierre Henzelin

Jura du dimanche No 203
30 octobre 1898

Lettre N° 69

LETTRE PATOISE

De la montagne des Bos, près de Craloup, le 20 octobre 1898.

A Jura di duemonne est Porraintru

Nos son dain le temps de lai tchaisse, est y est les tchsoux que se piaisent de dire est de recontais lu toié de tchaisse.

Est y est latre joie un que recontais qu'ai laivais tirie de dains enne nue d'osés in maitin pais vé chette heure, main ces osés étin bin ah ; est y choyet topien des osés dains ci moment li, main pai vé die heure est y choyais encoie des chaimbes. In pô aipré est voi in lievre que se poirnenais, est pe est naivai pu de draingie. Quemment faire ? est y en crassait, est muse quemment est farais faire, est l'ôte un de ses soulais, prend son couté est pe est trais to les tchaiplates de son soulais, est tchairge son fusi est l'aimire le lievre ; pan le voili qu'est l'ais cioulais ci lievre pais les doue aroyes en in bos, est l'étais aise.

Voili squ'en pe dire in heureux tchaisso, est l'ai djurie que ce n'étois pon des mantes.

Ignaiice des Saipins

Jura du dimanche No 203
30 octobre 1898

Lettre patoise

De la montagne des Bois, près de Craloup, le 20 octobre 1898.

Au Jura du dimanche à Porrentruy

Nous sommes dans la saison de la chasse, il y a les chasseurs qui se plaisent à dire et à raconter leurs virées de chasse.

L'autre jour, il y en a un qui racontait qu'il avait tiré un matin dans une nuée d'oiseaux vers sept heures, mais ces oiseaux étaient bien hauts ; il tomba beaucoup d'oiseaux à ce moment là, mais vers dix heures, il tombait encore des perdrix. Un peu après il voit un lièvre qui se promenait, et puis il n'avait plus de balles. Comment faire ? il regrettait , il réfléchit à ce qu'il fallait faire, il ôte un de ses souliers, prend son couteau et puis il arrache tous les clous de son soulier, il charge son fusil et il vise le lièvre : pan le voilà qui a cloué ce lièvre par les deux oreilles contre un arbre, il était bien content.

Voilà ce qu'on peut appeler un chasseur heureux, il a juré que ce n'était pas des mensonges.

Ignace des Sapins

Vocabulaire particulier :

chaimbe : perdrix

draingie : munition, balles

est y en crassait : il réfléchit à cela

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 204
6 novembre 1898

Lettre N° 70

LETTRE PATOISE

An lai rédaction du *Jura di duemoenne*
ai Poërraintru

Ai ne yé diaire que y yéjo dain éne gazette que in Aleman se piainjaie que ci bé langaidge était en dondgie de se piedre. Ah ! ce serait bin damnaidge. Ai mérite qu'an en euche tieusin, dai tain pu qu'el a aivu botaie en bésoigne, ai yé rudement longtemps dain éne circonstance que nos ai côtaie bin tchie.

C'était dain le pairaidis di bé, aipré que le bon Due eut condannaie nos premie parents ai tyitie ci bon yue. Ai regraingnïn in pô, çoli se comprend. – Alors le bon Due diai an yun de ses aindges : - Vai les fouechie de paitchi. Ci bon aindge qu'aivai pidie de yos, se pansé, y ne veu pe les baitre, y yo veu seulement faire ai pavou.

Tiain ai feu cote yos, ai yo diai aichi doucement qu'ai poyé : - Heraus mit euch ! (1) – Nos pouere véyes que n'aivïn djemais oueyi pareil baragouïn se bouetchainne les arailles èpe s'en ritainne tot épaivuries. Tot de mainme tiain ai feune devain lai pouetche, l'aindge que les cheuyaie, yos diai : - « N'avoit-te pe pavou, y vos ai djasaie en alenan. Da mintenain ai yan veu aidé avoi chu lai tiere, tot q'man des épennes èpe des tchaidjons. »

Ce stu que se piain aivaie couégnu çoli, craibïn qu'ai ne dirait ran, pouéche qu'ai serait tranquille chu lai prospéritaie des Aleman. – An tos cas lai pairole de l'aindge a vraie. – Tot paitcho an trove des épennes, des tchaidjons èpe... des Alemans.

Colas de Cmanvôron.

(1) Allaie vos-en !

Jura du dimanche N° 204
6 novembre 1898

Lettre patoise

A la rédaction du *Jura du Dimanche*

à Porrentruy

Il y a peu de temps que je lisais dans une gazette qu'un Allemand se plaignait que ce beau langage était en danger de se perdre. Ah ! ce serait bien dommage. Il mérite qu'on en ait du soin, d'autant plus qu'il a été initié il y a bien longtemps dans une circonstance qui nous a coûté bien cher.

C'était dans le paradis du beau (bas), après que le bon Dieu eut condamné nos premiers parents à quitter ce bon lieu. Ils rouspétaient un peu, cela se comprend. – Alors le bon Dieu dit à l'un de ses anges : - Va les forcer de partir. Ce bon ange qui avait pitié d'eux, pensa, je ne veux pas les battre, je veux seulement leur faire peur.

Lorsqu'il fut près d'eux, il leur dit aussi doucement qu'il le pouvait : Heraus mit euch ! (1) – Nos pauvres vieux qui n'avaient jamais entendu un baragouin pareil se bouchèrent les oreilles et puis s'enfuirent tout épouvantés. Tout de même, quand ils furent devant la porte, l'ange qui les suivait leur dit : - N'ayez pas peur, je vous ai parlé en allemand. Dorénavant, il y en aura toujours sur terre, tout comme des épines et des chardons. »

Si celui qui se plaint avait connu cela, peut-être qu'il ne dirait rien, parce qu'il serait tranquille sur la prospérité des Allemands. – En tous cas, la parole de l'ange est vraie. – Tout partout on trouve des épines, des chardons et puis ... des Allemands.

Nicolas de Commonvoudra

(1) Allez-vous en !

Vocabulaire particulier :

Le pairaidis di bé : paradis du beau ou du bas

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 205
13 novembre 1898

Lettre N° 71

LETTRE PATOISE

Ai propos di patois... èt peut de l'allemand.

Note patois é enne masse de mots que veniant de l'allemand, in tchétiun sait çoli. Les saivains qu'ainmant chneuquê dain lés véyes hichtoires tiudant que çoli vint dâ l'temps que ces qu'el appelant les Barbares étint venis essaboulê les Romains èt peu in pô crougie lai raice qu'était en train de se maviê. El â vrai qu'an tchainte enco dain nos velaidges :

*Io, io, verli io,
Les allemands ç'â tos des fôs,
Les Romains ç'â les pu gros...*

D'âtres diant que çoli provint de ço que lai co des princes-évêques était tote allemande, qu'è n'y aivaît dyère que les vâlas que djasint patois. I ne sais mafoi trop ço qu'an peut botê tieurre chu tot çoli, mains i crais, moi, aivô le petet Thomais, que nos mots allemands veniant di végenâ allemand. – I ne veu pe dichecutê mitenaint aivo ces que soteniant que l'allemand vint dit patois, lo patois di celte, lo celte di sainscrit èt peu de sainscrit dâ... dâ lai Combe – Tieuloere. – Nian, mains voili Perouse, Rebeuco, Retchinco, Faratte, Lairdge et Vantchelle, nos tot prés végins, laivou an djase allemand èt peu aivô lesquels an aivaît dain l'temps bin pu ai faire que mitenaint. N'ât-é pe vrai que nos véyes dgens saivint quasi trétus l'allemand, taindis qu'à djo d'adjed'heu – bon vépre Tiaitrine, - an en trove ai poine dou vou tras pai velaidge que saitchint in pô maitcheyie l'étrein ? Ci-en-devaint, è y en è tot pien, bouebes èt baichattes d'Aidjoe, qu'allint en moechon en Allemaigne, comme ès dyint, c'ât-ai-dire en Alsace, djain que de l'âtre sens de Mennlouse. Els en raipotchint bin des mots d'allemand, quéqu'ennes kromint des fois âtre tchouse, main an lai fin di compte, c'était de l'allemand, èt peu çoli augmentaît note vocabulaire. È paraît qu'in saivain de Baîle, s'â occupê de cete parentê de note djasê lo Djoset de l'Ouye m'é enne fois dit qu'el aivaît bu in tchâvé tchie lu en péssaint èt peu qu'el y aivaît demaindê des mots patois po botê dain son livre. Se lo

Jura du dimanche N° 205

13 novembre 1898

Lettre patoise

A propos du patois... et puis de l'allemand

Notre patois recèle une masse de mots qui viennent de l'allemand, tout un chacun sait cela. Les savants qui aiment fouiller dans les vieilles histoires pensent que cela provient du temps que ceux qu'ils appellent les Barbares sont venus pour chasser les Romains et puis croiser un peu la race qui était en train de se gâter. Il est vrai qu'on chante encore dans nos villages :

*Oui, oui, vraiment oui
Les allemands c'est tous des fous,
Les Romains c'est les plus grands...*

D'autres disent que cela provient du fait que la cour des princes-évêques était toute allemande et qu'il n'y avait guère que les domestiques qui parlaient le patois. Je ne sais pas trop, ma foi, ce que l'on peut mettre à cuire sur tout cela, mais je crois moi, avec le petit Thomas, que nos mots allemands viennent du voisinage allemand. – Je ne veux pas discuter maintenant avec ceux qui soutiennent que l'allemand vient du patois, le patois du celte, le celte du sanscrit et puis le sanscrit de ... de la Combe - Tieuloere. – Non, mais voilà Pérouse, Levoncourt, Ferrette, Largue et Winkel, nos voisins tout proches, où l'on parle allemand et puis avec lesquels on avait dans le temps bien plus affaire que maintenant. N'est-t-il pas vrai que nos ancêtres savaient presque tous l'allemand, tandis qu'aux jours d'aujourd'hui – bon après-midi Catherine, - on n'en trouve à peine deux ou trois par village qui sachent un peu mastiquer la paille ? Autrefois, il y en avait tout plein, garçons et filles d'Ajoie qui allaient en moisson en Allemagne, comme ils disaient, c'est-à-dire en Alsace jusque de l'autre côté de Mulhouse. Ils en rapportaient bien des mots d'allemand, quelques-unes colportaient des fois autre chose, mais en la fin du compte, c'était de l'allemand et puis cela augmentait notre vocabulaire. Il paraît qu'un savant de Bâle s'est occupé de cette parenté de notre parler, le Joseph de l'Oie m'a dit une fois qu'il avait bu un verre chez lui en passant et puis qu'il lui avait demandé des mots patois pour les mettre dans son livre. Si le

Djeannat des Biassons, que conniât les saivains de Baïle, é ci livre, i vorô bin qu'è me lo prateuche enne boussêe po in pô voe çolo.

Voili que feut bon : en aitendaint voici enne petête lichte de mots, les uns patois, les âtres yôs parents allemands, qu'ï ai l'honneur de présentê an note aicaidémie patoise.

Due vote bon vépre !

PİNFÔ.

Nô les vian publiè dain le *Journal de Duemoene* que vint.

Jeannot des Piores sauvages, qui connaît les savants de Bâle possède ce livre, je voudrais bien qu'il me le prête un moment pour un peu voir cela.

Voilà qui fut bon : en attendant, voici une petite liste de mots, les uns patois, les autres leurs parents allemands, que j'ai l'honneur de présenter à notre académie patoise.

Passez une bonne soirée !

Houx

Nous allons les publier dans le *Journal de Dimanche* prochain.

Vocabulaire particulier :

io, io verli io: oui, oui, vraiment oui

ço qu'an peut botê tieurre : ce qu'on peut mettre à cuire, quelle cuisine on peut faire

Combe Tieuloere : ?

maitcheyie l'étrein : hachepailler la paille, parler l'allemand

allaie en moechon : aller en moisson, faire un stage pour apprendre l'allemand

Due vote bon vépre : passez un bon moment, une bonne soirée

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 206
20 novembre 1898

Lettre N° 72

LETTRE PATOISE

Nous avons reçu, ces derniers temps plusieurs lettres patoises. De bienveillants correspondants amis de notre supplément du dimanche, ont eu la gracieuseté de nous les adresser. Nous les remercions tous bien sincèrement. Nous

renvoyons à un autre numéro la nomenclature des noms patois, d'origine allemande, pour céder la place à la lettre du doyen de nos collaborateurs patois, Djeannat des Biassons.

Messieurs les Rédacteurs di *Jura di Duemoenne*.

Y vôs serôs bin oblidge, s'ei vôs piaîgeaît d'inséraî çte petête réponse ai in article pairu dains lo drie nimrô de vote brâve journal.

Oh ! ho ! en voici un que vint me rebottè chu pies mâgrê mes édjallures èt mes oeuyes d'aidyesse. Ei prétens, in pô malicieusement, qu'y cognâs les saivaints de Baîle. Çoci c'ât in pô vrai, y'en cognâs bin quéquns li et peut anco âtre paît, èt se moi meinme y saivôs tot ço que y'ignore enco, y crais qu'y porôs bien comptaî permé les premies. Main voili, ai fât se contentaî di pô, - tiaind an ne saît aivoi meut.

Y tyudais bin que Monsieu Pipo nên ât pe enco airrivê li, main çoli veret, aî fât di moins l'écheperaî.

Ei me demainde laî communication d'in livre écrit an patois, que y'airôs aivu, senne-t'ai dire, lo bon écheprit d'allaî empetchaî tchie les bone allemands de Baîle, pu saivaints que nos chu nôté patois ! livre qu'y dais possédaî. Y lo ferôs bin v'lantie mains aî fâraît qu'ei me baiyeche einne âtre aidrassse que cetée di *Pipo*, véye nom dje taint frottê qu'el ât pu que yusê. Et peut s'ei demore en lai Combe-Tyeulouere, voû les brieres crâchant chu les creux de mine que yi feunnent fougies à temps voû les Princes-Evêques aivint yôte fonderie ai Tchairmoiye, sains y être trop bin leudgi, y crais que lai pochte yi pèse rairement.

Çoli ne fait ran : s'ai veut bin s'aidrassie directement ai Djannat des Biassons, cetu ci ât tot dichepôsê ai yi rendre tos bons services.

Son végin èt bon aimi.

DJEANNAT DES BIASSONS

Jura du dimanche N° 206
20 novembre 1898

Lettre patoise

Nous avons reçu, ces derniers temps plusieurs lettres patoises. De bienveillants correspondants amis de notre supplément du dimanche, ont eu la gracieuseté de nous les adresser. Nous les remercions tous bien sincèrement. Nous renvoyons à un autre numéro la

nomenclature des noms patois, d'origine allemande, pour céder la place à la lettre du doyen de nos collaborateurs patois, Jeannot des Poires sauvages.

Messieurs les Rédacteurs du *Jura du Dimanche*.

Je vous serais bien obligé s'il vous plaisait d'insérer cette petite réponse à un article paru dans le dernier numéro de votre brave journal.

Oh ! ho ! en voici un qui vient me remettre sur pieds malgré mes engelures et mes cors au pied. Il prétend, un peu malicieusement, que je connais les savants de Bâle. Ceci, c'est un peu vrai, j'en connais bien quelques-uns là et puis aussi autre part, et si moi-même je savais tout ce que j'ignore encore, je crois que je pourrais bien compter parmi les premiers. Mais voilà, il faut se contenter de peu, - quand on ne sait avoir mieux.

Je pensais bien que Monsieur Pipo n'en est pas encore arrivé là, mais cela viendra, il faut du moins l'espérer.

Il me demande la communication d'un livre écrit en patois, que j'aurais eu, semble-t-il dire, le bon esprit d'aller emprunter chez les bons allemands de Bâle, plus savants que nous sur notre patois ! livre que je dois posséder. Je le ferais bien volontiers, mais il faudrait qu'il me donne une autre adresse que celle de *Pipo*, vieux nom déjà tant frotté qu'il est plus qu'usé. Et puis, s'il demeure à la Combe-Tyeulouere où les bruyères poussent sur les creux de mine qui y furent fouillées au temps où les Princes-Evêques avaient leur fonderie à Charmoille, sans y être trop bien hébergé, je crois que la poste y passe rarement.

Cela ne fait rien : s'il veut bien s'adresser directement à Jeannot des Poires sauvages, celui-ci est tout disposé à lui rendre tous bons services.

Son voisin et bon ami.

Jeannot des Poires sauvages

Vocabulaire particulier :

édjallures, pour édgealures : engelures

eûye d'aidyesse (pour aidaice : la pie) : cor au pied, durillon

combe Tyeulouere : lieu dit près de Charmoille

les bone allemands : pour les bons Allemands (typographie originale)

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 207
27 novembre 1898

Lettre N° 73

LETTRE PATOISE

An tot le monde !

Voili lai St-Maitchĭn qu'a péçaie ; y me pense bĭn que vos ai bu in bon cō, tchaintaie, dainsie, maindgie di touétché, q'man ça lai mode ĩn po tot paitcho, mainme ai Boncoué, ço qui vos veu prouvaie pai cte petéte hichtoire, qu'a vraie.

Lai mère faisaie di touétché que son bouebe, ĩn bon et djoyeux luron, reveniaie di traivaye. « Vos faite di touétché, mère, y seu bĭn aige ; y en ai faim ! – Tain meu, mon fé, en voili prou pou te régalaie. – Paidé o ; main ai ne yen ai poncoué cman y en vouéro yun. – Eh ! cman an vouéro-te yun ? – Ce vos m'an faite yun que lai crainme me toutcheche à naie, y vos baye dix sous ! – Oh ! dé, mon fé, çai ne fâ que çoli, ça bĭn aigie de diaingnie tes dix sous : aiten. »

Lai mère prépare ĩn touétché, y bote de lai crainme ĩn moncé, en soriain, èpe an se diain : ai veu être bin aitraipaie, aivo ses dix sous !

Tiain le touétché feu tieu, elle le pouétché à bouebe qu'était à poille. « Tĭn, qu'el y diai, te dait être content ! » èpe el retouéné an sai bésaingne. Enne boussaie aipré, elle crié an son bouebe : Até bon ? – Aidé, oui, mère ; main vos n'aïpe diaingnie vos dix sous ! – Ai ne yé pe prou de crainme ? – Ai y en ai, main el ne me toutche pe à naie ; veni voue. – Lai mère allé voue ; le bouebe maindgeait ĩn mouéché de touétché ; main el aivaie virie lai crainme en aivâ. Vos comprente, lai mère aivaie predju.

Colas de Kmanvôron.

Jura du dimanche N° 207
27 novembre 1898

Lettre patoise

A tout le monde !

Voilà la Saint-Martin qui est passée ; je me pense bien que vous avez bu un bon coup, chanté, dansé, mangé du gâteau à la crème, comme c'est la mode un peu tout partout, même à Boncourt, ce que je veux vous prouver par cette petite histoire, qui est vraie.

La mère faisait du gâteau à la crème quand son fils, un bon et joyeux luron revenait du travail. « Vous faites du gâteau à la crème, mère, je suis bien content ; j'ai faim ! – Tant mieux, mon fils, en voilà assez pour te régaler. – Pardi oui ; mais il n'y en a pas encore un comme je voudrais. – Eh ! comment en voudrais-tu un ? – Si vous m'en faites un dont la crème me touche le nez, je vous donne dix sous ! – Oh ! là, mon fils s'il ne faut que cela, c'est bien facile de gagner tes dix sous : attends. »

La mère prépare un gâteau à la crème, y met de la crème en monceau, en souriant, et puis en se disant : il veut être bien attrapé, avec ses dix sous !

Lorsque le gâteau à la crème fut cuit, elle l'apporte au fils qui était dans la chambre. « Tiens, qu'elle lui dit, tu dois être content ! » et puis elle retourne à son travail. Un moment après, elle crie à son fils : Est-il bon ? – Toujours, oui, mère ; mais vous n'avez pas gagné vos dix sous ! – N'y a-t-il pas assez de crème ? – Il y en a, mais elle ne me touche pas le nez ; venez voir. – La mère alla voir : le garçon mangeait un morceau de gâteau à la crème ; mais il avait tourné la crème vers le bas. Vous comprenez, la mère avait perdu.

Nicolas de Commonvoudra

Vocabulaire particulier :

Touétché : gâteau à la crème, spécialité régionale

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 208
4 décembre 1898

Lettre N° 74

LETTRE PATOISE

Vos ai craibin pensai qui yétos paitschi po l'âtre monde, Monsieur le rédacteur, fouche qui seu aivu long ai vos récrire ? Aiprante to de même que si y n'aïpe virie l'airme ai gâtsche, y seu aivu tro bîn

malaite. Vos saite, ces breueries de rhumatismes, ce n'ape des rûges ; y seu aivu teni â point de ne pu poyeait boudgi les braïs. Même adjedeux, en vo écriaint, y ai bin pavou que vos compositeurs feuschin oblidge d'aitschetai enne pèrre de lunettes po détschiffrie mai prose, lai main ne mairtsche pancoiet. Pensai vouere de lai littérature schi fine ; si elle n'étaipe soignie !!! Ai vlan me paidgenai po si cô, y ne veut trop les saulai et moi non pu. Enne petéte hischetoire de dgibie en piaine tscheusse et çâ tô.

Ai y aivai quéque temps qui n'aivope revu l'oncia Jules ; âchi mai premîre promenade â aivu po lu. To en djâsaint de tschouse et d'âtre ai me diet ai fâ qui t'en raiconteuche enne. – Les tscheussous dian que le dgibie n'ape bîn épâ c'tannaî. Tiain qu'ai rentreuchîn ça toudge le sai empîe de : *bredouille*. Si an ne les voipe rentrai, - ço qu'airrive seuvan ai l'aiman la brune – ai l'ain vite faïe de vo dire le lendemain : Y ai tirie doux lievres, quaître pedrix, ai peu des fois di tschevreux. Ai l'ain schi bîn le cô po vo les caulaî les blagues, ces bôgres li. Ça enne rotte de maladroits, voili to.

Moi y trove que si ai si coïgnéchie in pau dain le métie, ai maindgerin de la volaille que yos côterai bin moins.

Ai preuve que dain des premies d'joués de septembre, y ai trovai dains note avoine enne compaignie de pedrix, qu'an airait dit aiprévégie. Nos étîn oblidge de les boussai d'y pîe devain de bayïes nos cô de fâ po ne pe les copai. Le lendemain tiain no sont allai po layïes, c'était encoiet pu pé. No ne saivîn raimésai in djaivé sain qu'elles fechîn dain nos mains. Enne vrai galère, quoi. Schi bîn que note vâla en veniet graigne qu'ai velai les tiuai po les reuti. Y i diet, ai ne sie ran, mai fanne â malaite et note Louise ne coïgnape ci genre de tieugène. Le moyou po nos en débairaissie, ça d'allai tieuri note tschin en l'ôta po les épauvurie. Heureusement qu'ai reveniet to contan, sain çoli no n'airimpe rentrai not avoine aivain la neue, aivo ces peute bête, ça schi vrai qui te lo dit,

Jura du dimanche N° 208
4 décembre 1898

Lettre patoise

Vous avez peut-être pensé que j'étais parti pour l'autre monde, Monsieur le rédacteur, à force que j'ai mis longtemps à vous écrire ? Apprenez tout de même que si je n'ai pas passé l'arme à gauche, j'ai été trop bien malade. Vous savez, ces cochonneries de rhumatismes, ce n'est

pas gai ; j'ai été pris au point de ne plus pouvoir bouger les bras. Même aujourd'hui, en vous écrivant, j'ai bien peur que vos compositeurs soient obligés d'acheter une paire de lunettes pour déchiffrer ma prose, la main ne marche pas encore. Pensez donc, de la littérature si fine ; si elle n'était pas soignée !!! On me pardonnera pour cette fois, je ne veux pas trop les fatiguer et moi aussi. Une petite histoire de gibier en pleine chasse et c'est tout.

Il y avait quelques temps que je n'avais pas revu l'oncle Jules ; aussi ma première promenade a été pour lui. Tout en parlant de choses et d'autres, il me dit : il faut que je t'en raconte une. – Les chasseurs disent que le gibier n'est pas très épais cette année. Lorsqu'ils rentrent, c'est toujours le sac rempli de : *bredouille*. Si on ne les voit pas rentrer, - ce qui arrive souvent ils l'aiment la brume – ils ont vite fait de vous dire le lendemain : J'ai tiré deux lièvres, quatre perdrix et puis des fois, des chevreuils. Ils ont si bien le coup pour vous les coller les blagues, ces bougres-là. C'est une bande de maladroits, voilà tout.

Moi je trouve que s'ils s'y connaissent un peu dans le métier, ils mangeraient de la volaille qui leur coûterait bien moins.

A preuve que dans les premiers jours de septembre, j'ai trouvé dans notre avoine une compagnie de perdrix qu'on aurait dit apprivoisée. Nous étions obligés de les pousser du pied avant de donner nos coups de faux pour ne pas les couper. Le lendemain, quand nous sommes allés pour lier, c'était encore (plus) pire. Nous ne pouvions ramasser une javelle sans qu'elles soient dans nos mains. Une vraie galère, quoi. Si bien que notre domestique en venait si énervé qu'il voulait les tuer pour les rôtir. Je lui dit que cela ne servait à rien, ma femme est malade et notre Louise ne connaît pas ce genre de cuisine. Le mieux pour nous en débarrasser, c'était d'aller chercher notre chien à la maison pour leur faire peur. Heureusement qu'il revenait tout de suite, sans cela nous n'aurions pas pu rentrer notre avoine avant le nuit, avec ces vilaines bêtes, c'est aussi vrai que je te le dis,

Djoset. – Et poidé, y n'en dote peu, qui y répongét. Li detschu, y i tirét mai casquette en me recommaindain po enne nouvelle, lai semaine que vîn. Ai me lét promis !

D'Joset Quenandipe.

Joseph. – Et pardi, je n'en doute pas, que je lui répondis. Là dessus, je lui tirai ma casquette en me recommandant pour une nouvelle, la semaine prochaine. Il me l'a promis !

Joseph Qui n'en dit pas

Vocabulaire particulier :

Aiprévégie : apprivoiser

djaivé : javelle, céréales coupées mais non liées

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 209
11 décembre 1898

Lettre N° 75

LETTRE PATOISE

Mai derriere lattre finéchaie en diain que ci véye Dodli airai dit en ces tcheussous : « Vos éte tu des afnats. Moi i veu vos raicontaie bïn me que çoli ». Voici ce qu'ai ios airai dit (ça ci véye Dodli que djase).

I veu vos raicontaie enne touénaie de tcheusse de mon grand père. Vos saite tu que dain l'temps des prïnces, ai n'fesaie bon être pri ai bracouénaie ; ça pouquoi ai n'allaie aivo ïn fusi, en l'airai oueï de trop loin. Ai l'aivaie faie enne arbalète qu'allaie quasi achi bïn que sté de Guillaume Tell. In d'joué qu'ai l'étai ai bracouenaie poivé les étains d'Bonfo, to dïn co ai voi dou bé raimies chu enne braince. Ai tire, les manque main sai fléche fend lai braince ; ai l'eunne les pattes pri dain lai fente. Sai fléche en ricochain tranvoiche le co dïn tchevreu que s'péturaie vé l'étain ; ai tchoué to roi. Aipré elle vai s'empitiaie chu lai tête d'enne carpe que poijaie pu d'quarante livres. Qu'men ai l'aivaie des grandes bottes, ai l'entre dain l'étain pou pare cte carpe, main ai là enfonceie dain lai vase bïn pu qu'ai n'craiaie. Tiain ai lâ aivu feu, voili des ainguilles qu'étïn entraie dain ses bottes, que qu'mencennes ai sataie feu, ai l'aitraie enne trique et ai qu'mence de tapaie d'chu pou les aissannaies, aivain qu'ai n'rantrechïn dain l'étain. En tapain, ai tue dou lievres a gite. I n'aie fate de vos dire que pou to raipouétchaie coli ai l'étai quasi éraintaie tiain ai là arrivaie à l'ota.

Voili ço que prouve que nos n'éte ranque des afnats, vé lu. Quasque ai l'airai bïn faie, si ai l'avaie aivu ïn fusi qu'men vos en ai, aimoin d'faire qu'men ïn tchessou qui couénia bïn, le rébiaie à l'ota.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 209
11 décembre 1898

Lettre patoise

Ma dernière lettre finissait en disant que ce vieux Joseph (Dodli) aurait dit à ces chasseurs : « Vous êtes tous des petits enfants. Moi je veux vous raconter bien mieux que cela ». Voici ce qu'il leur aurait dit (c'est ce vieux Joseph qui parle).

Je veux vous raconter une tournée de chasse de mon grand-père. Vous savez tous que du temps des princes, il ne faisait pas bon être pris en train de braconner ; c'est pourquoi il n'allait pas avec un fusil, on l'aurait entendu de trop loin. Il avait fabriqué une arbalète qui allait presque aussi bien que celle de Guillaume Tell. Un jour qu'il était en train de braconner du côté des étangs de Bonfol, tout d'un coup, il voit deux beaux ramiers sur une branche. Il tire, les manque, mais sa flèche fend la branche ; ils eurent les pattes prises dans la branche. Sa flèche, en ricochant, traverse le cou d'un chevreuil qui pâturait près de l'étang ; il tombe tout raide. Après, elle va se planter sur la tête d'une carpe qui pesait plus de quarante livres. Comme il avait de grandes bottes, il entre dans l'étang pour prendre cette carpe, mais il s'est enfoncé dans la vase bien plus qu'il ne le pensait. Quand il fut dehors, voilà que des anguilles qui étaient entrées dans ses bottes commencèrent à sauter dehors. Il attrape une trique et commence à taper dessus pour les assommer avant qu'elles ne rentrent dans l'étang. En tapant, il tue deux lièvres au gîte. Je n'ai pas besoin de vous dire que pour rapporter cela, il était quasi éreinté quand il est arrivé à la maison.

Voilà ce qui prouve que vous n'êtes que des petits enfants par rapport à lui. Qu'est-ce qu'il aurait bien fait s'il avait eu un fusil comme vous en avez un, à moins de faire comme un chasseur que je connais bien, l'oublier à la maison.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Dodli : Joseph

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 210
18 décembre 1898

Lettre N° 76

LETTRE PATOISE

Chu les Inhias, 18 de novembre 1898.
E schires di *Jura di düemoinne*, Poérentrut.

Ça lai premiere fois qui me lince ai écrire chu ci bon peté *Jura di düemoinne*. I seu po le pu chure, un de ceux que le yégeant le pu s'vent. I crai, non dm'ai cape, qui n'aippe encoé minquait in cô d'le yére. Çoli m'fait rudement piaigi tot de minme de vouere nôte bon veye patois, ressussitê in pté pô.

Bin des co, tien y yégeo les bés articles de Djannat des Biassons ou bin de Piera di Beutchin, y m'seu dit : « Queurdie, ço qu'sa que d'aivoi de l'échprit è peu de l'inchtruction, y beyerô bin mon gros véla è peu mon djvencé po poéyé dinche écrire enne lattre ».

Mai fenne aitôt, me tiroyé aidé, pô qui vo envieuche enne lattre. – I sero cheu contente, me diait-èle, si poéyo vouere ton nom chu enne gazette, é y t'inmerot encoé cent fois pu. Moi aitôt y breulô d'envie de vos écrire in pté mot. Min ma foi y ne saivo quoi vos dire. Voili ço que mé raiteni djunqué mitenaint, sin çoli è yé longtemps que vos airin r'ci de mes nouvelles. I è raiteni djunqué mitenaint, min è foueche que mè veye Eugénie et que mai cousenne Irène m'en ain fait, y mi seu botê tot d'in cô po ne pu oyi youte tienpenne.

Ci co mai lattre a aiquemencie, è n'yé pu è r'veni en d'rie. Voici bin tôt tras ans qui muse ce qui y veu botê, main ma foi y ai lai tête bin durre et è ne m'vint rend di tôt en l'échprit. Se vos me voyin pie mitenaint écrire ces doues tras lingnes, i chue è grosses gottes, è peu y trembie quasi de pavou. Ça po le co qui rebeillero bin mon véla ou bin enne de mes miggates po ne peu aivoi entrepris d'vos écrire c'te lattre, min, airrive que poéré, ça fait. Di môment qu'ça aiquemencie i n'veuppe aivoi le nom d'n'aivoi saivu cheudre ces doues tras lingnes.

Oui main c'nappe le tôt, en aittendin, y baidgeule, c'ment in sairan è peu mai lattre n'aivince peu. I seu chure qui vos ennue rudement de vos dinche raicontaie des babioles. Ci cô ça finit ; i m'en veut aiquemencie po tot de bon. Min qu'âce qui poéro bin vos dire ? E n'me vint absolument rend en l'idée. I n'vo veuppe poétchin dire que mai fenne poétche les tiulattes

Sur les Inhias, 18 novembre 1898.
Aux Messieurs du *Jura du dimanche*, Porrentruy.

C'est la première fois que je me lance à écrire sur ce bon petit *Jura du dimanche*. Je suis, pour le plus sûr, un de ceux qui le lisent le plus souvent. Je crois, nom de ma cape, que je n'ai pas une seule fois manqué de le lire. Cela me fait tout de même plaisir de voir que notre bon vieux patois ressuscite un petit peu.

Bien des fois, quand je lisais les beaux articles de Jeannot des Poires sauvages ou de Pierre des Pommes sauvages, je me suis dit : « Sacrebleu, ce que c'est que d'avoir de l'esprit et de l'instruction, je donnerais bien mon gros veau et mon bouvillon pour pouvoir ainsi écrire une telle lettre ».

Ma femme aussi me tirait toujours pour que je vous envoie une lettre. – Je serais si contente, me disait-elle, si je pouvais voir ton nom sur une gazette et je t'aimerais encore cent fois plus. Moi aussi, je brûlais d'envie de vous écrire un petit mot, ma foi, je ne savais pas quoi vous dire. Voilà ce qui m'a retenu jusqu'à maintenant. Sans cela, il y a longtemps que vous auriez reçu de mes nouvelles. J'ai retenu jusqu'à maintenant mais, à force que ma vieille Eugénie ainsi que ma cousine Irène, m'en ont tant fait que je m'y suis mis tout d'un coup pour ne plus entendre leur son de cloche.

Maintenant que ma lettre est commencée, il n'y a plus à revenir en arrière. Voici bientôt trois ans que je réfléchis à ce que je veux y mettre, mais ma foi, j'ai la tête bien dure et il ne me vient rien du tout à l'esprit. Si seulement vous me voyiez maintenant écrire ces deux trois lignes, je transpire à grosses gouttes et je tremble presque de peur. Pour le coup, je redonnerais bien mon veau ou bien une de mes chevrettes pour ne pas avoir entrepris de vous écrire cette lettre, mais, advienne que pourra, c'est fait. Du moment que j'ai commencé, je ne veux pas avoir le nom de celui qui n'a pas su donner suite à ces deux trois lignes.

Oui, mais ce n'est pas le tout, en attendant, je blague comme un ignorant et puis ma lettre n'avance pas. Je suis sûr que je vous ennuie rudement de vous raconter de telles babioles. Cette fois, c'est fini, je veux commencer pour tout de bon. Mais qu'est-ce que je pourrais bien vous dire ? Il ne me vient absolument rien à l'esprit. Je ne veux pourtant pas dire que ma femme porte les culottes et

peu m'fot quéque cos de boiennes breulaies. Çoli n'vos intéresseraippe non pu qui vos djaseuche de mes berbis ou bin de mes poues. Ma foi, y n'veu ren botaie de pu, poéche qui ne saie ren d'âtre. Vos dirai qui seu enne bête se vos v'lai, vos ne velaiippe dire enne grosse mente. Min düe sai louai, mai lattre a fini, sins

qui men feuche dotai. I le voit en pie poéche qui n'ai pu de piaice dechu mon papie. Mai fenne ne veu dière être contente ; tin pé, s'elle me gremoinne in po, çoli n'veuppe être le premie ço, ni le derrie.

Aidue, monsieur le rédacteur, et en vos r'maichiin d'aivaince s'vos v'laì imprimai mes bétiges.

PIERA DE FUESS.

Directeur de l'Orchestre des Inhiats.

que quelques fois, elle me fout de bonnes réprimandes. Cela ne vous intéresserait pas non plus que je vous parle de mes brebis ou bien de mes cochons. Ma foi, je ne mettrai rien de plus parce que je ne sais rien d'autre. Vous direz que je suis une bête si vous voulez, vous ne direz pas un gros mensonge. Mais, dieu soit loué, ma lettre est terminée sans que je m'en sois douté. Je le vois seulement parce que je n'ai plus de place sur mon papier. Ma femme ne sera

guère contente ; tant pis si elle me gronde un peu, cela ne veut être ni la première ni la dernière fois.

Adieu, monsieur le rédacteur et en vous remerciant d'avance si vous voulez imprimer mes bêtises.

Pierre de Fuess
Directeur de l'Orchestre des Inhiats

Vocabulaire particulier :

Inhia(t)s : lieu dit

Queurdie : sacrebleu

tienpenne : cloche (rengaine)

miggate : chevrette

breulaies : réprimandes

mon djvencé : mon bovillon

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 211
21 décembre 1898

Lettre N° 77

LETTRE PATOISE

Encoué enne ichtoire de tscheusse

Lai tscheusse a outre, le temps de tirie des lievres aivo lai permission di gouvernement a pessai da le tyinze de ci mois. Elle n'a pu euvie que pou les braquonnies, que sont, pou chur, les moyou tschessous. Echebin ça le moment de raicontaie, en femin sai pipe, les bons toués aipeu les belles tscheusses de l'annaie.

Ai fa qu'y vos raiconteuche enne tote fratche.

L'âtre djoué, y m'trové en compaignie d'aimis. È y aivè dain lai rotte un de ces tschessous qu'en écoute aipeu qu'en crai, pouéchequ'è ne dianpe de mentes. Ecouten-le :

Y éto, dié-té, en lai tscheusse és poue sayiès. En voili enne rotte que me vïn dechu, y tire chu le premie. Les âtres se savan en le voyin tchouére. Y eu donc le temps de les vouere de pré et de faire enne eurmairtye qui ne veu djemai rébiai de mai vie.

Le derrie de lai rotte des poue-sayiès était aiveuye et, pou cheudre les âtres, ès teniai dain sai gueule lai quoue de c'tu qu'était dvin lu ! Ça dinche què s'en tiran les aiveuyes, dain lai corporation des... poue-sayiès.

Voili bïn d'lai malice pou ïn tschessous – non, pou des bêtes, qu'en dites-vous ?

Da don y ai réflétchi. C'n'ape de lai malice, ça tot bouennement de l'assistance bïn comprige dain lai raice des poues savaidges. Les djuenes euffrant és véyes, pou s'en tirie, l'ède de yote quoue, voili tot.

Ai n'ïnpe aitandu pou s'entr'édie lai loi que nos ain faie les djânes tiulattes di véye canton.

Se vo ne craite pe en lai vouerté de ct'ichtoire, n'allait pe, a moins, le dire chu les rives di *Bac Avoine*. Es vos en porrai tyeure.

X.

Lettre patoise

Encore une histoire de chasse

La chasse est terminée, le temps de tirer des lièvres avec la permission du gouvernement est passé depuis le quinze de ce mois. Elle n'est plus ouverte que pour les braconniers, qui sont, pour sûr, les meilleurs chasseurs. Aussi, c'est le moment de raconter, en fumant sa pipe, les bons tours et les bonnes chasses de l'année.

Il faut que je vous en raconte une toute fraîche.

L'autre jour, je me trouvais en compagnie d'amis. Il y avait dans la bande un de ces chasseurs qu'on écoute et qu'on croit parce qu'ils ne disent pas de mensonges. Écoutons-le :

J'étais, dit-il, à la chasse aux sangliers. En voilà une bande qui me vient dessus, je tire sur le premier. Les autres se sauvent en le voyant tomber. J'eus donc le temps de les voir de près et de faire une observation que je n'oublierai jamais de ma vie.

Le dernier de la bande des sangliers était aveugle et pour suivre les autres, il tenait dans sa gueule la queue de celui qui était devant lui ! C'est ainsi que s'en tirent les aveugles dans la corporation des ...sangliers.

Voilà bien de la malice pour un chasseur – non, pour des bêtes, qu'en dites-vous ?

Depuis, j'ai réfléchi. Ce n'est pas de la malice, c'est tout bonnement de l'assistance bien comprise dans la race des cochons sauvages. Les jeunes offrent aux vieux, pour s'en tirer, l'aide de leur queue, voilà tout.

Ils n'ont pas attendu pour s'entraider la loi que nous ont fait les culottes jaunes du vieux canton.

Si vous ne croyez pas en la vérité de cette histoire, n'allez pas, au moins, le dire sur les bords du Bacavoine. Il pourrait vous en cuire.

X

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 212
1^{er} janvier 1899

Lettre N° 78

LETTRE PATOISE

Pouquoi les belles mères sont enraidjis

Dain l'Almanach di Jura i aie promis en ci Pierra et ci Batiche de ios raicontaie dain l'*Jura di Duemouenne* pouquoi ai ié tain de belles-mères que sont qu'men des enraidjis. Pou npe péssaie pou in aitraipou, ài fa teni mai promesse.

Le paitchifeu pessaie, i aivo mouennaie des pouéchés a mairtchie d'Pouéraintru main, non d'mai cape, i n'airope pouéiu tchouaisi in pu sale temps. Achi le premie mairtchain qu'a veni i m'se dépadjie di vendre. Tiain i aie aivu vendu i m'se di : Djeanpiere ai te fa allaie maindjie enne sope, d'aitain pu que mai fenne me dit touedje que ai va bin meu allaie maindjie enne sope que de boire de l'ave d'ainis pou être malaite to l'djoué. Donc ci djoué-li, i vai a *Moton* et i demande enne sope qu'ai m'aipouetchenne to conten. En lai même tale que moi, ai i aivaie in henne que fesaie mairtchie aivo in mnusie po rchitiaie enne pouetche. En s'gremouennain aivo sai belle-mère qu'men ai n'poueïaie avoi l'derrie mot, ai paie et tire lai pouetche chi foue aipré lu que in panneau a sataie. Vos peute craire que tu ces qu'étin li en dienne tu tchétiun d'enne souetche aipré les belles-mères ; main diaie stu qu'aivaie cassaie sai pouetche, ço qui n'peupe compare ça que les djuenes baiechattes son chi djentie et que enne fois belles-mères ai son enraidjis. Ai y aivaie in atre henne à bout d'lai tale que maindjaie des échtraigots que ieuve lai tête et que répond : vos éte ébabi d'çoli ? Moi non. Si vos velai i ve vos raicontaie pouquoi ; to l'monde feu d'aicoue. Moi i m'pensé, non de mai cape, faie bin attention Djeanpiere, ai pouérai bin i avoi atie pou l'*Jura di Duemouenne*. Ça ctu di bou d'lai tale qué lai paire.

« Tiain l'bon Due é vlu faire lai fenne aipré avoi endremi l'henne do in aibre, ai i tire enne cote qu'ai bote alon d'lu pou rchitiaie lai piaie l'aivou ai l'aivaie pris. Ditan qu'ai rchitiaie c'te piaie, voili in tchïn que pesse, sate chu c'te cote et s'en fu. L'bon Due se rvire et raitraipe ci tchïn poi lai coue, ai foueche qu'ai l'était lancie lai coue i demouére dain lai main. Non d'mai cape, dié l'bon Due en ravouétain cte coue d'tchïn que i'était d'moueraie dain lai main, i n'voipe pouquoi i m'etchadrô de

1^{er} janvier 1899

Lettre patoise

Pourquoi les belles-mères sont enragées.

Dans l'Almanach du Jura, j'ai promis à Pierre et à Baptiste de leur raconter dans le *Jura du Dimanche* pourquoi il y a tant de belles-mères qui sont comme enragées. Afin de ne pas passer pour un attrapeur, il me faut tenir ma promesse.

Le printemps passé, j'avais mené des cochons au marché de Porrentruy mais, nom de ma cape, je n'aurais pas pu choisir un plus mauvais temps. Aussi, je me suis dépêché de vendre au premier marchand venu. Lorsque j'ai eu vendu, je me suis dit : Jean-Pierre, il te faut aller manger une soupe, ceci d'autant plus que ma femme me dit toujours qu'il vaut mieux aller manger une soupe que de boire du pastis et être malade toute la journée. Donc ce jour-là je vais au *Mouton* et demande une soupe qu'on m'apporte tout de suite. A la même table que moi, il y avait un homme qui faisait marché avec un menuisier pour réparer une porte. En se disputant avec sa belle-mère, comme il ne pouvait pas avoir le dernier mot, il partit et tira la porte derrière lui si fort qu'un panneau a sauté. Vous pouvez croire que tous ceux qui étaient là en dirent tous chacun une drôle sur les belles-mères ; mais, disait celui qui avait abîmé sa porte, ce que je ne peux pas comprendre c'est que les jeunes filles sont si gentilles et qu'une fois devenues belles-mères, elles deviennent enragées. Il y avait un autre homme au bout de la table, qui mangeait des escargots, qui lève la tête et qui répond : vous êtes étonnés de cela ? Moi non. Si vous voulez, je veux vous raconter pourquoi. Tout le monde fut d'accord. Moi je pensai, nom de ma cape, fais bien attention Jean-Pierre, il pourrait bien y avoir quelque chose pour le *Jura du Dimanche*. C'est celui du bout de la table qui a la parole.

« Lorsque le bon Dieu a voulu faire la femme, après avoir endormi l'homme sous un arbre, il lui retira une côte qu'il posa près de lui pour réparer la plaie où il l'avait prise. Pendant qu'il réparait cette plaie, voilà un chien qui passe, saute sur cette côte et s'enfuit. Le bon Dieu se retourne et rattrape ce chien par la queue. Celui-ci était tellement lancé que la queue lui resta dans la main. Non de ma cape, dit le bon Dieu en regardant cette queue de chien qui lui était restée dans la main. Je ne vois pas pourquoi je m'échaufferais à

rittaie aipré c'te pette bête pou i rpare c'te cote. Çoci a bïn bon pou faire enne fenne. Main, c'nape le to, dié c't'henne, mes

échtraigots venian froid ; i n'aïpe fate de vos en dire de pu, vos daites bïn compare pouquoi les djuenes baiechattes son djenties et les belles-mères enraidjis.

Qu'men ça lai ségeon de souhaitaie l'bon an, i profite pou en trétus lecteurs di *Jura di Duemouenne* vos souhaitaie une bouenne ennaie, bouenne saintaie, aipeu en vos belles-mères le pairaidi pou lai fin d'ennaie.

DJEANPIERE DES MENTES.

courir après cette petite bête pour lui reprendre cette côte. Ceci est bien bon pour faire une femme. Mais, ce n'est pas le tout, dit l'homme, mes escargots deviennent froids, je n'ai pas

besoin de vous en dire plus, vous devez bien comprendre pourquoi les jeunes filles sont gentilles et les belles-mères enragées.

Comme c'est la saison pour souhaiter la bonne année, j'en profite pour souhaiter une bonne année à tous les lecteurs du *Jura du Dimanche*, bonne santé et puis le paradis à vos belles-mères pour la fin de l'année.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Batiché : Baptiste

de l'ave d'ainis : du pastis

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 213
8 janvier 1899

Lettre N° 79

LETTRE PATOISE

Chu lai Roitche de lai Sau, 22 de décembre 1898

Monsieur le Rédacteur di *Jura di Dûemoinne*,

I seu bin veye, y è le poi tot biain, y siace quasi tiain y essaye de tcheumnaie, main daque mes mains grulant en teniaint enne pieume, y n'ai saivu m'envoidgeai, en voyaint c'te pouere annaie s'en allaie, d'vos écrire quèques mots, po faire vouere à monde qui n'seupe encoé tot droit moue. *Piera de Füess, Djanpierre des Mentés* ai peu *Djoset di bain d'aine*, maint bogrement bin coégniut dain le temps, tiain nos allin en lôvre. C'qu'en était vi dain ci temps li, sabre de bos, cintie houres de mairtche dain lai noi, ne nos fesin-pe pavou. C'qu'en s'aimusai, c'qu'en en virai des valtses ai peu des mazourkes. Nos n'éтин djemai sau de dinsie et *Piera de Füess* djemai sau de raiciaie dchu le violon quai l'aivai fabriquaie d'aivo son couté de baigatte. Main mitenaint, les bouebes ne sain pu s'aimusai d'aidroit. Ai ne sondjeant qu'ai se soulaie, qu'ai boire lai gotte ou bin qu'ai djuere è grèilles. Ai veniant tu pacants, et n'in piepe pu lai craffe de faire enne heure de tchemin pou allaie en lôvre. Ai voirin que lai mode s'ervireuche et que ce feuche les baichattes qu'alleuchin en lôvre. Enfin léchan-les faire, y seu in trop veye papon, pou encoé djasaie de dinche atïe(?).

Voici po quoi y m'seu décidaie de vos écrire. Y musau in de ses sois, en mai vie pessaie, qu'était aivu che coétche et lai pavou me prenié en pensin que bintôt y daivo m'aipprataie ai faire mon paiquai po l'âtre monde. « Queurdie, qui me dié, c'nappe des ruses tôt de mainme de paitchi tôt din cô, ai moins qu'en n's'y aittendeuche, sin piepe aivoi le temps de dire à revoir en tus ceux qu'en on coingnu din le temps. Qu'â ce qu'ai sont tus devenis. Ai yen ai que sont ciévies, d'âtres ramoneurs, è yen è en Amérique, d'âtres ai Seleute. Qm'en faire, po yo dire en tus à revoir ? Cn'appe poétchin bin bé d'sen allaie sin aveutchi tos les veyes loustics di veye temps ai peu tus ses coénécinches. Voili po quoi, aivin de meuri, y

8 janvier 1899

Lettre patoise

Sur la Roche de la Sau, 22 décembre 1898

Monsieur le rédacteur du *Jura du Dimanche*.

Je suis bien âgé, j'ai les cheveux tout blancs, je claudique quand j'essaie de marcher, mais bien que mes mains tremblent en tenant une plume, je n'ai pu m'empêcher, en voyant cette pauvre année s'en aller, de vous écrire quelques mots pour faire voir au monde que je ne suis pas encore tout à fait mort. Pierre de Füss, Jean-Pierre des Mensonges et puis Joseph du Banc d'âne, m'ont bougrement bien connu dans le temps, quand nous allions à la veillée. Ce qu'on était égrillards dans ce temps-là, sabot de bois, cinq heures de marche dans la nuit ne nous faisaient pas peur. Ce qu'on s'amusait, ce qu'on en a tourné des valse et puis des mazurkas. Nous n'étions jamais fatigués de danser et Pierre de Füss jamais fatigué de racler sur le violon qu'il avait fabriqué avec son couteau de poche. Mais, maintenant les garçons ne savent plus s'amuser comme il faut. Ils ne songent qu'à se saouler, qu'à boire de la goutte ou bien qu'à jouer aux quilles. Ils deviennent tous fainéants et n'ont plus du tout la force de faire une heure de chemin pour aller à la veillée. Ils voudraient que la mode change et que ce soit les filles qui aillent à la veillée. Enfin, laissons-les faire, je suis un trop vieux grand-père pour parler encore de telles choses.

Voici pourquoi je me suis décidé à vous écrire. Je pensais un de ces soirs à ma vie passée, qui a été si courte, et la peur me prit en pensant que bientôt je devrais m'appêter à faire mon paquet pour l'autre monde. « Pardi, que je me suis dis, c'est sérieux de partir tout d'un coup, sans qu'on s'y attende, sans même avoir le temps de dire au revoir à tous ceux qu'on a connus dans le temps. Qu'est-ce qu'ils sont tous devenus. Il y en a qui sont concierges, d'autres ramoneurs, il y en a en Amérique, d'autres à Seleute. Comment faire pour leur dire à tous au revoir ? Ce n'est pourtant pas bien beau que de s'en aller sans avertir tous les vieux loustics du vieux temps et puis toutes ses connaissances. Voilà pourquoi, avant de mourir, je

m'seu décidaie de poire enne derriere fois lai pieume, po yo faire saivoi pai ci bon p'té *Jura di dûemoinne* que le veye *Colas des Graibeusses* rit aidé quéques bons cos ai peu qu'ai profite po yo dire en tus à revoir, vé le purgatoire ou bin le bon Düe. Bonjour à bon an, an tus vos, aivo lé qué y seut aivu tin souvent vé lai Mayanne ou bin lai Djosette. Que Düe v'leuche vos léchie encoé quéques boinnes annaies chu sti monde.

Mitenain, aivain de fotre mai pieume d'enne sent, y veu encoé raicontai enne petéte hichtoire en tus ceux que pensan encoé é baichattes et qu'in envie d'se mairiai.

Dain le bon veye temps vétiait in bon diaile de saivain, que s'aippelai Socrate ; y ne seuro pu dire ç'ai l'était de Bonfo ou bin di Peutchaipatte. En v'niai l'trovi da totes les sens po le consultai chu totes souetches de quechtions. In djoé in djüene malin que s'creyè bin saivint, main que n'saivait piepe le patois, s'en vint le trovê è peu y dié : « Pardon, monsieur, dois-je me marier ou dois-je demeurer célibataire ? – Quoi que tu fasses, répongé Socrate, tu t'en repentiras un jour. » Mitenain, aivo compris cqu'ai vos fa faire djüennes dgens ?

Lai réponse de Socrate a lai minme que cté ci di bon veye *Pierra de Füess* que ça décidaie l'âtre saimedi ai écrire chu les gazettes pou faire piaigi en sai fenne. Voici ce qu'è m'dié tras djoés aipré son mairiaidge, tien y demaindé sai fesait bon mairiai. « Le mairiaidge, ça in djernie. Tien les djerennes sont feu, elles bacquant po y entrai et tien elles sont dedin, elles bacquant po en r'paitchi.

Aidue donc, mes veyes aimis, y échpére vos r'vouere tu in djo din le cieie. Tien vos y verait ne rébietes-peu de m'aipoichaie doues tras pipaies de toubas.

Aidue, aitôt, monsieur le Rédacteur, et ai vos rmaichiaint d'aivince.

Colas des Graibeusses.

me suis décidé à prendre une dernière fois la plume, pour leur faire savoir par ce bon petit *Jura du Dimanche* que le vieux Nicolas des Courtilières rit toujours quelques bons coups, et qu'il profite pour vous dire à tous au revoir au purgatoire ou bien chez le bon Dieu. Bonjour et bonne année à vous tous avec lesquels j'ai été si souvent vers la Marianne ou bien la Josette. Que Dieu veuille vous laisser encore quelques bonnes années en ce monde.

Maintenant, avant de mettre ma plume de côté, je veux encore raconter une petite histoire à tous ceux qui pensent encore aux filles et qui ont envie de se marier.

Dans le bon vieux temps vivait un bon diable de savant, qui s'appelait Socrate ; je ne saurais dire s'il était de Bonfol ou bien du Peuchapatte. On venait le trouver de tous les côtés pour le consulter sur toutes sortes de questions. Un jour, un jeune malin qui se croyait bien savant, mais qui ne savait pas du tout le patois, s'en vint le trouver et puis lui a dit : « Pardon, Monsieur, dois-je me marier ou dois-je demeurer célibataire ? – Quoi que tu fasses, répondit Socrate, tu t'en repentiras un jour. » Maintenant, avez-vous compris ce qu'il faut faire, jeunes gens ?

La réponse de Socrate est la même que celle du bon vieux Pierre de Füess qui s'est décidé, l'autre samedi, à écrire sur les gazettes pour faire plaisir à sa femme. Voici ce qu'il m'a dit trois jours après son mariage quand je lui ai demandé si c'était bon d'être marié. « Le mariage, c'est un poulailler. Quand les poules sont dehors, elles becquettent pour y entrer et quand elles sont dedans, elles becquettent pour en repartir.

Adieu donc mes bons amis, j'espère vous retrouver tous un jour dans le ciel. Quand vous y viendrez, n'oubliez pas de m'apporter deux trois pipées de tabac.

Adieu aussi, monsieur le Rédacteur et en vous remerciant d'avance.

Nicolas des Courtilières

Vocabulaire particulier :

sabre de bos : sabot de bois

queurdie : pardi

cièvie : concierge

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche No 214
15 janvier 1899

Lettre N° 80

LETTRE PATOISE

Kmânvoron, le 2 janvie 1899 (*)

Es aimis è cognéchaines,

Ça lai môde tchie nos, que tiain le bon an a veni qu'an dieuche : I vos lai souhaite (in pô tai, main ce n'a ran) an tu bouène è heureuse. Ça pou cheudre lai mode de nos veyes dgens, qu'an ci tan ci, y baye in cô de tortchon chu ço qu'à péçai, èpe qu'y dit è Djanna, è Piera, è Djoset, è Djampiere, etc. : Que Due vôs denne lai bouene annaie, lai saintaie, èpe lai vlantaie de faire note *Jura di Duemoine* aidé pu intéressain è loustic.

Lai ! mintenin, aivô votre permission, y veu vô raicontaie lai premiere neu qu'y yaie péçaie ai Nantchakman. (Vos eschiuserais, ça in yue qu'à chu lai câche). C'était an 1863, à mois de feuvrie, an piain uvie, que nos déménaidjin ai Nantchakman. Ai yaivaie de lai noi, de lai yaice, ai desaie froid. Achi tiain nos airivainne parvoi les heute di soi, moi qu'y yéto in boueba, yéto trainsi de froid, èpe y demaindo le yé. Heureusement tiain nos eune moirandaie, y poyé m'allaie coutchie dain enne tchainbre étchâdè, aivô in cousin que nos aivaie édie, pu veye que moi. Ai yaivaie dain lai tchainbre in fouena, an y aivaie fait in bon fue, ai zy fesaie bon.

Y me coutché le premie. En antrain à yé, y me flaque le dos chu atie de dû que tandai bin hâ. Y'm'étô fait mâ, main y ne dié ran. Achi mon cousin an airivain fesait lai même tchouse : main ai djuré (moi yéto trop djuene). No se reyeuvainne po voue ço qu'ai yaivaie. Voili, nos trovinne qu'an aivaie emballaie dé qaquelons dain lai payaisse, èpe s'en était yun que tандаie lai quoue an aimon. No rotainne çoli, èpe no no recoutchainne. Enne boussaie aipré, mon cousin se revir in po foue, patatrac, voili le yé que s'effondre è pies. Coli se comprend, an l'aivaie montai an lai tiute. Lai tête doue fois pu hâte que les pies, ai zy fesaie bon, hein ? Bah ! nos étin djuenes èpe sôles, an s'andremon tot de mainme. Coli duré ène heure ou doue. Tot d'in cô, mon cousin se revoye, me secou en criain : no breulan ! Et, ma foi, c'était vrai. Ai yaivaie

Jura du dimanche N° 214
15 janvier 1899

Lettre patoise

Commonvoudra, le 2 janvier 1899 (*)

Aux amis et connaissances,

C'est la mode chez nous, qu'on dise, quand le nouvel an est venu : je vous la souhaite (un peu tard mais cela ne fait rien) à tous bonne et heureuse, C'est pour suivre la mode de nos ancêtres, qu'en ce temps-ci, on donne un coup de torchon sur ce qui s'est passé et puis que je dis à Jeannot, à Pierre, à Joseph, à Jean-Pierre, etc. : Que Dieu vous donne la bonne année, la santé et puis la volonté de faire notre *Jura du Dimanche* toujours plus intéressant et joyeux.

Là ! maintenant, avec votre permission, je veux vous raconter la première nuit que j'ai passée à Nantchakman. (Vous excuserez, c'est un lieu qui est sur la carte). C'était en 1863, au mois de février, en plein hiver, nous déménagions à Nantchakman. Il y avait de la neige, de la glace et il faisait froid. Aussi, quand nous arrivâmes vers les huit heures du soir, moi qui était encore un enfant, j'étais transi de froid, et puis je demandais le lit. Heureusement, quand nous eûmes soupé, je pus aller me coucher dans une chambre chauffée avec un cousin plus âgé que moi, qui nous avait aidé. Il y avait dans la chambre un fourneau, on y avait fait un bon feu, il faisait bon.

Je me couchai le premier. En entrant dans le lit, je me flanque le dos sur quelque chose de dur qui tendait bien haut. Je m'étais fait mal, mais je n'ai rien dit. Aussi en arrivant, mon cousin fit la même chose : mais il a juré (moi j'étais trop jeune). Nous nous relevâmes pour voir ce qu'il y avait. Voilà, nous trouvâmes qu'on avait emballé des caquelons dans la paillasse, et puis c'en était un qui tendait la queue vers le haut. Nous enlevâmes cela et nous nous recouchâmes. Un moment après, mon cousin se retourna un peu fort, patacrac, voilà le lit qui s'effondre aux pieds. Cela se comprend, on l'avait monté à la hâte. La tête deux fois plus haute que les pieds, il y faisait bon, hein ? Bah ! nous étions jeunes et fatigués, on s'endormit tout de même. Cela a duré une heure ou deux. Tout d'un coup, mon cousin se réveille, me secoue en criant : nous brûlons ! Et, ma foi, c'était vrai. Il y avait

ène tâ femiere dain lai tchambre qu'an ne poyaie pu youyaie. Mon cousin sâte en lai fenêtre pou l'euvie en criain à fue. Tiain nos poyenne, nos tieurainne le fue, ai l'aivaie pri an lai galandure, derie le fouena. Tiain nos eune fini d'éteindre, el était les quatre di maitin. No se recoutchainne ai moitié pendus dain note yé pou dremi qm'an no poyenne. Mâtin qué neu.

Colas de Kmânvoron.

(*) Cette lettre nous est parvenue trop tard pour paraître dans le numéro du 6 janvier.

une telle fumée dans la chambre qu'on ne se voyait plus. Mon cousin saute à la fenêtre pour l'ouvrir en criant au feu. Tant que nous pûmes, nous cherchâmes le feu, il avait pris dans la cloison, derrière le fourneau. Quand nous eûmes fini d'éteindre, il était quatre heures du matin. On se recoucha à moitié suspendus dans notre lit pour dormir comme on put. Mâtin, quelle nuit.

Nicolas de Commonvoudra

(*) Cette lettre nous est parvenue trop tard pour paraître dans le numéro du 6 janvier.

Vocabulaire particulier :

Nantchakman : N'importe comment

Jura du dimanche No 215
22 janvier 1899

Lettre N° 81
(1)

ROMAN PATOIS

Da lai Bâme à Frère Colas, 13 djanvrie 1899.

Monsieur le Rédacteur,

Vos ai l'haibitude de botai chu vos gazettes de bés feuillets en français que piaigeant rudement en tos cés que les yégeant. Voili poquoi i m'perma de vos proposai in pté l'essai. I m'en veu aiquemencie adjdeu enne petéte hichtoire que veu durie in ou dous numeros. Ce elle é le bonheur de piaire en vos lecteurs, y en aiqnenencera enne pu londge, s'vos êtes d'aicoue bin entendu.

SUZETTE

A coinnait de lai côte, envoju de quéques aibres se trove quoitchie enne magenatte dont lai p'téte tcheumenaie léchaie pai cos s'étchappaie in pté po de feumaie. C'était chu lai côte des Migattes, tôt pré de Poérintu.

Dous veilles dgens, aivo youte baichatte Suzette demoérïnt li, vétiint di mallerie traiveil di père que copai di bos dains lai côte. Les fannes copint des braintchattes, fesint des écouvés et raiméssïnt di bos sa dain les bouetchès.

In soi, c'était à mois de mai, è y aivait tot pien des brussâles. Lai mère veniait d'airrivai en l'hôta aivo enne tcharge de bos, lai pouetche était euvie et lai veye fanne criaït :

- Suzette ! Suzette !...

Lai mageon était veude et niun ne répongeait. Epaurie, lai paysenne ritait des tchimbres en l'étâle, tien elle voyé son hanne que païchai din p'té sintie et s'aivinçaie vé lé.

- Éte-vu lai baichatte ? y dié-t-éle, en criïnt das bin loin.

- Nian , Mayanne...

Et è tcherenne ensoinne lai djüenne baichatte, devint, derrie lai mageon, r'virint les bouetchès et les bairres, sin poéyè lai r'trovaï. Lai mère, des püeres piain les euyes, et tote sôle prévoyé in malheur. El allennent pai tcho, dains les bos a di toé et, dâque lai neu était bin noire, le père rité djinque ai Coérdgenaie en s'informint en tus les péssaints ; èt ne pensin piepe en ses soixante ans. Main tot tchétiun y répongeai :

Jura du dimanche N° 215
22 janvier 1899

Roman patois

De la grotte de Frère Nicolas, 13 janvier 1899.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez l'habitude de mettre sur votre gazette de beaux feuilletons en français qui plaisent rudement à tous ceux qui les lisent. Voilà pourquoi je me permets de vous proposer un petit essai. Je veux commencer aujourd'hui une petite histoire qui veut durer un ou deux numéros. Si elle a le bonheur de plaire à vos lecteurs, j'en recommencerais une plus longue si vous êtes d'accord, bien entendu.

Suzette

Dans un petit coin de la côte, entouré de quelques arbres, se trouve cachée une maisonnette dont la petite cheminée laissait par coups s'échapper un peu de fumée. C'était sur la côte des Muguets, tout près de Porrentruy.

Deux vieilles gens, avec leur fille, Suzette, y demeuraient, vivant du travail pénible du père qui coupait du bois dans la côte. Les femmes coupaient de petites branches, faisaient des balais et ramassaient du bois sec dans les buissons.

Un soir, c'était au mois de mai, il y avait beaucoup de brouillard. La mère venait d'arriver à la maison avec une charge de bois, la porte était ouverte et la vieille femme criait :

- Suzette ! Suzette !

La maison était vide et personne ne répondait. Effrayée, la paysanne courait des chambres à l'étable, quand elle a vu son homme qui partait dans un petit sentier et s'avancait vers elle.

- As-tu vu la fille ? y dit-elle en criant de bien loin.

- Non, Marianne...

Et ils cherchèrent ensemble la jeune fille, devant, derrière la maison, retournant les buissons et les haies, sans pouvoir la retrouver. La mère, des pleurs plein les yeux et toute fatiguée, prévoyait un malheur. Ils allèrent partout, dans les forêts tout autour, et dès que la nuit était bien noire, le père, ne pensant nullement à ses soixante ans, courut jusqu'à Courgenay en s'informant auprès de tous les passants. Mais chacun lui répondait :

« Nian, no n'l'ainppe vu. » Tiain ai r'venié en sai magenatte, ai raivoété d'aivo désespoir sai pouere fanne è peu è y dié roudge de colére :

- Tot a désert, en n'ôt pu rend, piepe in brut. Les canvolants qu'étint chu le tchemin sont paitchi. Les bregands è nos airaint voulai nôte baichatte !...

Lai mère lai défendé en diaint :

- Suzette n'â pu in afin.

Le veye i répongé tot bâlement et en püeraint :

- Elle â belle...

Aipré soli, les dous en lai foi, ai se léchenne tchoir dechu in bain et püerennent longtemps.

*

*

*

Das tras s'mainnes, doues tras de ces voitures de pnollies, étint v'ni rôlai djunque ai quéques mètres de lai tchaumiere de Suzette, en lai rive de lai route, en l'ombre de doues tras gros nouchies. Dains ces tchairattes, voidgaie pai in maigre tchin, et trinnaie, pai de malleries tch'vas, que se neurréchin de lhierbe des rives di tchmïn, vétyé tot enne rotte d'afins, quéques fannes et des hannes de tot aide.

C'était tot des Italiens que dgyinnin youte vie en f'sint d'lai musique aivo des ciotras, des armonicas è peu des violons, dains les v'laidges l'aivoé ai péssint.

Le djoé, les fannes préparint lai nourriture de lai bande dains des mairmittes qu'ai posint chu des pieres dechu enne grosse fuelaie. È l'étint airrivai das lai voyie et Suzette aipré le dénai, tyité le baqu de ses parents, s'aitchemenaint dains les près. Elle aivai enne grosse couedge a di toé de sai teille et enne petéte chârpe en lai main gâtche.

Elle était grosse, Suzette, aivo in lairdge front intelligent, des euyes bieus et in poi pu bé que c'tu d'enne Andalouse. Sai tchmisatte que bouffait à di toé de son djupon de laine léchait vouere dous brais vigoureux.

Elle inmait ses tchimpois laivoé sai vie se péssaie tranquille a moitant de lai frâtchou des bos et des saipins.

Seuvent, tiain ai fesai tcha, elle tchintait en péssint dains les tchains. Son pie nu dains des p'tés sabats écraisaie les cioux dains les près.

Elle aivaidge fait quéques tchairdges de bos sa, tiaint elle aiqmencé sai tchainson :

Non, on ne l'a pas vue. Quand il est revenu dans sa maisonnette, il a regardé avec désespoir sa pauvre femme et puis, il a dit rouge de colère :

- Tout est désert, on n'entend plus rien, pas un bruit. Les camps-volants qui étaient sur le chemin sont partis. Les brigands nous auraient volé notre fille !...

La mère la défendait en disant :

- Suzette n'est plus une enfant.

Le vieux lui répondit tout lentement et en pleurant

- Elle est belle...

Après cela, les deux à la fois se laissèrent tomber sur un banc et pleurèrent longtemps.

*

*

*

Depuis trois semaines, deux trois de ces voitures de vanniers étaient venues rôder jusqu'à quelques mètres de la chaumière de Suzette, au bord de la route, à l'ombre de deux trois gros noyers. Dans ces charrettes, gardées par un maigre chien et traînées par de pauvres chevaux qui ne nourrissaient de l'herbe des bords du chemin, vivaient toute une bande d'enfants, quelques femmes et des hommes de tout âge.

C'étaient tous des Italiens qui gagnaient leur vie en faisant de la musique avec des sifflets, des harmonicas et puis des violons dans les villages où ils passaient.

Le jour, les femmes préparaient la nourriture de la bande dans des marmites qu'elles posaient sur des pierres au-dessus d'un grand feu. Ils étaient arrivés depuis la veille, et Suzette, après le dîner cherchait le cochon de ses parents en s'acheminant dans les prés. Elle avait une grosse corde autour de sa taille et une petite serpe dans la main gauche.

Elle était grande, Suzette, avec un large front intelligent, des yeux bleus et une chevelure plus belle que celle d'une Andalouse. Sa chemisette se gonflait autour de son jupon de laine et laissait voir deux bras vigoureux.

Elle aimait ses pâturages où sa vie se passait tranquillement au milieu de la fraîcheur des bois et des sapins.

Souvent, quand il faisait chaud, elle chantait en passant dans les champs. Son pied nu dans ses petits sabots écrasait les fleurs dans les prés.

Elle avait fait comme d'habitude quelques charges de bois sec, quand elle a commencé sa chanson :

Qui y veu tcheuri enne amante
Qn'ayeuche ni sou ni maille

En ci moment, in hanne coutchie dains les hierbes, se yeuvé
ai moitië et dié :

- Eh, lai belle ! lai belle voix que vos ai.

IGNACE DES RAITTES.

(Lai cheute an in prochain numéro.)

Qui veut chercher une amante
Qui n'a ni sous ni bas de laine
A ce moment, un homme couché dans les herbes, se lève à moitié et dit :
- Eh, la belle ! la belle voix que vous avez.

Ignace des Souris

(La suite au prochain numéro)

Vocabulaire particulier :

Canvolant : camp volant ou camp-volant, désigne des nomades

Traduit en français par Madeleine Blanchard

LETTRE PATOISE

An lai rédaction di *Jura di duemœenne*
ai Porraintru.

Ai fâ que y vô raiconteuche l'aiventure que m'â arrivaie drierment. Duemœenne pessaie y femo tranquillement enne cigare, chu note bain devain l'ôta, tiain ai y airrivai in hanne que m'demaundai ce y n'aivô ran ai vendre. Ai vouere sait grante bieuve blôde, son nais gros qument in sabat, aipe encoué pu pai son djaïrgon, y voyé que s'était in djué. Ma foi chié que y i dié, nos ain droit enne belle djeneusse prâte a vé.

Nos entrainnes dain lai tieugainne, mait fenne i bayé enne selle, aipe ait l'aïcmencennes de djasaie. Tot d'in cô ai me venié l'idé de i faire enne petête farce. Y prend in moché de laid dain note métra aipe y i enfelé dain lai bagate de sait blôde.

Mottraie fouere fote tcheneusse, que me dié le mairtchain in pô aipré. Y le mouennai en l'étale, aipe aipré aivoi mairtchaindaie enne boussaie, nô feûnes d'aïccoue po le prie. Çâ tot de maimme bon mairtchie que y dié à djué. Main tot d'in cô mon hanne fesai dou gros l'euïes, aipe aïcmence de breuïe, ergot, picot, tarteïfle ; en maimme temps y rcié mon moché de laid chu in euïe, main chi foue que y tchoyé â dos dain l'femie. Tiain y me feu reyeuvaie, le djué aivait fotu le camp, main mon euye me fait encoué mâ.

Y rentrai dedain, ai me fayé raïcontaie en mai fenne ço qu'était airrivaie. Çâ bogrement bïn fait véye fô, qu'elle me dié, çoli t'aïpparé ai vivre aipe elle me gromoiné encoué bïn. Mitenain y ai renonçie ai faire des farces, main y ne saivope que les djués aivïn chi pavou de lai tchie de poue,

Piera Peuleuye.

Jura du dimanche N° 216
29 janvier 1899

Lettre patoise

A la rédaction du *Jura du dimanche*
à Porrentruy

Il faut que je vous raconte l'aventure qui m'est arrivée dernièrement. Dimanche passé, je fumais tranquillement un cigare sur notre banc devant la maison, quand arriva un homme qui me demanda si je n'avais rien à vendre. A voir sa grande blouse bleue, son nez gros comme un sabot, encore plus par son jargon, j'ai vu que c'était un juif. Ma foi oui, que je lui ai dit, nous avons justement une belle génisse prête au veau.

Nous entrâmes dans la cuisine, ma femme lui a donné une chaise, et puis, il a commencé à discuter. Tout d'un coup, il m'est venu à l'idée de faire une petite farce. Je pris un morceau de lard dans notre armoire et puis, je l'enfilai dans la poche de sa blouse.

Montrez voir votre génisse, que me dit le marchand un peu après. Je le menai dans l'écurie et puis, après avoir marchandé un petit moment, nous fûmes d'accord pour le prix. C'est tout de même bon marché que je dis au juif. Mais tout d'un coup, mon homme fit de gros yeux, puis il commença de brailler, ergot, picot Diable ; en même temps, je reçu mon morceau de lard sur un oeil, mais si fort que je tombai au dos dans le fumier. Quand je me fus relevé, le juif avait foutu le camp, mais mon oeil me faisait encore mal.

Je rentrai à l'intérieur et il fallut raconter à ma femme ce qui m'était arrivé. C'est bougrement bien fait, vieux fou, qu'elle me dit, cela t'apprendra à vivre et puis, elle me gronda encore bien. Maintenant, j'ai renoncé à faire des farces, mais je ne savais pas que les juifs avaient si peur de la viande de porc.

Pierre Vilain oeil

Vocabulaire particulier :

ergot, picot, tarteiffle : ergot, picot, Diable (Teufel): sorte de juron

Traduit en français par Madeleine Blanchard

ROMAN PATOIS

SUZETTE

(Cheute)

Suzette, épaivurie de cte rencontre, s'était savaie de quéques pessaies et était devni tote roudge.

- Ai ne vos fâpe aivoi pavou, le grilla n'veuppe pon faire de mâ en lai cigale... Y seu di pays di soroïlle ; tot djüene, y ai tchaintai cment vos dains les piaines savaidges.

- Pouquoi âce que vos dreumin li ?

- Mes caimairaides sont paitchis, ça le djoé di traivail po you... moi y m'repose... Main, cheutes pie vote besoigne et chutot tchaintait oncoé...

- Oh ! no, nos traivaillans tos les djoés... Vos êtes donc de ces dgens campais laidevint ?

- Aye ; lai belle cigale...

- Poquoi m'aïppelai vos dînche ?

- Ace que vos n'êtes peu cment les cigales, baichatte de lai fin laivoé vos tchaintai, tiaint le soroïlle yut ?

En diant ces pairoles, le djüene Italien s'était yeuvai et se drassaie gros, foue, aidgi et bé.

Sai lairdge poitrine bronzaie se voyaie pai sai tchmise entreuvie, dos la veste bieuve et le gilet roudge. Ses vingt-cintie ans brillint chu son mâle visaidge et ses euyes yugint dedos son tchaipé, diqué s'étchappaie des gros moncés de poi noi.

Suzette demoré treubi devaint ct'imaïdge que lai troubiaie. Ses euyes étint fixaies chu ceux de l'étrindgie que lai tchairmaie.

- Y vos éderaie, svos l'veulai, dié-té.

Lai paysaine, ne répongé-pe et bayé enne occupation en ses mains en copaint des braintchattes.

Ai dmoérainnent dinche longtemps, djasaint ai peu traivaillaint, s'éloignint, se raipreutchaint pai moments. Pai cos, vous mains se rencontrint et Suzette devniait tot in n'sai cment di temps que l'Italien fixaie chu lé ses doux bés l'euyes.

A bout de doux tras houres, Suzette saivaie que son compaignon s'aippelaie Adriani, quai veniait d'Italie et qu'ai djuaie d'lai mandoline. Sins bin s'en rendre compte, elle se

Jura du dimanche N° 217

5 février 1899

Roman patois

Suzette

(Suite)

Suzette, apeurée de cette rencontre, s'était sauvée de quelques pas et était devenue toute rouge.

- Il ne vous faut pas avoir peur, le grillon ne veut pas faire de mal à la cigale...Je suis du pays du soleil ; tout jeune, j'ai chanté comme vous dans les plaines sauvages.

- Pourquoi dormiez-vous là ?

- Mes camarades sont partis, c'est le jour de travail pour eux... moi, je me repose...

Mais poursuivez seulement votre besogne et surtout chantez encore...

- Oh ! nous, nous travaillons tous les jours...Vous êtes donc de ces gens qui campez là devant ?

- Oui, la belle cigale...

- Pourquoi m'appellez-vous ainsi ?

- Est-ce que vous n'êtes pas comme les cigales, fille du finage où vous chantez, quand le soleil luit ?

En disant ces paroles, le jeune Italien s'était levé et se dressait grand, fort, hardi et beau.

Sa large poitrine bronzée se voyait par sa chemine entrouverte, sous la veste bleue et le gilet rouge. Ses vingt-cinq ans brillaient sur son mâle visage et ses yeux luisaient sous son chapeau, duquel s'échappaient de grosses touffes de cheveux noirs.

Suzette demeura intimidée devant cette image qui la troublait. Ses yeux étaient fixés sur ceux de l'étranger qui la charmait.

- Je vous aiderai, si vous le voulez, dit-il.

La paysanne ne répondit pas et donna une occupation à ses mains en coupant des petites branches.

Ils demeurèrent ainsi longtemps, parlant et puis travaillant, s'éloignant, se rapprochant par moments. Parfois leurs mains se rencontraient et Suzette toute drôle je ne sais comment, du temps que l'Italien fixait sur elle ses deux beaux yeux.

Au bout de deux trois heures, Suzette savait que son compaignon s'appelait Adriani, qu'il venait d'Italie et qu'il jouait de la mandoline. Sans bien s'en rendre compte, elle se

sentaie bin aivurouse. Adriani , lu, le campt-volant, ne r'sannaie-pe en tus les hannes qu'elle aivai dj'vus !

Dains lai contraie déserte qu'elle habitaie, les copous seuls l'aivint aipreutchie bin rairement ; vous grosses voix è peu vous manières rudes ne r'sannin dière en ci bé et dgenti Adriani que djasaie cheu bin et qu'ai fesaie che bon oyû. Tiaint le soi airrivé, Adriani, tchairdgé chu ses épales, le faiga de bos sa et cheuyé Suzette djunque vé lai magenatte, en y diaint :

- Allé, po quoi ne vlai vos pe repoire vote tchainson ? Vote voix a cheu douce...

- Y n'ogeros, poéche qui n'aie djemaie tchaintaie qu'aivo les cigales et les grillas.

- Belle cigale, essayie pie, vos me tchairmaie.

Encoéraidgie pai lai djoue et l'piaigi qu'elle ressentais, et le visaidge réfrtâchie pai lai brise di soi, elle tchainté di temps que le soroïl tchoyiaie dechu l'horizon :

Tiaint y djoé dains lai vie
Cai douleur nos aicabie

ou bin encoé en français

Par les sentiers remplis d'ivresse
Allons ensemble à petits pas...

Côte lai pouetche de lai mâgenatte ai se séparennent aipré s'être longtemps raivoétié, sins que nyun nles aiyeuche vus.

*

* *

Lai neu airrivé ; Suzette se sieté tote lai lovraie à coinat di fue, sins ran dire en musaint y n'saie en quoi. Sai mère feu oblidge di dire d'allaie â yé. Elle ne dreumé-pe. Djeumaie elle n'était aivu cheu aidgitaie. L'imaidge d'Adriani, ses euyes vis, sai voix douce, tot r'veniaie en sai mémoire et l'envoïdgaie d'dreumi. Aiche tot qu'elle feu yeuvaie elle raivoété seu les Italiens étint encoé chu lai route.

Aichtot qu'elle eut fini le traivail de youte peté ménaidge, lai mère moinné sai baichatte dains lai côte. Suzette se rviraie aidé mais elle ne voyé-pe ctu qu'elle tcheurraie di r'gard.

Le djoé aipré, tiaint elle copaie le pain po lai sope elle oyié tot din co le son din inchtrument. Elle euvré lai fnétre et voyé feu Adriani, que tiudaie botaie dains sai musique tote son aime.

- Ah ! ça vos ? dié-t'êlle.

IGNACE DES RAITTES.

(Lai cheute an in prochain numéro.)

sentait bien heureuse. Adriani, lui, le camp-volant, ne ressemblait pas à tous les hommes qu'elle avait déjà vus !

Dans la contrée déserte qu'elle habitait, seuls les bûcherons l'avaient approchée bien rarement ; leurs grosses voix et puis leurs manières rudes ne ressemblaient guère à ce beau et gentil Adriani qui parlait si bien et qu'il faisait si bon entendre. Quand le soir arriva, Adriani chargea sur ses épaules le fagot de bois sec et suivit Suzette jusqu'à la petite maison, en lui disant :

- Allez, pourquoi ne voulez-vous pas reprendre votre chanson ? Votre voix est si douce.

- Je n'oserais parce que je n'ai jamais chanté qu'avec les cigales et les grillons.

- Belle cigale, essayez seulement, vous me charmez.

Encouragée par la joie et le plaisir qu'elle ressentait, et le visage rafraîchi par la bise du soir, elle chanta tandis que le soleil descendait sur l'horizon :

Quand je jouais dans le chemin
Sa douleur qui nous accable.

Ou bien encore en français

Par les sentiers remplis d'ivresse
Allons ensemble à petits pas...

Ils se séparèrent à côté de la porte de la maisonnette après s'être longtemps regardés, sans que personne ne les ait vus.

*

*

*

La nuit arriva ; Suzette s'assit toute la soirée au coin du feu, sans rien dire, en pensant je ne sais quoi. Sa mère fut obligée de lui dire d'aller au lit. Elle ne dormit pas. Jamais elle n'avait été si agitée. L'image d'Adriani, ses yeux vifs, sa voix douce, tout revenait à sa mémoire et l'empêchait de dormir. Aussitôt qu'elle se fut levée, elle regarda si les Italiens étaient encore sur la route.

Dès qu'elle eut terminé le travail de leur petit ménage, la mère conduisit sa fille sur la côte. Suzette se retournait tout le temps, mais elle ne voyait pas celui qu'elle cherchait du regard.

Le jour après, quand elle coupait le pain pour la soupe, elle entendit tout d'un coup le son d'un instrument. Elle ouvrit la fenêtre et vit dehors Adriani qui mettait toute son âme dans sa musique.

- Ah ! c'est vous, dit elle.

Ignace des Souris

(La suite dans un prochain numéro.)

Vocabulaire particulier :

aivurouse : heureuse

camp volant : bohémiens, gens du voyage

LETTRE PATOISE

Lai raite et lou seris

A paitchifo de l'annaie des belôches, lai cousine Néva de Thelai s'était mairiai aivô s'tu tchie lai Lison, lou pu bai gas de lai Montoigne.

Ai se piaigint taint mairiai qu'in mois aipré lu mairiaidge ai n'aivint poncoué aivu enne réjon. Quand vegné lou djo de lai fête tout allai encouè achi bin que lou premie djo.

Ai n'aivîn niun invitai que moi. Lai Néva bouté enne belle tiuèye biantche, faite â ménaidge et peu elle tiré di metrot lu pu belles aissietes fleurris.

A moment de no boutait a dînai, voilai enne petête bête noirote, grigeotte que tchoué di piantchie chu lai tuèye.

Taintuais lai raite ! dié Néva.

Ce n'â pé enne raite, ça in seris que dié stu tchie lai Lison.

« Y te dis que ça enne raite. »

« Et moi y vo que ce feuche in seris, lai ! Et y airait lou derrie mot, y me pense. »

A yue de tuai lai bétotte, les voilai de se tapai et de s'en foutre de rvint-de-revai, en vote, t'en airé. Lou dinai fut renvoichai et lai fête fut manquaie pasquai ne r'feuseunent lai paix que bin tai dans lai lovraie.

L'annaie aipré, y eu de nové la tchince d'être de lai fête. A moment de mandgie lai sope, lai Néva dié, maniere de rire : « Nô taitcherain de faire y pô meu lai fête que l'annaie pessaie. »

Stu tchie lai Lison y répongé achi en riain « C'était poutchan in seris. »

« Allan, Ulysse, sai-te piai, coige-te ; te sai poutchan bin que'c'était enne raite. »

« Y te dis que c'était in seris, lai et t'peu chore ton bac. »

A ce qu'ai ne se rempoueugnant pé qu'men l'annaie devant.
Lou dinai fut encouen renvôihai, lai tiuèye taitchie et peu lai fête
manquaie.

Mais ai sont venis bin raissis dadon. Lai preuve, ça que
l'annaie enseute, pou lai fête, el aivin in bai gros bouberé et peu
dou ans aiprés enne belle peteute baichotte.

Jura du dimanche N° 218

12 février 1899

Lettre patoise

La souris et la musaraigne

Au printemps de l'année des prunes, la cousine Néva de Thulay s'était mariée avec
celui de chez la Lison, le plus beau gars de la Montagne.

Ils se plaisaient tant en mariage, qu'un mois après la cérémonie, ils n'avaient pas
encore eu une querelle. Quand vint le jour de la fête, tout allait encore aussi bien qu'au
premier jour.

Ils n'avaient invité nul autre que moi. La Néva mit une belle nappe blanche, faite au
ménage et puis elle tira du buffet les plus belles assiettes fleuries.

Au moment de nous mettre à manger, voilà une petite bête noire qui tombe du plafond
sur la nappe.

Que le temps tue la souris ! dit Néva

Ce n'est pas une souris, c'est une musaraigne dit celui de chez la Lison.

« Je te dis que c'est une souris. »

« Et moi, je veux que ce soit une musaraigne, là ! Et j'aurai le dernier mot, je pense. »

Au lieu de tuer la petite bête, les voilà qui se mettent à se taper dessus, à se foutre un
aller-retour, en veux-tu, t'en auras. Le dîner fut renversé et la fête fut manquée parce qu'ils ne
refirent la paix que bien tard dans la soirée.

L'année suivante, j'eus de nouveau la chance d'être de la fête. Au moment de manger
la soupe, la Néva dit, histoire de rire : « Nous tâcherons de faire un peu mieux la fête que
l'année passée. »

Celui de chez la Lison lui répondit aussi en riant « C'était pourtant une musaraigne. »

« Allons, Ulysse, s'il te plaît, tais-toi ; tu sais pourtant bien que c'était une souris. »

« Je te dis que c'était une musaraigne, là et puis ferme ton bec. »

Est-ce qu'ils ne s'empoignèrent pas de nouveau, pire que l'année passée. Le dîner fut
encore renvoyé, la nappe tachée et puis la fête ratée.

Mais il se sont bien assagis depuis. La preuve, c'est que l'année suivante, pour la fête,
il y avaient un beau gros fiston et puis deux ans après une belle petite fille.

Ajedeu Ulysse a in bon père de famille, bin respectai et a ancien di môtie. On case maimé de lou boutai mère et peu sai diaichotte qu'ai aivu degheute ans, çu ci bon temps, vô se mairiai daivo lou régent, lou pu bé tchantu di pays.

Lai raite et lou seris se son savai pai lou maimé petchu.

Ctu que vos écris ct'e lattare, Monchieur, ne dipe de mentes, pouche que ai s'trovai li quain lai farce a airivaie entre lai Emébos et les Breuleux. Y me muse que vos coinniate tu ct'endroit de lai montoigne.

COLAS.

Aujourd'hui, Ulysse est un bon père de famille, bien respecté et puis un ancien de l'église. On pense même le mettre maire et puis sa fille, qui a eu dix-huit ans, celui du bon temps, veut se marier avec le régent, le plus beau chanteur du pays.

La souris et la musaraigne se sont sauvées par le même trou.

Celui qui vous écrit cette lettre, Monsieur, ne dit pas de mensonges parce qu'il se trouvait là quand la farce est arrivée entre les Emibois et les Breuleux. Je pense que vous connaissez tous cet endroit de la montagne.

Nicolas

Vocabulaire particulier :

lai Montaigne : souvent utilisé pour les Franches-Montagnes

taintuais : (ou mâtainuais) que la foudre (ou le diable) tue (cf les Pe Pe Pe de la chanson)

tiuèye : nappe

raissi : assagi (mais aussi rassis comme le pain)

diaichotte : fille dans le Pays de Montbéliard, équivalent de notre baichatte jurassienne

Thelai : Thulay, village du pays de Montbéliard situé au-dessus d'Hérimoncourt

Traduit en français par Eric Matthey

Jura du dimanche No 219
19 février 1899

Lettre N° 85

LETTRE PATOISE

Di Creux ai Bâs, ci 14 fevrie 1899.
An Messieurs les Rédacteurs di *Jura di Duemoine*
et an tos ses amabyies lecteurs.

I ne saie si y ouejerè veni pare enne petéte piaice dain si bon *Jura di Duemoine*, a moitan de tos ces braves veyes dgens que y aint écrit djusque ai mîntenain. Ça que y se chi djuene qu'y n'aie pe encoué de poi à moton, chi bin qu'an ne m'aiepeule ran que « bian bec » dains mon velaidge (ne lo redites pe à moins, si nom me demorerait). Das qu'en n'a pe veye an saie tôt de mainme in petét pô atyie ; ainsi moi y connia l'ortographe, l'écriture, lo calcul, ai peu y saie yére achi, ai ne y ai pe chi longtemps qu'y aie fini les écôles. Y me se donc dit : « Voyant vouere as-ce qu'an ne serait aichebin écrire lo patois que les âtre, an n'a dran pu bête que yos » Y aie essayie et vos voites qu'y aie réussi. Mîntenain, ce n'a pe le tôt, qu'as-ce qu'y vos veu dire ? Eh mon due, ce n'a pe dje chi aijie d'écrire tiain an n'on diaire dains laie cervelle. Voyant vouere, tyieuran in po, ai fâ atye que piaijeuche an tot lo monde.....

Aitante vouere, aie me revînt enne bouenne hichtoire. Vos conniates craibin tus si Djoselet Gonshie. Ce n'a pe qu'ai feuche bin malin, cment vos lo velai vouere. Ai l'aivaie enne fois enne tschièvre ai vendre et peu ai aie mouenné an laie foire. Ai l'aattendînt, saie bête aie peu lu, chu laie piaice laivou an man les bêtes qu'ai y venieuche des mairtchands. En voici un qu'airrive, écoutant-les djasaie.

- Cōbîn laie tschièvre, l'hanne ?
- Da Reconvelie, Monsieu, que y diait not Djoselet.
- As-ce qu'elle baye bin di laissé ?

- Elle veut aivoi tra-j-ans an laie Saint-Tannelé, tiain an tont les vés.

- Da vas-que vos venites ?

- Ça enne bouègne bête, vos aites chur, elle m'ai fait tras cabris l'annaie pessaie.

- As-ce qu'elle maindje bin, elle a maigre.

- Tuinze francs, ce n'a pe tchie.

Jura du dimanche N° 219

19 février 1899

Lettre patoise

Du Creux aux crapauds, ce 14 février 1899.

A Messieurs les rédacteurs du Jura du dimanche et
à tous ses aimables lecteurs.

Je ne sais si j'ose venir prendre une petite place dans ce bon Jura du dimanche, au milieu de tous ces braves vieilles gens qui y ont écrit jusqu'à maintenant. C'est que je suis si jeune que je n'ai pas encore de poils au menton, si bien qu'on m'appelle seulement « blanc bec » dans mon village (ne le redites pas au moins, sinon le nom me resterait). Même si on n'est pas vieux, on sait tout de même un petit peu quelque chose : ainsi, moi je connais l'orthographe, l'écriture, le calcul et puis je sais lire aussi, il n'y a pas si longtemps que j'ai fini les écoles. Je me suis donc dit : « Voyons voir. Est-ce qu'on ne saurait pas écrire le patois aussi bien que les autres, on n'est pas plus bête qu'eux. J'ai essayé et vous voyez que j'y ai réussi. Maintenant, ce n'est pas le tout, qu'est-ce que je veux vous dire ? Eh mon dieu, ce n'est déjà pas si facile d'écrire quand on n'a guère dans la cervelle. Voyons voir, essayons un peu, il faut quelque chose qui plaise à tout le monde....

Attendez voir, il me revient une bonne histoire. Vous connaissez peut-être tous ce Petit Joseph Gonflé. Ce n'est pas qu'il soit très malin, comme vous le verrez. Il avait une fois une chèvre à vendre et puis il l'a emmenée à la foire. Ils attendaient, sa bête et lui sur la place où on mène les bêtes, qu'il y vienne des marchands. En voici un qui arrive, écoutons-les parler.

- Combien la chèvre, l'homme ?

- De Reconvilier, Monsieur, que lui dit notre Petit Joseph.

- Est-ce qu'elle donne bien du lait ?

- Elle veut avoir trois ans à la Saint-Antoine (Fesse-les), quand on tond les veaux.
- D'où est-ce que vous venez ?
- C'est une bonne bête, vous pouvez en être sûr, elle m'a fait trois cabris l'année passée.
- Est-ce qu'elle mange bien, elle est maigre.
- Quinze francs, ce n'est pas cher.

- Main qu'as-ce que vos baidjelaie, l'hanne ?
 - Aichetaie laie, vos se n'en velai pe'rpenti.
 - Main vos venites foe, as-ce que ça çoli qu'y vos demainde ?
 - Eh bin, teni, teni, y vos veu raibaittre dix sous.
 - Allaie vos faire fotre, bogre de veye foe, diait lo mairtchайд en s'an allaint furieux.

- Au revoir, Monsieu, réponjé si pouère Djoselet que ne y compreniaie ran.

Crai bin que vos achi, vos ne y comprentes ran ; eh bin, ça que not'Djoselet a sodge ai peu qu'ai ne lo veu pe faire aie vouere, aie peu qu'aie répond dasqu'ai n'ai pe compris. Ça tot sîmpye, main ce n'ape ço que y veu faire aie vendre sai tschievre.

Ça achi lu qu'aie aichetaie l'annaie pessaie enne dozaine d'*Almanachs di Jura* « po aitre tyite de ràiquemancie tos les ans » diait-ai,

Vos voites bin qu'aie n'a pe djé chi foe qu'y lo dio an aiquemançain mon hichtoire.

A revoir, trétus, an enne atre fois.

Si batiche tschie laie Mayanne.

Nous avons reçu ces derniers temps plusieurs lettres patoises qui toutes seront publiées. Nous prions leurs auteurs auxquels nous adressons des remerciements, de prendre en patience et en bonne part le petit retard que devra subir la publication de leurs lettres.

- Mais qu'est-ce que vous racontez, l'homme ?
- Achetez-la, vous ne vous en repentirez pas.
- Mais vous devenez fou, est-ce que c'est cela que je vous demande ?
- Eh bien, tenez, tenez, je veux vous rabattre dix sous.
- Allez vous faire foutre, bougre de vieux fou, dit le marchand en s'en allant furieux.
- Au revoir, Monsieur, répondit ce pauvre Petit Joseph qui n'y comprenait plus rien.

Peut-être que vous aussi, vous n'y comprenez rien ; eh bien, c'est que notre Petit Joseph est sourd et puis qu'il ne veut pas le faire voir, et puis qu'il répond à ce qu'il n'a pas compris. C'est tout simple, mais ce n'est pas cela qui veut lui faire vendre sa chèvre.

C'est aussi lui qui a acheté l'année passée une douzaine d'*Almanachs du Jura* « pour être quitte de recommencer tous les ans » disait-il.

Vous voyez bien qu'il n'est déjà pas aussi fou que je l'ai dit en commençant mon histoire.

Au revoir tous, à une autre fois.

Ce Baptiste chez la Marianne

Nous avons reçu ces derniers temps plusieurs lettres patoises qui seront toutes publiées. Nous prions leurs auteurs, auxquels nous adressons des remerciements, de prendre en patience et en bonne part le petit retard que devra subir la publication de leurs lettres.

Vocabulaire particulier :

Djoselet Gonshie : Petit Joseph Gonflé

Saint-Tannelé : Saint-Fesse-les, Saint-Antoine

voyans vouere : voyons donc

aitante vouere : attendez donc

cmment vos le velai vouer : comme vous le verrez

baidjelaie : blaguer, bavarder, parler beaucoup pour ne rien dire

Jura du dimanche No 220
26 février 1899

Lettre N° 86

LETTRE PATOISE

Touedje raicontaie des hichtoires de ce Dodli ne pouéraipe allaie. En crairai qui niaie niun couéniu que lu. Pou impo tchaindjie ai fa qui vos feseuche ai faire couénièchaince de ci véye Fridolïn et di père Brandsôle, le premie ïn véye soudaie di premie Napoléon. Ai n'aivaie pu ranque dou tra poi atoué d'lai tête, était sa qu'men ïn coucou et que tiain ai raicontaie qu'ai l'aivaie faie atie c'était toudje cent oubïn cïn cents fois. Le second était, a contrére, to rond ; enne vraie bole de grêche, aipeu qu'men ai dmouérïn vis-ai-vis iun d'latre, ai n'êtïn djemaie d'aicoue. Ai s'tchicouérïn aidé ; tiain iun diaie bian, l'atre diaie noi. Voici qu'men ci véye Fridolïn raicontaie le premie djoué d'son mairiaidje.

Tot a maitïn ai sate feu di ié. Ai faie l'café et en baye en sai fenne a ié ; ai l'écouve lai tchambre, cire les soulaie et broche les ayons. Sai fenne que voyaie çoli se diaie : qu'men i seu bin tchoué. I aie aivu d'lai tchainse. Tiain lu eu fini ai di en sai fenne : té vu qu'men i aie faie. – Oui, Fridolïn. – Ebin Tiaitrine, da demain te feré touedje dïnle ; aipeu ai se rcoutché. Voili diaieté, djuenes djens, qu'men ai fa faire tiain vos serai mairiaie. Main le père Brandsôle ne manquaie djemaie di dire : té ïn djasou, Fridolin, ce n'ape toi què inventaie çoli. Te lé ié chu ïn calendrie. Qu'men ai lain faie todsouetche de touénaie et qu'en di quai n'fape to maindjie ço qua grais dïn djoué, i vos les raicontraie inpo pu taie.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 220
26 février 1899

Lettre patoise

De toujours raconter des histoires de ce Joseph (Dodli) ne pourrait aller. On croirait que je n'ai connu personne d'autre que lui. Pour un peu changer, il faut que je vous fasse faire connaissance de ce vieux Fridolin et du père Brandsôle, le premier, un vieux soldat du premier Napoléon. Il n'avait plus rien que deux trois cheveux autour de la tête, était sec comme un coucou et, lorsqu'il il racontait qu'il avait fait quelque chose, c'était toujours cent ou bien cinq cents fois. Le second était au contraire, tout rond, une vraie boule de graisse et puis, comme ils demeuraient vis-à-vis l'un de l'autre, ils n'étaient jamais d'accord. Ils se chicanaien toujours ; quand l'un disait blanc, l'autre disait noir. Voici comment ce vieux Fridolin racontait le premier jour de son mariage.

Tout au matin, il saute hors du lit. Il fait le café et en donne à sa femme au lit : il balaie la chambre, cire les souliers et brosse les vêtements. Sa femme, qui voyait cela, se dit : comme je suis bien tombée. J'ai eu de la chance. Quand lui eut fini, il dit à sa femme : tu as vu comment j'ai fait. – Oui, Fridolin. – Eh bien Catherine, dès demain tu feras toujours ainsi ; et puis, il se recoucha. Voilà, dit-il, jeunes gens, comme il faut faire quand vous serez mariés. Mais le père Brandsôle ne manquait jamais de dire : tu es un blagueur, Fridolin, ce n'est pas toi qui a inventé cela. Tu l'as lu sur un calendrier. Comme ils ont fait toutes sortes de tours et qu'on dit qu'il ne faut pas manger ce qui est gras d'un jour, je vous les raconterai un peu plus tard.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

dīnle : ainsi

touénaie : tournée, volée de coups

djasou : parleur, bavard, vantard

Brandsôle : Semelle légère

Traduit en français par Eric Matthey

Jura du dimanche No 224
26 mars 1899

Lettre N° 87
(3)

SUZETTE
(*Cheute*)

- Ayïe, y répongé l'Italien, y ai vlu vos faire vouere qui tchaintôt aitot, moi... Et ai s'aipreutché d'lai fnêtre.

Le bé inchtrument qu'vos ai li... Cment ça bé cque vos djuetes, dié lai Cigale.

- Ecoutaie, dié Adriani, en raiqmencint lai piece qu'ail aivaie piaiquaie in mômement.

El aiqmencé dali enne cheu belle piece que les lairmes en veniint es euyes de Suzette. Elle était bin ébabi lai pouere baichatte, et les euyes predjus dins le Ciele, elle aivaie léchie tchoire ai tiere le pain et l'couté qu'elle tenniaie dains ses mains. Aipeu elle y dié tot din cô : « Mon Düe qu'ça bé, Jésus, Mairie, Djoset ». En ci moment, lai mère était rveni dl'étâle, laivoé elle trayaie ses migattes ; elle écouté in moment le musicien djüre aipeu, dié en sai baichatte :

-Allé ! Suzette, nos n'impes le temps d'oyiu les mendiants, fais-nos lai sope...

Adriani aivai réponjeu tôt bâlement po n'être oyiu que de Suzette :

-L'aimeunne qui dmainde, cna ranque quin sôri d'vos lèvres...

Bin trichte, lai djüene féille était rveni en lai tâle et Adriani s'en était allaie tot bâlement.

Le menme soi et les djoés aipré, Adriani n'mainqué-pe de r'veni chu lai péturie, tiaint l'heure aipreutchiaie, po y rencontraie lai Cigale. De djoé en djoé ai devnint pu families, et le moment des aiveux airrivé.

In bouétchè de main d'savre coaitché youte rendez-vous d'amour et oyié les douçattes paioles qu'els etchindgint.

Le bru de vous embrassements pèssé dains les brintches et s'savé d'aivo l'vent.

Les smainnes se pessainnent dinches et Adriani, in djoé, aiprenié en sai boinne aimie que ses compagnons aivint décidaie d'paitchi l'minme soi.

- Paitchi ! aivai criaie Suzette.

- Ayïe...

Et les euyes de lai Cigale se cioginnent de douleur. Ai lai rainimé dson meu, y baiyint de tindres consolation et y die :

Jura du dimanche N° 223

26 mars 1899

Suzette

(Suite)

- Oui, lui répondit l'Italien, j'ai voulu vous faire voir que je chantais aussi, moi... Et il s'approcha de la fenêtre.

- Le bel instrument que vous avez là... Comme c'est beau ce que vous jouez, dit la Cigale.

- Écoutez, dit Adriani, en recommençant la pièce qu'il avait abandonnée un moment.

Il commença ainsi une si belle pièce que les larmes en vinrent aux yeux de Suzette. Elle était bien étonnée la pauvre fille, et les yeux perdus dans le ciel, elle avait laissé tomber par terre le pain et le couteau qu'elle tenait dans ses mains. Et puis, elle lui dit tout d'un coup : « Mon Dieu que c'est beau, Jésus, Marie, Joseph ». A ce moment, la mère était revenue de l'écurie où elle trayait ses chevrettes. Elle écoute un moment le musicien jouer et puis, dit à sa fille :

- Allez, Suzette, nous n'avons pas le temps d'écouter les mendiants, fais-nous la soupe...

Adriani avait répondu tout doucement pour n'être entendu que de Suzette :

- L'aumône que je demande, ce n'est qu'un sourire de vos lèvres...

Bien triste, la jeune fille était revenue vers la table et Adriani s'en était allé tout lentement.

Le même soir et les jours suivants, Adriani ne manqua pas de revenir sur le pâturage, lorsque l'heure approchait, pour y rencontrer la Cigale. De jour en jour, ils devinrent plus familiers, et le moment des aveux arriva.

Un bosquet de viorne cacha leur rendez-vous d'amour et entendit les douces paroles qu'ils échangeaient.

Le bruit de leurs embrassements passa dans les branches et se sauva avec le vent.

Les semaines se passèrent ainsi et Adriani, un jour, apprit à sa bonne amie que ses compagnons avaient décidé de partir le soir même.

- Partir ! avait crié Suzette.

- Oui...

Et les yeux de la Cigale se fermèrent de douleur. Il l'a ranimée de son mieux, lui donnant de tendres consolations et lui dit :

- I dmoérraie aivo toi, mai Suzette.

- Niain çoli n'seu peupe, mes pairrents te fotrint en lai pouetche cment in étrindgie.

- Ai bin vin, toi ?...

Elle eu pavou, elle se sairé contre le djüene Italien et ai djasinnent longtemps en s'bayint l'brais. Els airivinnent bintot côte les voitures des camps-volants.....

... Doues tras mnutes aipré, les tchairattes se rbotint en route. Ça aidon que le père et lai mère de Suzette, en rentrint en lai mageon, en ne voyin-pe youte baichatte, lai tchrinnent tot paitcho, sins poyè lai rtrovai.

*

* *

Les camps-volants, meirtchint aidé, traivoichint les vlaidges et les vailles, les côtes et les prais. Lai bande était binaivurouse, elle aivin enne nouvelle tchaintouse.

Lai Cigale cment en l'aipelaie, fsait, aivo sai belle voix, dïingnie tot pien dl'airdgent en ses compagnons. Sai bâtait robuchte, bayaie en ses tchaints in caractère savaidge que piaigaie en tus ceux que l'oyint.

L'amour de son boinaimi y bayaie di coéraidge et l'inchtrument d'Adriani aiecompaignaie bogrement bin lai voix d'Suzette.

Çoli allé bin doues tras smaines et lai paysinne ne sondgé guère seuvent en ceux qu'elle aivaie léchie tot d'pai you.

Main, qment l'di in proverbe français : « Tout passe, tout casse, tout lasse ». Ça bin vrai, tot pèse dains cti monde, minme l'amour. Ai n'yé piepe in piaigi que ne lécheuche drrie lu in rmoue. In djoué airrivai que lai Cigale tchainté pu ma, et devnié

trichte. Adriani l'voyé bin et ai y dmaindé c'quelle aivaie. Elle i répongé qu'elle inmaie aidé, qu'elle était encoé prête ai l'cheudre, main qu'lai grie lai fsaie seuffri, qu'elle pensaie aidé en ses poueres parents. Bintot elle n'y poéyé pu t'ni. Qué tchagrín elle éprouaie en pensin en ses côtes, en ses boutchès, en ses cioux. Tot çoli y minquaie. Sai tchaison devnyé pu trichte et son visaige pu maigre ; ses euyes se creuyint ai foueche de pueraié.

- I voéro meuri, dié-t-elle, in djoé.
- Ne dis-pe, çoli, répongé-t-é, épauvurie.

(Lai fin a prochain numéros.)

IGNACE DES RAITES.

- Je demeurerai avec toi, ma Suzette.
- Non, cela ne se peut pas, mes parents te foutraient à la porte comme un étranger.
- Eh bien. Viens, toi ?...

Elle eut peur, elle se serra contre le jeune Italien et ils parlèrent longtemps en se donnant le bras. Ils arrivèrent bientôt près des voitures des gens du voyage...

... Deux trois minutes après, les chariots se remirent en route. C'est depuis lors que le père et la mère de Suzette, en rentrant à la maison, en ne voyant pas leur fille, la cherchèrent tout partout, sans pouvoir la retrouver.

*

*

*

Les nomades marchaient toujours, traversant les villages et les villes, les côtes et les prés. La bande était bien contente, elle avait une nouvelle chanteuse.

La Cigale, comme on l'appelait, faisait, avec sa belle voix, gagner beaucoup d'argent à ses compagnons. Sa beauté robuste, donnait à ses chants un caractère sauvage qui plaisait à tous ceux qui l'entendaient.

L'amour de son bon ami lui donnait du courage et l'instrument d'Adriani accompagnait bougrement bien la voix de Suzette.

Cela alla bien deux trois semaines et la paysanne ne songeait guère souvent à ceux qu'elle avait laissés tout seuls.

Mais, comme le dit un proverbe français : « Tout passe, tout casse, tout lasse ». C'est bien vrai, tout passe dans ce monde, même l'amour. Il n'y a pas un seul plaisir qui ne laisse derrière lui un remord. Un jour arriva que la Cigale chanta plus mal et devint triste. Adriani le voyait bien et il lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui répondit qu'elle l'aimait toujours, qu'elle était encore prête à le suivre, mais que la nostalgie la faisait souffrir, qu'elle pensait toujours à ses pauvres parents. Bientôt, elle ne put plus y tenir. Quel chagrin elle éprouvait en pensant à ses côtes, à ses bosquets, à ses fleurs. Tout cela lui manquait. Sa chanson devenait plus triste et son visage plus maigre. Ses yeux se creusaient à force de pleurer.

- Je veux mourir, dit-elle un jour.
- Ne dis pas, cela, répondit-il, effrayé.

(La fin dans un prochain numéro.)

Vocabulaire particulier :

Elle trayaie ses migattes : elle trayait ses chevrettes ?
Ïn bouétché de main d'savre : un bosquet de viorne
En ses cioux : à ses fleurs

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 225
2 avril 1899

Lettre N° 88
(4)

ROMAN PATOIS
SUZETTE

(fin)

Das lai Bâme a Frère Colas 10 fevrie 99

Ai l'aivindge traivoichie tote l'Aidjoue et lai Franche-Comtai et les tchairattes biaintches dechendint lai vallai di Rhône, allint vé le Sud, dains le pays di soroille. Adriani échpérai que le climat rétchaderait lai pouere dgent qu'aivo froid à tiüere. Main ai se trompaie. Suzette veulé rvirie en drrie, mains elle n'ogé en pensaint en son déshonneur et en lai colére de ses parents. Elle grulé in co et elle senté qu'lai vie allaie y manquai !

Tiaint l'soi airrivé, elle tchainté dains in hôtel, aicompaignie pai Adriani et elle boté taint de trichtesse dain sai tchainson que les sous tchoiyinnent cment lai grale dain le tchaipé qu'l'italien tendai es dgens. Tient çoli feu fini, les musiciens paitchennent et Suzette rentré à campement en s'aipuaint chu l'brais dson galaint. En tchemnint, ai pessinnent côte in étaint rempli d'âve et Suzette dié :

- Ai frai bon dremi li.
- Rentrans, mai belle, te te reposeré lai-devaint.

Ai n'aivaie pe compris cqu'aivaie vlu dire Suzette.

Elle fongé en lairmes, lai vie yétait devni insupoétchable, et bruchquement elle s'enfelé tot din co dains lai côte et dichpairut.

* *

In moment aipré, Adriani, tcheuraie son amante et l'aipelaie, déséchnpéraie. Elle ne répongé-pe. In sopçon y traivoiché lai tête et ai pensé qu'elle s'était crai bin bayïe lai moue. Ai tchrré paitcho, ai gâtche, ai droite, moéyie de tcha, et tot din co ai l'eu enne idée. Ai s'raïppelé qu'lai Cigale yaivaie dit en pessaint côte l'âve : « Ai frai bon dremi li. »

Ai rité en l'étaint, rviré totes les hierbes et bin têt, oh mon Due, voyé sai pouere Suzette, couchie â fond dl'âve. Ai poussé in gueulè terrible, r'tiré lai pouere baichatte et voyé qu'elle

Jura du dimanche N° 225
2 avril 1899

Roman patois

Suzette (Fin)

De la grotte à Frère Nicolas 10 février 99.

Ils avaient déjà traversé toute l'Ajoie et la Franche-Comté et les chariots blancs descendaient la vallée du Rhône, allant vers le Sud, dans le pays du soleil. Adriani espérait que le climat réchaufferait la pauvre personne qui avait froid au cœur. Mais il se trompait. Suzette voulut revenir en arrière, mais elle n'osa en pensant à son déshonneur et à la colère de ses parents. Elle trembla un coup et elle sentit que la vie allait lui manquer !

Lorsque le soir arriva, elle chanta dans un hôtel, accompagnée par Adriani et elle mit tant de tristesse dans sa chanson que les sous tombèrent comme de la grêle dans le chapeau que l'Italien tendait aux gens. Quand cela fut fini, les musiciens partirent et Suzette rentra au campement en s'appuyant sur le bras de son galant. En marchant, ils passèrent à côté d'un étang rempli d'eau et Suzette dit :

- Il ferait bon dormir là
- Rentrons, ma belle, tu te reposera là-bas.

Il n'avait pas compris ce qu'avait voulu dire Suzette.

Elle fondit en larmes, la vie lui était devenue insupportable, et brusquement elle s'enfila tout d'un coup dans la côte et disparut.

*
* *

Un moment après, Adriani chercha son amante et l'appela, désespéré. Elle ne répondit pas. Un soupçon lui traversa la tête et il pensa qu'elle s'était peut-être donné la mort. Il chercha partout, à gauche, à droite, mouillé de chaud, et tout d'un coup, il eut une idée. Il se rappela que la Cigale lui avait dit en passant à côté de l'eau : « Il ferait bon dormir là. »

Il courut vers l'étang, retourna toutes les herbes, et bientôt, oh mon Dieu, vit sa pauvre Suzette, couchée au fond de l'eau. Il poussa un cri terrible, retira la pauvre fille et vit qu'elle

aivait piaquait de vivre. Ai lai prenié dains ses bras et en pueraint ai lai raipoétché à campement.

Le lendemain à soi, le tiurie di vlaidge en surpris, vnié aivo in servaint qu'poétchaie enne croux. Chés grochieres piainches renfromint lai Cigale. Le voi feu poétchai pai doux hannes à ceumetère.

Tus, ai mairtchin derrie, conduus pai Adriani ; veyes, djüenes, hannes, fannes, tchétiunt d'aivo son inchtrument, cheuyint en djuaint tus en lai foi, in tchaint funébre de youte pays.

Adriani dmoèrè dpai lu, raivoétint rboutchi cté qu'elle aivaie taint ainmaie. Tiaint tot feu fini, ai tiré sai mandoline et répété enne dairriere fois les tchaints qu'lai Cigale ainmaie tint.

Tot din co enne main s'posé chu son épale et enne voix de veye dgen dié :

- Allé, boueba, di coéraidge... ai fa paitchi et allaie pu loin.

Adriani n'veulaie pu cheudre les âtres et ceux-ci voyaint l'moyou dlai bande s'en allaie, vlint l'voidgaie pai foueche aivo vous. Enfin les voitures paitchinent et Adriani d'aivo. En pessont devint l'môtie, Adriani en pensin que Suzette reposaie li dains lai tiere, n'y t'tnyé pu et s'savé à ceumetère. Ai pueré longtemps chu lai tombe de Suzette, ai peu, tot din cô, ai s'raipelé lai tchainson qu'tchaintaie Suzette, lai première fois qu'ai l'ai voyié :

Oui, y veu tchri, enne amante
Qu' ayeuche ni sou ni maille...

Ai s'boté ai lai tchaintaie aitot. Tot din co ai se coègé. Enne lâme de couté yugé dains lai neu et Adriani tchoyie chu lai tombe de Suzette que devnnié tote roudge de sin.

Et mitenaint lai morale de ct'hichtoire lai voici, y lai trovaie chu in manuscrit.

« Djuenes dgens, bouebes ou baichattes, ne faites djemaie ran sin aiveutchi vos parents.

» Parents, hannes ou fannes, ne léchie djemaie trop d'pais youx vos baichattes et survoyie-les.

» Djuenes feï'les, n'vos figurietes-pe qu'ai suffit d'ainmai po être heureux. »

Aidue sins vos, et n'vos engringnietes-peu tro d'ai vo moi, seu ct'hichtoire ne finâ-pe pai in mairiaidge.

Ignace des raites.

avait cessé de vivre. Il la prit dans ses bras et en pleurant il la rapporta au campement.

Le lendemain soir, le curé du village en surpris, vint avec un servent qui portait une croix. Six planches grossières renfermaient la Cigale. Le cercueil fut porté par deux hommes au cimetière.

Tous, ils marchaient derrière, conduits par Adriani ; vieux, jeunes, hommes, femmes, chacun avec son instrument, suivaient en jouant tous à la fois, un chant funèbre de leur pays.

Adriani resta seul, regardant ensevelir celle qu'il avait tant aimé. Quand tout fut fini, il tira sa mandoline et répéta une dernière fois les chants que la Cigale aimait tant.

Tout d'un coup, une main se posa sur son épaule et une voix de vieillard dit :

- Allez, garçon, du courage... il faut partir et aller plus loin. Adriani ne voulait plus suivre les autres et ceux-ci voyant le meilleur de la bande s'en aller, voulaient le garder de force avec eux. Enfin, les voitures partirent et Adriani avec. En passant devant l'église, Adriani, en pensant que Suzette reposait là dans la terre, n'y tint plus et se sauva au cimetière. Il pleura longtemps sur la tombe de Suzette et puis, tout d'un coup, il se rappela la chanson que chantait Suzette, la première fois qu'il l'avait vue :

Oui, je veux chercher, une amante

Qui n'ait ni sou ni maille...

Il se mit à la chanter aussi. Tout d'un coup, il se tut. Une lame de couteau luisit dans la nuit et Adriani tomba sur la tombe de Suzette, qui devint toute rouge de sang.

Et maintenant, la morale de cette histoire, la voici, je l'ai trouvée sur un manuscrit.

« Jeunes gens, garçons ou filles, ne faites jamais rien sans avertir vos parents.

« Parents, hommes ou femmes, ne laissez jamais trop seules vos filles et surveillez-les.

« Jeunes filles, ne vous figurez pas qu'il suffit d'aimer pour être heureux. »

A Dieu soyez-vous, et ne vous fâchez pas trop avec moi, si cette histoire ne se termine pas par un mariage.

Ignace des Souris

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 227
16 avril 1899

Lettre N° 89

LETTRE PATOISE

Monsieur le *Jura di Duemoine*.

Dain ci temps de Paitie et de paitchi feue, vo ne vlai pe être bin ébabi ce quéque véye se remôte. Ça poquoi i m'ésaidge de reveni vô dire ço que y pensô ai yé in moment.

C'était en 69, y yêtô allaie rempiaicie ai V... in régent qu'était paitchi. En ci temps li, le père M... in bon brave hamme, était mère. C'était in louenou, qu'aivaie de l'eschpri aitaient qu'in bon tiüere. Ai yé trente ans quel a moue, main y l'ainme encoué.

Tiain y allai dain sin androi, nos étin dou ; stu qu'était aivô moi me dié : Y ne cognâ niun paichi, no vlan allaie droit tchie le mère – nos vain. – El aivaie fini de dénaie. En antrain mon camerade y dié : Monsieur le mère, y vos aimoïne in régent, èpe nos venian vô demaindaie ai dénaie ! – Tré bin, dié le père M..., y ne léche pe enne berbi bailaie an mai pouetche sain y bayie ai maindgie ; sietaie vô li ! – Sain âtre compliment nos feune reci qm'ent des aimis.

Tiain ce feu le temps, y allai en lai recette pou touchi mon traitement di trimestre. Oh ! pe grand tchôse ! 25 francs. Main, y ne sais pe poquoi, an me refuson. Y m'en revin, èpe y le dié à père M..., que m'aivaie pri en aimitie. – Oh ! oh ! fesai té, nô vlan voue

çoli ! Veni demain aivô moi. El était malaite le bon hamme ; çoli n'empaitche que le lendemain, magraie in temps de pieudge, ai veniai aivô moi. Ah ! stu qu'était son aimi ! épe el aivait di puece le père M... achi y feu payie di cô.

An nos anreveniain nô pessainne devain lai mageon d'enne cognéchainse di père M...qu'était bin malaite. – Que fait vote père ? dié-té és bouebes qu'étin devain l'otâ. – Ai ne vai pe, monsieur M... – A té à yé ? – Oui. – Ai ne se yeuve pe ? – Non. – Hum ! fesé le père M..., an motrain le gros crechefix qu'était tot pré, ce stu-là n'aivaie aivu dran pu coiraidge, ai ne serait pe résuscitaie à bout de trâ djoué !

Ah ! ai ne diai pe çoli po se moquaie, le père M..., el était chrétien.

Poquoi vo raicontai çoli, hein ! – Voili, poiche qu'ai fai bon se seuveni des aimis que sont paitchi. – Que Due les repose !

Djoset di Bainsaine.

Jura du dimanche N° 227
16 avril 1899

Lettre patoise

Monsieur le *Jura du Dimanche*.

Dans ces temps de Pâques et de printemps, vous n'allez pas être bien étonné si quelque vieux se remontre. C'est pourquoi je me hasarde à revenir vous dire à quoi je pensais il y a un moment.

C'était en 69, j'étais allé à V. remplacer un régent qui était parti. En ce temps-là, le père M., un bon brave homme, était maire. C'était un plaisantin qui avait de l'esprit autant qu'un bon cœur. Il y a trente ans qu'il est mort, mais je l'aime encore.

Quand j'allai dans son endroit, nous étions deux ; celui qui était avec moi me dit : Je ne connais personne par ici, nous voulons aller directement chez le maire – nous y allons. – Il avait fini de dîner. En entrant, mon camarade lui dit, je vous amène un régent, et puis, nous venons vous demander à dîner ! – Très bien, dit le père M..., je ne laisse pas une brebis bêler devant ma porte sans lui donner à manger ; asseyez-vous là ! Sans autres compliments, nous fûmes reçus comme des amis.

Quand ce fut le moment opportun, j'allai à la recette pour toucher mon traitement du trimestre. Oh ! pas grand chose ! 25 francs. Mais je ne sais pas pourquoi, on me refusa. Je m'en allai et puis, je le dis au père M..., qui m'avait pris en amitié. – Oh ! oh ! fit-il, nous allons voir cela ! Venez demain avec moi. Il était malade, le bon homme ; cela n'empêcha pas que le lendemain, malgré un temps de pluie, il vint avec moi. Ah ! celui qui était son ami ! et puis il avait du pouvoir, le père M... aussi j'ai été payé sur le champ.

En revenant, nous passâmes devant la maison d'une connaissance du père M... qui était bien malade. – Que fait votre père ? dit-il aux enfants qui étaient devant la maison. – Il

ne va pas, monsieur M... – Est-il au lit ? – Oui. – Il ne se lève pas ? -. Non. – Hum ! fit le père M..., en montrant le grand crucifix qui était tout près, si celui-là n'avait pas eu plus de courage, il ne serait pas ressuscité au bout de trois jours !

Ah ! il ne disait pas cela pour se moquer, le père M..., il était chrétien.

Pourquoi vous raconter cela, hein ! – Voilà, parce qu'il fait bon se souvenir des amis qui sont partis. Que Dieu leur donne le repos !

Joseph du Banc d'âne

Vocabulaire particulier :

i m'ésaidge : je me hasarde

el aivait di puece : «il avait du pouce», de l'influence, du pouvoir

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 228
23 avril 1899

Lettre N° 90

LETTRE PATOISE

Le bon véye temps s'en vai ; en n'saimuse pu d'envie tieuri l'mois d'aivri qu'men dain l'temps. Iun allaie tïeuri in môle de flotte ; in atre enne tiaisse pou tieure enne purdje ; in atre in raindge ai tra car, etc., etc... Mitenain ai fa faire in iass aipeu boire lai gotte, non d'mai cape. En n'voipu que des baichattes envie des coues d'cabri es bouebes. En pailain d'cabri, çoli m'raipeule enne fois que ci véye Fridolîn était allaie tieuri l'mois d'aivri, voici qu'men.

I crai vos avoi di que l'père Brandsôle, in cordonnie, demoueraie vis-ai-vis de tchie ci véye Fridolîn. Enne fois le premie aivri, ai paie feu d'lôta aivo enne poignie d'coutés. Ci véye Fridolîn qu'était courieu qu'men in pivoit, i di vasque te vai aivo tes coutés, en lai fouerdje pou les raidiujie ; ai fa qui alleuche saingnie l'tchevri di pté tchie ci Franzlé, ai parai qu'ai sâ cassaie enne patte. Ne vai pe le saingnie, faie ci veye Fridolîn, en pren in paissat qu'ende chire po l'moiten aipeu dou tra bou d'bo et çoli vai to seul. I en aidje eurchitiaie pu d'cent, pu d'cîn cent. Ecoute

Fridolin, répond l'père Brandsôle, en m'on demaïdaie pou l'saignie i veu l'saignie. Chito qu'ai feu contre lai fouerdje, voïli mon Fridolin que prend enne bande des ételles et ritte tchie ci Franzlé. En airrivain ai trove lai fenne chu lai pouetche. Bonjour maidaime, bonjour Fridolin ; i vïn rchitiaie vot patte de tchevri. – Mai patte de tchevri ? – Nian, i dit ma ; lai patte di pté d'vot tchevri. I m'trompe encoué, lai patte di tchevri d'vot peté. Ci Brandsôle mé di que vos l'aivïn faie demaïdaie pou l'saignie, main daque ai l'ain enne patte de cassaie, en n'les saigne pe, en les rchitie. I en aidje eurchitiaie pu d'cent, pu cïn cent. Mon pouere Fridolin, qu'elle i faie, not tchevri népe de patte de cassaie, ça pou vos envie tieuri l'mois d'aivri. Le brigand, di ci Fridolin, i veu me rpaïie. Ai feu doze djoués que quoi qu'en i dieuche, ai diaie touedje le brigand.

To dïn cô, enne vapraie, ai s'bote ai rire et s'tape chu lai tête (l'aivou ai l'aivaie aivu des chveux) en diain : aïtend Brandsôle, i saie qu'men i veu m'vendjie. I vos raicontraie enne atre fois qu'men ai ça vendjie.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 228
23 avril 1899

Lettre patoise

Le bon vieux temps s'en va ; on ne s'amuse plus à envoyer chercher le mois d'avril comme dans le temps. L'un allait chercher un moule de flotte ; un autre une tasse pour cuire une purge ; un autre, un crible à trois coins, etc. etc.... Maintenant, il faut jouer au jass et puis boire de la goutte, nom de ma cape. On ne voit plus que des filles envoient des queues de cabri aux garçons. En parlant de cabri, cela me rappelle une fois que ce vieux Fridolin était allé chercher le mois d'avril, voici comment.

Je crois vous avoir dit que le père Semelle mince, un cordonnier, habitait vis-à-vis de chez ce vieux Fridolin. Une fois, le premier avril, il quitte la maison avec une poignée de couteaux. Ce vieux Fridolin qui était curieux comme un pivert, lui dit où est-ce que tu vas avec tes couteaux, à la forge pour les aiguïser à nouveau : il faut que j'aille saigner le chevreau du Petit chez le Petit François, il paraît qu'il s'est cassé une patte. Ne va pas le saigner, fait ce vieux Fridolin, on prend un petit drap qu'on déchire par la moitié et puis deux trois bouts de bois et cela va tout seul. J'en ai déjà remis sur pied plus de cent, plus de cinq cents. Écoute Fridolin, répond le père Brandsôle, on m'a demandé de le saigner, je veux le saigner. Sitôt qu'il fut vers la forge, voilà mon Fridolin qui prend une bande d'attelles et court chez ce Franzlé. En arrivant, il trouve la femme sur la porte. Bonjour, Madame, bonjour Fridolin ; je viens remettre en ordre votre patte de chevreau. – Ma patte de chevreau ? – Non, je dis mal ; la patte du petit de votre chevreau. Je me trompe encore, la patte du chevreau de votre petit. Ce Brandsôle m'a dit que vous l'aviez fait demander pour le saigner, mais

lorsqu'ils ont une patte cassée, on ne les saigne pas, on les retape. J'en ai déjà remis sur pied plus de cent, plus de cinq cents. Mon pauvre Fridolin, qu'elle lui fait, notre chevreau n'a pas de patte cassée, c'est pour vous envoyer chercher le mois d'avril. Le brigand, dit ce Fridolin, je veux me repayer. Il a été douze jours que, quoi qu'on en dise, il disait toujours le brigand.

Tout d'un coup, une soirée, il se met à rire et se tape sur la tête (où il avait eu des cheveux) en disant : attends Brandsôle, je sais comment je veux me venger. Je vous raconterai une autre fois comment il s'est vengé.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

le père Brandsôle ou brannesôle : semelle mince

Franzlé : Petit François

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 232
21 mai 1899

Lettre N° 91

LETTRE PATOISE

Lou renaid et la Conoye *(Patois Montbéliardais)*

Einne véye Conoye thierant po dan in pré d'aipré des varméchés èt des graibeusses de tiere n'aivaît enco ran vu pou faire sai nounnée, pe mé einne concouerre, vignét en coulère. Tout d'in cô, en feunant alentoé d'in breçon, elle voit in bé froumaidge cotchi dô in tortchon. C'était cetu d'in aifant qu'allaît ai lai Fachotte èt que l'aivait rébiê pour tyeudre d'lai berboque. Lai Conoye sâte chu ce froumaidge èt se sâve d'aivô chu in poumie sâvaidge.

In renaid que lou voiyit, en fut bin engregnie, èt se diésit : Fât ëmusai pou taitchie d'li panre : c'ât in trou gros pou lu, ei ne poepe lou maindgiê ; y m'en vais l'enderuovaî. Y m'en vais y aipanre in toé qu'ei ne cogniât pe.

Achitôt lou lorrion s'en vint tou bâlement en pannant ses œuyes ronds. – Due vôs édait, courbé ! C'ment vait lai santé ?

Moi y sô bin malette, y ne po pu rittai. Y so eivu mordju pai le tchin di bordgie ; dâ donc y'âis lai trisse, y ne po pu ran maindgië. Laïrme qu'y so minâbye ! Y'âis bin tos les mâs. Vos, ç'ât tu le contraire des âtre ainimâs. Les ôgés de pochi sont tus djolus chu vos de ce que vôs êtes lou pu bé de tus les chires di bô. Eis diant que pou tchantaî, ç'ât vos qu'ât bin lou maître ; que les dgeais, les boubous, les aidyesses se coigeant, que gniun ne dit lou mot, èt qu'an entend l'hierbe crâtre quand vos commencîe ai tchantaî po les tchamps. Dites m'en vôte ne petête, çoulai vot me voiry.

La Conoye que se redrassaît chu son aïbre peuri œuvre in énorme bac, aicmence ai raïlai, tandis que lou froumaidge vegniaît ai l'aivalêe. Lou renaid sâte chu ci froumaidge, en dyaint ai lai Conoye : - Coise-te, troup peut l'ôsé ; te me fais mâ és oroiyes !

Râtaint de criaî, lou corbé tout coffu dit : - Ç'ât bin fait pou moi ! Temps me tuait se y'aivôs saivu !

Se çoli peut vos piaire, Messieurs les Rédacteurs di *Jura*, nos porrains vos feuny enco quéque piece de meinme provegniaince.

Y demore en aittendaint, comme aidèt, vôte bin ôblidgie.

Djeannat des Biassons.

Jura du dimanche N° 232
21 mai 1899

Lettre patoise

Le renard et la corneille *(Patois montbéliardais)*

Une vieille corneille qui cherchait dans un pré des vers blancs et des courtilières de terre, n'avait encore rien vu pour faire son goûter, pas même un hanneton, vint en colère. Tout d'un coup, en flairant autour d'un buisson, elle vit un beau fromage caché sous un torchon. C'était celui d'un enfant qui allait à la foire et qui l'avait oublié pour cueillir des salsifis. La corneille saute sur ce fromage et se sauve avec sur un pommier sauvage.

Un renard qui la voit en fut bien fâché et se dit : Il faut réfléchir pour essayer de le lui prendre : il est trop gros pour elle, elle ne peut pas le manger ; je m'en vais l'endormir. Je m'en veux lui jouer un tour qu'elle ne connaît pas.

Aussitôt, le larron s'en vint tout doucement en essuyant ses yeux ronds : - Dieu vous aide, corbeau ! Comment va la santé ? Moi je suis bien malade, je ne peux plus courir. J'ai été mordu par le chien du berger ; depuis lors j'ai la diarrhée, je ne peux plus rien manger. Malheur, que je suis minable ! J'ai bien tous les maux. Vous, c'est tout le contraire des autres animaux. Les oiseaux d'ici sont tous jaloux de vous parce que vous êtes le plus beau de tous les « riches » de la forêt. Ils disent que vous chantez, c'est vous qui êtes bien le

meilleur ; que les geais, les coucous, les pies se taisent, que personne ne dit mot et qu'on entend l'herbe pousser quand vous commencez à chanter par les champs. Dites-en voir une petite, cela va me guérir.

La corneille qui se redressait sur son arbre pourri, ouvre un énorme bec, commence de brailler, tandis que le fromage vint à tomber. Le renard saute sur ce fromage en disant à la corneille : - Tais-toi trop vilain oiseau ; tu me fais mal aux oreilles !

Arrêtant de crier, le corbeau tout confus dit : - C'est bien fait pour moi ! Temps me tuait, si j'avais su !

Si cela peut vous plaire, Messieurs les rédacteurs du *Jura*, nous pourrions vous fournir encore quelques pièces de même provenance.

Je reste en attendant, comme toujours, votre bien obligé.

Jeannot des Poires sauvages

Vocabulaire particulier :

concouerre : hanneton

fachotte : foire, diarrhée

Traduit en français par Pierre Henzelin

Jura du dimanche No 233
28 mai 1899

Lettre N° 92

LETTRE PATOISE

Dain mai deriere lattre i aivo promis de raicontaie c'ment ci véye Fridolin avai aitraipaie l'père Brandsôle. Ce sré pou enne atre fois. Adjdeu i veu vos raicontaie in sondje qui aie faie lai neu péssaie.

Ai ni aivaie diaire qui étô endremi tian i m'bote ai sondjie que c'était lai Pentecôte. Aipeu c'ment i aivo vu chu des aifiches qu'ai i aivai in tir a flobert ai Boncoué i aie pri l'train pou allaie voue çoli. I déchen en lai gare de Boncoué (en sondjain). En paitchain d'lai gare i voi enne belle fontaine (encoué en sondjain). En m'promnain lelon di vlaidje i voi in bé neu pont (touedje en sondjain). I vai vouere da to pré, tian to d'in co ai v'in iun de ces tchies qu'ai ni épe de tchva, i naie ranque aivu le temp de sataie

chu l'trottoir sain çoli i étô écraisaie. Aipré, i vai voue ci tir. Ai foueche qui trovo çoli bé i ravouéto de tote les sen en ieuvain l'naie en l'air, tiain to dïn co asque i n'vaïpe mairtchi chu lai coue dïn tchïn, qu'était coutchie poi tiere. Ai m'sate a molet, çoli mé fait ai réçatai in té co qui se aïvu révoyïe. Ma foi, i aïe fai c'ment en di, i mse rvirie d'enne atre sen pou n'pe r'tchouére dain mon sondje, main ça aïvu bïn pé. I se chur qu'ai ni aïvaïpe enne demé oure qui r'dremo que i raiqmançe ai sondjie. Main qué sondje ! I grule encoué en écriain cte lattre.

I sondjo qui éto moue. Aipré avoi rempiachu les formalitaies aïvo St-Piere, i entre en pairaidis. Que d'coueniéchainçe i ai vu. Premierement Djoset di Bainsdaïne qu'était sietaie chu ïn bé fauteuil, pu loin Pïera di Beutchïn, Franz a Pïnfô. Le Knattet, Raitereugiale, ci Vadet, etc., etc. c'men i éto vé lai pouetche, i ai écoutaie Colas Décraque dichcutaie aïvo St-Piere pou qu'ai le lécheuche entraie, i oue enne voix de fenne derrie moi que diaie : Ravouétié Djeannat, en voici iun d'ces mentous, d'ces craquous. I me r'vire, c'était lai Djeunreuse di Vâ ; lai pavou m'prend ; en velain m'savaie i sate aïva mon ié. Pou cte foi i seu aïvu révoyïe pou to d'bon.

Magraie qui souhaite le pairaidis en to mes aimis, i trove que ai l'ain encoué bïn l'temp di allaie, ça pouquoi i vouéro bïn que mon derrie sondje ne feuche pe vraie, qu'ai pouéïeuchïn encoué écrire quéques bouennes hichtoires c'ment ai l'ain faie djuque mitenain.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 233
28 mai 1899

Lettre patoise

Dans ma dernière lettre, j'avais promis de raconter comment ce vieux Fridolin avait attrapé le père Brandsôle. Ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui je veux vous raconter un rêve que j'ai fait la nuit passée.

A peine endormi, je me mets à rêver que c'était la Pentecôte. Et puis, comme j'avais vu sur des affiches qu'il y avait un tir au pistolet à Boncourt, j'ai pris le train pour aller voir ça. Je descendis à la gare de Boncourt (en rêvant). En sortant de la gare, je vois une belle fontaine (encore en rêvant). En me promenant le long du village, je vois un beau pont neuf (toujours en rêvant). Je vais voir de plus près, quand tout d'un coup, il arrive un de ces chars qui n'a pas de chevaux. Je n'eus que le temps de sauter sur le trottoir, sans ça, j'étais écrasé.

Après, je vais voir ce tir. Tellement je trouvais cela beau, je regardais de tous les côtés en levant le nez en l'air, quand tout d'un coup est-ce que je ne vais pas marcher sur la queue d'un chien qui était couché par terre. Il me saute au mollet, ça me fait sursauter un tel coup que je me suis réveillé. Ma foi, j'ai fait comme on dit, je me suis retourné de l'autre côté pour ne pas retomber dans mon rêve, mais ce fut encore bien pire. Je suis sûr qu'il n'y avait pas une demi-heure que je redormais que je recommençai à rêver. Mais quel rêve ! Je tremble encore en écrivant cette lettre.

Je rêvais que j'étais mort. Après avoir rempli les formalités avec St-Pierre, j'entre au paradis. Que de connaissances j'ai vues. Premièrement Joseph du Banc d'âne qui était assis sur un beau fauteuil, plus loin, Pierre de la Pomme sauvage, François du Houx, le Capon, le Mulot, ce Vadais, etc. etc. Comme j'étais près de la porte, j'ai écouté Nicolas des Exagérations discuter avec St-Pierre pour qu'il le laisse entrer, j'entends une voix de femme derrière moi qui disait : Regardez Jeannot, voici un de ces menteurs, de ces farceurs (Exagérations). Je me retourne, c'était la Généreuse de la Vallée ; la peur me prend ; en voulant me sauver, je saute en bas de mon lit. Pour cette fois, j'ai été réveillé pour tout de bon.

Bien que je souhaite le paradis à tous mes amis, je trouve qu'ils ont encore bien le temps d'y aller. C'est pourquoi je voudrais bien que mon dernier rêve ne soit pas vrai, qu'ils puissent encore écrire quelques bonnes histoires comme ils l'ont fait jusqu'à maintenant.

Jean-Pierre des Mensonges

Traduit en français par Pierre Henzelin

Jura du dimanche No 234
4 juin 1899

Lettre N° 93

LETTRE PATOISE

Le sondge à Djeanpiere

El ât veul mou en Diaile ci pouere Mentou ! Dire quel ét vadgeai sai rancune èt tote sai bile contre moi, dâ voici pu d'in an, poche qu'y l'aivô in pô rechiquê ai sai piaice, en yi diaint que lo Diaile était lo père des mentes, sai yi piaigeait de lo comptaî

pairmé ses papons, ai lu, y ne y'en conteichtô pe le droit, main qu'y me résavrôs cetu de ne me pe dire son tyusin.

Fidyurie-vos donc qu'ei vînt de djâbiaî in sondge pai lequé, bottaint en bé Pairaidis tos cés qu'aint écrit en patois, ei refuse de yi léchiê entraî *ci Djeannat* èt peut c'te brâve Dgenereuse di Vâ, coupâbye d'aivoy aipiaidgie cetu ci.

Ç'ât tot de meinme di foue, po in bon chrétien, de voyet forshiôre di Pairaidis, po les envïe ai son *noi papon*, doues poueres âmes, ai régeon que sai vanitè biassi, lai covaitige èt pétresse de ses dires ne yôs aint pe piaigu ! Qu'en dites-vous ?

Brâve Dgenereuse, qu'y n'aîs l'honneur de cognâtre que pai lo *Jura di Duemoenne*, y'échepère que les sottiges d'in pouere mâlin que ne craimpe d'aittaquaie les fannes, ne vôs velant pe empêchie de dremy d'in bon sanne ! Quant à Djeanpiere, yi soite de faire de moyous sondges. Main voili, nos ne serins nos envadgeaî de raippelai que ce n'ât pe laivoû an on en vu lo tchait

· · · · ·

Bon seraiye vos trétus.

Djeannat des Biassons.

Jura du dimanche N° 234
4 juin 1899

Lettre patoise

Le rêve de Jean-Pierre

Il est vénéneux en diable ce pauvre menteur. Dire qu'il a gardé sa rancune et toute sa bile contre moi, depuis plus d'un an, parce que je l'avais remis à sa place, en lui disant que le Diable était le père des mensonges. S'il lui plaisait de le compter parmi ses aïeux, à lui, je ne lui en contesterais pas le droit, mais que je me réserverais celui de ne pas m'appeler son cousin.

Figurez-vous donc qu'il vient de raconter un songe par lequel, mettant en beau Paradis tous ceux qui ont écrit en patois, il refuse d'y laisser entrer ce Jeannot et puis cette brave Généreuse de la Vallée, coupable d'avoir applaudi celui-ci.

C'est tout de même du fort, pour un bon chrétien, de se voir fermer le Paradis, pour avoir envoyé à son noir aïeul deux pauvres âmes, à raison de sa vanité blessée, de sa convoitise et parce que la petitesse de ses dires ne leur a pas plu. Qu'en dites-vous ?

Brave Généreuse, que je n'ai pas l'honneur de connaître sinon par le *Jura du dimanche*, j'espère que les sottises d'un pauvre malin qui ne craint pas d'attaquer les femmes, ne veulent pas vous empêcher de dormir d'un bon sommeil. Quant à Jean-Pierre, je lui souhaite de faire de meilleurs songes. Mais voilà, nous ne saurions nous garder de rappeler que ce n'est pas où on a en vue le chat

.....
A vous tous le bonsoir.

Jeannot des Poires sauvages

Traduit en français par Pierre Henzelin

Jura du dimanche No 235
11 juin 1899

Lettre N° 94

Les tchemin de fie

Dialogue entre M. NESTOR, propriétaire à Porrentruy et OSCAR, paysan à Charmoille.

Nestor. Bonjour Oscar cela va-t-il, qu'est-ce qu'on dit de bon ?

Oscar. (rendant le salut) Est dé M. Nestor, an dit qu'lo tchmïn d'fie d'Bonfô a en train d'se faire ; â té vrai ?

Nestor. Oui, il se fait en dépit de toutes les histoires que vous connaissez.

Oscar. Est y en ai des hichtoires que nôs n'comprangniampe.

Nestor. De quelles histoires voulez-vous parler ?

Oscar. De l'indifférence que vos, les Messieurs de Porintru, ain po l'tchmîn d'fie Porintru-Yeusslin-Baîle.

Nestor. Notre budget ne nous permet pas de faire tant de dépenses à la fois.

Oscar. I sais bîn qu'est vô veu topient cotait pot s'tu d'Bonfô, main qu'and vlais vô r'tirie?

Nestor (un peu vexé) Nous comptons sur les Prussiens qui veulent prolonger la ligne à travers l'Alsace et le rapport sera bon.

Oscar. Ah dain ci câs craibîn que l'entreprige serait boueaine, main les Prussiens sont malîns. C'est n'lô v'sîmpe ?

Nestor. La fumée de la Locomotive irait en l'air quand même.

Oscar. Est peu l'airdjant anguaidjie aijebîn adrait en l'air, taindis que po l'Porintru-Yeusselin-Baîle, lô rapport a aichurie, par exemple Yeusselin porait occupaie 300 ait 400 ôvries, que serîn tot pris dain nos vlaidges ; Esué, Piedjouse, Ferdjiecot, Miecot, Tchairemoiye, etc., etc. Pensais voue, M. Nestor, qué bîn çoli frait es'ôvrie est peu en tot les djens. Vos saite bîn qu'tiains les djens des vlaiges ain des sous ait l'en potchant aine boueaine paitchie en lè velle, donc Porintru en varait d'meu.

Nestor. Votre langage, tout en me surprenant, me fait plaisir, je n'aurais pas cru cela d'un simple paysan. En vérité, je suis forcé de vous avouer qu'il y a du bon dans le projet Porrentruy-Bâle.

Jura du dimanche N° 235

11 juin 1899

Les chemins de fer

Dialogue entre M. Nestor, propriétaire à Porrentruy et Oscar, paysan à Charmoille.

Nestor. Bonjour Oscar, cela va-t-il, qu'est-ce qu'on dit de bon ?

Oscar, (rendant le salut) Pardi ! M. Nestor, on dit que le chemin de fer de Bonfol est en train de se faire ; est-ce vrai ?

Nestor. Oui, il se fait en dépit de toutes les histoires que vous connaissez.

Oscar. Et il y en a des histoires que nous ne comprenons pas.

Nestor. De quelles histoires voulez-vous parler ?

Oscar. De l'indifférence que vous, les Messieurs de Porrentruy ont pour le chemin de fer Porrentruy-Lucelle-Bâle.

Nestor. Notre budget ne nous permet pas de faire tant de dépenses à la fois.

Oscar. Je sais bien qu'il veut tout plein vous coûter pour celui de Bonfol, mais que voulez-vous en retirer ?

Nestor (un peu vexé). Nous comptons sur les Prussiens qui veulent prolonger la ligne à travers l'Alsace et le rapport sera bon.

Oscar. Ah dans ce cas, peut-être que l'entreprise sera bonne, mais les Prussiens sont malins. Ne vous semble-il pas ?

Nestor. La fumée de la locomotive irait en l'air quand même.

Oscar. Et puis l'argent engagé irait aussi bien en l'air, tandis que pour le Porrentruy-Lucelle-Bâle, le rapport est assuré, par exemple Asuel, Pleujouse, Fregiécourt. Miécourt, Charmoille etc. etc. Pensez voir, M. Nestor, quel bien ça ferait aux ouvriers et à tous les gens. Vous savez bien que quand les gens des villages ont des sous, ils l'emportent en bonne partie à la ville, donc Porrentruy n'en vaudrait que mieux.

Nestor. Votre langage, tout en me surprenant, me fait plaisir, je n'aurais pas cru cela d'un simple paysan. En vérité,

Oscar. (joyeux) Est m'sannais bîn que les Porintru v'lin aine fois voue syhaie. Et bîn en mon idé, M. Nestor, voici comme est farait faire pot bîn mannaie lait tchose. Aiqumanscie pait faire aine réunion ai Porintru, yi convoquais totes les communes interressie, taitchie d'avoï in anne que feuche bîn à courant est peut que saitcheuse bîn djasais pot faire es compâre é communes que que se serait yote aivintaidje. Lai tchose adrait comme chu des rolats est peu tot l'pays de Porintru en varait d'meu.

Nestor. (se parlant à lui-même) Il n'est pas si nigaud qu'on le croirait, ce paysan. (Puis à Oscar) : Mes amis et moi examinerons votre projet, vous en aurez des nouvelles. Au revoir, Oscar.

je suis forcé de vous avouer qu'il y a du bon dans le projet Porrentruy-Bâle.

Oscar (joyeux). Il me semblait bien que les Porrentruy voulaient une fois voir clair. Eh bien, à mon idée, M. Nestor, voici comment il faudrait faire pour bien mener la chose. Commencer par faire une réunion à Porrentruy, y convoquer toutes les communes intéressées, tâcher d'avoir un homme qui soit bien au courant et qui sache bien parler pour faire comprendre aux communes que ce serait leur avantage. La chose irait comme sur des roulettes et tout le pays de Porrentruy en vaudrait mieux.

Nestor. (en se parlant à lui-même) Il n'est pas si nigaud qu'on le croirait, ce paysan. (puis à Oscar) Mes amis et moi examinerons votre projet, vous en aurez des nouvelles. Au revoir, Oscar.

Vocabulaire particulier :

est dé : pardi

syhaie : clair

manner : mener

aiqmanscie : commencer

aivintaidje : avantage

rolats : roulettes

Traduit en français par Élisabeth Décloux

Jura du dimanche No 236
18 juin 1899

Lettre N° 95

LETTRE PATOISE

Premiere es afains

Nos vêtian mintenain dain in temps que les poirans, père et mère, ne sont pu diaire rechpaictaie de yos afains, èpe yan cogna pu d'un, père ou mère que reci des métchainnes régeons et mainme des côs. Y diro bin an tiu çâ le pu lai fâte, main ai yé tot de mainme des exceptions. Potchain ça in commaindement de Due d'honoraie et de rechpectaie ses poirans, et dge dain ci monde pu d'in crouye afain a peni de son manque de tiueur. Ecoutaie voue çoci :

Ai yaivaie in pouere veye grand'père, chi veye, chi cadique que tot grulaie, lai tête sain dans, les dgenouye, èpe les mains, tellement qu'ai ne poyaie pu teni sai tïye daidroit, èpe qu'ai temai sai sope chu lai tâle, aivâ son moton, chû ses hayons. Che bin que son bouebe èpe sai bru, dégotaie de voue çoli, le botainne dain in car derie le foéna, et y bayïn sai sopate dain ène aissiete de tiere, dé fois piepe prou. El aivaie bïn di mâ de teni son aissiete, le pouere veye, che bin qu'in djoué ai lai léché tchouére. An voyain ces moéchés, lai fanne gromouénai ; elle y aitcheté ène echpèce d'étiéye en bô. Dou ou tra djoué aipré, yote peté boueba était sietai cote le fouéna, que s'aimusaie ai djoindre des petés lavouénas. – Eh, quâce te faie, y dié son père ? – Y fai ïn adgea ; le papa et lai manman maindgerain dedain, tiaint y seraie gros comme yos, èpe qu'ai serain véyes côme grand'père !

Le bouebe èpe sai fanne se ravouétainne, ai compregnainne, ai puerainne, et le grand'père repregné sai piaice an lai tâle.

Honore ton père et ta mère.

Djoset di Baindaine.

Jura du dimanche N° 236
18 juin 1899

Lettre patoise

Première aux enfants

Nous vivons maintenant dans un temps où les parents, père et mère, ne sont plus guère respectés de leurs enfants, et j'en connais plus d'un, père ou mère, qui reçoit de vilaines raisons et même des coups. Je dirais bien à qui c'est le plus la faute, mais il y a tout de même des exceptions. Pourtant, c'est un commandement de Dieu d'honorer et de respecter ses parents et déjà dans ce monde plus d'un mauvais enfant est puni de son manque de cœur. Écoutez voir ceci :

Il y avait un pauvre vieux grand-père, si vieux, si caduc que tout tremblait, la tête sans dents, les genoux et les mains, tellement qu'il ne pouvait plus tenir sa cuillère correctement et qu'il répandait sa soupe sur la table, en bas de son menton, sur ses habits. Si bien que son fils et sa bru dégoûtés de voir ça, le mirent dans un coin derrière le fourneau et lui donnèrent sa petite soupe dans une assiette en terre, des fois même pas assez. Il avait bien du mal de tenir son assiette, le pauvre vieux, si bien qu'un jour, il l'a laissée tomber. En voyant ces morceaux, la femme rouspéta ; elle lui acheta une espèce d'écuille en bois. Deux ou trois jours après, leur petit enfant était assis à côté du fourneau qui s'amusait à joindre des petites planchettes. – Eh, qu'est-ce que tu fais, lui dit son père ? – Je fais un auget ; le papa et la maman mangeront dedans, quand je serai grand comme eux et qu'ils seront vieux comme grand-père !

Le fils et sa femme se regardèrent, ils comprirent, ils pleurèrent, et le grand-père reprit sa place à la table.

Honore ton père et ta mère.

Joseph du Banc d'âne

Vocabulaire particulier :

métchainnes régeons : vilaines raisons (Pierrehumbert, fr. rég.), gros mots, injures

peni : puni

cadique : caduc

temai : répandre

tiye : cuillère

étiéye : écuelle

cote : à côté

lavouénas : planchettes

ĩn adgea : un auget

Traduit en français par Élisabeth Décloux

Jura du dimanche No 237
25 juin 1899

Lettre N° 96

LETTRE PATOISE

Coreichepondaince dlai vallai de Dlémon

Y yeu ainco prou svan vot djorna chuto su di duemoinne ; aime piài bin tien è yé de ces lattres en patoi ; è ian é des fois que fin ai crevai de rire. Ce vos éte d'aicœ i veu vos en raiconté enne po vot feuille. Svo ne vlaïpe, çoli ma to pairie, y gni veu ran piedre ai peu vo non pu.

Çoçi ça di patoi vadais, è nape craïbin jbon qué su de l'Aidjo ou bin de lai Montaigne. Anfin vo vos airandgerais comme vo vorait. Tot drierement eule Batiche des satches poirattes comme an l'épeule sen vait à cabaret po boire cé roqueye. Cétaï in po dvain nâ, è faisai frêt. Aigne yiévai niun queule cabartie que fmai sai pipe chule forna. To din qô eule cabartie dit à Batiche. Non pé quia bouenne met goutte. Y è det yi dié not Batiche, inne faïpe de mah, y laïche les djans tâ qui les trove. Ma foi, eule cabartie né ran di lidchu ; main lâtre ne sépe coïgie. Y comprend bin in pô poquoi y vin dà Bierne è yé loin yia in po chaïle. Main tôt de maimme dité ainco yian ai djé to piain bu è peu to piain vu main djmais dlè bête comme lai vôtre. Yié poquoi demaindè eule cabartie. Y nèpe d'échepri réponjai l'Batiche. Dadon not cabartie ne sai pu machai de bradïais sai goutte main è lé tot de maimme continuè dlai bataïyie

In paiysin que ne saïpe écrire en francet è la aïyu doue fois an l'écôle main è niai è vèpe de régent cé djo li. Po to çoli snâpe in mantou. Aïnedit ran que des voirtai. Tiu voré lclairé.

Ai vo salue bin Monscïeur lchef dlai feuille.

Yn yeujou dvot djornâ.

Lettre patoise

Correspondance de la vallée de Delémont

Je lis encore assez souvent votre journal, surtout celui du dimanche, il me plaît bien surtout quand il y a de ces lettres en patois ; il y en a des fois qui font crever de rire. Si vous êtes d'accord, je veux vous en raconter une pour votre feuille. Si vous ne voulez pas, ça m'est égal, je ne veux rien perdre et puis vous non plus.

Ceci c'est du patois vadais, il n'est peut-être pas si bon que celui de l'Ajoie ou celui de la Montagne. Enfin, vous vous arrangerez comme vous voudrez. Tout dernièrement, le Baptiste des pommes de terre sèches, comme on l'appelle, va au cabaret boire ses roquilles. C'était un peu avant Noël. Il faisait froid. Il n'y avait personne que le cabaretier qui fumait sa pipe sur le fourneau. Tout d'un coup, le cabaretier dit à Baptiste. N'est-ce pas qu'elle est bonne ma goutte. Pardi oui dit notre Baptiste, elle ne fait pas de mal, elle laisse les gens tels qu'elle les trouve. Ma foi, le cabaretier n'a rien dit là dessus, mais l'autre ne s'est pas tu. Je comprends bien un peu pourquoi il vient de Berne il y a loin, il est un peu faible. Mais tout de même, dit-il encore, j'en ai déjà tout plein bu et puis tout plein vu, mais jamais de la bête comme la vôtre. Et pourquoi, demanda le cabaretier. Je n'ai pas d'esprit, répondit le Baptiste. Depuis notre cabaretier ne s'est plus mêlé de louer sa goutte, mais il a tout de même continué de la baptiser.

Un paysan qui ne sait pas écrire en français, il a été deux fois à l'école, mais il n'y avait pas de maître ces jours-là. Pour tout ça, ce n'est pas un menteur. Il ne dit rien que des vérités. Qui voudra le croira.

Je vous salue bien Monsieur le chef de la feuille.

Un lecteur de votre journal

Vocabulaire particulier :

coreichepondaince : correspondance

roqueye : roquille (12 cl)

djornâ : journal

d'aicoe : d'accord

çoli ma to pairie : ça m'est égal

forna : fourneau

frêt : froid

coigie : taire

Traduit en français par Élisabeth Décloux

Jura du dimanche No 238
2 juillet 1899

Lettre N° 97

LES PETIGNATS

S'vos v'lais saivoy c'ment qu'an moennait *(bis)*
Le paiyisain de Cœrdgenay : *(bis)*
Ai bin botai vo vite ai boire
Y vos raicont'rais soun hich'toire.
Que le mâtemps n'tuait les Pe... Pe... Pe...
Que le mâtemps n'tuait les Petignats :
 Vivent les z-Ai... z-Ai... z-Ai...
 Vivent les z-Aidjolats !

Aidjolats donc aimusans-nos *(bis)*
Tot en boiyaint tus in bon cô. *(bis)*
Petignat de digne mémoire
Ne s'en tirait pe mâ po boire.
 Que le mâtemps, etc., etc.

Y vos dirais tot en boyaint *(bis)*
Que c'n'était ran qu'in paiyisin ; *(bis)*
C'était tot boennement de lai clique
D'lai Societé pauvriotique
 Que le mâtemps, etc.

Le prince èt tos ses courtisains *(bis)*
Ecraîsint les poueres payisains ; *(bis)*
Petignat, d'lai paît d'lai province
S'en vait potschai ses piantes à Prince.
 Que le mâtemps, etc.

Ei yôs diet' : - Chires, lo payisin *(bis)*
Et droit c'ment vos d'aivoy di pain *(bis)*
Le paiyisain n'ât pe in éch'clave,
Que n'deutchèche ran boire que de l'âve.
 Que le mâtemps, etc.

Les Petignats

Si vous voulez savoir comment on menait *(bis)*

Le paysan de Courgenay : *(bis)*

Hé bien mettez-vous vite à boire

Je vous raconterai son histoire.

Que le mâtan ne tue pas les Pe...Pe...Pe

Que le mâtan ne tue pas les Petignats :

Vivent les z-Ai... zAi... z-Ai...

Vivent les z-Aidjolats !

Ajoulots donc amusons-nous *(bis)*

Tout en buvant tous un bon coup *(bis)*

Petignat de digne mémoire

Ne s'en tirait pas mal pour boire.

Que le mâtan, etc., etc.

Je vous dirai tout en buvant *(bis)*

Que ce n'était rien qu'un paysan *(bis)*

C'était tout bonnement de la clique

De la société pauvrriotique

Que le mâtan, etc.

Le prince et tous ses courtisans *(bis)*

Écrasaient les pauvres paysans ; *(bis)*

Petignat, de la part de la province

S'en va porter ses plaintes au Prince.

Que le mâtan, etc.

Il leur dit : Seigneurs, le paysan *(bis)*

A droit comme vous d'avoir du pain *(bis)*

Le paysan n'est pas un esclave,

Qui ne doive rien boire que de l'eau.

Que le mâtan, etc.

Nos tchaimps pai vos tch'vâs sont tripês ; *(bis)*

Vos pouesaiyais les vaint bâchai. *(bis)*

Ei fât que tot çoli rateuche
C'ment vos q'los paiyisain boiyeuche. –
Que le mâtemps, etc.

Achi lo Prince èt tus ces gros *(bis)*
Le ravétint tus cmme in fô *(bis)*
Djuqu'tiain qu'ei yôs môtrèt qu'pou boire,
Le paiysain v'lait aivoy son voire.
Que le mâtemps, etc.

Le Prince fesèt en réponjaint : *(bis)*
- Qu'at-ce que m'baidjeule ci mâtaint ? *(bis)*
Di Diaile s'y les veus léchie boire,
Y'ainmerôs meut aivoy lai foire.
Que le mâtemps, etc.

Di temps d'çoli in officie *(bis)*
Diet à Prince : - Y cognâs l'métie ; *(bis)*
Y'ais cinquante kaiy'seurliques
Pou pare Petignat et sai clique
Que le mâtemps, etc.

Le prince diét qu'ô, èt les soudais *(bis)*
Paitscheinment trétus pou Coerdgenay ; *(bis)*
Le prince yos diét : - Se vos y'en fôtes,
Y vôs baiy'rais pou boire lai gotte.
Que le mâtemps, etc.

Les bogres allint c'ment des d'mâtans *(bis)*
Sains qu'Petignat s'doteuche de ran *(bis)*
En s'diaint : - Nôs f'rains rôlai les voires,
Car c'ât le Prince que paiye ai boire
Que le mâtemps, etc.

Chitôt qu'eis feunnet devaint l'hôtâ *(bis)*
Eis breuyeinnent trétus : Petignat ! *(bis)*
Vins voue ci-devaint qu'an t'en foteuche
Pou qu'in tchétiuns de nos boiyeuche.
Que le mâtemps, etc.

Nos champs par vos chevaux sont piétinés ; *(bis)*
Vos sangliers les vont fouger. *(bis)*

Il faut que tout cela cesse
Comme vous que le paysan boive.
Que le mâtan, etc.

Aussi le Prince et tous ces gros (bis)
Le regardaient tous comme un fou (bis)
Jusqu'à ce qu'il leur montra que pour boire,
Le paysan voulait avoir son verre.
Que le mâtan, etc.

Le Prince fit en répondant : (bis)
Qu'est-ce que me bavarde ce mâtin ? (bis)
Du Diable si je veux les laisser boire,
J'aimerais mieux avoir la foire.
Que le mâtan, etc.

Du temps de cela un officier (bis)
Dit au Prince : Je connais le métier ; (bis)
J'ai cinquante Kaiserlicks
Pour prendre Petignat et sa clique
Que le mâtan, etc.

Le Prince dit que oui et les soldats (bis)
Partirent tous pour Courgenay ; (bis)
Le Prince leur dit : - Si vous lui en foutez
Je vous donnerai pour boire la goutte.
Que le mâtan, etc.

Les bougres allèrent comme des diables (bis)
Sans que Petignat ne se doute de rien (bis)
En se disant : - Nous ferons rouler les verres
Car c'est le Prince qui paye à boire
Que le mâtan, etc.

Sitôt qu'ils furent devant la maison (bis)
Ils braillèrent tous : Petignat ! (bis)
Viens voir ci-devant qu'on t'en foute
Pour que chacun de nous boive.
Que le mâtan, etc.

Petignat qu'oueyét ces railâs (bis)
Yos diét : - Dé aye, y seus têt prât. (bis)

Bouebes ! œuvrit' lai pœtche tot à lairdge,
Pou qu'eis l'euchint libre péssaïdge... –
Que le mâtemps, etc.

Es lé léchennent tu bin entrai : *(bis)*
Aitaint d'entrès, taint d'empallès. *(bis)*
Chi bin qu'ei n'y d'mouéret d'lai rotte,
Que l'officie pou boire lai gotte.
Que le mâtemps, etc.

Voili c'ment qu'ei fât faire tus : *(bis)*
Fotre eis tyrans lai pâle à tyu ! *(bis)*
Tiaind ç'ât qu'nôs airains lai victoire,
C'ment Petignat nos pœrains boire.
Que le mâtemps, etc.

Petignat qui entendit ces hurlements *(bis)*
Leur dit : Pardi oui, je suis tout prêt *(bis)*

Garçons, ouvrez la porte tout au large,
Pour qu'ils aient libre passage... –
Que le mâtan, etc.

Ils les laissèrent tous bien entrer : (bis)
Autant d'entrés, autant d'empalés. (bis)
Si bien qu'il n'y restait de la troupe,
Que l'officier pour boire la goutte.
Que le mâtan, etc.

Voilà comment il faut faire tous : (bis)
Foutre au tyran la pelle au cul ! (bis)
Quand c'est que nous aurons la victoire,
Comme Petignat nous pourrons boire.
Que le mâtan, etc.

Vocabulaire particulier :

Pauvriotique : jeu de mot sur patriotique
Kaiy'seurliques : les Impériaux, soldats de l'empereur d'Autriche
bâchai : piétiner, bêcher, fouger
railâs : cris, hurlements
lai foire : conséquence fâcheuse d'un dérangement intestinal

Traduit en français par Élisabeth Décloux

LETTRE PATOISE

Mes bouennes dgens !

Non, vos ne le crayin pe, ni moi non pus, que vos revoirin Colas Descraque ; pouétchin ça dînche. Eh ! o, qm'an dit Djanpiere des Mentés, y dischcuto aivô St-Piere po entraie en pairaidis, main y n'ai pe réussi.

- Eh bîn, voyan, poquoi ace-que vo ne me velai pe ? qu'y y dié.

- D'abord tiu éte ? me répond St-Piere

- Le Colas.

- Le Colas ! Colas quoi ? Colas tiu ?

- Colas Descraque !

- Hein ? stu que... ?

- Oui, tot droit stu que...

- Stu que Djanna des Biassons... ?

- Oui, oui, stu que Djanna qu'aattend liderie aivô lai Djenerouse ai aicabyai de ses... qm'an faté dire ?

- O, o, y saie ! Pouere Colas ! Ah ! ça toi ! Eh bîn, écoute, te m'ai lai mine d in bon zigue. Main, te saie, po entraie en pairaidis, ai fâ avoi seufie, or, pô les drôleries que t'ai dis, qu'êtin des mantés, hein ?

- Eh o, paidé !

- Eh bîn, te n'ai pancoué prou eschpyaie !

- Ailairme, pouétchain, le Djanna èpe sai commère ain criaie prou foue !

- Tiain y te dis que ce n'â pe prou !

- Çâ vô que saite, St-Piere.

- Eh bîn, écoute, te me piaie. Y crait que ce t'éto pai chi, te me pézero bin des fois le temps tiain y m'ennue. Çâ po çoli qu'y te veu dire atyie que te raiconterai en t'en retouénain chu lai tiere, ancoué po enne boussaie. Les gazettes venian jusqu'en note sâle d'aitente. Le Djanna èpe sai commère qu'aattendan dain ci car là les yégean, ai vlan yère ton hichtoire, ai te vlan mâdi, èpe te veu poyai entraie en sabas ste veu !

- Ah ! bon St-Piere, dites vite !

Jura du dimanche N° 239

9 juillet 1899

Lettre patoise

Mes bonnes gens !

Non, vous ne le croyez pas, ni moi non plus, que nous reverrions Nicolas des Exagérations ; pourtant, c'est ainsi. Eh ! oui, comme dit Jean-Pierre des Mensonges, je discutais avec St-Pierre pour entrer en paradis, mais je n'y ai pas réussi.

- Eh bien, voyons, pourquoi est-ce que vous ne me voulez pas ? que je lui dis.

- D'abord qui êtes-vous ? me répond St-Pierre

- Le Nicolas.

- Le Nicolas ! Nicolas quoi ? Nicolas qui ?

- Nicolas des Exagérations !

- Hein ? Celui qui... ?

- Celui que Jeannot des Poires sauvages... ?

- Oui, oui, celui que Jeannot qui attend là derrière avec la Généreuse a accablé de ses...comment faut-il dire ?

- Oui, oui, je sais ! Pauvre Nicolas ! Ah ! c'est toi ! Eh bien, écoute, tu m'as l'air d'un bon zigue. Mais, tu sais. Pour entrer en paradis, il faut avoir souffert, or pour les drôleries que tu as dites, qui étaient des mensonges, hein ?

- Eh oui, pardi !

- Eh bien, tu n'as pas encore assez expié !

- Holà ! pourtant le Jeannot et sa commère ont crié assez fort !

- Quand je te dis que ce n'est pas assez !

- C'est vous qui savez, St-Pierre !

- Eh bien écoute, tu me plais. Je crois que si tu étais pas ici, tu me passerais bien des fois le temps quand je m'ennuie. C'est pour cela que je veux te dire quelque chose que tu raconteras en t'en retournant sur la terre, encore pour un moment. Les journaux viennent jusque dans notre salle d'attente. Le Jeannot et sa commère qui attendent dans ce coin les lisent. Ils veulent lire ton histoire et vont te maudire et tu veux pouvoir entrer en sabots si tu veux !

- Ah ! bon St-Pierre, dites vite !

- Voici ! In djoué Note Seigneur me dié : Pierre, nos vlan allaie faire in peté toué chu lai tiere, po voue in po so qu'ai fain.

Prend ton cope tchô, enfeule tes bottes èpe vïn. Chutot dit, chutot faie. Nos vain, de ci, de li, écoutain, ravouétain, les uns que tchaintïn, des âtres que puerïn, enfin tote souetche de babioles et de misères, quoi ! Nos aivïn dge faie béco de tchemïn, ïn djoué, ai fesaie tchâ, nos étïns soles, tiain heureusement nos trovainne enne grosse rouaitche cote ïn boca de bô. Note Seigneur me dié : Sietan no Pierre, po nô reposaie. Nos ferain ïn peté sanne. Y yéto bïn aige. Nos se coutchainne, èpe nos tchoyïn endremi, tiain to d'ïn cô nos ouyan in tapage que nos fesé ai sataie an l'air. – Eh ! que dié Note Seigneur, qu'âce que çoci. Ai yen ai que se baitan liderie. Vai voue, Piere, èpe taitche de botaie lai paix. – Y m'en vai. In moment aipré, an n'ouyai pu ran. Note Seigneur me dié : Qu'âce que té trouaie, Pierre ? – Oh ! tot sïmpieument lai fanna èpe le diaile que se tchicouénïn ïn po. – Eh ! qm'an éte faie po les botaie d'aicoue chi vite. – Ma foi, â yüe de m'aimusaie ai dichcutaie aivo yos, yos aie copaie lai tête é dou. – Oh ! oh ! Piere, ton moyen â chur. Main te saie yai dge recôlaie enne arraye an Malkeuss. Si te lécho faire, te me bayero trop de bésaingne ; té trop prompt di cope tchô. Vai-t'en rebotaie ces têtes.

Ai ne yaivaie pe ai dire non. Y vai, magrai moi, èpe tot en mairmotain y rebote les têtes. Seulement, an ravouétain aipré, y voyé qu'y m'éto trompaie. Te comprends ?

- Oui, vos aivïn bayïe lai tête de lai fanne â diaile, èpe s'té di diaile en lai fanne. alors çâ dâdonc que... ?

- Justement, çâ dâdonc !

Main bon St-Piere, se y raiconte çoli y se fotu ! Djanna veu breuyie, lai Djenereuse veu railaie, les fannes...

- Ai ne né qu'y te dis. Lai Djenereuse, enne bouenne bogresse, dains le fond, veu sorire tot en railain. Les fannes velan dire to bé : Eh o, nos ain lai tête, main les hannes pouétchan les écouenes. Quant an Djanna, ce ai mouenne trop de bru, nos ain tote souetche de tchaimbres, te comprends ?

- Oui, oui, çâ bon.

Ah ! ah ! ah ! çâ Djanpiere que se ve *dériidaie*, an voyain lai mine de Djanna !

Ai Due sïn vos.

Colas Descraques.

- Voici ! Un jour notre Seigneur me dit : Pierre nous voulons aller faire un petit tour sur la terre, pour voir un peu ce qu'ils font. Prends ton coupe-chou, enfile tes bottes et viens. Sitôt

dit, sitôt fait. Nous allons de ci, de là, écoutant, regardant, les uns qui chantaient, des autres qui pleuraient, enfin, toutes sortes de babilles et de misères, quoi ! Nous avons déjà fait beaucoup de chemin, un jour, il faisait chaud, nous étions las, quand heureusement nous trouvâmes une grosse roche à côté d'un bosquet. Notre Seigneur me dit : asseyons-nous Pierre, pour nous reposer. Nous ferons un petit somme. J'étais bien content. Nous nous couchâmes et nous tombâmes dans le sommeil, quand tout d'un coup nous entendîmes un tapage qui nous fit sauter en l'air. Eh ! que dit notre Seigneur, qu'est-ce que ceci ? Il y en a qui se battent là derrière. Va voir, Pierre, et tâche de mettre la paix. Je m'en vais. Un moment après, on n'entendait plus rien. Notre Seigneur me dit : qu'as-tu trouvé, Pierre ? – Oh tout simplement la femme et le diable qui se disputaient un peu. – Eh ! comment as-tu fait pour les mettre d'accord aussi vite ? – Ma foi, au lieu de m'amuser à discuter avec eux, je leur ai coupé la tête aux deux. – Oh ! oh ! Pierre, ton moyen est sûr. Mais tu sais, j'ai déjà recollé une oreille à l'Estropié. Si je te laissais faire, tu me donnerais trop de travail ; tu es trop prompt du coupe-chou. Va-t-en remettre ces têtes.

Il n'y avait pas à dire non. J'y vais, malgré moi, et tout en marmonnant, je remets les têtes. Seulement, en regardant après coup, je vis que je m'étais trompé. Tu comprends ?

- Oui, vous aviez donné la tête de la femme au diable, et celle du diable à la femme.

Alors c'est ainsi que...

- Justement c'est ainsi !

- Mais bon St-Pierre, si je raconte ça, je suis foutu ! Jeannot veut hurler, la Généreuse veut crier, les femmes...

- Mais non que je te dis. La Généreuse, une bonne bougresse dans le fond, veut sourire tout en criant. Les femmes veulent dire tout bas : eh oui, nous avons la tête, mais les hommes portent les cornes. Quant au Jeannot, s'il fait trop de bruit, nous avons toutes sortes de chambres, tu comprends ?

- Oui, oui, c'est bon.

Ah ! ah ! ah ! c'est Jean-Pierre qui veut se dérider, en voyant la mine de Jeannot !

Adieu.

Nicolas des Exagérations

Vocabulaire particulier :

entraie en sabas : littéralement : entrer en sabots (pas très clair)

ai ne né = mais non, oh nenni, (sens probable selon le contexte)

Traduit en français par François Busser

Jura du dimanche No 241
23 juillet 1899

Lettre N° 99

LETTRE PATOISE

Lai manman

Ce ai yé quéqu'un â monde qu'an dait ainmaie épe rechpectaie, ça lai manman. Ah ! ce les afains poyïn compare ! come ai se condurïn envoi yos manman âtrement qu'ai ne le fain bïn sevent. Ecoutaie donc ïn po.

Tiu âce qu'é pansaie an vôs devain que vôs fechïn a monde, qu'e tot préparaie po tiain vôs y verïn, ïn peté yé, des peté lïndges, enne bouenne tchevietche tchâde ? Lai manman. Tiu âce qu'é aivu le pu de mâ aipré vôs, chi zhiailes, chi moindras, que vôs breussie po vôs endremi, que vôs aipaigies tiain vôs puerïns, que vôs teniaie prôpres, que vôs laivaie aivô tain de couéraidge ? Lai manman.

Tiu âce qu'était aidé prâ, lai neue è le djoué, pou vôs bayie ai boire ou è maïndgie, que se rehyeuvaie pou voue ce ai ne vôs manquaie ran, ce vôs n'aivïn pe mâ, épe que grulaie tôt ce vôs aivïn tain sait pô l'air de seufie ? Lai manman.

Tiu âce que vôs é le pu aipri ai mairtchi, ai djasaie, enfin qu'ai le pu pris de lu mainme pô vos faire ce que vôs êtes ? Lai manman.

Epe voici que mïntenain que vôs mairtchi tot seuls, que vos maïndgie tot seuls ço que lai manman aiparaye, vôs vôs craites prou gros po ne lai pu écoutaie, po y faire di tchaigrïn, des grands dépés, crai bïn vôs révoltaie ? Ah ! mes poueres afains, que vôs ne saites diaire ço que vôs faites ! Pansai bïn an ço qui vôs ai dit doue ou trâ lingnes pu aimon, èpe vôs velai être bïn chur pu saïdges que y ne seut aivu enne fois de ne pe écoutaie mai mère.

Voici. En ci temps li, y ne demouéro pe ai l'ôta, main dain ïn âtre yue pu loin. Or ïn djoué y venié en visite, èpe y reschté jusq'a soi. Lai yune bayaie, y yéto djuene, pe pavrou, y aivô le temps. Tot de mainme ai fayé païtchi. Mai mère me dié : Ne tranvache pe ci gros bô, mon fé, vai pai lai route ; y crain qu'ai ne t'arriveuche atyïe. Vos peute croire, mère, qu'y dié, n'avoite pe pavou. Y veu alaie pai le bô, y cognâ le tchemïn, an voi zhiaie, y ne risque ran di tot. Lai manman me le répété ancoué, main tiain an on déjeute ans, enne cainne en djon

Jura du dimanche N° 241
23 juillet 1899

Lettre patoise

La maman

S'il y a quelqu'un au monde qu'on doit aimer et respecter, c'est la maman. Ah ! si les enfants pouvaient comprendre ! Comme ils se conduiraient envers leur maman autrement qu'ils ne le font bien souvent. Écoutez donc un peu.

Qui est-ce qui a pensé à vous avant que vous soyez au monde, qui a tout préparé pour quand vous y viendriez, un petit lit, des petits langes, une bonne couverture chaude ? La maman. Qui est-ce qui eu le plus de mal envers vous, si faibles, si peu de chose, qui vous berça pour vous endormir, qui vous consola quand vous pleuriez, qui vous tenait propre, qui vous lavait avec tant de courage ? La maman.

Qui est-ce qui était toujours prête, la nuit et le jour, pour vous donner à boire ou à manger, qui se relevait pour voir s'il ne vous manquait rien, si vous n'aviez pas mal et qui tremblait tellement si vous aviez tant soit peu l'air de souffrir ? La maman.

Qui est-ce qui vous a le plus appris à marcher, à parler, enfin qui a le plus pris d'elle-même pour faire ce que vous êtes ? La maman.

Et voici que maintenant que vous marchez tout seuls, que vous mangez tout seuls ce que la maman prépare, vous vous croyez assez grands pour ne plus l'écouter, pour lui faire du chagrin, de grands crève-cœurs, peut-être vous révolter ? Ah, mes pauvres enfants, comme vous ne savez guère ce que vous faites ! Pensez bien à ce que je vous ai dit deux trois lignes ci-dessus, et vous voulez être certainement plus sages que je ne l'ai été une fois en n'écoutant pas ma mère.

Voici. A cette époque, je n'habitais pas à la maison, mais dans un autre endroit plus loin. Or un jour, je vins en visite et je restai jusqu'au soir. La lune donnait, j'étais jeune, pas peureux, j'avais le temps. Tout de même, il fallut partir. Ma mère me dit : Ne traverse pas ce grand bois, mon fils, va par la route ; je crains qu'il ne t'arrive quelque chose. Vous pouvez avoir confiance, mère, lui dis-je, n'ayez pas peur. Je veux aller par le bois, je connais le chemin, on voit clair, je ne risque rien du tout. La maman me le répéta encore, mais, quand on a dix-huit ans, une canne en jonc

aivô enne pomme en airdgent à bout, âce qu'an écoute sai manman. Donc y m'en venié à traivie di bô, qu'y cognécho qu'man mai poche, pai y bé zhiaie de yune. Mâgrê çoli, tiain y feu parvoi le moitan, y m'ésairré en tirain trop ai gâtche. Y tyïté le bô, y me trové dans lé tchains, sain savoi laivou, èpe y mairtché, longtemps, djunque an lai fin y venié fri chu enne route qu'y recouégnéché.

Probablement que lai mère prayaie po son youédjé de bouebe, car è ne s'en manqué que de quaitre pas qu'y pitio enne tête aivâ enne priere à bord de lai route. Y airo aivu fini d'être ma crayale, bîn chur, main y an feu tyïte po piedre lai belle pomme d'airdgent de mon djon èpe po faire lai moitie pu de tchemin.

Ah ! main y n'aie janmais rébiaie, èpe ne rébiete pe, les afains, qu'ai fâ écoutaie sai manman.

DJOSET DI BAINDAINE.

avec une pomme en argent au bout, est-ce qu'on écoute sa maman. Donc je m'en vins à travers le bois, que je connaissais comme ma poche, par un beau clair de lune. Malgré cela, quand je fus vers le milieu, je m'égarai en tirant trop à gauche. Je quittai le bois, je me trouvai dans les champs, sans savoir où, et je marchai longtemps, jusqu'à ce que pour finir je vins tomber sur une route que je reconnus.

Probablement que la mère priait pour son benêt de garçon, car il ne s'en fallut que de quatre pas que je pique une tête en bas d'une carrière au bord de la route. J'aurais eu fini d'être désobéissant, bien sûr, mais j'en fus quitte pour perdre la belle pomme d'argent de mon jonc et pour faire le double de chemin.

Ah ! mais je n'ai jamais oublié, et n'oubliez pas les enfants, qu'il faut écouter sa maman.

Joseph du Banc d'âne

Vocabulaire particulier :

craire, croire au sens de avoir confiance

ma crayale : au sens de désobéissant

Traduit en français par François Busser

LETTRE PATOISE

Y ais cognyu în veye hanne qu'an aipelaie dains mon véladge lô père Baron, y ne saie pe trop pô quoi. Y l'ainmôe bîn da qu'aie ne saivaie pe tos les bîns. Y allôe lô vouère bîn s'vent, aie peu aie me raicontaie des hichtoires de r'venants, d'echprits, des aivaintures de saie vie. Aie m'ait-aivu raicontai pu d'enne fois son voyaidje aie Berne, enne fois qu'an y aivaie prêtaie enne action dî tschemîn de fie. Y me lô raipeule encoué et se vos velaie, y m'en vaie vos lô dire, aichi bîn qu'y poraie.

D'abord aie n'était djemais aivu aie Berne, pisque c'était laie première fois qu'aie y allaie. Tiain aie feu airivaie, aie ne saivaie pe trop quoi faire, car aie ne cogniéschaie ran dains laie velle és Ours. Aie se promené dains les rues, devaint lu, an se diaint qu'aie ne velaie pe être veni aie Berne sain aivoi ran vu. Aie-l-airrivé devaint enne belle grosse majon, cment aie n'en aivaie djemais vu dains son velaidge. Aie laie ravouété longtemps, longtemps pô poyaie raicontaie cment elle était tien aie serait reveni aie l'hôta. Aie y aivaie chû lô toué pu de cent tiués, des belles corniches doraies, aie peu des fenêtres, mains des fenêtres qu'étînt bîn pu grosses que les pouétsche de yote majon. Aie velé savoi lô nom de l'hanne qu'était prou rétsche pô se baïti dînche enne belle majon, aie peu aie l'airraté în pessaint : « Hé, Monsieu, qu'aie y dié, as ce que vos ne porînt pe me dire lô nom de c'tu qu'ai si bé baïtiment ? – *I verstoh nit* (1), feut laie réponse. – Bogre, bogre, que se pensé lô père Baron, fât é qu'aie l'euche des sous, pô poyaie doraie saie majon, si Monsieu (cment as-ce qu'aie-l'ai dit) Ferschtonite, qu'y craie. Aie ferait tôt de mainme aïchi bon demoraie dains c'te belle majon que dains note veye bairaique à *Creux es Bâs*.

Tiain aie l'eut fait ses réflexions et prou ravouétie lô *Palais fédéral* (ce l'était, main aie n'en saivaie ran) aie s'en allai pu loin. Aie voyé devaint lu în baïtiment encoué pu grand que l'âtre, laivou aie y aivaie des aiffaires, aie peu encoué des aiffaires qu'étînt piaicies devaint les fenêtres. (C'était în gros maigaisîn). « Oh oh qu'aie se dié, aie sont donc tus retsches en ci Berne. An voici un que motre és pessaints tôt çô qu'aie l'ait, aie peu en ai-t-é ». Aie demaindé en quéqu'un que paitschaie. « Main dites vouere, lèquèle as-ce, cte belle majon ? – *I verstoh nit*. – Vouét-li,

ça encoué si bogre de Fershtonite ! main ça l'hanne lô pu rétsche
de Berne, qu'as-ce qu'y dit, de tot lô

Jura du dimanche N° 242

30 juillet 1899

Lettre patoise

J'ai connu un vieil homme qu'on appelait dans mon village le père Baron, je ne sais trop pourquoi. Je l'aimais bien, même s'il ne savait pas tous les biens. J'allais le voir fréquemment et il me racontait des histoires de revenants, d'esprits, des aventures de sa vie. Il m'a raconté plus d'une fois son voyage à Berne, une fois qu'on lui avait prêté une action du chemin de fer. Je me la rappelle encore, et si vous voulez, je m'en vais vous la dire aussi bien que je pourrai.

D'abord, il n'avait jamais été à Berne, puisque c'était la première fois qu'il y allait. Quand il fut arrivé, il ne savait pas trop quoi faire car il ne connaissait rien de la ville aux ours. Il se promena dans les rues, devant lui, en se disant qu'il ne voulait pas être venu à Berne sans avoir rien vu. Il arriva devant une grande maison, comme il n'en avait jamais vu dans son village. Il la regarda longtemps, longtemps pour pouvoir raconter comme elle était quand il serait revenu à la maison. Il y avait sur le toit plus de cent cheminées, de belles corniches dorées, et des fenêtres, mais des fenêtres qui étaient bien plus grandes que les portes de sa maison. Il voulut connaître le nom de l'homme qui était assez riche pour se bâtir une aussi belle maison, et il arrêta un passant : « Hé, Monsieur, lui dit-il, est-ce que vous ne pourriez pas me dire le nom de celui qui a un si beau bâtiment ? – *I verstoh nit*, fut la réponse. – Bougre, bougre, que pensa le père Baron, faut-il qu'il ait de l'argent pour pouvoir dorer sa maison, ce Monsieur (comment a-t-il dit ?) Fershtonite, je crois. Il ferait tout de même aussi bon habiter dans cette belle maison que dans notre vieille baraque au Creux des Crapauds.

Quand il eut fait ses réflexions et suffisamment regardé le Palais Fédéral (c'était lui, mais il n'en savait rien), il s'en alla plus loin. Il vit devant lui un bâtiment encore plus grand que l'autre, où il y avait des choses et encore des choses qui étaient placées devant les fenêtres. (C'était un grand magasin). « Oh oh, se dit-il, ils sont donc tous riches dans ce Berne. En voici un qui montre aux passants tout ce qu'il a, et en a-t-il ! » Il demande à quelqu'un qui passait. « Mais dites voir, qui c'est cette belle maison ? – *I verstoh nit*. – Voyez, c'est encore ce bougre de Fershtonite ! Mais c'est l'homme le plus riche de Berne, que dis-je, de tout le

monde. Ca tot poitschô laie mainme tschöse, aidé les mainmes qu'aint tot, aie peu les âtres ran.

Aipré aivoi tranvaschie în pont, aie l'airrivé devaint enne échpèce de gros petschu, laivou aie y aivaie in mûe aivo enne balustrade atoué, aie peu des dgens que ravouétint dedain, en riaint. Lô pére Baron, qu'était în pô courieux, s'aivaînçai pô vouere. Dains lô petschu aie voyai des grosses bêtes noires que se rôlînt poi tiere, que se beugnînt dains enne fontaine, que se drassînt chu les pattes de derie. Les dgens yos tschaimpînt des gairattes, des biscuits, des bonbons. Mains qué bêtes as-ce que ça ? Y n'en aie djemais dînche vu tchie nos. Ce n'a pe potchain des tschievres, aie n'aint pe d'écouennes. Aitant y lô veu demaîndaie en cte baichate qu'ai în afint tschu ses brais. « Mains, Maidemoiselle, dites me vouere în pô, qu'es bêtes as-ce que ça ? – *I verstoh nit*. – Vouétli, elle craie qu'y i demande lesquéles ça. Comment encoué ces de ci Ferschtonite, mains aie tînt tot lai velle ci bogre-li. Aie peu, dire qu'y n'en aivôé djemais oyu paillaie aivaint de veni ai Berne ».

Pu loin, en souétchaint d'enne petête rue, ai s'airraté tôt ébabi : Aie voyaie des dgens, aie peu encoué des dgens, vêtis de noi, dou paie dou, c'ment ç'ai l'étînt en l'enterrement. Les hannes aivînt des gros tchaipés nois que ressannînt an în tio de fouenna. Quaitre tchevas tirînt enne belle voiture, tot airdgentaie, vou était în voie tot doraie aivô des boquas et des corannes tot pien. En oyaie enne musique que djuaie aitye que fesaie aie pueriaie. C'était bîn trischte.

« Tiens, que se diait lô pére Baron, ça în enterrement. Maîns aie parait qu'aie ne velant pe de tiurie ces-ci ». Aie prenié son tschaipé an saie main, aie peu aie prayé în *Pater* pô lô repos de l'âme de c'tu qu'était moue. Tiain aie feunnt tus péssaie, aie demaîndé an în ôvrie que ravouétaie cment lu : « Mains ce dait être în hanne échtimaie, ou bîn retche, qu'en enterre, n'as-ce pe ? – *I verstoh nit*, que y dié l'ôvrie. – Comment, ça ci *pouere* Ferschtonite qu'a moue ! Voili c'que ça, an ont bé être rétsche, aie fae tot de mainme meuri enne fois. Bogre, y ainme meu être en mais piaice qu'an laie sîne. Y aie a moins laie saintaie, quand mainme y ne seut pe rétsche. Non, non, ci cõe, y ne vorôe pu être Ferschtonite ».

Ai s'en allé boire enne bouenne chope de bière, aie peu aie s'en reveunié aie l'hôta en raicontant qu'aie l'aivaie vu

l'enterrement de Monsieur Ferschtonite, l'hanne lô pu retche de Berne, aie peu craibîn dî monde !

An laie revoyance !

Si Batische tchie laie Mayanne.

le monde entier. C'est partout la même chose, toujours les mêmes qui ont tout, et les autres rien ! »

Après avoir traversé un pont, il arriva devant une espèce de gros trou, où il y avait un mur avec une balustrade autour, et des gens qui regardaient dedans en riant. Le père Baron, qui était un peu curieux, s'avança pour voir. Dans le trou, on voyait de grosses bêtes noires qui se roulaient par terre, qui se baignaient dans une fontaine, qui se dressaient sur les pattes de derrière. Les gens leur lançaient des carottes, des biscuits, des bonbons. Mais quelles bêtes est-ce que c'est ? Je n'en ai jamais vu de pareilles chez nous. Ce ne sont pourtant pas des chèvres, elles n'ont pas de cornes. Attends, je veux le demander à cette demoiselle qui a un enfant sur ses bras. « Mais Mademoiselle, dites-moi voir un peu, quelles bêtes est-ce que c'est ? – *I verstoh nit* – Voyez, elle croit que je lui demande à qui elles sont. Comment encore celles de ce Ferschtonit, mais il tient toute la ville, ce bougre-là ! Et dire que je n'en avais jamais entendu parler avant de venir à Berne ! »

Plus loin, en sortant d'une petite rue, il s'arrête tout étonné : il voyait des gens et encore des gens, vêtus de noir, deux par deux, comme s'ils étaient à l'enterrement. Les hommes avaient de grands chapeaux noirs qui ressemblaient à un tuyau de fourneau. Quatre chevaux tiraient une belle voiture, tout argentée, où était un cercueil tout doré avec plein de bouquets et de couronnes. On entendait une musique qui jouait quelque chose qui faisait pleurer. C'était bien triste.

« Tiens, se disait le père Baron, c'est un enterrement. Mais on dirait qu'ils ne veulent pas de curé, ceux-ci. Il prit son chapeau à la main, et pria un pater pour le repos de l'âme de celui qui était mort. Quand ils furent tous passés, il demanda à un ouvrier qui regardait comme lui : « Mais ce doit être un homme estimé, ou riche, n'est-ce pas ? *I verstoh nit*, lui dit l'ouvrier. – Comment, c'est ce pauvre Ferschtonite qui est mort ! Voilà ce que c'est, on a beau être riche, il faut tout de même mourir une fois. Bougre, je préfère être à ma place qu'à la sienne. J'ai au moins la santé, même si je ne suis pas riche. Non, non, cette fois je ne voudrais plus être Ferschtonite ».

Il s'en alla boire une bonne chope de bière et il s'en revint à la maison en racontant qu'il avait vu l'enterrement de Monsieur Ferschtonite, l'homme le plus riche de Berne, et peut-être du monde !

Au revoir !

Ce Baptiste chez la Marianne

Vocabulaire particulier :

aie ne saivaie pe tos les bîns : il était un peu simplet
I verstoh nit ; je ne comprends pas, en allemand de Berne

Jura du dimanche No 247
3 septembre 1899

Lettre N° 101

LETTRE PATOISE

Bravo, Colas, bravo ! Té rtrovaie, ça l'pu gros. Aipeu ton hichtoire laivou St-Piere é tchaindjie lai tête di diaiele aivo cté d'lai fenne, mé faie bïn piaieji. Ai m'encrachaie de n'pe pouéait te répondre pu tôte, main i mse pitiaie aivo ïn tendon. Voili dou mois qui n'aïpe pouéïu écrire et c'ment i naie pencoué lai main bin chure, mai lattre veu être couétche. I veu raicontaie enne malaidie de ci véye Dodli tiain ai l'était soudaie.

In soi qu'en les aivaie botaie en bïa d'leudjment, voili qu'ai s'trove tchie doue véye baichates. Non d'mai cape, se diaie-té, i n'veu diaire me piaiere poi chi, tiain ienne de ces véyes couaincouainne i demaindé quasqu'ai l'aivaie pou être chi trichte. Mes poueres fennes, si vo l'saivïn ! Dites le pie, vos n'aïpe fate de vos djainnaie. Ebin voici. I aie enne malaidie, tiain elle me prend i n'oue pu sciaie et i n'voi pu gotte. Voili mes doues véyes baichattes es cent côs. Aipré s'être consultaie, ienne di en ci Dodli : Mon bé soudaie, qué honneur vôs nos frïn si vo coutchïn tchie no, main si vo vlai, c'ment no naimpe de piaice, vos adrait coutchie a cabaret ; ai raiconte sai touénaie en ses camrades. Main, dié iun qu'était sietaie en lai tale vis-ai-vis d'lu, qué malaidie éte, que te n'voi pu gotte et que te n'oue pu sciaie. Ça tiain in doue, répond ci Dodli. To l'monde se boté ai rire en diain : Pou ïn malïn, ci Dodli, ça ïn malïn.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 247
3 septembre 1899

Lettre patoise

Bravo, Nicolas, bravo ! Tu es retrouvé, c'est le plus important. Et ton histoire, où St-Pierre a changé la tête du diable avec celle de la femme, m'a fait bien plaisir. Je regrettais de ne pas pouvoir te répondre plus tôt, mais je me suis piqué sur un tendon. Voilà deux mois que je n'ai pas pu écrire et comme je n'ai pas encore la main bien sûre, ma lettre sera courte. Je veux raconter une maladie de ce vieux Dodli (Joseph) quand il était soldat.

Un soir qu'on leur avait remis un billet de logement, voilà qu'il se trouve chez deux vieilles filles. Bon sang, se dit-il, je ne veux guère me plaire par ici ! Quand une de ces vieilles *couain-couainne* lui demanda ce qu'il avait fait pour être si triste. « Mes pauvres femmes, si vous le saviez ! Dites-le seulement, vous n'avez pas besoin de vous gêner ! – Eh bien voici : j'ai une maladie, quand elle me prend je n'entends plus (clair) et je n'y vois plus goutte ! » Voilà nos deux vieilles filles aux cent coups. Après s'être consultées, l'une dit au Joseph : « Mon beau soldat, quel honneur vous nous feriez si vous couchiez chez nous, mais si vous voulez, comme nous n'avons pas de place, vous irez coucher au cabaret. » Il raconte sa tournée à ses camarades. « Mais, dit l'un d'eux qui était assis à la table vis-à-vis de lui, quelle maladie as-tu que tu ne vois plus goutte et que tu n'entends plus clair ? – C'est quand je dors, répond le Joseph ». Tout le monde se mit à rire en disant : « Pour un malin, ce Joseph, c'est un malin ! »

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Couain-couainne : cancanier

Traduit en français par François Busser

Jura du dimanche No 248
10 septembre 1899

Lettre N° 102

LETTRE PATOISE

Ah ! ah ! ah ! Y en ris encoué, dà qu'ai yé lontan, tiein y zi pense ! qué mine ai fesai, ci pouere L..., aivo son écoute !

C'était in djoué que nos étin allaie tra de nos promenaie ai Cordgenaie, hischtoire de boire ène botaille tchie le père L..., ène véye cognéchaince. Yun de nos, farçou come tot, nos dié : y veu faire ène tchade an note aimi ; vos ne me trahirai pe !

Quain nos eune bayie nos poignie de mains, que nos feune sietaie, le père L... nos allai tieuri in litre, èpe tot en djasain, note caimerade dié : Nos velan bin maindgie in po atyie, que non ? – Eh paidé ô, que nos diainne. – Eh bin ! père L..., allaie voue ce que vos airin po nos. – Tot content, dié-t-é – èpe el allai.

Di ten qu'el était feu, note caimerade tiré in machin feu dedain sai poche, ène eschpèce de bête, èpe le vai botaie chu ène comode qu'étais en in car, bin chiquê. – Le père L... eurvin bintôt, en nos diain : vos peute aivoi de lai bouenne indoye de ménaidge. – Ça bin note aifaire, dié note caimerade ; main tot de maimme, nos ne velan pe paitaidgie aivo stu la ! – aivo tiu ? dié le père L... – Aivo stu que se promène chu ste comode ! qu'ace que ça ? – L... se revire, è ravouète : Eh ! diaile souye, ça in rai dié-t-é, tot bâlement. Dâ vou âce qu'ai vin ? Epe ai ne se djenne pe ! Aitente, ne dite ran ! bogre d'effrontê ! Note hanne s'en vai tot bâlement pare ène écoute de boule à corridor, èpe ancoué pu bâlement se vin bin poschtaie, yeuve son écoute, en fo in cô po aissannaie in bue, chu lai bête que rôlé en mé le poye aivô in caryon di mâtan. – Ma foi nos ne poyenne pu nos tni. – Le bru de farraye, nos écaclaie de rire, fesainne ai compare à père L... qu'ai yaivaie ène farce. – Ai ramécé lai bête, qu'était in bé rai en tôle que note farçou de caimerede aivaie aipotchaie aivô lu. – Le père L... in bon bogre, ça poquoi nos boyenne ensouenne in litre de pu que nos ne payenne. – Due aye son âme.

Jura du dimanche N° 248
10 septembre 1899

Lettre patoise

Ah ! ah ! ah ! J'en ris encore, depuis qu'il y a longtemps quand j'y pense ! Quelle mine il faisait, ce pauvre L..., avec son balai !

C'était un jour que trois d'entre nous étions allés nous promener à Courgenay, histoire d'aller boire une bouteille chez le père L... une vieille connaissance. Un de nous, farceur comme tout, nous dit : je veux faire une chaude à notre ami ; vous ne me trahirez pas !

Quand nous eûmes donné nos poignées de mains, que nous fûmes assis, le père L... alla nous chercher un litre et tout en parlant, notre camarade dit : nous voulons bien manger un peu quelque chose, que non ? Et pardi oui, que nous dûmes. Eh bien ! père L... allez voir ce que vous auriez pour nous. – Tout de suite, dit-il et puis il alla.

Du temps qu'il était dehors, notre camarade tira un machin hors de sa poche, une espèce de bête et puis il alla la mettre sur une commode qui était dans un coin bien arrangé. – le père L... revint bientôt, en nous disant : vous pouvez avoir de la bonne saucisse de ménage. – C'est bien notre affaire, dit notre camarade ; mais tout de même, nous ne voulons pas partager avec celui-là ! – Avec qui ? dit le père L... Avec celui qui se promène sur cette commode ! Qu'est-ce que c'est ? L... se retourne et regarde : Eh ! Sacré tonnerre, c'est un rat, dit-il doucement. D'où est-ce qu'il vient ? Et puis, il ne se gêne pas ! Attendez ? Ne dites rien ! Bougre d'effronté ! Notre homme s'en va tout doucement prendre un balai de bouleau au couloir, et puis encore plus doucement se vient bien poster, lève son balai et en fout, comme pour assommer un bœuf, un coup sur la bête, qui roula au milieu de la chambre avec un carillon du tonnerre (vacarme). – Ma foi, nous ne pûmes nous retenir. – Le bruit de ferraille, nos éclats de rire firent comprendre au père L... qu'il y avait une farce. Il ramassa la bête qui était un beau rat en tôle que notre farceur de camarade avait apporté avec lui. – Le père L... un bon bougre, c'est pourquoi nous bûmes ensemble un litre de plus que nous ne payâmes pas. Dieu ait son âme.

Nicolas de Commonvoudra

Vocabulaire particulier :

écouve de boule : balai de bouleau

în caryon di mâtan : carillon du tonnerre ou du diable, vacarme

diaile souye (intraduisible) : sacré tonnerre

Jura du dimanche No 251
1^{er} octobre 1899

Lettre N° 103

LETTRE PATOISE

Ç'ât bon, Borgnion !

Ç'était pai in bé djo d'laic'mencement de mai, lai belle séjon voù les aïbres aint yôte pu fratche pairure, voù les shios raimoyant de yôs pu rétches couleurs et voù les ôgelats de Bon Due sont en bésaingne, les uns po faire yôs nids, d'âtre po covai yos ues, cés-ci po tyeury lai pitaince de yôs poueres petéts, cés là de shiôtrai, tchaintai, voltaïdgie d'aïbre en aïbre, de boutchets en bouetchets, de fôlaiyie tchetyun ai sai dyige, quoi !

C'était donc pai un de ces djos benis que lo Meire et ses ambourgs étint occupês ai arpentai les contots di ruaïdge, repiaintaint les bouenes écrôlès, en rebotaint des neuves laivoù les véyes étint yusèes, traivaïyaint dinche consciencieusement.

Çoli allét prou bïn djainque ce vegniét per va les dieche qu'an yôs aipôtchont lai nounne ; c'était di bé blanc pain qu'an était aïvu tyery échequeprès en lai velle ; di blanc totché que lai Mérâsse vegniait tot empie de rhtirie di foét, et que sentait chi bon que l'âve en vegniait ai lai gouerdge ; di bon grais franmaïdge, des ues â mirou bin aïssaisonnès de louerbouenes et de djânes épèces. C'était, ma foi, einne belle nounne, dont lai tieumnâtée daivaït faire les frais ; çoli vai sains dire, car ai Bonfô come païtcho, âtre paït, in conseye ne vit ét ne fait bombaince que chu le dôs de lai bête, de lai commune, quoi ! Ne rébiains pe, non pu, einne dozainne de botaye bin bouetchies que n'étint pieines ne d'âve, ne de trintyatte, main de bé et bon Riquewirh djâne comme de l'oue.

Nos schires, couthïes chu l'hierbe âto d'einne belle biantche tyuaiye voù tot ci bïn de Due était bin chiquê, djuennent des maïtchoueres â dépé l'un de l'âtre djainque tot feut râflê tot en vudaint aivô non moins d'entrain les noires botayes, djainq'uai n'en pu léchie piepe po beugnie enne baïboratte.

Çoli fait, un des ambourgs, qu'aivait ai nom Borgnion, s'éloingné in pô des âtres di temps qu'eis reindgint yôte boenne nounne, voit in crêpé et comme ei n'était pe mâ farçou,

Jura du dimanche N° 251
1^{er} octobre 1899

Lettre patoise

C'est bon, Borgnion

C'était par un beau jour du commencement de mai, la belle saison où les arbres ont leur plus fraîche parure, où les fleurs scintillent de leurs plus riches couleurs et où les oisillons du Bon Dieu sont en besogne, les uns pour faire leur nid, d'autres pour couvrir leurs oeufs, celui-ci pour chercher la pitance de leurs pauvres petits, celui-là de siffler, de voltiger d'arbre en arbre, de buisson en buisson, de folâtrer chacun à sa guise, quoi !

C'était donc par un de ces jours bénis que le Maire et ses conseillers étaient occupés à arpenter les contours du finage, replantant les bornes écroulées, en remettant des neuves où les vieilles étaient usées, travaillant ainsi consciencieusement.

Cela allait assez bien jusqu'à ce que venait vers les dix heures, qu'on leur apportait le goûter ; c'était du beau blanc pain qu'on était allé chercher exprès à la ville ; du blanc gâteau que la femme du maire venait seulement de retirer du four, et qui sentait si bon que l'eau en venait à la bouche ; du bon fromage gras, des oeufs au miroir, bien assaisonnés de baies de laurier et d'épices jaunes. C'était ma foi un bon goûter, dont la commune devait faire les frais ; cela va sans dire, car, à Bonfol, comme partout ailleurs, un conseiller ne vit et ne fait bombance que sur le dos de la bête, de la commune, quoi ! N'oublions pas, non plus, une douzaine de bouteilles bien bouchées qui n'étaient pas pleines d'eau ni de piquette, mais de beau et bon Riquewihl jaune comme de l'or.

Nos bourgeois, couchés sur l'herbe autour d'une belle nappe blanche où tout ce bien de Dieu était bien arrangé, jouèrent des mâchoires au dépit l'un de l'autre jusqu'à ce que tout soit raflé tout en vidant avec non moins d'entrain les bouteilles noires jusqu'à n'en plus laisser, pas même pour baigner un moucheron.

Cela fait, un des conseillers qui avait pour nom Borgnion s'éloigna un peu des autres du temps qu'ils rumaient leur bon goûter, voit un crapaud et comme il était pas mal farceur,

ei prend son tchaipé, en tyeuvre c'te bête ét peu botte einne piere chu lo tchaipé, come s'ei l'aivait aivu pavoue qu'ei ne feuche enyevê.

Çoli fait, ei s'en revint va nôte consaye lai tête détieuvie.

- Qu'êtes fait de ton tchaipé, pai lai tchalou qu'ei fait, yi diét le Meire ?

- Ne dites ran, yi répond Borgnion, en s'appreutchaient dichecrêtement de lu. Y vorôs que vos vegnéchïns tot depaivos, bin bâlement po voue quéque tchôse de courieux come vôs n'ais djemaïs vu.

Lo Meire, sains se lo faire dire doues fois, se yeuve ét vai aivô mon Borgnion.

- Ceurdie ! y dit cetu-ci, se vôs saivins, Monsieu l'Meire, se vôs saivins qué bê logé ei yét dô mon tchaipé ! Ce n'ât pe in canaris, ce n'ât pe in tchaidyeunerat, ce n'at pe in tyaimu ; y ne sais qué diaile d'ôgé c'ât ; main c'ât in bé ; vos qu'aimmaïtes taint les ôgés, y seus chur qu'ei vôs veut faire piaigi.

Airrivès qu'eis feunent va lo tchaipé – Pchitt ? fesét Borgnion, botaiz-vo li, Monsieu l'Meire ; ne yeuvaïtes pe lo tchaipé : tyissie vôte main dedos bïn bâlement di temps qu'y lo retïnrais de l'âtre sen. Dinche fesét lo Meire, en se bottaint ai quaitre, et peu vôs aitraipe l'ôgé...

- Tennis-lo bon, Monsieu l'Meire, y criét Borgnion en s'en rittaint.

-Çât bon, Borgnion, y diét note magistrat, en s'en retoënnaint va son consaye.

- Et bïn, Monsieu l'Meire, vôs tenites aidét bïn c'tôgé, yi diét son peut farçou.

- Ç'ât bon Borgnion ; ç'ât bon diét vite lo Meire, que n'aivaît dyière envie que les âtres en ôyéchint pu long.

Ç'ât dô dont que l'aidaidge : Ç'ât bon Borgnion s'applique aidét ai quéqu'un qu'essaiye de côllai einne farce ai son végin.

DJEANNAT DES BIASSONS.

il prend son chapeau, en couvre cette bête et met une pierre sur le chapeau, comme s'il avait eu peur qu'il ne soit enlevé.

Cela fait, il s'en revint vers notre conseil, la tête découverte.

- Qu'as-tu fait de ton chapeau par la chaleur qu'il fait, lui dit le Maire ?

- Ne dites rien, lui répond Borgnion en s'approchant discrètement de lui. Je voudrais que vous veniez tout seul, bien lentement pour voir quelque chose de curieux comme vous n'avez jamais vu.

Le Maire, sans se le faire dire deux fois, se lève et va avec mon Borgnion.

- Sacrebleu ! lui dit celui-ci, si vous saviez, Monsieur le Maire, si vous saviez quel bel oiseau il y a sous mon chapeau ! Ce n'est pas un canari, ce n'est pas un chardonneret, ce n'est pas un bouvreuil, je ne sais quel diable d'oiseau c'est ; mais c'est un beau ; vous qui aimez tant les oiseaux, je suis sûr qu'il veut vous faire plaisir.

Arrivés qu'ils furent vers le chapeau – Pchitt ? faisait Borgnion, mettez-vous là, Monsieur le Maire, ne levez pas le chapeau, glissez votre main dessous, bien doucement, du temps que je le retiendrai de l'autre côté. Ainsi faisait le Maire, en se mettant à quatre et puis vous attrapez l'oiseau...

- Tenez-le bon, Monsieur le Maire, lui criait Borgnion en courant.

- C'est bon, Borgnion, lui dit notre magistrat en s'en retournant vers son conseiller.

- Et bien, Monsieur le Maire, vous tenez toujours bien cet oiseau, lui disait son vilain farceur.

- C'est bon, Borgnion ; c'est bon disait vite le Maire, qui n'avait guère envie que les autres en entendent plus long.

C'est depuis lors que l'adage : c'est bon Borgnion s'applique toujours à quelqu'un qui essaie de coller une farce à son voisin.

Jeannot des Poires sauvages

Vocabulaire particulier :

contots di ruaïdge : contour du finage

louerbouenes : baies de laurier

trintyatte : piquette

enne tyuaiye : une nappe

tot de paivos : tout seul

ceurdie : sacrebleu

ïn tchaidyeunerat : un chardonneret

ïn tyaimu : un bouvreuil

Traduit en français par Valérie Bron

Jura du dimanche No 257
12 novembre 1899

Lettre N° 104

LETTRE PATOISE

Bin d'atru te ne paré pe

Y me raipele avoi yé dain le temps, chu in ailmanac, lai preuve de çoli – ça dje véye, Ça poquoi ce veu être tot neu, comme les modes de fanne.

C'était in so d'uvie, dain in cabairret, parvoi les dieche. Les lovrous étin tu paitchis sauf un, qu'étais sietè âlon di fouena. Le cabairtie souetché aipré yos po ziouere les lâdes. En ci moment ai voyé stu que s'étchadaie encoué pâre ène livre de beurre chu le métra, lai botaie dain sai casquette, épe se resietaie en faisain l'innosain. Lo cabairtie rentré en diain : Brrou ! matin, qu'ai fait froid. Aitan in pô, Michel, y veu faire in pô de fue, épe te boiré encoué ène petéte gotte po te teni tchâ ; ce n'â pe de trop.

Lo Michel n'ouegé faire âtrement que d'acceptaie. Lo cabairtie fesé in fameu fue à fouena, se sieté côte le Michel po l'empaichie de s'en allaie, épe se boté ai djasaie de tchoses ai d'âtre. An'allai pé lontan que lai tchalou se fesé ai senti jusqu'à beurre que commencé de fondre épe de coulaie le long di visaidje di Michel. – Ah ! que fesé lo cabairtie, an dirait que te chue ! – Ça qu'ai fait chi tchâ ci, dié l'âtre ; i crais qu'y veu m'en allaie ; léchie te me péçaie. – Aiten pie encoué in pô. Epe ce t'é trop tchâ, baye me tai casquette, y l'ai veu pendre an ci zhio. – En diain çoli lo cabairtie étendé lai main po lai pare. Main lo Michel boté vite les doue main chu sai tête po lai raiteni en sairain dechu, et voili qu'in déludge de beurre fonju péce do lai casquette èpe vin coulai aiva le visaidge di voleur. – Alors lo cabairtie se yeuvé en riain, el euvré lai pouetche, épe è dié en son hanne. – Ci cô te peu allaie ;

lai farce qui t'aie djue vâ bïn le beurre que te m'é pris èpe lai gotte que t'ai bu !

Colas de Kmanvôron.

Jura du dimanche N° 257
12 novembre 1899

Lettre patoise

Bien d'autrui tu ne prendras pas

Je me rappelle avoir lu dans le temps, sur un almanach, la preuve de cela – c'est déjà vieux. C'est pourquoi ce veut être tout neuf, comme les modes de femme.

C'était un soir d'hiver, dans un cabaret vers les dix heures. Les veilleurs étaient tous partis sauf un qui était assis à côté du fourneau. Le cabaretier sortit après eux pour fermer les volets. A ce moment, il vit celui qui se réchauffait encore prendre une livre de beurre sur le buffet, la mettre dans sa casquette et se rasseoir en faisant l'innocent. Le cabaretier rentra en disant : Brou ! Mâtin qu'il fait froid. Attends un peu, Michel, je veux te faire un peu de feu et tu boiras encore une petite goutte pour te tenir chaud ; ce n'est pas de trop.

Le Michel n'osa pas faire autrement que d'accepter. Le cabaretier fit un fameux feu au fourneau, s'assit près de Michel pour l'empêcher de s'en aller et se mit à parler de choses et d'autres. Il n'alla pas longtemps que la chaleur se fit sentir, jusqu'au beurre qui commença de fondre et de couler le long du visage du Michel. – Ah ! que fit le cabaretier, on dirait que tu sues ! – C'est qu'il fait si chaud ici, dit l'autre ; je crois que je veux m'en aller ; laisse-moi passer. Attends seulement encore un peu. Et si tu as trop chaud, donne-moi ta casquette, je veux la pendre à ce clou. – En disant cela, le cabaretier étendit la main pour la prendre. Mais le Michel mit vite les deux mains sur sa tête pour la retenir en serrant dessus, et voilà qu'un déluge de beurre fondu passa sous la casquette et vint couler le long du visage du voleur. – Alors le cabaretier se leva en riant, il ouvrit la porte et dit à son homme. – Cette fois tu peux aller ; la farce que tu as jouée vaut bien le beurre que tu m'as pris et la goutte que tu as bue !

Nicolas de Commonvoudra

Jura du dimanche No 258
19 novembre 1899

Lettre N° 105

LETTRE PATOISE

Aie fa qu'y vos en raiconteuche enne boenne qu'a airrivaie dains les premies temps que lô tschemîn de fie mairtschaie d'à Porrentru aie Delémont. Y n'étot pe li, mains y vos laie revend cment en me l'on vendu.

Vos se raipelaie bîn de si Diodyait des Simes qu'a moue l'annaie péssaie. C'était, cment an dit, îh hanne en laie boenne foi. Donc, enne fois, aie l'aivaie d'envie d'allaie en laie foire de Delémont. Aie se diét : « Voyans vouere, s'y essayo de faire lo voyaidje en tschemîn de fie. Aie diant que çoli vaie bogrement vite, aie peu qu'aie y faie bon. Y ne y seu djemais aivu, aie peu y sero tot de mainme meu que d'allaie aie pie. Pourvu que çoli ne côteuche pe trop. »

Aie s'en vaie donc en lai gare de Cordjenaie, aie peu aie demaindé an îh employé qu'était derie lô guichet : « Còbîn as-ce que çoli côte pô montaie tschu vot tschemin de fie. – Quarante sous. – Oh ! oh ! dié lô Diodyet, quarante sous ? ça îh po bîn. Aie me senne que po laie premiere foie qu'y vaie en tschemîn de fie, ce serait bîn bé de trente sous. – An ne mairtschainde pe, que répongé l'employé. – Eh bîn, ça cment vos voraie, y vos ne veupe bayie quarante sous, ça bîn trop, dié si Diodyait en s'en allaint ».

Aie se diridjé de laie sens de Corno pos faire son voyaidje aie pie poi laie Malcôte. Enne boussaie aipré, lô train airrivé en shiotraint.

« Ah ! ah ! que se diai not Diodyait, vouét-l'y, aie se repentéchant de me ne peu aivoie pris pos trente sous. Aie

shiotrant pos me raipelaie. Main y ne seu pe fô, aie me daivînt
pare di temps qu'y éto décidaie. Tain pé pos yos ».

Et aie continué son voyadje aie pie, d'în air digne !

Si Batiche tschie laie Mayanne.

Jura du dimanche N° 258
19 novembre 1899

Lettre patoise

Il faut que je vous en raconte une bonne qui est arrivée dans les premiers temps que le chemin de fer marchait de Porrentruy à Delémont. Je n'étais pas là, mais je vous la revends comme on me l'a vendue.,

Vous vous rappelez bien de ce Diodyait des Simes (Joseph des Cimes) qui est mort l'année passée. C'était, comme on dit, un homme de bonne foi. Donc, une fois, il avait envie d'aller à la foire de Delémont. Il se dit : Voyons voir, si j'essayais de faire le voyage en chemin de fer. On dit que ça va bougrement vite et qu'il y fait bon. Je n'y ai jamais été et je serais tout de même mieux que l'aller à pied. Pourvu que cela ne coûte pas trop.

Il s'en va donc à la gare de Courgenay et il demanda à l'employé qui était derrière le guichet : « Combien est-ce que ça coûte pour monter sur votre chemin de fer ? – Quarante sous. Oh ! oh ! dit le Diodyait, quarante sous. C'est un peu bien, il me semble que pour la première fois que je vais en chemin de fer, ce serait bien beau de trente sous. – On ne marchande pas, que répondit l'employé. Eh bien, c'est comme vous voudrez, je ne veux pas vous donner quarante sous, c'est bien trop, dit le Diodyait en s'en allant. »

Il se dirigea du côté de Cornol pour faire son voyage à pied par la Malcôte. Un moment après, le train arriva en sifflant.

« Ah ! ah ! que se dit notre Diodyait, regardez-le, il se repent de ne pas m'avoir pris pour trente sous. Il siffle pour me rappeler. Mais je ne suis pas fou, il devait me prendre quand j'étais décidé. Tant pis pour eux. »

Il continua son voyage à pied, d'un air digne !

Ce Baptiste chez la Marianne

Traduit en français par Valérie Bron

Jura du dimanche No 259
26 novembre 1899

Lettre N° 106

LETTRE PATOISE

Instruction civique.

C'était lo djoué des examens dain l'école de B... Monsieur l'inspecteur était veni, lai commission d'école à complet, tot lo monde bïn aitentif. Vos saites que mintenain ai fâ que les afains fechîn ïnschtrus chu ïn gros moncé de tchôses, hichtoire, chimie, aivô bécô d'etc., épe achi chu les droits des dgens.

Entre âtres queschtions, l'inspecteur demaindé (en français vos comprente, main moi i ne lo sai pe) : Qu'âce que çà ïn citoyen ? – Niun ne diait ran, tain voili enne baichnatte que yeuvé lai main. – Vos saites que les écoles sont mâtze, mixte, mahziaie, quoi !

Eh bïn ! mai féye, diai l'inspecteur, dis voue : - Monsieur, ïn citoyen, çà ïn poue ! – Lai commission ravouété l'inspecteur, stu-ci ravouétaie lo régent. Ai fesïn dje lai mine, tain le père de lai baichnatte qu'était veni po écoutaie, yô diai :

- Eschtiusaie, çà que tain nos velan saingnie in poue, y dis d'habitude, y veu tuaie note citoyen. Voili poquoi lai petéte ai réponju çoli.

KMANANVORON.

Jura du dimanche N° 259
26 novembre 1899

Lettre patoise

Instruction civique

C'était le jour des examens dans l'école de B... Monsieur l'inspecteur était venu, la commission d'école était au complet, tout le monde était bien attentif. Vous savez que maintenant, il faut que les enfants soient instruits sur une grande quantité de choses : histoire, chimie,... avec de nombreux etc., ainsi que sur les droits des hommes.

L'inspecteur demanda, entre autres questions (en français vous comprenez, mais moi je ne le sais pas) : « Qu'est-ce qu'un citoyen ? » Personne ne disait rien quand une petite fille leva la main. – Vous savez que les écoles sont mixtes, que les écoliers sont mélangés, quoi !

Eh bien ! ma fille dit l'inspecteur, parle : - Monsieur, un citoyen, c'est un porc ! – La commission regarda l'inspecteur, celui-ci regardait l'instituteur. On faisait déjà la grimace, quand le père de la fillette qui était venu pour écouter, leur dit : - Excusez, lorsque nous allons saigner un cochon, d'habitude, je dis que je veux tuer notre citoyen. Voilà pourquoi la petite a répondu cela. –

Commonvoudra

Vocabulaire particulier :

entre âtres questions : entre autres questions

mâzhe : mélange

mâhziaie : mélangé

faire lai mine : faire la grimace

citoyen : porc, cochon

Kmananvoron : Comme on voudra

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 261
10 décembre 1899

Lettre N° 107

LETTRE PATOISE

L'âtre djoué i seu aivu payie di foin qui aivo aimodiuaie. Si vos n'étime chi courieux, i vos diro laivou. Tiain i aie aivu payie mon foin, i m'se dit : Djeanpiere si t'allo boire in voire de vin ? Chito dit, chito faie. I entre dain in cabaret, main en euvrain lai pouetche quasque i voit ? Lai fenne que gremouennaie et l'henne, in satchiron, maigre cment l'Vardi Saint, que n'fesaie ranque de rire. Non d'mai cape, qui dit, moi qui éto content d'être feu d'lotâ, pou n'pe ouei gremouennaie, i seu bin tchoué ! Main ço qui trove de drôle, ça de voue rire l'henne tiain lai fenne gremouenne. Le cabairtie s'aipreutché de moi en diain : permette me enne petéte question. Le premie mot qui vos aie ouei dire en entrain a aivu : Non d'mai cape, asque vos n'serimpe ci Djeanpiere di *Jura di Duemouenne* ? Ma foi to droit. Eh bin veni, i veu vos faire ai voue laivou i mse aicotumaie de rire tiain mai fenne gremouenne. En diain çoli, ai me mouenne devain enne caisse laivou ai i aivaie to d'souetche de fidiures en paipie. Ai bote in sou dain enne fente aipeu voili enne turlutaine que c'mence ai djuere et ces fidiures en paipie ai boudji de totes les sens. Ai i aivaie enne véye que veniaie to l'temps gremouennaie son henne. Tiain ce fe fini, ai m'ravouéte en diain : Voili laivou i m'se aicotumaie.

Mitenain nos vlan boire in tchavé aipeu i veu vos raicontaie enne petéte hichtoire que mé dit mon locataire, laivou ai lâ prouvaie que les fennes ne srin r'ni iotte langue. C'ment i aie demaindaie lai permission de l'écrire dain l'*Jura di Duemouenne*,

lai voici : Enne fois qu'ai fesaie chi neu qu'en ne voyaipe le doigt devain l'œuie, le benvaie vai tchouère chu in pâchou que tendaipe enne étrole. Te saie, di l'benvaie, qu'ai l'a défendu d'allaipe dain l'ierbe, té voindjie ! Lai fenne di patchou qu'était de l'âtre sens pou tirie lai ficelle, n'aivaie qu'ai demouéraie tranquille, ai fesaie trop neu pou lai voue. Main elle ne poueïepe s'empaietchie de criaie en son henne, asque ai té voindjie ? Le benvaie que r'couégnéché sai voix i dit : ça vos Tiaitrine ? Oui, Djaitie, eh bin vos serait voindjie achi ! voili ço qu'ça de trop djasaie.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 261
10 décembre 1899

Lettre patoise

L'autre jour, j'ai été payer du foin que j'avais loué. Si vous n'étiez pas si curieux, je vous dirais où. Quand j'ai eu payé mon foin, je me dis : Jean-Pierre, si tu allais boire un verre de vin. Aussitôt dit, aussitôt fait. J'entre dans un cabaret, mais en ouvrant la porte, que vois-je ? La femme qui rouspétait et l'homme, un nabot, maigre comme un Vendredi Saint, qui ne faisait que rire. Nom de ma cape, dis-je, moi qui étais content d'être hors de la maison pour ne pas entendre gronder, je suis bien tombé ! Mais ce que je trouve drôle, c'est de voir rire un homme quand sa femme grommelle . Le cabaretier s'approcha de moi en disant : permettez-moi de vous poser une petite question. Le premier mot que je vous ai entendu dire en entrant a été « Nom de ma cape ». Ne seriez-vous pas ce Jean-Pierre du *Jura du Dimanche* ? Ma foi, tout droit ! Eh bien venez, je vais vous faire voir où je me suis accoutumé de rire quand ma femme grommelle. En disant cela, il me conduisit devant une caisse où il y avait toutes sortes de figures en papier. Il met un sou dans la fente et voilà une fille évaporée qui commence à jouer et ces figures en papier qui bougent dans tous les sens. Il y avait une vieille qui venait tout le temps gronder son mari. Quand ce fut fini, il me regarda en disant : voilà où je me suis accoutumé.

Maintenant nous boirons une chopine et je vous raconterai une petite histoire que m'a racontée mon locataire, qui donne la preuve que les femmes ne sauraient tenir leur langue. Comme j'ai demandé la permission de l'écrire dans le *Jura du Dimanche*, la voici : Une fois qu'il faisait si nuit qu'on ne voyait pas le doigt devant l'œil, le garde-champêtre tomba sur un pêcheur qui tendait un piège. Tu sais, dit le garde-champêtre, qu'il est interdit d'aller dans l'herbe, tu as contrevenu ! La femme du pêcheur qui était de l'autre côté pour tirer la ficelle n'avait qu'à rester tranquille, il faisait trop nuit pour qu'on la voie. Mais elle ne put s'empêcher de crier à son homme : est-ce qu'il t'a verbalisé ? Le garde-champêtre qui reconnut sa voix lui dit : c'est vous, Catherine ? Oui, Jacques ! Eh bien vous serez verbalisée aussi ! Voilà ce que c'est de trop parler.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

shito dit, chito faie : aussitôt dit, aussitôt fait

oueï : entendre

iotte : leur

oeuie : oeil

voindgie : contrevenir

voindgie : verbaliser, amender

Djaitie : Jacques

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 262

17 décembre 1899

Lettre N° 108

LETTRE PATOISE

Doue Détrasses

Ai me repéce pai lai tête mïntenain qu'y yaie maindgie di boudïn an lai St-Maitchïn, come fain ces qu'an poyan aivoi – çoli m'ai raipelaie achi ène bouenne hichtoire que me raicontaie ène fois ïn ancien franc-tïrou de lai dhïere de 1870. – Elle en vâ lai poinne. Voici :

Nos étïn ïn djoué aivu envie trâ de nos an recoignéchainse de lai san qu'an soupçonnaie les Prussiens. – Nos ravoué ïn, nos écoutïn, tiain ai nôs sanné que nos oueyïn des tchevâs chu lai route. Nos étïn dain ïn endroit isolè, laivou an poyaie se catchie bïn soie, ço que nos fesainne. A bout d'ïn moment nos voyan veni trâs draigons prussiens, qu'allïn â pas, en djasain, èpe en femain yos grosses pipes, sain se méfiaie de ran – tot d'ïn co, pan, pan, trâs côs de fusil – dou tchvas tchoyan, nos sâtan chu les cavalies aivô lai bayonnette, crac, ça fait. – Le trâgieme cô avait aitein l'hanne, montè chu ïn tchvâ qu'aivaie ïn bé poue étaitchie en enne tchaimbe derie, bin chur ïn voulè. – Le draigon se crainpoinaie an sai selle, son tchwâ prenié le galop entrainnain lo poue d'aivo lu. – Main les saitchais que çoli bayaie fesainne è cassaie lai couedge, èpe le poue rôlé chu lai route. – Tocontan nos fenne côte lu, nos le prenienne et nos se botainne an tchmïn po redjoindre note compaignie. – Nos airivainne an enne majon que se trovaie tot seule poi li. – Nos se diainne qu'ai fayaie saingnie note bête, lai paitaidgie pai mochés que nos potcherïn po allaie pu vite. – Nos s'airratainne an cte majon laivou demoueraie ïn

cantonnie aivô sai fanne èpe in boueba. Nos diainne ço que nos venin faire, an se boton à traivaye. – Le poue était saingnie, tiain voici le gamin que vin cryaie : - les prussiens, les prussiens ! è velan être ci dain in câ d'heure ! – Nos se ravouetainne, que faire ? Pris, ça fusillaie ! Lo pu djeune de nos, que n'aivaie pé ancoué de bairbe, diai : aitente, è ne nos tenian pancoué dînche. – Coitchie vite les fusils ; vos doux véti des haillons di cantonie, prente tchétiun enne masse et allaie daivô lu – main édie te me vite ai botaie ci poue dain ci yé. – Tot ce fesé lestement, - èpe nos allainne cman des ovries cassaie des pieres.

Jura du dimanche N° 262
17 décembre 1899

Lettre patoise

Deux détresses

Il me repasse par la tête maintenant que j'ai mangé du boudin à la St-Martin comme le font ceux qui peuvent en avoir. Cela m'a rappelé aussi une bonne histoire que m'a racontée une fois un ancien franc-tireur de la guerre de 1870. Elle en vaut la peine. Voici :

Trois d'entre nous avaient été envoyés un jour en reconnaissance du côté où l'on soupçonnait que se trouvaient les Prussiens. Nous regardions, nous écoutions quand il nous a semblé que nous entendions des chevaux sur la route. Nous étions dans un endroit isolé, où l'on pouvait se cacher bien facilement, ce que nous fîmes. Au bout d'un moment, nous vîmes venir trois dragons prussiens qui allaient au pas, en parlant et en fumant leur grande pipe sans se méfier de rien. Soudain... pan, pan, trois coups de fusil ; deux chevaux tombèrent, nous sautâmes sur les cavaliers avec la baïonnette, crac, c'est fait ! Le troisième coup (de fusil) avait atteint l'homme, monté sur un cheval qui avait un beau cochon attaché à l'une de ses pattes arrière, bien sûr un cochon volé... ! Le dragon se cramponnait à sa selle, son cheval prit le galop entraînant le cochon avec lui. Mais les secousses que cela impliquait firent casser la corde ; alors le cochon roula sur la route. Tout de suite, nous fûmes près de lui, nous le prîmes et nous nous mîmes en chemin pour rejoindre notre compagnie. Nous arrivâmes à une maison qui se trouvait là, seule. Nous nous dîmes qu'il fallait saigner notre bête, la partager par morceaux que nous porterions pour aller plus vite. Nous nous arrêtâmes à cette maison où habitait un cantonnier avec sa femme et un garçonnet. Nous dîmes ce que nous venions de faire et nous nous mîmes au travail. Le porc était saigné quand le gamin vint crier : les Prussiens, les Prussiens ! Ils seront ici dans un quart d'heure. Nous nous regardâmes ; que faire ? Pris, nous serions fusillés ! Le plus jeune d'entre nous qui n'avait pas encore de barbe, dit : attendez, ils ne nous tiennent pas encore. Cachez vite les fusils ; vous deux, revêtez les habits de cantonnier, prenez chacun une masse et allez avec lui, mais auparavant, aidez-moi vite à mettre le cochon dans le lit. Tout se fit lestement, et nous allâmes comme des ouvriers casser des pierres.

Tiain nos feunne feu, note camerade dié an lai fanne : - botai ène cape de vot hanne an ctu-ci, bayie te me des haillons de fanne. – Vos sairai qu’i seu vote niece. – Y me bote à bout di yé, vo âlon, le boueba cote vo, èpe les trâs nos velan pueraie note onshia qu’â moue des bossates – chu tôt criete foue ! Tot était justement prê tiain in bru de sabas de tchevâ se fesé ouyï devain lai pouetche, èpe tot de cheute aipré, pan, lai pouetche s’œuvre po léchie pèçaie ïn officie que s’airâté tot coué an voyain ces doue fannes èpe ci gamin que railin â dépé yun de latre : Aie, mon Due, mon onzhia, note pouere onzhia ! – et an mainme temps ci cadavre dain ci yé.

Ah ! fesé-té an saluain militaire, eschtiusaie, ai yé ïn moue pai chi ? – O oui, mon Due, note onzhia, qu’â moue... des bossates ! – Des... des... vos dites, des bossates ? – Ou... ou... oui..., des bos... os... os ossates noires ! – Tarteifle, dié le prussien, que venié tot bian, Due vos édait ! Ai faie demé toué, èpe commainde an ses hannes : Kan’çévindome, marche ! Ai se savainne bïn pé que devain enne grâle de pion. – Tiain tot feu tranquille an venion nos aipelaie. - Nos finéchainne de déchiquetaie note bête, nos bayainne ïn bon tchaimbon an ces dgens, èpe en nos repouétchainne lo reschte an nos caimerade, en riain come vos airin faie vos-mainme.

C. de Kmâanvoron.

Quand nous fûmes dehors, notre camarade dit à la femme : mettez un bonnet de votre mari à celui-ci, donnez-moi des habits de femme. Vous saurez que je suis votre nièce. Je me mets au bout du lit, vous près de moi, le garçonnet à côté de vous, alors, nous allons pleurer notre oncle qui est décédé de la petite vérole; surtout, criez fort ! Tout était prêt quand un bruit de sabots de cheval se fit entendre devant la porte, et tout de suite après, pan, la porte s'ouvre pour laisser passer un officier qui s'arrêta net en voyant ces deux femmes et ce gamin qui râlaient l'un et l'autre de dépit. Oh nom Dieu, mon oncle, notre pauvre oncle ! et ce cadavre dans ce lit.

Ah ! fit-il, avec un salut militaire, excusez, il y a un mort par ici ? Oh oui non Dieu, notre oncle qui est mort de la petite vérole ! De... de... vous dites de la petite vérole ? Ô... ô... oui, de la petite vérole noire ! Tarteifle, dit le Prussien, qui devint tout blanc, Dieu vous aide ! Il fait demi-tour et commande à ses hommes : Demi-tour, marche ! Ils se sauvèrent pire que devant une grêle de plomb. Quand tout fut tranquille, on vint nous appeler. Nous finîmes de déchiqeter notre bête, nous donnâmes un bon jambon à ces gens et nous rapportâmes le reste à nos camarades, en riant comme vous l'auriez fait vous-mêmes.

C. de Commonvoudra

Vocabulaire particulier :

dhïere : guerre

cryaie : crier

pancoué : pas encore

onzhia : oncle

tarteifle : (penser au mot allemand *Teufel*) : diable

kan'cévindome : demi-tour (en allemand ganze Wendung)

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 264
24 décembre 1899

Lettre N° 109

LETTRE PATOISE

Ené chuê

Aie y'ai dge bîn di temps qu'ïn certain Djean diaie que les afains ça éne terribye engeance ; i crais qu'è ne tchaindgent dière d'ïn siecle en l'âtre, a moins ni moi ni mes camerades n'euchîn poyu posaie po des petés saints. Lai preuve lai voici.

È yêvaie dain ïn prés derie lo velaidge ïn gros celégie que potchaie brâment c't annaie-li, des celieges qu'êtîn bîntôt maivures. In djoué nos se diennes dou ou trâ de nos : Vain maindgie des celieges ; ce nos voyan qu'écun, nos se velans bîn savaie. – Le propriétaire s'aipelaie po to le monde l'Onshia ; el était coutelie, épe brâment bouétou.

E ne yêvaie diaire que nos maindgin des celieges, tiain yun crié : Le voilà, savan nos ! Vos peute craire q'men nos dégrîngolennes vite, èpe yu tchétiun d'éne san. Le malheur velé que ce feut êpré moi que l'Onshie ritaie. – Main y yévo doue bouennes tchaimbes, èpe éne grosse pavou d'étain pu qu'el êvaie ïn fusil ; achi y alo ! Enfin y en étchaipé. Main alors çâ lê manman ! Oh ! s'elle êvaie saivu ! Qué schlaguaie ! Car nos manmans saivîns nos fouetaie ; è ne fesin pe q'men casi tu cé de mintenîn, sotenî èpe encouérâdgie yos mairmots. – È manuïn lê voiridge : âchi an lê reschpectaie èpe an les craingnaie âtrement

que dain ci temps-ci. Y yeu lai tchaince que niun ne dié ran an mai manman, y me crayié thiyte. Main voili que trâ ou quaitre djoués êpré, elle me dié : E te fâ potchai ci couté an l'Onshia pou le rayue, le maindge â cassaie. – Nom de nom ! qué l'épointe ! y me santé veni to bian ! main è n'y êvaie pe ê dire nian ; donc y pran le couté èpe y m'en vaie, tot bâlemen, y me santo dge pri pai les arailles, car y me dio : è t'é cognu, çâ chur. En entrain dain lai boutiche de l'Onshia, y léchai lè pouetche euvie. Y fesé mai commission tot grulain, en pensain â fusi. – Voili qu'en yeuvain les oeuyes y lo voit aicreutchie an ène colonne. Y fesé ïn pas en drie ; y ravouété bin : è n'êvaie pe de tchïn ! Gredïn de fusi, qué détrasse te m'èvo faie.

C. de Kmâânvoron.

Jura du dimanche N° 264
24 décembre 1899

Lettre patoise

Une suée

Il y a déjà bien du temps qu'un certain Jean disait que les enfants, c'était une terrible engeance : je crois qu'ils ne changent guère d'un siècle à l'autre. En tout cas, ni moi ni mes camarades n'avons pu passer pour des petits saints. La preuve, la voici.

Il y avait dans un pré derrière le village un grand cerisier qui portait beaucoup de fruits, cette année-là. Les cerises étaient presque mûres. Un jour, deux ou trois enfants d'entre nous, nous nous dîmes : Allons manger des cerises ; si nous voyons quelqu'un, nous nous sauverons déjà bien. Le propriétaire s'appelait, pour tout le monde, l'Oncle : il était coutelier et il boitait beaucoup.

Il y avait peu de temps que nous mangions des cerises quand l'un de nous cria : Le voilà, sauvons-nous. Vous pouvez croire que nous dégringolâmes vite et chacun de son côté. Le malheur voulut que ce fût après moi que l'Oncle courut. Mais j'avais deux bonnes jambes et une grande peur, d'autant plus qu'il avait un fusil ; aussi, j'allais ! Enfin je lui échappai. Mais alors, c'est maman ! Oh, si elle avait su ! Car nos mamans savaient nous fouetter. Elles ne faisaient pas comme presque toutes celles de maintenant, qui soutiennent et encouragent leurs marmots. Elles maniaient la verge : aussi on les respectait, et on les craignait autrement qu'aujourd'hui. J'eus la chance que personne ne dise rien à ma maman, je me croyais quitte. Mais voilà que trois ou quatre jours plus tard, elle me dit : Il te faut porter ce couteau à l'Oncle pour le réparer : le manche est cassé. Nom de nom, quelle épine, je me sentais devenir tout blanc ! Mais il n'y avait pas à dire non. Donc je prends le couteau et je m'en vais tout doucement. Je me sentais déjà tiré par les oreilles car je me disais : il t'a connu, c'est sûr. En entrant dans la boutique de l'Oncle, je laissai la porte ouverte. Je fis ma commission tout en tremblant, en pensant au fusil. Voilà qu'en levant les yeux, je le vois accroché à une colonne. Je fis un pas en arrière ; je regardai bien : il n'avait pas de chien ! Gredin de fusil, quelle détresse tu m'avais fait éprouver.

Vocabulaire particulier :

épointe : épine (au sens figuré)

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 268
20 janvier 1900

Lettre N° 110

LETTRE PATOISE

Porreintru lo heute janvrie 1900.

Messieurs les Rédacteurs di *Jura di Duemoenne*.

Schires,

Si n'ais pe aivu lo piaigi de vos allai serrai lai main lo premie djo de ç'tannêe, qu'ât lai driere di déjnuevieme siecle, bon grê magrê tos les saivaints, y ne vôs en aispe moins soité de tot mon tyue bouenne saintêe, tot bonheur et lai graice de Due pai dechu tos.

Y ôge échepérai que vos velais bin m'échetyusai que d'airrivai chi taid ; vos saites tochu prou que les véyes dgens ne sont dyère habiles po voyais essayie de rivâlisai de vitesse aivôs les djuenes ; main çoli n'envadge peu cés qu'aint consavrê lo tyue djuene, ai 80 èt des années d'être fraincs et sincères dains yôs pairôles comme dains yôs actions. Ç'ât po vôs dire aigebin qu'y soïte lai boenne année ai tos ces qu'aint collaborê ai vote brave petête feuye, chi bin, et meinme tot particulièrement ai cés aivô lesqués nos ne sont dyère aivus d'aiccoue bin sevent, come Djeanpiere des Mentés, Colas des Craques, Kmantenvoron, et meinme lo bon Schouelemeister di Vâ Terby, sains rébiai José di Bindaïne èt lai boenne Djenereuse di Vâ.

Bondgeravevos donc trétus, èt que « Due vòs dene lai boenne annêe ».

Vôte bin dévouê

Djeannat des Biassons.

Jura du dimanche N° 268
20 janvier 1900

Lettre patoise

Porrentruy, le huit janvier 1900.

Messieurs les Rédacteurs du *Jura du Dimanche*.

Messieurs,

Si je n'ai pas eu le plaisir d'aller vous serrer la main le premier jour de cette année qui est la dernière du dix-neuvième siècle, de bon gré et malgré tous les savants, je ne vous en souhaite pas moins de tout mon cœur, bonne santé, plein de bonheur et la grâce de Dieu par dessus tout.

J'ose espérer que vous voudrez bien m'excuser d'arriver si tard, vous savez sûrement bien que les personnes âgées ne sont guère habiles pour essayer de rivaliser de vitesse avec les jeunes. Pourtant, ceci n'empêche pas ceux qui ont conservé le cœur jeune à 80 ans et des années, d'être francs et sincères dans leurs paroles comme dans leurs actions. C'est pour vous dire aussi que je souhaite la bonne année à tous ceux qui ont collaboré à votre petite famille, aussi et même tout particulièrement à ceux avec qui et bien souvent nous ne sommes guère d'accord comme Jean-Pierre des Mensonges, Nicolas des Exagérations, Comme on voudra et même le bon Maître d'école du val Terbi, sans oublier Joseph du Banc d'Âne et la bonne Généreuse de la Vallée.

Bien le bonjour à vous tous et que Dieu vous donne la bonne année.

Votre bien dévoué

Jeannot des Poires sauvages

Vocabulaire particulier :

Schouelemeister : maître d'école

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 269
28 janvier 1900

Lettre N° 111

Dous Tchaipitres de l'Hichtoire suisse

L'hichtoire de Dyuyaume Tél

Comment l'Onshiat Piere Djôset, dit lo Py nôs lai raicontait.

Laî ! el ât moue lo pouere Piere Djôset, âtrement pu cognu dô le nom de l'Onshiat Py ; el ât moue dâ ei yét dje longtemps. Main y me sevins aidét come ei vegnait â lôvre tchie nos, aivô son creuyon de pipe ei peut sai grôsse cape de laine, que yi coitchaît les arayes ét que yi déchendaît drie chu lo covat. Y lo voit enco aidét chu in petét chaimelét â câre de nôte fue come se c'était enpie dâ yïe. Tot l'monde l'ainmaît, taint el était brâve ét bon, ét peut el en saivaît aidét quéqu'enne ai vos raicontaî. Ei saivait très bin l'hichtoire de lai Suisse, entre les âtres ceté, de Dyuyaume Tél, come y vôs lai vais ecchpôsaî.

Ei y'aivaît enne fois, nôs diaît-ei, des Baiyis que les Autrichiens aivint envie dains les p'téts Cantons po faire ai paiyie les contrebutions, les impôts des gâbelouseris, ét que saiye enco quéles âtres souetches de bogries pârayes ; ét ma foi les dgens nêtint pe di tot contents d'ci comerce.

Ces baiyis étînt méchaints que des tounerres, ét ctu d'Altrofe l'était enco pu que les âtres. C'était in certain Gesselé,

qu'était de per va l'Autriche. El aivaît fait ai baïty einne to, qu'était tote pieinne de cachots, de crotons, et âtres endgeinneries di Diaïle, poyi rétropaï les bordgets, meimement les Meires et les Ambourgs des consayes que s'aivisin de retcheugnie, et que ne volint pe se lèchîe mannaît c'ment des tchins, des poues, quoi, po bïn dire ? C'te to se trovaît d'lâtre san d'Altrofe, et peut Gesselê l'aivaît fait aïppelaï lo *Zing-Ouri* poche qu'ei yi fesaît zingaï. – Vos saïtes trétus prou ço que çoli veut dire zingaï – cés qu'aivint envie de se rebiffaï.

Main tot de meinme çoli ne yi servéchét d'yerre tâlement que les dgens criyint aidét pu foue contre ci baiyi, qie les méprégeaît djainque ai dire que les mâjons d'Altrofe étïnt bïn trop belles po yos, que des bairaiques, des bolats, quoi, yôs étïnt bels ét bons. Aidé âye, peut bogre, vins pie !

Jura du dimanche N° 269
28 janvier 1900

Deux chapitres de l'Histoire suisse

L'histoire de Guillaume Tell

Comme l'oncle Pierre-Joseph, dit le Py, nous la racontait.

Hélas, il est mort le pauvre Pierre-Joseph, autrement plus connu sous le nom de l'Oncle Py ; il est mort il y a bien longtemps déjà. Mais je me souviens toujours comme il venait passer la veillée chez nous avec son long tuyau de pipe et son gros bonnet de laine qui lui descendait derrière la nuque. Je le vois encore toujours sur un petit banc au coin de notre feu, comme si c'était hier. Tout le monde l'aimait, tellement il était brave et bon, et puis il en savait toujours quelques-unes à nous raconter. Il connaissait très bien l'histoire de la Suisse, entre autres celle de Guillaume Tell, comme je veux vous l'exposer.

Il y avait une fois, nous disait-il, des baillis que les Autrichiens avaient envoyés dans les petits Cantons pour faire payer les contributions, les taxes douanières et que sais-je encore, quelques autres sortes de vilaines affaires ; et ma foi les gens n'étaient pas du tout contents de ce commerce.

Ces baillis étaient aussi méchants que des coups de tonnerre et celui d'Altdorf était encore pire que les autres. C'était un certain Gessler qui venait du côté de l'Autriche. Il avait fait bâtir une tour qui était toute remplie de cachots, de prisons et d'autres engeances du Diable afin d'y remiser les bourgeois, les Maires et les Conseillers des conseils qui s'avisait de rechigner et qui ne voulaient pas se laisser mener comme des chiens ou des porcs, quoi, pour bien dire ? Cette tour se trouvait de l'autre côté d'Altdorf et Gessler l'avait nommée la *Zing-Ouri*, parce qu'il y faisait disparaître, – vous savez tous assez ce que veut dire disparaître, – ceux qui avaient envie de se rebiffer.

Mais tout de même, cela ne lui servit guère car les gens se mirent à crier de plus en plus fort contre ce bailli qui les méprisait jusqu'à dire que les maisons d'Altdorf étaient bien

trop belles pour eux, et que des baraques, des bouges, quoi, étaient bons pour eux ! Eh bien oui, vilain bougre, viens seulement !

Tot pairie ei ne manquaî pe d'aivoi in pô pavou de son végenâ, â qué ei ne se fiaît que très potchignat, qu'ei ne tyudaît lo léchiê voue. Ei se diét dinche, en dedains de lu, ïn bé maitin aiprés mieneut. – Aittentes voue in pô ; ei fât q'uy cognache cés d'entre vos que sont lo moins seumis à Souverain ; y veus dje bin vôs lo faire ai craindre, lo Souverain, moi !

Ci bé maitin li donc, chîtôt qu'el eut laissie ses tchâsses et boschiê sai tyulatte, come les dgens païtchint de maïndgîe lai sope, ei fait piaintaî chu lai piaice d'Altrofe, enne grôsse pertchatte, fot sai toque, qu'était tote tchairgie de pieumes de pavon, droit enson. Voili que feut bon.

En voyaint çoli, les fannes se raiméssint âto di beuné en se dyaint : - Main y m'ébâbâs ço qu'ei compte faire de ç'te pertchatte ét de ç'te toque ?

Gesselê fait tambournaî pai tot lo velaidge, ét criâi que trétus, petéts et grôs d'aïvint tirie yôs capes en péssaint devant lai toque, ét que cés que ne lo ferint pe serint mis à croton dains lo Zing-Ouri. Main lo grôs fô aivaît comptê sains son hôte.

Ei y'aivaît ai Beurdgeleinne, prés d'Altrofe in certain Dyuyaume Tél qu'étaît in tot fin po tirie de l'âblâtre, meinmement que, dains les tiraidges c'était lu qu'était aidét lo roi ; che bin que totes les fois que lai tchevéye de lai chibye esshiaffaît, les dgens dyint que c'était in côt de Dyuyaume Tél.

(A suivre.)

Tout pareillement, il ne manquait pas d'avoir peur de son voisinage auquel il ne se fiait que très peu, même s'il essayait de ne pas le laisser voir. Il se dit, en lui-même, un beau matin après minuit. – Attendez-voir un peu ; il faut que je connaisse ceux d'entre vous qui sont le moins soumis au Souverain ; je veux déjà bien vous le faire craindre, le Souverain, moi !

Ce beau matin-là donc, aussitôt qu'il eût lacé ses chausses et bouclé sa culotte, comme les gens finissaient de manger la soupe, il fait planter sur la place d'Altdorf une grande perche, a foutu

tout en haut sa toque, qui était toute chargée de plumes de paon. Voilà qui fut bon.

En voyant cela, les femmes se rassemblaient autour de la fontaine en se disant : - Mais je m'étonne de ce qu'il compte faire de cette perche et de cette toque ?

Gessler fait tambouriner à travers tout le village, et crier que tous, petits et grands devaient lever leur chapeau en passant devant la toque et que ceux qui ne le feraient pas seraient emprisonnés dans le Zing-Ouri. Mais le grand fou avait compté sans son hôte.

Il y avait à Bürglen, près d'Altdorf, un certain Guillaume Tell qui était un tout fin tireur à l'arbalète, si bien que dans tous les concours de tir, c'était lui qui était toujours le roi ; chaque fois que la chevillette de la cible giclait, les gens disaient que c'était un coup de Guillaume Tell.

(A suivre)

Vocabulaire particulier :

crotons : prisons

boschié : fermé

paitchint de maindie lai sope : finissaient de manger la soupe
Zing-Ouri : prison, tour de prison
Beurdgeleinne : Bürglen
Lai tchevéye de lai chibye esshiaffaît : déjouer les plans (en rapport avec le langage très
imagé du *Petit chaperon rouge* : Tire la chevillette et la bobinette cherra)

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 270
4 février 1900

Lettre N° 112

Dous Tchaipitres de l'Hichtoire suisse

L'hichtoire de Dyuyaume Tél

Ci Dyuyaume donc, que ne craingeait ne çoci ne çoli, se pensét dinche : - Poidé âye aittends pievoue in pô ! Tés bél ai foraî tai toque di Diaile per enson c'te piertche : ce nât pe ço que me veut faire ai tirie mon tchaipé és Autrichiens. Voili que feut bon.

Mon gayard s'en vait, pèse crânement, sains totchy sai cape. Gesselé que guignaît dâ drie ses lâdes, te le fait pincie ét mannaî devaint lu.

- Poquoi nêt te pe yevê tai cape ? yi crie t-ai en fureur ; y te veus dje faire ai rechepectaî lo souverain, vais pîe ! y veus te baiyê ton aiffaire.

Gesselé fait bottaî le bouebat de Dyuyaume Tél, qu'aivaît cheuyait son taîtet, contre in tiat qu'était chu lai piaice d'Altrophe, yi bote einne panme de voyenatte chu lai tête et peut dit ai Dyuyaume Tél. – Te vais pâre ton âblâtre, et peut tirê contre cte panme de voyenatte : taitche de bin aimirie ? El était à moins ai trente pèssès de dichtaince, main tot pairie, lo tyue yi

grulaînt, Dyuyaume Tél en crosse son âblâtre, mire ét rouf ! el aitraipe che bin lai panme de voyenatte que lai flèche s'enfoncét droit dains le moitan. Çoli feut bon. Main lo baiyi que bisquait come in renaid qu'enne dgereinne airait aivu pris, raiquemencét lai tiette. Ei diét c'ment çoli ai Dyuyaume Tél, qu'aivaît coitchêe einne âtre flèche dô son djipon : - Die donc, toi, qu'at-ce que ç'ât ço que t'és coitchêe dô tai veste ?

- C'était aîtye aivô quoi y t'airôs crevê lai painse come ai in craipâ, se y'aivôs aivu lo malheur en manquaint lai panme d'aitteindre mon afaint.

- Craipâ, en moi, craipâ ! redis lo voue enco einne fois devaint lo monde !

- Aye, poidé âye qu'y lo rediros, ét peut c'nât pe toi peute toque que veut m'épaivurie, pe pu que toi, vais pie !

- Ah ! te veux dinche me méprégêe, me braivaî !
Aittends in pô, y te veus aipâre ai rechepectai lo souverain, moi !

Jura du dimanche N° 270
4 février 1900

Deux chapitres de l'histoire suisse

L'histoire de Guillaume Tell

Guillaume qui ne craignait ni ceci ni cela, se dit ainsi en lui-même : - Pardi oui, attends un peu de voir ! Tu peux bien mettre ta toque du diable en haut de cette perche : ce n'est pas cela qui veut me faire tirer mon chapeau aux Autrichiens. Voilà qui fut bien.

Mon gaillard s'en va, passe crânement, sans toucher son couvre-chef. Gessler qui guignait par derrière ses volets, le fait arrêter (pincer) et emmener devant lui.

- Pourquoi n'as-tu pas soulevé ta cape ? lui crie-t-il en fureur ; je vais déjà te faire respecter le souverain, va seulement ! je vais te régler ton compte.

Gessler fait mettre le garçon de Guillaume Tell, qui avait suivi son père, contre un tilleul qui se trouvait sur la place d'Altdorf, lui met une pomme des regains sur la tête et dit à Guillaume Tell. – Tu vas prendre ton arbalète et tirer contre cette pomme des regains : tâche de bien viser ? Il était au moins à trente pas de distance, mais égal à lui-même, le cœur tremblant, Guillaume Tell tend son arbalète, vise et rouf ! il attrape si bien la pomme des regains que la flèche s'enfonça droit dans le milieu. Cela fut bon. Mais le bailli qui bisquait tout comme un renard qu'une poule aurait abusé, recommença son enquête. Il dit comme ça à Guillaume Tell, qui avait caché une autre flèche sous son vêtement : - Dis donc toi qu'est-ce que c'est ce que tu as caché sous ta veste ?

- C'était quelque chose avec quoi je t'aurais crevé la panse comme à un crapaud si j'avais eu le malheur, en manquant la pomme, d'atteindre mon enfant.

- Crapaud, à moi, crapaud, ! redis-le voir encore une fois devant tout le monde !

- Oui, pardi oui que je le redirai, et ce n'est pas ta vilaine toque qui va me faire peur, pas plus que toi, va seulement !

- Ah ! tu veux ainsi me mépriser, me braver ! Attends un peu, je veux t'apprendre à respecter le souverain, moi !

Voili que mon Gesselé fait bottaît les époussettes ai Dyuyaume Tél, êt peut lo fait mentre dains einne barque po lo mannaî dains in certain tchéte que se trovaît prêt de Chussenaque, paî lâtre bout di lait.

Main se lo baiyi aivaît bin préti, ei n'aivaît pe enco enfonné. Voici, en éffet, airrivês qu'ai feunnt per enmé lo lait, ei se yeve einne bîge de dmâtan, de tale façon que nôs dgens ballottés, secouêts se troveinnt drôlement ai lai nace. Gesselè que ses predgeait ses tchâsses de pavou, ét que saivaît que Dyuyaume Tél était un des tos moyoux po bin conduire les barques, yi fait ai rotaî les menattes po lo bottaî â gouvernaye, ét les sâvaî. C'tu-ci se diét dinche : - Aittends voue in pô toi ! Mille bogres âye qu'y te veus bin mannaî aivô ton naivre, tes menattes ét tai toque ! Dé âye, vins pie ! Ei dyide lai barque vidyrousement contre einne piaice voû einne rotche fesaît einne aivance piaitte dains lo lait, sâte feu, chu c'te rotche, ét refot lai barque en drie d'in crâne côt de pie. Vôs peutes pensaî se Gessele s'en voyét li d'einne belle, lu, que n'ainmait pe l'âve.

Main ce n'était pe lo tot, Dyuyaume Tél. qu'aivait raiccortchiè son ablâtre en sâtaint feu d'lai barque, allét se coitchiè dains lo bô contre Chussenaque, tiain el eut vu que Gesselé aivaît tôt de meinme poyu aibordai ; ét peut ei se diét dinche : - Vins aidét ; y te fos bét, Gesselé, ei n'yét pe de nâni : voici prou longtemps que te nôs embêtes paichi.

Çoli ne manqué pe : Gesselé péssaint à pie de lai côte po montaî ai son tchété, Dyuyaume Tél lo fotté bé come el aivait djâbiè. Chi bin qu'à bon an, aipré, an déguéyent lo Zing-Ouri, ét peut an nattayant les Petéts-Cantons de tot c'te boveinne de baiyis.

Lais ! El ât moue, lo pouere Piere Djoset ; ei nôs ne recontre pu d'hichetoires ; main s'ei l'aimuse che bin les dgens de l'âtre san qu'el ét fait de çtée ci ei veut faire bon y allaî serraî lai main en pairaidis !

DJEANNAT DES BIASSONS.

Voilà que mon Gessler fait mettre les menottes à Guillaume Tell, et le fait embarquer dans une barque pour le mener dans un certain château qui se trouvait près de Küssnacht, à l'autre bout du lac.

Mais, si le bailli avait bien pétri, il n'avait pas encore enfourné. Voici, en effet, qu'arrivés qu'ils furent au milieu du lac, une bise du diable se leva, de telle façon que nos gens ballottés, secoués se trouvèrent drôlement à la noce. Gessler, qui perdait ses bas de peur, et qui savait que Guillaume Tell était un des tout meilleurs meneurs de barques pour bien conduire les barques, lui fit enlever les menottes pour le mettre au gouvernail et les sauver. Celui-ci se dit ainsi : - Attends voir un peu, toi ! Mille bougres que oui, je veux bien te conduire, avec ton navire, tes menottes et ta toque. Pardi oui, viens seulement. Il guide vigoureusement la barque vers une place où une roche faisait une avancée dans le lac, saute dehors, sur cette roche et refout la barque en arrière d'un coup de pied décidé. Vous pouvez imaginer comme Gessler se voyait bien là, lui qui n'aimait pas l'eau.

Mais ce n'était pas tout, Guillaume Tell qui avait repris son arbalète en sautant hors de la barque, alla se cacher dans une forêt près de Küssnacht, quand il vit que Gessler avait tout de même pu aborder ; et puis il se dit ainsi : - Viens toujours, je te fous bas, il n'y a pas de non et nenni : voici assez longtemps que tu nous embêtes par ici.

Cela ne manqua pas : Gessler passant au pied de la côte pour monter à son château, Guillaume Tell l'abattit comme il l'avait prémédité. Si bien qu'au Nouvel-An suivant, on fit dégringoler la prison et on nettoya les Waldstaetten de ce troupeau de baillis.

Hélas ! Il est mort le pauvre Pierre-Joseph ; il ne nous raconte plus d'histoires ; mais s'il amuse aussi bien les gens de l'autre côté qu'il l'a fait ce celui-ci, il va faire bon aller lui serrer la main au paradis !

Jeannot des Poires sauvages

Vocabulaire particulier :

lo Zing-Ouri : la prison

Chussenaque : Küsnacht

Les P'téts-Caintons : les Waldstaetten

Traduit en français par Danielle Miserez

Journal du Jura no 272
18 février 1900

Lettre N° 113

LETTRE PATOISE

In fie Jacques

C'était bïn Jacques la Corse - comme an y diê. Lo pouere hanne était eschtropiê des mains, achi el aivaie bïn lo droit d'allaie demaïdaie, et mainme de prétendre faire honneur és majons laivou el allaie. – Çà bïn ço qu'ê fesé ê voue ène fois. In djoué ê se présentai pu ou moins en bredzïngue tchie quéqu'un qu'aivaie sai pratique. An lo voyain dain c'tétat li, ène dgens de lai majon zi diai :

- Main, Jacques, è me sanne que tiain an on fâte de demaïdaie, an ne dairait pe se soulaie !

- Ah ! réponjé lo Jacques, ça dïnche ? Des observations, y n'en veu pe ! Dâs adjedeu, y ne vïns pu demaïdaie tchie vôs. – Adieu.

Et de fait, è feu pu d'in an sain y rebotaie les pies. Or in djoué, lo chir de lai majon que lo Jacques aivaie botaie en ban,

reveniaie de faire in peté voyage, tiain ai voyé âlon de lai route in moncé de tchoses. Ai s'aipreutche po voue ; ai trove note Jaques éltendu chu lo naie, aivo son sai derie son dôs. Le bon hanne se dié : ai fâ le rôtaie feu de ci ; el a an dondgie, ce ai y veniaie éne voiture, ou éne bête. – Ai secout lo Jacques, le révoille, l'aipelle : allons, yeuvaie vo, Jaque, vo n'éte pe bïn ci. – L'âtre œuvre les œuyes, ravouéte, èpe dit : Ah ! çâ vo, chir ; y crait que ce yéto drassie, y pouéro mairtchi tôt de mainme. – Entre lé dou ê réusséchenne, èpe tiain lo Jaques feu debout, son remaichement feut s'tuci : Eh bïn ! Chir, ai case di service que vo m'ê rendu, y veu rallaie demaindaie tchie vôs !

Tote bouène action pouétche sê récompense.

Ouï.

Jura du dimanche N° 272
18 février 1900

Lettre patoise

Un fier Jacques

C'était bien Jacques la Corse – comme on lui disait. Le pauvre homme était estropié des mains, aussi avait-il bien le droit d'aller mendier et même de faire honneur aux maisons où il allait. C'est bien ce qu'il fit voir une fois. Un jour, il se présenta, plus ou moins dans les brindezingues, chez quelqu'un qu'il fréquentait. En le voyant dans cet état là, les gens de la maison lui dirent :

- Mais Jacques, il me semble que lorsqu'on a besoin de mendier, on ne devrait pas se saouler !

- Ah, répondit Jacques, c'est ainsi ? Des observations, je n'en veux pas ! Dès aujourd'hui, je ne viens plus quémander chez vous. – Adieu.

Et de fait, il a été plus d'un an sans y remettre les pieds, Or un jour, le maître de la maison que le Jacques avait mis à ban, revenait de faire un petit voyage, lorsqu'il vit, au bord de la route, un tas de choses. Il s'approcha pour voir : il trouve notre Jacques étendu sur le nez, avec son sac derrière son dos. Le bon monsieur se dit : il faut l'enlever d'ici ; il est en danger, s'il venait une voiture ou bien une bête. – Il secoue Jacques, le réveille, l'appelle :

allons, levez-vous Jacques, vous n'êtes pas bien ici. – L'autre ouvre les yeux, regarde et dit : Ah ! c'est vous, Monsieur, je crois que si j'étais dressé, je pourrais marcher tout de même. – Entre les deux, ils réussirent, et puis quand Jacques fut debout, son remerciement fut celui-ci : Eh bien ! Monsieur, à cause du service que vous m'avez rendu, je veux de nouveau aller mendier chez vous !

Toute bonne action porte sa récompense.

Entendu

:

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 282
29 avril 1900

Lettre N° 114

LETTRE PATOISE

Cman vos lattres patoises fint se piési en têt le monde, me serait ai permis, cman en ces bon veyes Adjolots ou Vadais, de vos raicontai ène histoire ? Elle n'ape bin londge, mais encoué prou courieuse ; lai voici :

Est ièvaie a pie d'aine côte, in pô devédsus de Grigoton ène mâson qu'on aippelaie Roubaix. Ai ièvaie di bon terrain pou cultivais aipeu les pommes de tiere y venïnt bin.

Enne annaie que le veye Tiaina – c'était le nom de stu qu'y demoueraï – en aivaie faie ai veni d'aine nouvelle soetche d'à le pays bé, ai yan était veni aine se grosse qu'ai ne seut veni à bout de lai creuyie.

Cman ai yan encrassait de lai lessie ai se dié ; tien, y ai enne grosse bacque me veut bin tirie d'embairais. Est me l'ai fâ pare

aiepu lai mouennaie vé cte pomme de tierre, pou qu'elle radjisse aipré. Les poues aimant bin les pommes de tierre, aiepu qu'on n'y baille que les petétes. Ctu-ci feut-ai content d'en voe enne se belle ! Est se botaie a roedjie aipré, aiepu elle y fesait in se gros ptchu qu'elle se coutchai dedain.

A bout de tienze djoué, mon bon Tiaina dié : ai me fat allaie voe ce que fai mai bac ; tiain est l'airrivé est feu bin surpris de voe son poue coutchie dain cte pomme de tiere, aiepu nue bés létans à di toué.

I me pense qu'ai ne y'en vinpe dinse en Aidjoue.

Es n'y é qu'in mâ en mon ichtoire: ce n'à qu'in songe. Le Tiaina aîvè bin dénai d'enne pâle aivo des petétes pommes de tierre a di tô. Dains lai neu, è l'en sondgai, è voyai lai tchose eurvirie : c'était enne grosse pomme de tiere, aivo des petéts poues a di tô l

In brise pota de Vatenavre.

Jura du dimanche N° 282
29 avril 1900

Lettre patoise

Comme vos lettres patoises font tellement plaisir à tout le monde, me serait-il permis, comme à tous ces bons vieux Ajoulots ou Vadais, de vous raconter une histoire ? Elle n'est pas bien longue, mais encore assez curieuse ; la voici :

Il y avait au pied d'une côte au-dessus de Grigoton, une maison qu'on appelait Roubaix. Il y avait du bon terrain pour cultiver et puis les pommes de terre y venaient bien.

Une année que le vieil Etienne - -c'était le nom de celui qui y habitait – en avait fait venir une nouvelle sorte du pays bas, il en était venu une si grande qu'il ne sut pas venir à bout de la creuser.

Comme il ne résignait pas à la laisser, il se dit : tiens, j'ai une grosse truie qui veut bien me tirer d'embarras . Il me faut la prendre et puis la mener vers cette pomme de terre pour qu'elle la ronge. Les porcs aiment bien les pommes de terre, et puis on ne leur donne que les petites. Celle-ci fut contente d'en avoir une si belle ! Elle se mit à la ronger, et puis elle lui fit un si gros trou qu'elle se coucha dedans.

Au bout de quinze jours, mon bon Etienne dit : il me faut aller voir ce que ma coche fait ; quand il fut arrivé il fut bien surpris de voir son porc couché dans cette pomme de terre, et puis neuf beaux porcelets tout autour.

Je pense qu'il n'y en vient pas de semblables en Ajoie.

Il n'y a qu'un défaut à mon histoire : ce n'est qu'un rêve. Etienne avait bien dîné d'une épaule avec des petites pommes de terre autour. Dans la nuit, il en rêva, il vit la chose se retourner : c'était une grosse pomme de terre, avec des petits porcs autour !

Un brise pot de Vautenaivre

Vocabulaire particulier :

Grigoton : lieu-dit

Roubaix : lieu.dit

le pays bé : le pays bas

elle radjiaie aiprés : elle la ronge

roedgie : ronger

Vatenaivre : Vautenaivre

Tiaina : Etienne

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 294
22 juillet 1900

Lettre N° 115

LETTRE PATOISE

Djan le malin

E s'èpelê Djean. E n'était pe veni à monde rétche, achi ses poirans le botainne tchie in maitre, où è demoré sept ans. A bout de ci temps li, è dié : Y veu m'en allaie, payie-té me mes gaidges. Son maitre y bayé in moché d'oue gros k'men sè tête. Etain en tchemin è rencontre in cavalerie que caracolaie chu son tcheva. Djean s'airâté, le ravoitaie en pensain : ê dai tot de maïnme faire bon poyai allaie laivou an veu sain mairtchi. Moi qui seu sole, çoli

m'adrait bïn. En lai fin è dié à cavalié : ce vô velai, y vô baye çoci po vote bête. L'âtre en voyain ci moché d'oue dié tot contan : Le mairtchie a fait. E déchan aichetô, êpe le Djean monte chu le tchevâ. Main è ne saivaie pe se teni ; è tiraie les oüedes è droite, è gâtche, bayai des cos de pies, chi bïn que le tchevâ, tot ébêtê, fesé enne cabriole, êpe foté mon Djean pai tiere. En se reyeuvain, è djuraie : sale bête, etc. y ne te veu pu montaie dechu, te m'airo bintô eschtropiê. E le prenié pai lai bride, èpe è mairtché âlon de lu.

C. DE K.
(A suivre).

(N.B. - suite non publiée -)

Jura du dimanche N° 294
22 juillet 1900

Lettre patoise

Jean le malin

Il s'appelait Jean. Il n'était pas né riche, aussi ses parents le placèrent chez un maître, où il est resté sept ans. Au bout de ce temps-là, il dit : Je veux m'en aller, payez-moi mes gages. Son maître lui donna un morceau d'or grand comme sa tête. Étant en chemin, il rencontre un cavalier qui caracolait sur son cheval. Jean s'arrêta, le regarda en pensant : il doit tout de même faire bon de pouvoir aller là où l'on veut sans marcher. Moi qui suis fatigué, cela m'irait bien. A la fin il dit au cavalier : si vous voulez, je vous donne ceci pour votre bête. L'autre en voyant ce morceau d'or dit tout de suite : Le marché est fait. Il descend aussitôt et puis le Jean monte sur le cheval. Mais il ne savait pas se tenir ; il tirait les rennes à droite, à gauche, donnait des coups de pied, si bien que le cheval, tout hébété, fit une cabriole et

précipita mon Jean à terre. En se relevant, il jura : sale bête, etc., je ne veux plus te monter dessus, tu m'auras bientôt estropié. Il le prit par la bride, et puis marcha à côté de lui.

C. de K.

(A suivre)

Vocabulaire particulier :

les oüedes : la bride, les rênes, les guides

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 295
28 juillet 1900

Lettre N° 116

LETTRE PATOISE **Einne hichtoire de Bêtes**

Tiaind les dgens sont trop poueres d'écheprît po faire ai pailaî de yos, ai fâ léchie lai pairôle és bêtes. Ç'ât ço qui veu faire en commençant pai ço que vait cheudre.

Folpota ! qué bé nom ! tyu ât-ce que n'airrait pe envie de yi demorraî : les pouechons yi vétyant dain l'âve, les ôgés en l'air di temps, les hannes â cabaret, les fannes et les afaints come eîs poyant. Quant és tchemins que yi mannant, ei fât les voûe po s'en faire einne idée ! S'eis-l-étint che bin tyevie de sirop de panmatte, atrement dit de gotte qu'eis le sont de borbe et d'âve, y vôs répponds qu'eis serint vite sats. Çoli n'â pe lo cas d'in seul velaidge, main de trétus, ailents.

Main po en veny ai nôte hichtoire, eis fât bin dire que cês que cognéchant ci bé yue dain cognâtre âchi lai Combe â Renaïd, lo Gripont, lo Bô de Fô, Sapouyoux èt lai Cortchaipotat, tos yues célèbres in bon quât d’heure ai lai ronde èt que mairtyant djoliment dains les anales di pays. Ç’ât droit pai li âto qu’eut yue l’aiventure qu’y vais vôs raicontaî.

Einne fois – c’était â temps voû les bêtes pailint - ; an dit qu’elles ne pailant pu mitenaint. Y lo crairôs prou vlantie si n’en ôyôs pe encotaint que baidgelant âto de moi tos les djos. – Einne fois donc, pai einne belle maitenêe d’herbâ, qu’in ours écherrê se promenaî per enson l’échie és Molaires, aittendaint que quéque péssaint yi môtrêche lo bon tchemin. In pô sô qu’ei l’était, ei l’allèt se sietaî tot prêt de li chu lai rotepatte di Gripont. Come c’était in duemoenne, que les sieutches de tos les velaidges végins sounne de lai pu belle, nôte ours pregnaît in vrai piaigi de les écoutaî, en se diaint : - Ç’ât droit duemoenne adjed’hoeu ; ça ço qui poyôs trovai de meut. Tot en musaint, èt djabiait lo bé côt qu’ei velait faire tiaind les dgens serint ai lai mâsse ét qu’ei ne yairrait pu que lès vêyes fannes po vadgeaî l’hôtâ, se latchaint les meinmions de relâdgeince, ei voi tot d’in côt airrivai in renaïd qu’allaît ventre ai tiere, cô lai bige, quoi !

- Hé, compeire renaïd, yé crie-t-ei c’ment çoli : vouès diailes fut te dinche en tâle preusse ?

Sains so revirê, lo renaïd yi criét dinche : - Aittends pie in pô li; te veus bintôt en voue airrivaî un. Aivô quéque tchôse qu’el ét pendu à cô que veut dje bin te renseigne en mai piaice.

(Ai cheudre).

Jura du dimanche N° 295
28 juillet 1900

Lettre patoise

Une histoire de Bêtes

Quand les gens sont trop pauvres d’esprit pour faire parler d’eux, il faut laisser la parole aux bêtes. C’est ce que je veux faire en commençant par ce qui va suivre.

Folpota ! quel beau nom ! qui est-ce qui n’aurait pas envie d’y demeurer : les poissons y vivent dans l’eau, les oiseaux dans l’air du temps, les hommes au cabaret, les femmes et les enfants comme ils peuvent. Quant aux chemins qui y conduisent, il faut les voir pour s’en faire une idée ! S’ils étaient si bien couvert d’alcool de pommes de terre, autrement dit de goutte qu’ils le sont de boue et d’eau, je vous assure qu’ils seraient vite secs. Cela n’est pas le cas d’un seul village, mais de tous, alentour.

Mais pour en venir à notre histoire, il faut bien dire que ceux qui connaissent ce beau lieu doivent connaître aussi la Combe au Renard, sur les Roches, les Poirchets, Sapouyoux et Corfontaine, tous ces lieux célèbres à un quart d’heure à la ronde et qui marquent joliment

dans les annales du pays. C'est droit par là autour qu'a eu lieu l'aventure que je vais vous raconter.

Une fois – c'était au temps où les bêtes parlaient - ; on dit qu'elles ne parlent plus maintenant. Je le croirais assez volontiers si je n'en entendais pas encore autant qui bavardent autour de moi tous les jours. - Une fois donc, par une belle matinée d'automne, qu'un ours égaré se promenait par en haut des essarts aux Molaires, attendant que quelque passant lui montre le bon chemin. Comme il était un peu fatigué, il alla s'asseoir tout près de là sur la Rotepatte du Gripon. Comme c'était un dimanche, que les cloches de tous les villages voisins sonnaient à toute volée, notre ours prenait un vrai plaisir à les écouter, en se disant : - c'est précisément dimanche aujourd'hui, c'est ce que je pouvais trouver de mieux. Tout en pensant, il méditait au beau coup qu'il voulait faire lorsque les gens seraient à la messe, et qu'il n'y aurait plus que les vieilles femmes pour garder la maison ; se léchant les babines de plaisir, il voit tout d'un coup arriver un renard qui allait ventre à terre, comme la bise, quoi !

- Hé, compère renard, lui crie-t-il comme cela, à quels diables fuis-tu ainsi en telle hâte ?

Sans se retourner, le renard lui crie ainsi : - Attends seulement un peu là, tu vas bientôt en voir arriver un. Ce quelque chose qu'il a pendu au cou va déjà bien te renseigner à ma place.

(A suivre)

Vocabulaire particulier :

Panmatte : alcool de pommes de terre

Ailents : alentour

Sapouyoux : lieu dit

Cortchaipotat : Corfontaine

Molaires : lieu dit

Rotepatte : lieu dit

cô lai bije : comme la bise (ventre à terre)

se lachaint les meinmions de relâdgeince : se léchant ou se pourléchant les babines de plaisir

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 296

Lettre N° 117

5 août 1900

LETTRE PATOISE

Einne hichtoire de bêtes

(Cheute et fin)

Le renaïd qu'aivait pu d'einne boenne réjon de ne pe baidgelaï pu longtemps, continue sai course â traivie di Bô-de-Fôs, èt vait se réfudgie dains in petchu de lai rotche de Laillombre.

L'ours, que n'aivaît ran compris ai son dire èt que l'aivaît ravoétié comme in ainonçaint, se resiete tranquillement à pie d'in aîté, écoutaint aidét sounnaî les sieutches aivô grand piaigi djainque voici arrivaî droit chu lu in tcheussou qu'aivaît son fusi pendu en bandeliere. Comme ci nové airrivaint avaît in air que yi sannaît prou réchepecteibye, aivô ç'taffaire pendu â cô, note ours ne dédangnét pe de se yevaî pai honneur, car ei y'êt des ours prou bin édutyês po cogniâtre lai pôlitesse, meinme âtre paît qu'ai Bierne.

- Hé ! dit-ei â tcheussou, qu'était droit ci Dgoerdge â Niqui di Tendu, un des pu mâlins ; ât-ce toi que fait dinche ai fure les renaid, hain ?

- Aidé, poidé y n'en sais ran ; po quoi çoli ? At-ce que t'en és vu ?

- Aidé tochu qu'âye ; ei y en ei un que vint de péssaî en rittaint ai se dégruattaî. Ah ça ! qu'ât-ce que t'és li pendu ai l'épale ?

- Ç'ât einne pipe ; ai ton service se te veus in pô femaî.

- Yét âye ste veus.

- Bon ; aittends qu'y bottôs de mon moiyou toubat.

Ço diéjeaint, mon Niqui, que n'aivaît que des dreindgies dains son airme, yi tyisse cintye vou ché tchevrottines, bourre ét tend lo bout di rôle ai l'ours, que lo saisât de confiance entre ses dents. – Tins-lo bon, dit lo tcheussou ; y veus fry di fue .. El airme son fusi, laîche lai meugyatte èt pan !...

- Credie ! raîle l'ours ; tés di bogre de toubat !

Prompt comme lo cô, Niqui tire son couté de tcheusse, èt te vôs l'empiotte dains lo poitrâ de la bête.

- Ailairme ! crie l'ours en se bottaint â galop ; y vois bin que t'és lo Diaîle, toi !

Jura du dimanche N°296

5 août 1900

Lettre patoise

Une histoire de bêtes

(Suite et fin)

Le renard qui avait plus d'une bonne raison de ne pas bavarder plus longtemps, continue sa course à travers la Forêt de Hêtres, et va se réfugier dans un trou de la roche de l'Ombre.

L'ours, qui n'avait rien compris à ses dires et qui l'avait regardé comme un faible d'esprit, se rassit tranquillement au pied d'un hêtre, écoutant toujours sonner les cloches avec

un grand plaisir jusqu'à ce qu'arrive droit sur lui un chasseur qui avait son fusil en bandoulière. Comme ce nouvel arrivant avait un air qui lui paraissait assez respectable, avec cette affaire pendue au cou, notre ours ne dédaigna pas de se lever par honneur, car il y a des ours assez bien éduqués pour connaître la politesse, même autre part qu'à Berne.

- Hé !, dit-il au chasseur, qui était précisément ce Georges au Niqui du Tendu, un des plus malins ; est-ce que c'est toi qui a ainsi fait fuir les renards, hein ?
- Toujours, pardî, je n'en sais rien ; pourquoi cela ? Est-ce que tu en as vu ?
- Toujours bien sûr que oui ; il y en a un qui vient de passer en courant à se dérater (perdre le foi). Ah ça, qu'est ce que tu as là suspendu à l'épaule ?
- C'est une pipe : à ton service si tu veux un peu fumer.
- Oui bien sûr si tu veux.
- Bon ; attends que j'y mette de mon meilleur tabac.

Ce disant, mon Niqui, qui n'avait que de la grenaille dans son arme, y glisse cinq ou six chevrotines, bourre et tend le bout du canon à l'ours, qui le saisit en toute confiance entre ses dents. – Tiens le bien, dit le chasseur ; je veux battre le briquet. Il arme son fusil, lâche la gâchette et pan !...

- Sacrebleu ! hurle l'ours ; tu as du bougre de tabac !

Prompt comme le coup de feu, Niqui tire son couteau de chasse et l'enfonce dans le poitrail de la bête.

- Alarme, crie l'ours en se mettant au galop ; je vois bien que tu es le diable, toi !

Tot me candê et pregeaint son saing, ei pêsse dinche devant lai rotche voû lo renaid s'était rétropê. Ei lo trevoit que tendait lo bout di meuté feu de son petchu.

- Haye ! te lo diôs bin que c'était in vilain bogre de grôchie, cetu que t'aivôs vu. Ravouéte in pô, y n'aî tirie qu'enne gonguenêe feu de sai pipe, que m'êt empotchê lai moitie de lai maïtchouere ; main ce n'â pe tot, el ét tirie einne dent d'ïn ne sait laivou, èt peut me l'êt fottu ci ; c'ât çô que me fait enco lo pu de mâ.

Voili l'hichtoire que tos les dgens de Folpotat cognéchant prou po vô l'aïffiermaï, come ai poyant bin dire que ç't'ours ne môtrèt pu l'envie de veni oyi sounnai yôs sieutches.

An dit que c'ât dâ dont que les Shires de Berne aint défendu lai tcheusse lo duemoenne, po que yôs freires des bôs poyint ai yôte aîge ôyi sounaî les sieutches èt pâre paît és saintes bénédictiones. An saît bin aïtot que les ours, pe pu que les loups ne se maindgeant pe l'un l'âtre. Bon vèpre aiye vos.

DJEANNAT DES BIASSONS

Tout meurtri et perdant son sang, il passe ainsi devant la roche où le renard s'était abrité. Il l'aperçoit qui tendait le bout de son museau en dehors de son trou.

- Hé ! tu le disais bien que c'était un vilain bougre de grossier, celui que tu avais vu. Regarde un peu, je n'ai tiré qu'une bouffée de sa pipe, qui m'a emporté la moitié de la mâchoire ; mais ce n'est pas tout, il a tiré une dent de je ne sais où, et il me l'a foutue ici ; c'est ce qui me fait encore le plus mal.

Voilà l'histoire que tous les gens de Folpotat connaissent assez bien pour vous l'affirmer, comme ils peuvent bien dire que cet ours ne manifesta plus l'envie de venir écouter leurs cloches sonner.

On dit que c'est depuis lors que Leurs Excellences de Berne ont interdit la chasse le dimanche, pour que leurs frères des forêts puissent écouter à leur aise sonner les cloches et prendre part aux saintes bénédictiones. On sait bien aussi que les ours et puis les loups ne se mangent pas les uns les autres. Passez un bon après-midi.

Vocabulaire particulier :

Niki di Tendu : surnom

Y veu fry di fue : je veux battre le briquet, faire du feu

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 299
26 août 1900

Lettre N° 118

LETTRE PATOISE

En l'onhsia Djeannat des biassons, en tote lai rote qu'aidje envie des corespondeinces en ci bon Jura d'y Duemoine, en ces qu'en diant, en ces qu'nen diampe, en tote lai noblesse des qu'manvoron, etc.

Hein vos craiyin qu'y aivodge dainsi lai malaigire, poche qu'y n'ecrio pu po vos répondre, d'in ci bon *Jura*. Y vin vos détrompai.

Ne craite pe non pu qu'y vint vos dire des métchaines régeons, vos insultai, po tot vos petés défâts. Ai fa bin les

supportai, on supporte bin d'âtres affaires, poquoi as qu'on ne supporteraipe enne rotte de djasous, que griffoinnant d'y paipie po s'aimusai ai écrire toute soueche de baibiollerie d'ain les feuilles. Po vos faire ai voi cobin y aimai les contes, voici enne hichetoire qui veu vos raicontai da in bout en l'âtre.

Nos montin nos doux note Diaikeulet de lai baboye, po allai tieudre des gueyriboton, ou bin des greppe-tiu, seu vos velai, tote anson les mennelats deva t'chu do Beurlinco. Airrivai ai po pré aimé côte, nôs voyenne enne bête deurie in bouètchet que pieneai. Ecoute que me diai note Diaikeulet, qu'asque en oue piaindre, di voi : Vin voi, ço que ça. Nos vain vois. C'était in tchin que c'était fai mâ en enne paite et que puerai. Note Diaikeulet, qué le tiuere aiche du que l'âme à Diaile : Aitan nos vin y pèssai son mâ. En montin, nos aivin trovai in veye coue de forna, lu aivai de lai ficelle dain sai baigatte ; è l'étaitche ci coue de forna en lai quoue de si tchin et y pesse en même temps in cô de madou dain les arrayies. Pensai vos voi, ce si tchin allai aivo les mennelats. Airrivai chu lai route, ai raicontre le veye Baticheton que paitchai d'y cabaret. Comme ci pouere veye anne allai in pô en zigue zâgue, son coue de forna, y aicreutche enne des taitches de son gros tricôt, ce feu in cairion à Diaile enmai lo veulaidje. Tôt Beurlincô était sans dot dechu, ai case de cōli. Dali mintenin, das cōli, le veye Baticheton ça bin converti ; ai lé tietie lai boyaisse et peu ai lâ veni bin tempérant. Djeusseusse-Mairia, ce note Diaikeulet était pie dinche vouèri pai in tchin, tôt comme bin d'âtres ! En ne voiraipe pu ranque des cafés de tempérance. En serait tiete d'oyi les scènes que se pèssan dain bin des ménaidges.

En l'onsia et en trétus, bin le bondjô.

Lai bouenne veye tainte,
Djeunereuse d'y vâ.

Jura du dimanche N°299
26 août 1900

Lettre patoise

A l'oncle Jeannot des Piores sauvages, à toute l'équipe qui a déjà envoyé des correspondances à ce bon Jura du Dimanche, à ceux qui en disent, à ceux qui n'en disent pas, à toute la noblesse des comme on voudra, etc.

Hein, vous croyiez que j'avais déjà dansé la danse macabre, parce que je n'écrivais plus pour vous répondre, dans ce bon *Jura*. Je viens vous détromper.

Ne croyez pas non plus que je viens vous dire des méchantes injures, vous insulter pour tous vos petits défauts. Il faut bien les supporter, on supporte bien d'autres affaires, pourquoi est-ce qu'on ne supporterait pas une bande de bavards, qui noircissent du papier

pour s'amuser à écrire toutes sortes de fadaïses dans les journaux. Pour vous faire voir combien j'aime les contes, voici une histoire que je veux vous raconter d'un bout à l'autre.

Nous montions, nous deux Petit Jacques du bavardage, pour aller cueillir des cynorrhodon, ou bien des gratte-cul, si vous voulez, tout en bas des petits chemins au-dessus de Berlincourt. Arrivés à peu près à mi-côte, nous vîmes une bête qui plaignait derrière un bosquet. Écoute que me dit mon Petit Jacques qu'est-ce qu'on entend gémir, dis voir : viens voir ce que c'est. Nous allons voir. C'était un chien qui s'était fait mal à une patte et qui pleurait. Notre Petit Jacques, qui a le cœur aussi dur que l'âme du Diable : Attends nous allons lui passer son mal. En montant, nous avons trouvé un vieux tuyau de poêle, lui avait de la ficelle dans sa poche. Il attache ce tuyau de poêle à la queue de ce chien et lui bat en même temps un coup de briquet dans les oreilles. Pensez voir si ce chien allait sur les petits chemins. Arrivé sur la route, il rencontre le vieux Petit Baptiste qui sortait du cabaret. Comme ce pauvre vieil homme allait un peu en zig-zag, le tuyau de poêle du chien lui accroche une des poches de son gros tricot, ce fut un carillon du Diable au milieu du village. Tout Berlincourt était sens dessus-dessous, à cause de cela. Alors maintenant, depuis cela, le vieux Petit Baptiste s'est bien converti, il a quitté la beuverie et il est devenu bien tempérant. Jésus-Marie, si notre Petit Jacques était seulement guéri par un chien, tout comme bien d'autres ! Il ne verrait plus que des cafés de tempérance. On serait quitte d'entendre les scènes qui se passent dans bien des ménages.

Bien le bonjour à l'oncle et à tous.

*La bonne vieille tante,
Généreuse de la Vallée*

Vocabulaire particulier :

Malaigire : danse macabre, défunter
Griffoinnaie : griffonner
Diaikeulet : Petit Jacques
Baticheton : Petit Baptiste
Mennelat : lieu-dit ou petit chemin
deva t'chu do Beurlinco : au dessus de Berlincourt
pienaie : pleurer, gémir
coue de forna : tuyau de fourneau
ïn cô de madou : un coup de briquet
tietie la boyaisse : cesser la beuverie

Traduit en français par Josette Waeber
Jura du dimanche No 302
16 septembre 1900

Lettre 119

LETTRE PATOISE

Aiveinture de tcheusse

Cetée-ci ât airrivée ai in brâve tcheussou de per va Boncot, â qué nos vlans lai léchîe recontaî lu meinme.

« Y'êtos allê in maitin, tot de pait moi, en lai tcheusse. Y m'êtôs bottê en einne boinne piaice, â câr d'in djuene bôs, da voû, bin coitchie que y'êtos, y poyôs voue devaint moi tot lo tchaimpois. Y demorét dinche, en pèssaint einne grôsse boussêe, sains qu'y voyèche ne ran veny, ne ran boudgy. S'y n'êtôs aivu in tcheussou de londge aivêge, çoli airait poyu finy pai m'embêtai ; main y tagnêt bon, èt vôs voirrait qu'y fesêt bin.

Ai foueche de ravoétie ei me sannèt tot d'in côt, en tchaindgeaint in pô de piaice, d'étyevie dinche, â pie d'in biassenie, cment einne mannêe de tiere frâtche qu'aivait l'air de boudgy, de se remuaî, quoi ! Y ravoétos çoli d'â einne boussêe tiaind l'idée me vint que ce daivait être in poue seiyaïd que bâchaît, Ma foi ô, ce daivaît être çoli : y airôs daivu lo compâre pu têt. Enfin bin chur qu'y feus de l'aiffaire, y aïcment de musaî cment y porrôs bin faire. – Y me diés dinche : « se te te môtre èt se t'aittaque c'te bête, que te ne fesôs que lai biassi vou bin lai manquaî, elle veut reveny droit chu toi, èt peu elle te veut éventraî, dévoueraî... Hâ ! se note Batiche était pie ci ; ç'ât lu qu'êt le côt d'aidrassè et peut qu'ât foue cment in ours !

Tiaind y'eus dinche prou djâbiê, y me diét : enfin vâgue que vâgue ; ei s'adgeât de ne pe piedre lai câtche : ei fât ci di coraidge èt de l'aidrassè. Y renfoche donc lai tchairdge de mon fusi èt po bin m'aichurie de mon côt, y me tyissés dinche bin bâlement de drie in aibre en in âtre djainque ai me sennèt que y'êtôs ai boinne potchêe, èt peut y'aimire avô bon tyeuseint... èt peut... rouf ! lo côt chetôt païtchi, y retchairdge vite man aîrme. Ne voyaint pu ran boudgi, y m'aivaince, aidêt aivô précâtion, lo doigt chu lai meugyatte. Enfin y m'aivaince tot prêt ; èt que tyudîe vos qu'y trovêche en fait de poue-seiyaïd ? – C'était in târpie !...

COLAS DES NOUCHES.

Jura du dimanche N° 302
16 septembre 1900

Lettre patoise

Aventure de chasse

Celle-ci est arrivée à un brave chasseur de la région de Boncourt à qui nous voulons le laisser raconter lui-même.

« J'étais allé un matin, seul, à la chasse, Je m'étais installé à un bon endroit, au coin d'une jeune forêt, d'où, bien caché que j'étais, je pouvais voir devant moi tout le pâturage. Je restai ainsi, en passant un grand moment, sans que je n'y voie rien venir, ni rien bouger. Si je n'avais pas été un chasseur de longue habitude, cela aurait pu finir par m'embêter ; mais je tins bon et vous verrez que je fis bien.

A force de regarder, il me sembla tout d'un coup, en changeant un peu de place, de découvrir ainsi, au pied d'un poirier sauvage, comme une menée de terre fraîche, qui avait l'air de bouger, de se remuer, quoi ! Je regardais cela depuis un moment quand l'idée me vint que ce devait être un sanglier qui fouissait. Ma foi oui, ce devait être cela : j'aurais dû le comprendre plus tôt. Enfin, bien sûr que je fus de l'affaire, je commençai à réfléchir comment je pourrais bien faire. – Je me dis ainsi : « si tu te montres et que tu attaques cette bête, que tu ne fasses que de la blesser ou bien de la manquer, elle va revenir droit sur toi, et puis elle va t'éventrer, te dévorer... Ah ! si notre Baptiste était seulement ici ; c'est lui qui a le coup d'adresse et qui est fort comme un ours !

Lorsque j'eus ainsi assez médité, je me dis : enfin vaille que vaille ; il s'agit de ne pas perdre l'emplacement ; il faut ici du courage et de l'adresse. Je renforce donc la charge de mon fusil et pour bien m'assurer de mon coup, je me glisse ainsi bien lentement derrière un arbre à l'autre, jusqu'à ce qu'il me semble que j'étais à bonne portée, et puis je vise avec beaucoup de soin..... et puis... rouf ! Le coup sitôt parti, je recharge vite mon arme. Ne voyant plus rien bouger, je m'avance, toujours avec précautions, le doigt sur la gâchette. Enfin je m'avance tout près ; et que croyez-vous que j'y trouve en fait de sanglier ?
- C'était un taupier !...

Nicolas des Noix

Vocabulaire particulier :

Tot de pai moi : tout seul

étyevie : découvrir

enne mannée de tiere : une menée de terre, une motte de terre

bâchaie : fouger, creuser la terre avec le groin

lai meugyatte : la gâchette

catche : cache, emplacement

Traduit en français par Josette Waeber

Jura du dimanche No 317
30 décembre 1900

Lettre N° 120

Lettre patoise

Da lai Combe ès derris, le 19 décembre 1900.

An mes aimis que yéjan le Jura di Duemoine.

Y veu vos raicontais enne hichetoire de tcheusse an lai loutre que y ait aivu le piaigi de vois se dérolais dôs mes euilles. In djo de ct'airbâ, y me promenô aivô un de mes aimis qu'aivai le permis de tirïe les loutres. Vos saïte, ai y en ai ai revendre, dains lai Sorne. Donc, nos nos promenins tranquillement. To d'in cô, ai me dit : « Revise-voi lai belle loutre, de côte c'te pierre. » I n'êtôpe enco bin reveni de mai surprige, qu'ai l'êtait djé prâ de lai tirïe. Ai lai botai en d'jou ai peu : « Feu.» Elle l'â moue, qu'ai me dié. Nos trovoirsenne lai Sorne po allai voure, main, tien nos feunnes de l'âtre rive, y me torjô de rire. Sai-te vô lai loutre qu'ais l'aivais tuais. C'êtait in de ces gros moaçai d'êtieume ou de schombe, ce vôs aimais meu, que se forman tien l'âve vire dinche de côte les grosses pierres.

A revoir.
Badiouli.

Jura du dimanche N° 317
30 décembre 1900

Lettre patoise

De la Combe aux dahus, le 19 décembre 1900.

A mes amis qui lisent le Jura du Dimanche.

Je veux vous raconter une histoire de chasse à la loutre que j'ai eu le plaisir de voir se dérouler sous mes yeux. Un jour ce cet automne, je me promenais avec un de mes amis qui avait le permis de tirer les loutres. Vous savez, il y en a à revendre dans la Sorne. Donc nous nous promenions tranquillement. Tout d'un coup, il me dit : « Regarde la belle loutre, à côté de cette pierre. » Je n'étais pas encore bien revenu de ma surprise, qu'il était déjà prêt à la tirer. Il a mis en joue et puis : « Feu ». Elle est morte, qu'il me dit. Nous traversâmes la Sorne pour aller voir, mais, quand nous fûmes sur l'autre rive, je me tordis de rire. Savez-vous la loutre qu'il avait tué. C'était un de ces gros morceaux d'écume ou de mousse, si vous aimez mieux, qui se forme lorsque l'eau tourne ainsi autour des grosses pierres.

Au revoir.
Petit menteur

Vocabulaire particulier :

Combe és derris : combe aux dahus

schombe : écume

derris : dairi ou dahu, animal imaginaire et fantastique

Traduit en français par Eric Matthey

Jura du dimanche No 322
3 février 1901

Lettre N° 121

LETTRE PATOISE

Ai ié longtemps qui n'ai écrit en ci bon *Jura di Duemouenne*.
Main, c'ment en dit, ai va meu taie que djemaie. Pou qu'mencie, i vos diraie qui aie mairiaie iun de mes bouebes maidji pessaie.
Main, c'nape le to, ai fa mitenain pensaie ai le casaie. I aie quasi envie d'en faire in cabaretie ; ai maindjan bin, ai boyan bin et ai

sont tu fin grais. En aitendain, ai fa qui vos raiconteuche enne hichtoire que mâ airrivaie, ai ié enne quarantaine d'ennaies, ça pou vos dire que ai ié longtemps.

In djoué qui allô en lai velle, i pessé devain in cabaret que l'hanne était chu lai pouetche. Achito qu'ai me voit ai crie : Bondjoué Djeanpiere, vos allaie an lai velle ?

- Te lé droit dvisaie.

- Ebïn vos serïn bin djenti de bayie l'bonjour en not Charles.

- I n'veupe menquaie !

Tiain i eu fini mes commissions, i m'dit : pisque ci Charles a cabairtie, vai i bayie l'bonjour et boire ïn tchavé. I entre.

- Bondjoué lai compaignie.

- Bondjoué Djeanpiere.

- Ai ié vot Phili que te baye bïn l'bonjour.

- Merci, Djeanpiere. Et sai fenne, asqu'elle a touedje grosse et graiche ?

- Oui, ça touedje lai même.

Aipré avoi bu ïn tchavé, cassaie enne crôte, i paye mon compte et i m'en vai. Ci Charles m'aicompaigne djusque chu lai pouetche, me baye enne poignie d'main et me rcomainde bïn de npe menquaie de saluaie iote Phili. Arrivaie a vlaidje, c'ment mai fenne velaie todmainme trovai qui éto trop demouéraie, i vait saluaie ce Phili d'lai paie d'iote Charles, aipeu i rboit ïn tchavé.

Ai m'senne que en oue dire : Quasque ci véye nos raiconte aivo ces cabairties et ces tchavés. Ebïn voici l'aifaire.

Not Djaitie ai mairiaie da maidji, not Piera ne veupe trinnaie, ébïn i ai envie d'en botaie iun cabairtie en lai velle et l'âtre a vlaidje.

Jura du dimanche N° 322

3 février 1901

Lettre patoise

Il y a longtemps que je n'ai pas écrit à ce bon *Jura du Dimanche*. Mais, comme on dit, il vaut mieux tard que jamais. Pour commencer, je vous dirai que j'ai marié un de mes garçons mardi passé. Mais ce n'est pas le tout, il faut maintenant penser à le caser. J'ai presque envie d'en

faire un cabaretier ; ils mangent bien, ils boivent bien et ils sont tous fin gras. En attendant, il faut que je vous raconte une histoire qui m'est arrivée, il y a une quarantaine d'années, c'est pour vous dire qu'il y a longtemps.

Un jour que j'allais en ville, je passai devant un cabaret dont le patron était sur la porte. Aussitôt qu'il me voit, il crie : Bonjour Jean-Pierre, vous allez en ville ?

- Tu l'as droit deviné.
- Eh bien, vous seriez bien gentil de donner le bonjour à notre Charles.
- Je ne manquerai pas !

Quand j'eus fini mes commissions, je me dis : puisque ce Charles est cabaretier, va lui donner le bonjour et boire une chopine. J'entre.

- Bonjour la compagnie.
- Bonjour Jean-Pierre.
- Il y a votre Philippe qui te donne bien le bonjour.
- Merci, Jean-Pierre. Et sa femme, est-ce qu'elle est toujours grosse et grasse ?
- Oui, c'est toujours la même.

Après avoir bu une chopine, cassé une croûte, je paye mon compte et je m'en vais. Ce Charles m'accompagne jusque sur la porte, me donne une poignée de main et me recommande bien de ne pas manquer de saluer leur Philippe. Arrivé au village, comme ma femme voulait tout de même trouver que j'étais resté trop longtemps, je vais saluer ce Philippe de la part de leur Charles, et puis je rebois une chopine.

Il me semble que l'on entend dire : Qu'est-ce que ce vieux nous raconte avec ces cabaretiers et ces chopines. Eh bien voici l'affaire.

Notre Jacques est marié depuis mardi, notre Pierre ne va pas tarder, eh bien j'ai envie d'en installer un cabaretier en ville et l'autre au village.

Dĩnli ai pouérĩn achi s'envie des salutations et des boyous de tchavés. Voili mon idé, main si quéqu'un d'mes aimis saivaie ĩn moyou métie, i vos sero bĩn rcouéniéchain de mle dire, en patois bĩn entendu, pouéche que i n'saie le français.

DJEANPIERE DES MENTES.

De cette façon, ils pourront aussi s'envoyer des salutations et des buveurs de chopines. Voilà mon idée, mais si quelqu'un de mes amis connaissait un meilleur métier, je vous serais bien reconnaissant de me le dire, en patois bien entendu, parce que je ne sais pas le français.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Djaitie : Jacques, Petit Jacques

Phili : diminutif de Philippe

Ïn tchavé : un pichet, un demi, une chopine

I n'veupe menquaie : je ne manquerai pas

Traduit en français par Eric Matthey

Jura du dimanche No 330
31 mars 1901

Lettre N° 122

LETTRE PATOISE

Comanvoron, le 26 mars 1901.
Messieurs et Dames,

Vos ai dge bïn chur oyu dire que les écolies, les boviaes, èpe les mounies, ou aimeunies, i ne sais pu, ne vayan tchéacun pe gran tchouse. – I ne se taivu ni mounie ni aimeunie, main écolie èpe bovin – çà dgé prou. – Tiain y me raipele les toués que nô djvïn an note professeur pour frôdai nos leçons ou bïn ménaidgie nos pommes, vrai, nos ne vayïn pé gran tchouse. – Répétai lai même granmaire, rebayie le même travail corridgie, copiai nos leçons chu ïn feuilla qu’an rôlai entre ses doigts, etc. – Nos étïn dous, aichi trichous yun que l’âtre. – In bé djoué nos nos diainne : Nos leçons sont trop grants po récitai. – Moi y veu aipare lai moitie, jusque li – toi le rechte. Ai fa faire aitement de ne pe se trompaie, èpe repare à bon endroit. – An feron à retchaidge po aicmancie.

Ah ! comme el allïn bïn nos leçons ! comme nos récitïn soie. – D’abord note maitre feu content, main content. – El était tot ébabi. Ai venié che ébabi, qu’ai se méfié ïn pô de quéque tchouse. – In bé djoué que yévo cmancie de récitaie, ai m’airaté : aitan ïn pô, cmance voue toi, diété an mon camrade. Vos voites l’aifaire, hein ; a yue de coulaie, note grammaire feu foidgie. – Ah ! Ah ! fesé note professeur, y comprends. – Nos achi nos compreniaingnes bogrement bïn que note truc était fini. – Voitli, me dié mon camrade, che malïn qu’an feuche an se faie è pare ainne fois. – Eh o, qu’y y dié – tieuran âtre tchouse. – Oh ! les écolies.

COLAS.

En cés qu’en sain long. – Tyu as que peu me dire cobïn cent dgerennes ai peu le pou faint d’ües dain ïn mois ?

Jura du dimanche N° 330
31 mars 1901

Lettre patoise

Commonvoudra, le 26 mars 1901.

Messieurs et Dames,

Vous avez bien sûr déjà entendu dire que les écoliers, les bouviers et puis les meuniers, ou mendiants, je ne sais plus, ne valent chacun pas grand chose. - Je n'ai été ni meunier ni mendiant, mais écolier et bouvier – c'est déjà assez. – Quand je me rappelle tous les tours que nous jouions à notre professeur pour biaiser nos leçons ou pour ménager nos pommes, c'est vrai, nous ne valions pas grand chose. – Répéter la même grammaire, redonner le même travail corrigé, copier nos leçons sur une feuille qu'on roulait entre nos doigts, etc. Nous étions deux, aussi tricheur l'un que l'autre. - Un beau jour, nous nous sommes dit : Nos leçons sont trop longues à réciter. – Moi, je veux apprendre la moitié, jusque là – toi le reste. Il faut faire attention à ne pas se tromper, et puis reprendre au bon endroit. – On échangera nos rôles pour commencer.

Ah ! comme elles allaient bien nos leçons ! comme nous récitions facilement. – D'abord notre maître fut content, mais content. – Il était tout étonné. Il a été si étonné qu'il se méfia de quelque chose. – Un beau jour que j'avais commencé de réciter, il m'arrêta : attends un peu, commence donc toi, dit-il à mon camarade. Vous voyez l'affaire, hein ; au lieu de couler notre grammaire fut figée. – Ah ! Ah ! fit notre professeur, je comprends. – Nous aussi, nous comprîrent bougrement bien que notre truc était fini. – Voilà, me dit mon camarade, aussi malin qu'on soit, on se fait prendre une fois. – Eh oui, que je lui dit – cherchons autre chose.- Oh ! les écoliers.

Nicolas

Pour ceux qui en savent long. – Qui est-ce qui peut me dire combien cent poules et puis le coq font d'œufs en un mois ?

Vocabulaire particulier :

frôdaie nos leçons : frauder, biaiser, éviter

coulaie : couler, réciter sans accrocs

foidgie : stopper, figer

ménaidgie nos pommes ; ménager nos pommes, sauver les meubles

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 331
7 avril 1901

Lettre N° 123

LETTRE PATOISE

Das lai bâme â frère Colas, 1^{ie} d'aivri 1901.

Di môment qu'po tot è fât in aicmencement, y veux aidé répondre en lai quechtion d'ci Colas de Cmanvoron. I trove qu'ai prend les dgens po des rudes mâfins po y dînche demaindai enne babiole. Si éto in poétchingna annonçaint, y répondrô simpyement : « Piepe yun ! » I m'contenteraie d'y répondre pai enne âtre quechtion : « E 'vos sent dgrenne ? » Poéchqu'è s'trove quéques cos que cent djrennes et in pou faint in gros pou ensoinne.

Po fini, y pose en ci Colas enne âtre quechtion :

Cment s'aipeule lai bête qu'mairtche chu quaitre pie l'maitin chu dous à médi et chu trâ l'soi ?

Te n'm'en voéré-pe, Colas ! I m'faie véye, y ai-dje in pie d'lâtre san. En paidjenne és véyas.

In âtre Colas.

Jura du dimanche N° 331
7 avril 1901

Lettre patoise

De la grotte du frère Nicolas, 1^{er} avril 1901.

Du moment que pour tout il faut un commencement, je veux toujours répondre à la question de ce Nicolas de Commonvoudra. Je trouve qu'il prend les gens pour de rudes grossiers pour leur demander ainsi une blague. Si j'étais un naïf, je lui répondrais simplement : « Aucun ! » Je me contenterai de lui répondre par une autre question : « Et vos cent poules ? » Parce qu'il se trouve quelques fois que cent poules et un coq font un gros coq ensemble.

Pour finir, je pose à ce Nicolas une autre question :

Comment s'appelle la bête qui marche sur quatre pattes le matin, sur deux à midi et sur trois le soir ?

Tu ne m'en voudras pas, Nicolas ! Je me fais vieux, j'ai déjà un pied de l'autre côté. On pardonne aux vieillards.

Un autre Nicolas

Vocabulaire particulier :

mâfin : pas fin, grossier

poétchingna annonçaint : naïf (porteur de nichet, oeuf en plâtre ou en marbre que l'on met dans un nid où l'on veut que les poules aillent pondre

sent : cent

le pou : le coq

le poûe : le porc

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 333
21 août 1901

Lettre N° 124

LETTRE PATOISE

Aimi Colas.

Répondain en tai lattare di 1^{ie} aivri, i te soit'ro d'être encoué â maitin pou mairtchi ai quaitre, quemen les petés l'étans ; ou bin â médi chu doux pies, quemen in gros seindje. Mais te né pu qu'enne veille caquereuse, ai mairtchi aivos tra pies en aitendain qu'en te bayeuche ton mainté de bô. Te ne me bayerepe des côs de tai caine.

Y ai devizaie ! Te me dais enne botail de bon. Se i n'aivope devizaie, te n'airo saivu me dévouerais queman le sphinx de Thèbes ; te né pu de dents.

Salut,
Ton aimi.

Jura du dimanche N° 333
21 août 1901

Lettre patoise

Ami Nicolas,

Répondant à ta lettre du 1^{er} avril, je te souhaite d'être encore au matin pour marcher à quatre, comme les petits cochons ; ou bien à midi sur deux pieds, comme un grand singe. Mais tu n'es plus qu'une vieille carcasse, à marcher avec trois pieds en attendant qu'on te donne ton manteau de bois. Tu ne me donneras pas des coups de ta canne.

J'ai deviné ! Tu me dois une bonne bouteille. Si je n'avais pas deviné, tu n'aurais pas su me dévorer comme le sphinx de Thèbes : tu n'as plus de dents.

Salut,
Ton ami

Vocabulaire particulier :

Caquereuse : carcasse

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche No 335
5 mai 1901

Lettre N° 125

LETTRE PATOISE

Voici le mois de mai qu'a veni. En on pailaie dain les feuilles de fétaie le premie di mois po raipelaie les tra heutes.

Heute oures de traivaille.
Heute oures de repos.
Heute oures de ié.

Çoli a bîn bé, main dâ tiain en en paile, çoli n'aivaince ran ; en mon idée, en dairait tchaindjie, voici c'ment :

Heute oures de promenade.
Heute oures de repos.
Heute oures de ié.

Dĩnli en trovrait des partisans. I en coenia de ces que fsĩn de ces belles lattres patoises et que ne faint pu ran, que serĩn de c't'aivis li. I diro bĩn ios noms, main i poéro rcidre quéques bouennes raimouechies, ça pouquoi i veu me cajie, tiain i airaie impo pu l'temps d'écriture, i veu en repailaie.

DJEANPIERE DES MENTES.

N.B. – Pisque en a és devises, tiu asque sai laivou les cantonies aint lai pé le pu dure ?

Lettre patoise

Voici le moi de mai qui est venu. On a parlé dans les journaux de fêter le premier du mois pour rappeler les trois-huit.

Huit heures de travail,
Huit heures de repos,
Huit heures de lit,

Cela est bien beau, mais puisqu'on en parle, cela n'avance rien ; à mon sens, on devrait changer, voici comment :

Huit heures de promenade,
Huit heures de repos,
Huit heures de lit.

De cette manière, on trouverait des partisans. J'en connais qui font ces belles lettres patoises et qui ne font plus rien, qui seraient de cet avis-là. Je dirais bien leurs noms, mais je pourrais recevoir quelques bonnes répliques cinglantes, c'est pourquoi je veux me taire, quand j'aurai plus de temps pour écrire, je veux en reparler.

Jean-Pierre des Mensonges

N.B. – Depuis qu'on en est aux devinettes, qui est-ce qui sait où les cantonniers ont la peau la plus dure ?

Traduit en français par Madeleine Blanchard

Jura du dimanche No 347
28 juillet 1901

Lettre N° 126

LETTRE PATOISE

Tchairole juillet 1901.

En lai rédaction di Jura di Duemoine.

Dans l'temps vos aivîn des Djosets, des Djeanas, des Pierats, des Biassons ou des Beutchins, des Djeanpieres des mentes est peu enco des Djénneresuses & &... mitenain, vôs n'est pu ran.

L'ai pidie de tot ces académiciens di patois que se sont endremis chu yôs foteuilles (trontchats) trop long-temps. Çâ po soli qui vîn vos rècontaie aîne hichtoire vraie tote frâtche.

Est Tchairole, M. Euquinimod, qué topient des slieges se trouvaie emberressie po les tieudres est-câse qu'est n'èvêpe d'êtchieles. Main comme est là malîn est peu qu'est-lé d'laichpris, ïn bé maitin est pai é quaitre, vais ensson *Mont-Pierat*, (nepe confondre aivôs l'académicien di même nom) cope aine belle piertche, l'ais potche chu lais scie po lais fendre, est peu fabrique son étchielle, l'ai potche contre ïn slégie, tieu cent livres de slieges, les rèpotche es l'otâ, en baye 25 livres en cè fanne po faire des migeules po yote dénaïs, 25 livres en ses aimis. Les 50 livres que demorîn feûne vendu en in maïrtchin que les moinnai est Porintru. Est les vendé dans les hôtels po l'déssert des voyaidjous de Bonfô qu'en feune ravi et contents, chi bin que di temps que messieurs les savourin, airrivennent les membres di comité Porintru-Dainvant. Es feune invitaie de par paie à déssert, ès l'accsèptainnent aivô remerchiement et crienne : Vive Tchairele et M. Euquinimod po aivoi faie tot ci traiveye en ïn seul djo. Est'm'sanne, M. lo rédacteur, que çâ ïn fait que mérite d'être signalaie, chu tot qu'y vô dirais que M. Euquinimod aivaie préveni lô garde qu'est vl'aie allaie faire ïn déli ci djo-li.

Votre dévouai,

Lo Bourgmestre de Tchairole, département di-Bé
(Dichtrict de Porrintru).

Lettre patoise

Tchairole, juillet 1901.

A la rédaction du Jura du Dimanche.

Dans le temps, nous avions des Joseph, des Jeannot, des Pierre, des Poires sauvages ou des Pommes sauvages, des Jean-Pierre des Mensonges et encore des Généreuses &.....maintenant, vous n'avez plus rien.

J'ai pitié de tous ces académiciens du patois qui se sont endormis sur leur fauteuil (tronc d'arbre) trop longtemps. C'est pour cela que je viens vous raconter une histoire vraie, toute fraîche.

A Tchairole, M. Euquinimod, qui possède beaucoup de cerisiers se trouvait embarrassé pour les cueillir parce qu'il n'avait pas d'échelles. Mais comme il est malin et puis qu'il a de l'esprit, un beau matin, il part à quatre heures, va en haut du *Mont-Pierre* (ne pas confondre avec l'académicien du même nom), coupe une belle perche, la porte sur la scie pour la fendre, et puis fabrique son échelle, l'appuie contre un cerisier, cueille cent livres de cerises, les rapporte à la maison, en donne 25 livres à sa femme pour faire des omelettes pour leur dîner, 25 livres à ses amis. Les 50 livres qui restaient furent vendues à un marchand qui les amena à Porrentruy. Il les vendit à des hôtels pour les desserts des voyageurs de Bonfol qui en furent ravis et contents, si bien que du temps que les messieurs les savouraient, les membres du comité Porrentruy-Damvant arrivèrent. Ils furent invités à prendre part au dessert, ils acceptèrent avec remerciements et crièrent : Vive Tchairole et M. Euquinimod pour avoir fait tout ce travail en un seul jour. Il me semble, M. le rédacteur, que c'est un fait qui mérite d'être signalé, surtout que je vous dirai que M. Euquinimod avait prévenu le garde qu'il voulait aller faire un délit ce jour-là.

Votre dévoué,

Le bourgmestre de Tchairole, département du-Bas
(District de Porrentruy)

Vocabulaire particulier :

Tchairole : lieu-dit

Euquinimod : nom propre

département di-Bé : département du Bas

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 349
11 août 1901

Lettre N° 127

LETTRE PATOISE

Les amours de ci Batiche

Vos ne serin craire, mes afins, cobin ci Batiche aime les bêtes. Es l'en a tot fô, pu fô, y crais, qu'es ne l'a djemaie aivu de sai blonde. Ecoutaie çô qu'y ai vu, es peu aiprés vos m'en redjaserais.

L'âtre djoué, y trové ci Batiche en train d'èchetaie di toubas es peu de lai mouetaidje tchie, tchie – y n'veupe tot de mainme lo trop bin nommaie, vos l'adrin dépeutè, y vos cognâ – et tot en enfuain sai pipe, y lo voit que se botte es schnoupfai tot c'ment in afin.

- Qu'éte, veye fô, qui y dié, es puerai dînche ?

- Ça que, ça qui, qui vîn...heu, heu... de vouere pessaie... saie, saie note, note bru, bru, brune !

- Et bin, qu'éte ai pueraie pou çoli, bogre d'aine, qu'y y dié.

- Y, y, y ne m'en serô teni. Tote les fois qu'y lai revois, ai fa qu'y puereuche... C'te pouere bête, c'te pouere brune !

- Te ne lai dèvope vendre, s'te y tenio tain.

- Y ne l'èpe vendu, ça note Djenerreuse que l'é t'aivu â paitaidge !

Ce ci Batiche ai in djoué enne fenne et qu'è l'aimeuche aitin que iote Brune, elle veut être bin aivurouse.

Qu'en dites-vos ?

11 août 1901

Lettre patoise

Les amours de Baptiste

Vous ne sauriez croire, mes enfants, combien ce Baptiste aime les bêtes. Il en est tout fou, plus fou, je crois, qu'il ne l'a jamais été de sa blonde. Écoutez ce que j'ai vu, et puis après vous m'en reparlerez.

L'autre jour, je trouve ce Baptiste en train d'acheter du tabac et puis de la moutarde chez, chez – je ne veux tout de même pas trop bien le nommer, vous l'auriez critiqué, je vous connais – et tout en allumant sa pipe, je le vois qui se met à renifler tout comme un enfant.

- Qu'avez-vous, vieux fou, que je lui dit, à pleurer ainsi ?
- C'est que, c'est je je, que je viens ... heu, heu... de voir passer... ser, ser, notre bru, bru, brune !
- Et bien, qu'y a-t-il à pleurer pour cela, bougre d'âne, que je lui dis.
- Je, je, je ne saurais pas m'en retenir. Toutes les fois que je la revois, il faut que je pleure... Cette pauvre bête, cette pauvre brune !
- Tu ne devais pas la vendre, si tu y tenais tant.
- Je ne l'ai pas vendue, c'est notre Généreuse qui l'a eue au partage !

Si ce Baptiste a un jour une femme et qu'il l'aime autant que leur Brune, elle veut être heureuse.

Qu'en dites-vous ?

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

20 octobre 1901

LETTRE PATOISE

Topréli, lo tain di mois de l'annaie.

Meschieur,

Quoiqu'y ne sai pe de chi belles hischtoires de tiuries que mon végïn, pouéche que, dâ qu'y les ainme bïn (èpe crai bïn è case de çoli) y ne raiconte pe de babioles su youte compte, y voire vô dire atye. Ai yé che lontan que le patoi ne fidiure pu dain lo peté Jura, que el en a grie an ses yéjous. – Voici :

Y djô, ïn malïn mairtchain de vïn allé vouere enne de ses pratiques et demaindé ïn var de vïn. Lai cabaretiere, po y faire piaigi, y en apotché de stu qu'è y aivaie livraie, main sain ran dire. Tiain lo mairtchain l'eut essayié, è faisé : pouah ! qué sale vin ! Tiu âce que vos é livraie çoli ? Vô n'en ai pe d'âtre ? Lai cabaretiere vai tirie ïn var d'enne âtre souetche, qu'elle aivaie payie moins tchie. Voili, dié-t-éye. Note malïn l'essaye. Ah ! bïn, bon ! stu-ci ça di vïn ! Ça churement de stu qu'y vos ai vendu ? Ai m'en crâ bïn, répongé lai cabaretiere ; ça le premie qu'étaie di vôtre. Mïntenain y sai quoi faire ! L'âtre se dié probablement : Moi âchi – è prenié son tchainpé, è pe è n'a pu reveni.

20 octobre 1901

Lettre patoise

Topréli, le tant du mois de l'année.

Messieurs,

Bien que je ne sache pas de si belles histoires de curés que mon voisin, parce que, du moment que je les aime bien (et peut-être à cause de cela), je ne raconte pas de babioles sur leur compte, je voudrais toutefois vous dire quelque chose. Il y a si longtemps que le patois ne figure plus dans le petit Jura, qu'il y en a de la nostalgie chez ses lecteurs. – Voici :

Un jour, un malin marchand de vin alla voir une de ses pratiques et demanda un verre de vin. La cabaretière, pour lui faire plaisir, lui en apporta de celui qu'il avait livré, mais sans rien dire. Quand le marchand l'eut essayé, il fit : pouah ! quel sale vin ! Qui est-ce qui vous livré cela ? Vous n'en avez pas de l'autre. La cabaretière va tirer un verre d'une autre sorte, qu'elle avait payé moins cher. Voilà, dit-elle. Notre malin l'essaye. Ah ! il est bien, bon ! celui-ci c'est du vin ! C'est sûrement de celui que je vous ai vendu ? Je vous en fiche, répondit la cabaretière ; c'est le premier qui était le vôtre. Maintenant, je sais quoi faire ! L'autre se dit probablement : Moi aussi – il prit son chapeau, et puis il n'est plus revenu.

Vocabulaire particulier :

Topréli : Tout près de là (lieu-dit)
ai m'en crâ bïn : je vous en fiche (ça me gêne bien)

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

LETTRE PATOISE

I vos ai enne fois raicontae que i éto aivu dain in cabairet laivou ai i aivaie enne turlutaine que tiain en botaie deu sous dain enne fente elle djuaie, ai peu en voyaie enne fenne veni gremouennaie son henne pouéche que ai boyaie enne chope en piaice que de faire ai mairtchi l'melin. Ebïn duemouenne c'ment i péso poili i seu entraie boire in tchavé ; da loin que l'cabairtie me voi ai crie : Bonjour Djeanpiere, c'ment vai ? – Bondjoué Charles, ai vai prou bin, quoi de neu ? – Ma foi peu grand tchose, main i seu bin aije de vos voue. Dain vote deriere lattre patoise, vos demaïn laivou les cantonnies aivïn lai pé le plus dure. I lai ouei dire en tain de piaice (exceptaie dain les main) qui vouéro bin savoi vot idée. Si vo m'le dite i veu vo raicontaie enne hichtoire de cantonnie. – Mon idée lai voici : laivou les cantonnies ain lai pé le pu dure, ça chu l'épale, laivou le maindje de pâle a posaie tot l'djoué. – Moi voici mon hichtoire :

C'était en lai fête de Boufboudin, ai i aivaie tote souetche de djues, entre âtre in concours pou les parajous, i vos léche pensaie si ai aivaie des concurents, main a derie moment ai ni demouéré que in cabairtie, in rentie et in cantonnie. A comainement de tra le cabairtie et le rentie cmencenne ai srolaie poi tiere, ai n'saivïn c'ment scoutchie ; main, demaïn l'président di concours a cantonnie, qu'était demouéraie drassie, pouquoi que te n'te coutche pe c'ment les atres ? – I m'coutchro bin répond l'cantonnie, main ça lai parajetaie de me rdrassie. – Bravo ! cantonnie, t'airé lai prime. Chu çoli, i baye enne poignie de main en ci Charles, ai peu i seu vite allaie a l'ôta écrire sai petéte hichtoire pou l'envie a *Jura di Duemouenne*.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 360
27 octobre 1901

Lettre patoise

Je vous ai raconté une fois que j'étais allé dans un cabaret où il y avait un orgue de barbarie qui, lorsqu'on glissait deux sous dans une fente, jouait et puis on voyait une femme réprimander son homme qui buvait une chope au lieu de faire marcher le moulin. Et bien, dimanche, comme je passais par là, je suis entré boire une chopine ; dès que le cabaretier me voit de loin, il crie : Bonjour Jean-Pierre, comment va ? - Bonjour Charles, je vais assez bien, quoi de neuf ? - Ma foi pas grand chose, mais je suis bien aise de vous voir. Dans votre dernière lettre patoise, vous demandiez où les cantonniers avaient la peau la plus dure. J'ai entendu dire à tellement d'endroits (excepté dans les mains) que je voudrais bien savoir votre idée. Si vous me le dites, je veux vous raconter une histoire de cantonnier. - Mon idée, la voici : là où les cantonniers ont la peau la plus dure, c'est sur l'épaule, où le manche de pelle est posé tout le jour. - Moi, voici mon histoire :

C'était à la fête de la Saint-Martin (Bouffe-Boudin), il y avait toutes sortes de jeux, entre autres un concours pour les paresseux, je vous laisse penser s'il y avait des concurrents, mais au dernier moment il n'y restait qu'un cabaretier, un rentier et un cantonnier. Au commandement de trois, le cabaretier et le rentier commencèrent à se rouler par terre, ils ne savaient pas comment se coucher ; mais, demanda le président du concours au cantonnier, qui était resté debout, pourquoi ne te couches-tu pas comme les autres ? - Je me coucherais bien répond le cantonnier, mais c'est la paresse de me redresser. - Bravo ! cantonnier, tu auras la prime. Sur cela, je donne une poignée de main à Charles, et puis je suis vite allé à la maison écrire sa petite histoire pour l'envoyer au *Jura du Dimanche*.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

Boufboudin : la Saint-Martin

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Lettre patoise

Monsieur le peté Jura.

Dain in temps vos ainmîn bîn raicontaie des hichtoires en patois ; main a parait que çoli ne vos pyaie pu ; sai que vos ovries sont come les tieugenieres que ne fain pe ço que ne yo chméque pé, sai que vos chires s'en fechîn dégotaie. Eh bîn vrai, pai chi pai li, éne petéte tchôse en patois ne ferait de mâ en niun, y suppose. Essayie voue ço qui vos envie, nos vouèrins.

Dain le velaidge de Vaivoue vétiait é yé quéque temps in hamne, in paysain que s'y était établi d'à po, et que s'y était prou vite fait des aimis. A bout d'in an, é preudgé éne vaitche, lai moyoue de son étale. Sai fanne en eu tain de tchagrîn, qu'elle en venié malaite et meuré. Le paysain en feu bîn poinê. Ses végîns s'euffreinnent é le consolaie. Un y dié : « Vote fanne était éne brave fanne, ça vraie : main elle se peut rempiaicie. I yai 3 baichattes, vos en peute aivoi yainne tain que vos vouérais. » - In âtre y euffrai sai sœur ; in trajieme sai tainte.

Y vois bîn, dié alors le vavré, que dain ci velaidge ai vâ meu piedre sai fanne qu'éne vaitche. Ai poine lai mînne a moue qu'on m'en ondgé œufie éne demé dozaine ; main tiain mai vaitche a péri, niun ne m'en œufie éne !

Eschtiusaie !

Un qu'ai lai grie.

Jura du dimanche N° 396
13 juillet 1902

Lettre patoise

Monsieur le petit Jura.

Il fut un temps où vous aimiez bien raconter des histoires en patois ; mais il paraît que cela ne vous plaît plus ; soit que vos ouvriers sont comme les cuisinières qui ne font pas ce qu'elles n'apprécient pas, soit que vos « chefs » en soient dégoûtés. Eh bien oui, une petite chose en patois par çï par là ne ferait de mal à personne, je suppose. Essayez voir ce que je vous envoie, nous verrons.

Dans le village de Vaivoue, vivait il y a quelque temps un homme, un paysan qui s'était établi depuis peu et qui s'y était fait assez vite des amis. Au bout d'un an, il perdit une vache, la meilleure de son étable. Sa femme en eut tant de chagrin qu'elle en tomba malade et mourut. Le paysan en fut bien peiné. Ses voisins s'offrirent pour le consoler. Un lui dit : «Votre femme était une brave femme, c'est vrai : mais il est possible de la remplacer ! J'ai 3 filles, vous pouvez en avoir une tant que vous voudrez.» Un autre lui offrit sa sœur ; un troisième sa tante.

Je vois bien, dit alors le veuf, il vaut mieux perdre sa femme qu'une vache. A peine la mienne est-elle morte qu'on m'en a déjà offert une demi-douzaine ; mais quand ma vache a péri, personne ne m'en offre une !

Excusez !

Un qui a l'ennui

Vocabulaire particulier :

Vaivoue : lieu-dit

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

En ces que d'jasan patois

Es yé di diaile ou di raiteu en c'te velle de Poërintru. I en vïn, i les trové tot sans dô dechu.

Et poquoi Batische ?

Poquoi ? Pouechqu'è préparant ct'ekchposition es peu c'ment le temps s'aivance es sont chu les dents. I ès aipri qu'è v'lan faire enne grosse étale aivo 300 piaices po des tchvas, tieuvie, enfromme de tôte les sens, aivô des sépoirances pou tot les tchvas, en ïn mot, ce v'être ço qu'es yé de meut.

Vos voite ces tras cents tchvas dain enne seule étale ! Es fâ qui voyeuche çoli. Es peu moi aichebin.

Es m'aint di qu'è yen aivè des ïnchcrie dâ tot les cares, des polains es des tchvas, mainme qu'e n'y en épe mâ das l'Oberland. Tain meu, en poron vouere se nos aimis les paysains es djanes tiulattes les sain aichebin éyevè que nos âtres. Es peu c'nâ que bon què yen euche ïn pos dâ totes les sens.

Le Comité é pètelè tot poitchô pou aivoi des sous. En on bïn fait d'yi bayie en premie yue, pouechque ça des bés gros l'aimeunies, es peu chuto ai case des belles primes qu'è nos v'lan bayie. Po les tchvas es y veu aivoi 6000 fr. de primes, de 100 fr., de 80 fr., de 50 fr. C'nape mâ, qu'en dites-vous ?

Po les produs en peu contai aichebïn che des belles primes, en airdjen, en médaies, en diplômes. Tain meu, que v'seuchïn qu'è yen euche pou tu, paysains, ôvriers de tos les métiers, charrons, tchaipus, pelleties, couédgënnies, etc, etc.

Aichebïn qu'ïn tiétiun se prépareuche pou pare pai en c'te fête.

Jura du dimanche N° 405
1^{er} septembre 1902

A ceux qui parlent patois

Il y a du diable ou du vermoulu dans cette ville de Porrentruy. J'en viens, je l'ai trouvée sens dessus dessous.

Et pourquoi, Batiste ?

Pourquoi ? Parce qu'ils préparent cette exposition et puis, comme le temps s'avance, ils sont sur les dents. J'ai appris qu'ils voulaient faire une grande écurie avec 300 places pour des chevaux, couverte, fermée de tous les côtés, avec des séparations pour tous les chevaux, ce sera ce qu'il y a de mieux.

Vous voyez ces trois cents chevaux dans une seule écurie ! Il faut que je voie cela et puis moi également.

Ils m'ont dit qu'il y avait des inscrits de tous les coins, des poulains et des chevaux, même qu'il y en a pas mal de l'Oberland. Tant mieux, nous pourrons voir si nos amis les paysans en culotte jaune savent les élever aussi bien que nous autres. Et puis, ce n'est que bon qu'il y en ait de partout.

Le Comité a mendié tout partout pour avoir des sous. On a bien fait de lui donner en premier lieu, parce que ce sont de belles grandes aumônes, et puis surtout à cause des belles primes qu'ils veulent nous donner. Pour les chevaux, il va y avoir 6000 fr. de primes, de 100 fr., de 80 fr., de 50 fr. C'est pas mal, qu'en dites-vous ?

Pour les produits, on peut aussi compter sur de belles primes, en argent, en médailles, en diplômes. Tant mieux si vous savez qu'il y en aura pour tous, paysans, ouvriers de tous les métiers, charrons, charpentiers, couturiers, cordonniers, etc., etc.

Aussi que chacun se prépare pour prendre part à cette fête.

Vocabulaire particulier :

raiteu : vermoulu, chenillé

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

LETTRE PATOISE

Messieurs les tchessous !

Ai yé dinche que déche sept ans, mon poirain qu'était in tchessou me raicontaie stéci :

Tot n'ape rose dain le métié ; an peut des fois voyaidgie in djoué entie sain tirie in cô de fusi, èpe têt d'aipré avoi ène tchainse extraordinaire. In maitin y m'en allô devain moi en musotain, tain in poue sayaie que paitché feu des bouetchets venié droit contre moi. – I prend mon fusi, y aime mes dou côs, y aimire à bon moment, èpe, pan, pan – y laitche mes côs, èpe y me save en me diain : Djean, ça tai deriere tchairdge, té fotu ; te veux bintôt senti ses dents – Le poue sayaie ne veniai pe. – Y m'airâte – El était pai tiere, èpe quèque pas pu loin in tchevreu, qu'aivaie aitraipaie lai seconde balle pouéche qu'ai se trovaie dain lai direction ! –

- Main, poirain !

- Aitends in pô –En tchoyaïn mon tchevreu aivait tréputie in lievre aivô son écouene ! –

- Main, poirain !

- Aitends qui te dis. – Te peux craire que y étô ébabi âchi ; tain que en yeuvain les mains d'ébabéchement, y ne poyé pe les djoindre : ai y aivaie ène baigaisse entre les doue !–

CRAITLO.

Jura du dimanche N° 409
5 octobre 1902

Lettre patoise

Messieurs les chasseurs !

Il y a comme ça dix-sept ans, mon parrain, qui était un chasseur me racontait celle-ci :
Tout n'est pas rose dans le métier : on peut parfois voyager un jour entier sans tirer un coup de fusil, et puis sitôt après, avoir une chance extraordinaire. Un matin, je m'en allais devant moi d'un pas rêveur quand un sanglier qui sortit des buissons, vint droit contre moi. - Je prends mon fusil, j'arme mes deux coups, je vise au bon moment et puis pan, pan, je lâche mes coups et puis je me sauve en me disant : Jean, c'est ta dernière charge, t'es foutu, tu veux bientôt sentir ses dents. Le sanglier ne venait pas. Je m'arrête. - Il était par terre, et puis, quelques pas plus loin un chevreuil qui avait attrapé la seconde balle parce qu'il se trouvait dans la direction.

- Mais, parrain !
- Attends un peu. – En tombant mon chevreuil avait transpercé un lièvre avec sa corne (ses bois) ! –
- Mais, parrain !
- Attends que je te dise. – Tu peux croire que j'étais surpris aussi ; lorsque, en levant les mains d'étonnement, je ne pus pas les joindre : il y avait une bécasse entre les deux.

Croyez-le

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

LETTRE PATOISE

En touedje raicontain des hichtoires qui ai oueï â cabairet, en veu binto dire qui y seu aidé. Pouétchain y n'sero dire qui l'ai oueï atrepaie. Voici c'ment ça airrivaie :

Duemouenne, y vai â cabairet parre enne chicorée. En aيتدain les vépres, y m'siete en enne tale laivou ai y aivaie des djvous de catche. Enne boussaie aipré ai y vīn tra aimis achi pare enne chicorée ; est venian se sietaie vé moi. Ebīn, m'dit mon végīn de tale, y aie ié l'almanach di *Jura* laivou vos raicontaie vote voyaidge en enfie. Moi achi y aie sondjie que y éto et y aie vu atie que vo n'raicontaip. Quasque té vu qui n'raicone pe ? Braman des tchoses ; premierement y seu aivu dain enne tchambre achi grosse que y crais qu'en serait aivu ensson enne montaigne en n'airaipe vu l'bout. Elle était piene de fennes qu'embraissīn des imaidges ; elles grincīn les dents, l'étieme ios coulaie d'lai gouerdge, les œuies ios paitchīn d'lai tête. Main quasqu'ain ces fennes pou être dīnli démontaie qui demaīde en īn diaile que me fsaie ai voue l'enfie ? Ça des belles-mères et les imaidges que vos voite, ça les portraits de ios djīndres quai son condennaie d'embraissie po l'éternitaie. Dain enne âtre tchambre ai y aivaie... â moment laivou ai diaie çoli iun d'ces djvous d'catche tchaimpe son djue â naie de son camrade que l'tritchāie. Çoli é bayie enne grosse baitaye.

Vos pensaie bīn qu'ai lé aivu fini d'raicontaie ; main lai premiere fois qui l'trovaie, i veu taitchie di faire ai raicontaie l'rēchte et y veu vos l'ēcrire.

Djeanpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 420
14 décembre 1902

Lettre patoise

En vous racontant des histoires que j'ai entendues au cabaret, on veut bientôt dire que j'y suis toujours. Pourtant, je ne saurais dire que je l'ai entendue ailleurs. Voici comment c'est arrivé.

Dimanche, je vais au cabaret prendre une chicorée. En attendant les vêpres, je m'assieds à une table où il y avait des joueurs de cartes. Un moment plus tard, il vient trois amis aussi pour prendre une chicorée ; ils viennent s'asseoir vers moi. Et bien, me dit mon voisin de table, j'ai lu l'almanach du *Jura* dans lequel vous racontez votre voyage en enfer. Moi aussi, j'ai rêvé que j'y étais et j'y ai vu des choses que vous ne racontez pas. Qu'est-ce que tu as vu que je ne raconte pas ? Beaucoup de choses ; premièrement j'ai été dans une chambre aussi grande que je crois que si l'on avait été en haut d'une montagne, on n'en aurait pas vu le bout. Elle était pleine de femmes qui embrassaient des images : elles grinçaient des dents, l'écume leur coulait de la bouche, les yeux leur sortaient de la tête. Mais qu'est-ce qu'ont ces femmes pour être ainsi démontées que je demande à un diable qui me faisait voir l'enfer ? Ce sont des belles-mères et les images que vous voyez, c'est le portrait de leur gendre qu'elles sont condamnées à embrasser pour l'éternité. Dans une autre chambre, il y avait... au moment où il disait cela, un de ces joueurs de cartes jette son jeu au nez de son camarade qui trichait. Cela a engendré une grande bataille.

Vous pensez bien qu'il avait fini de raconter ; mais la première fois que je le retrouverai, je veux m'efforcer de lui faire raconter le reste et je veux vous l'écrire.

Jean-Pierre des Mensonges

Vocabulaire particulier :

chicorée : succédané du café ou café ordinaire

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 422
28 décembre 1902

Lettre N° 134

LETTRE PATOISE

Pou fini l'ennaie, i veu vos raicontaie enne petéte hichtoire que no raicontaie le pére de ci Justin le djoué des naces de son bouebe.

Enne fois, enne boinne véye fenne était allaie a motie, lai voye di bon an, proïe lai Ste-Vierdje.

Sainte mère de Due diaie-t éye, i vos demainde pou mon bon an d'avoi to les djoués di café pou mai moirande. Le marguillé, qui était derrie l'atai, fesé enne petéte voix pou qu'an n'le compregnieuche pe et dié :

D'lai soppe, d'lai soppe, te n'airé ranque d'lai soppe.

Ste boenne véye que crayaie que c'était le pté Jesus, le ravouéte en i fesain des gros œuïes pou i faire ai pavou. « Cage-te pté baidjé tai mère saie bïn me que toi ço qu'ai fa é fennes. »

Chu çoli i vos lai souhaite bouenne et heureuse.

Djenpiere des Mentés.

Jura du dimanche N° 422

28 décembre 1902

Lettre patoise

Pour finir l'année, je veux vous raconter une petite histoire que nous racontait le père de Justin le jour des noces de son fils.

Une fois, une bonne vieille femme était allée à l'église, la veille du nouvel-an, prier la Ste-Vierge.

Sainte mère de Dieu, disait-elle, je vous demande pour la nouvelle année d'avoir tous les jours du café pour mon souper. Le marguillier, qui était derrière l'autel, fit une petite voix pour qu'on ne le comprenne pas et dit :

De la soupe, de la soupe, tu n'auras rien que de la soupe.

Cette bonne vieille femme, qui croyait que c'était le petit Jésus, le regarde en lui faisant des gros yeux pour lui faire peur. « Tais-toi, petit bavard, ta mère sait bien mieux que toi ce qu'il faut aux femmes. »

Sur ce, je vous la souhaite bonne et heureuse.

Jean-Pierre des Mensonges

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 424
11 janvier 1903

Lettre N° 135

LETTRE PATOISE

Dâs lai Bâme â frère Colas 6/1 1903

En ces qu'djasant patois

Coli poétche dichure bîn pidie de vouere cment note bon véye patois s'en vai. Nos sains fotre bîn qu'ç'â son sort. Achi nos n'tchimprains de pieres es régents qu'envoidgeant nos afains d'le pailaie. Nos mairtchans d'aivô l'temps et nos sains bîn que tyaint è fâ inne m... ç'n'â-pe en patois qu'en lai faie.

To d'minme di temps qu'è yâ encoé quéques boines dgens qu'saint l'patois è farait aivoi tyute de s'entendre. En n'djâse pu le laitîn et poétchaint è n'â-pe encoé décombraie. Poquoi n'pe envoidgeaie note véye langaidge de faire son baluchon et d'paitchi po tot de bon ? Y n'vos proposerais-pe de fondaie inne Accadémie. E l'en était aivu quechtion mais c'n'était qu'inne coéynâde. Non ! Di réchte è yé-dje ïn bon cô d'épâle de beiyie. Vos saietes qu'en â entrain d'faire ïn dictionnaire patois. C'â aidé aintant. Mains y m'vâgue de proposaie de fondaie inne sociétaie cment cté di *Diari* è Montbyaie. Ces qu'en frînt paitchie s'raimèssrînt inne fois ci, inne fois li. Tot en boyaint ïn voire et en maindgeaint quéques boinnes goulaiies, tchétyum dirait lai sîne. Ctu-ci ïn voéryri, stu-li ïn louene. Les saivaints frînt des tchainsons, des hichtoires qu'è yèrînt, en en rdirait des véyes. A bon an en boterait tot çoli chu ïn Almanach. Y seus chure qu'les boines dgens en le yégeaint di temps des londges lôvraies de l'uvie frînt des ékaklaies è s'éleuchie lai pé di ventre. Note bon véye patois saie que voé è yé d'lai dginne è n'yé pe pyaiegi et voili poquoi è les dit tot outre. Ç'n'â ran de les dire, qu'è pense, le tot ç'â de ne les p'faire...

Qu'tos ces qu'sairains d'aiccoue l'écryeuchînt en ci bon *Jura di duemoinne*. E m'aittairdge d'aivoi l'idée de *Piera des Beutchins*,

Djana des Biassons et chutot d'ci *Djeanpiere des Mentés*. Lu que
rvïnt d'lenfie el' en veut aivoi long è raicontaie.

Poétchaie vos bïn trétus en aittendaint.

Frère Colas.

Jura du dimanche N°424
11 janvier 1903

Lettre patoise

De la grotte au frère Nicolas 6 / 1 1903

A ceux qui parlent patois

Cela fait bien entendu bien pitié de voir comme notre bon vieux patois s'en va. Nous savons fichtrement bien que c'est son sort. Ainsi, nous ne jetterons pas de pierres aux régents qui interdisaient à nos enfants de le parler. Nous marchons avec le temps et nous savons bien que quand il faut une m... ce n'est pas en patois qu'on la fait.

Tout de même, du temps qu'il y a encore quelques bonnes gens qui savent encore le patois, il faudrait avoir soin de s'entendre. On ne parle plus le latin, et pourtant, il n'est pas encore déblayé. Pourquoi ne pas empêcher notre vieux langage de faire son baluchon et de partir pour tout de bon ? Je ne vous proposerai pas de fonder une Académie. Il en a été question, mais ce n'était qu'une plaisanterie. Non ! Du reste, il y a déjà un bon coup d'épaule de donné. Vous savez qu'on est en train de faire un dictionnaire de patois. C'est toujours autant. Mais je me risque à proposer de fonder une société comme celle du *Diari* à Montbéliard. Ceux qui en feront partie se rassembleront une fois ici, une fois là. Tout en buvant un verre et en mangeant quelques bonnes bouchées, chacun dirait la sienne. Celui-ci une chanson à danser, celui-là un conte. Les savants feraient des chansons, des histoires qu'ils liraient, on en redirait des anciennes. A nouvel-an, on mettrait tout cela sur un Almanach. Je suis sûr que les bonnes gens, en le lisant au temps des longues veillées de l'hiver partiraient en éclats de rire à se distendre la peau du ventre. Notre bn vieux patois sait qu'ouï il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir et voilà pourquoi il les dit tout outre. Ce n'est rien de les dire, qu'il pense, le tout c'est de ne pas les faire...

Que tous ceux qui seront d'accord l'écrivent à ce bon *Jura du Dimanche*. Il me tarde d'avoir l'avis de *Pierre des Pommes sauvages*, *Jeannot des Poires sauvages* et surtout de *Jean-Pierre des Mensonges*. Lui qui revient de l'enfer, il va en avoir long à raconter.

Portez-vous tous bien en attendant.

Frère Nicolas

Vocabulaire particulier :

voéryri : chanson à danser

louene : conte, blague

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 460
27 septembre 1903

Lettre N° 136

LETTRE PATOISE

A Jura di Duèmoine,

C'men qué yé longtemps què ni yé pu èvu de patoi chu vot bon journal, vos me ferin bin pièji d'y botè ste petéte hichtoire de lievre qu'à èrivè è yé quéqu' djoé.

Voici l'èfaire.

S'en était un qu'était alè en lè tchesse, è lèvé tuyè in lievre è pe in tchèguèria, to din quô è voi in gendarme que veniè contre lu. È sbote è fur è pe le gendarme ne seu le raitrèpè. Topèrie ci gendarme qu'était encoé prou malin ne se décoèrèdjépe ; è s'dié vè è Poèrentru è l'a dain l'ca di poétché son djbie te l'vé gobè li churement.

Not gendarme s'en vè donc è Poèrintru, èrivè devain la mageon de vèle, è voi si bracouénie que montè lè gran-rue è se dié t'airive totèpoin, qu'men què l'ètè dédiejie è se dié t'lé bintô, main qu'men lè gran pètchie dé bracouénie se sompe fô, voili què recouéniéché si gendarme ; tien è fe è ché pâ de lu è se dié, è te fâ djuere di malin, è prend son lievre què poétchè dô son brais, è l'fo à moère de si gendarme è pe ès sâvé, dinche què l'èrivé en si tournan què yé cote lè mageon de si coifeur a fon de lè gran-rue è tchoé chu le moère ; non de diou, è s'ètè fè in neu né chu le car de strotoir, è pe è s'étais encoé to écouértchie eine main què fe longtemps sain poéyé ralaie en lè tchesse, tien les dgen y demaindin quace que te té fè chu lè main è réponjè i m'se pri dain note mécanique.

Pou le moment è la è po pré voiri, è revè en lè tchesse quéque co è pe i m'pense que vo i soitè tu bon rétablissement.

Stu que sè dinche fur que n'épe de misse.

Jura du dimanche N° 460
27 septembre 1903

Lettre patoise

Au Jura du Dimanche,

Comme il y a longtemps qu'il n'y a pas eu de patois sur votre bon journal, vous me feriez bien plaisir d'y insérer cette petite histoire de lièvre qui est arrivée il y a quelques jours. Voici l'affaire.

C'en était un qui était allé à la chasse, il avait tué un lièvre et puis un écureuil, tout d'un coup, il voit un gendarme qui venait contre lui. Il se mit à fuir et le gendarme ne sut le rattraper. Tout pareil, ce gendarme qui était assez malin ne se découragea pas ; il se dit va à Porrentruy il est dans le cas de porter son gibier, tu vas sûrement le serrer là.

Notre gendarme s'en va donc à Porrentruy, arrivé devant l'hôtel de ville il voit ce braconnier qui montait la grand-rue et se dit tu tombes tout à pic, comme il était déguisé, il se dit tu l'as bientôt, mais comme la plupart des braconniers ne sont pas fous, voilà qu'il reconnut ce gendarme ; quand il fut à six pas de lui, il se dit, il te faut jouer au plus fin, il prend le lièvre qu'il portait sous le bras, et le jette à la figure de ce gendarme et puis il se sauva de telle sorte qu'il arriva vers le tournant qu'il y a à côté de la maison de ce coiffeur au fond de la grand-rue, il tomba sur la figure ; nom de diou, il s'était fait un nouveau nez sur le coin de ce trottoir, et puis il s'était encore tout écorché une main si bien qu'il fut longtemps sans pouvoir aller à nouveau à la chasse, lorsque les gens lui demandaient qu'est-ce que tu t'es fait sur la main, il répondait je me la suis prise dans notre mécanique.

Pour le moment, il est à peu près guéri, il va à nouveau à la chasse quelques fois et puis je pense que vous lui souhaitez tous un bon rétablissement.

Celui qui s'est ainsi enfui n'a pas de courage.

Vocabulaire particulier :

topérie : tout pareil

gobé : attraper, saisir

dédieje : déguisé

stuli n'épe de misse : celui-là n'a pas de courage

Traduit en français pat Jean-Paul Prongué

Jura du dimanche No 477
24 janvier 1904

Lettre N° 137

Le tchaint des paysains

(Sur l'air des Petignats)

I

Nos sons lai raïç' des paysains : *(bis)*
Nos vayans meu que les saivaints *(bis)*
Nos ains des sabats, les mains ouedges,
Tot l'ong de l'annaie traivèllians touedge.

II

Ce n'â-p en tchairdgeaint â feumie *(bis)*
Que nos fann' paréchant djôlies ; *(bis)*
Lo duemoinne dos yos câlates
Nos n' les tchaindjrîns-p po des baichates.

III

Fannes des vell' que se rkrait' taint *(bis)*
Nyun n' vos envie piepe en péssaint *(bis)*
Cment des muras vos êtes biaintches :
Les nôtr' sont roudj', lairdges de haintches.

IV

E essayaie vos vos étointes, *(bis)*
Po tchemnaie vos s' touetes les djointes : *(bis)*
Nos fann' s'en vaint in pie dvaint l'âtre,
Ell' ainmant vouer yôt teille crâtre.

V

Vos ais ptét'mains, douçate pé, *(bis)*
Vos s'froyie l'moér, ç'â aidé pé *(bis)*
Nos mains sont pyinnes de crevaisses,
Not' pé ne yu p' cment çté des ymaices.

VI

Vos êtes syailes, aidé bïn croueyes, *(bis)*
Vos pyainte aidé, Diaiele me soueye ! *(bis)*
Djemaie malait' gros, grais è foues
Das que nos sons quéqu' ptés cops oues.

Jura du dimanche N° 477
24 janvier 1904

Le chant des paysans

(Sur l'air des Petignats)

I

Nous sommes la race des paysans : *(bis)*
Nous valons mieux que les savants *(bis)*
Nous avons des sabots, les mains sales,
Tout le long de l'année nous travaillons toujours.

II

Ce n'est pas en chargeant le fumier *(bis)*
Que nos femmes paraissent jolies *(bis)*
Le dimanche sous leur bonnets
Nous ne les changerions pas pour des jeunes filles.

III

Femmes des villes qui êtes tant infatuées *(bis)*
Personne ne vous envie rien en passant *(bis)*
Vous êtes blanches comme des murets ;
Les nôtres sont rouges, larges de hanches.

IV

A tomber vous vous contraignez *(bis)*
Pour marcher vous vous tordez les articulations *(bis)*
Nos femmes s'en vont un pied devant l'autre,
Elles aiment voir leur taille augmenter.

V

Vous avez des petites mains, une peau douce, *(bis)*
Vous vous badigeonnez le museau, c'est encore pire, *(bis)*
Nos mains sont pleines de crevasses,
Notre peau luit comme celle des limaces.

VI

Vous êtes faibles, toujours bien mauvaises, (?) *(bis)*
Vous plaignez toujours, Diable me souille ! *(bis)*
Jamais malades, gros, gras et fort
Dès que nous sommes quelques petites fois sales.

VII

Po être aidé en boinne saintaie (*bis*)
Et tot l' djoé fair des écaclaiés, (*bis*)
E n' yé ran d' tâ, épreuvaie vouere,
Que chvaie in pô, allaie en l'ouere.

VIII

En n'syér' p' aidé les boquats ; (*bis*)
En djtaint les poues dains yos bolats, (*bis*)
En manyuaint lai pâle ou l'aitchate,
Dains l'étâl boussaint lai boyvate.

IX

Tyaind è s'aidgeât de se fair' bé (*bis*)
En vé sai blôd, son grôs tchaipé. (*bis*)
Et s'en on soi de boire in voire
Les sous en saie laivoé les poire.

X

Des tyvaux d' foinna pai dchu vos têtes. (*bis*)
Véti de noi tot cment des prétes, (*bis*)
Vos n'ais p in sou en lai baigate,
Svent piep' de quoi poir sai gottate.

XI

Dains le pyon d' tchâsse, en not' buffat (*bis*)
Nos ains des sous pai gros treplats. (*bis*)
Ce n'â p le tot de faire â chire,
De vlai qu'in tchétyun vos aimire !

XII

Tot note airdgent n'â-p po not' naie (*bis*)
Po nos véy djoés nos sains voidgeaie (*bis*)
Le paysain tyie le traiveille.
Poéch qu'è saie que di pain è beille.

Refrain

Que le mâtemps tyuè les pe, pe, pe
Que le mâtemps tyuè tos les peuris
Vivent les pè, pè, pè,
Vivent les paysains.

Frère Colas.

VII

Pour être toujours en bonne santé (*bis*)
Et tout le jour faire des éclats de rire, (*bis*) ??
Il n'y a rien de tel, essayez voir,
Que de suer un peu, aller à l'air.

VIII

On ne sent pas toujours les bouquets ; (*bis*)
En jetant les porcs dans leur bauge
En maniant la pelle ou la hache,
Dans l'écurie poussant la brouette.

IX

Lorsqu'il s'agit de se faire beau (*bis*)
On revêt sa blouse, son grand chapeau
Et si on a soif de boire un verre
Les sous on sait où les prendre.

X

Des tuyaux de fourneau par dessus vos têtes (*bis*)
Vêtus de noir tout comme des prêtres, (*bis*)
Vous n'avez pas un sou dans la poche,
Souvent pas de quoi prendre sa petite goutte.

XI

Dans le fond de chaussette, dans notre buffet (*bis*)
Nous avons des sous en grandes touffes. (*bis*)
Ce n'est pas le tout de jouer les riches,
De vouloir que tout un chacun vous admire !

XII

Tout notre argent n'est pas pour votre nez (*bis*)
Pour nos vieux jours nous savons garder (*bis*)
Le paysan cherche le travail,
Parce qu'il sait qu'il donne du pain.

Refrain

Que le mauvais temps tue les pe, pe, pe
Que le mauvais temps tue tous les pourris
Vivent les pè, pè, pè,
Vivent les paysans.

Frère Nicolas

Vocabulaire particulier :

Vos s'froyie l'moér : vous vous maquillez le visage
En n'syér' p' aidé les boquats : on ne sent pas toujours les bouquets de fleurs
En gros treplats : en abondance
Faire â chire : jouer au gros

Traduit en français par Jean-Paul Prongué
Jura du dimanche No 502
7 août 1904

Lettre N° 138

Es peu l'patois ?

I en aie oiyi pu d'un gremoinnaie de c'qu'è n'yé pu dière de patois dain l'*Jura di Duemoine*.

Què souetche de môde diïn té ! As què tiudan, en ci Poerrintru que nos ne tenian pu en note langaidge ? Di diaile ! Es l'ain bé faire, d'gemai è n'botrain dain yos dires, lai sâ qu'aisaisouenne nos ichtoires en patois.

Eh bin, es l'in bïn régeon. R'venian en note patois. En aivain, les Djoset, les Djeanpiere, les Djenerouse, les Raite reugiale, les Djeannat, les Tchravetschri, es peu les âtres. S'vos n'êtes peu moues, dites-lo. Es fâ, n'om d'mai cape, c'ment diai ci Djeanpiere, qu'en se r'voyeuche tré tu, in bé djoué, pou boire in bon cô, aivaint d'cirie ses bottes. S'vos êtes de mon aivis, i me t'chaige de tô...

Piera di Beutchin

En aittendain, voici ene petéte ichtoire. Ça enne ichtoire de tchsou, main enne vraie. I l'aie vu de mes euyes.

Es yaivaie, dain in atelie de montous de bouêtes, in djuene aiprenti que ne sondgeaie qu'en lai tcheusse. Tiain son patron l'enviè â bain es tirie, es' voyè des lievres tot di long è peu tiain es l'ouéyiè ene couennatte, ou bïn le railè d'in tchïn, ran ne poyè pu le r'teni en l'atelie. Çoci n'allèpe trop en son patron, gros tchsou devaint l'Eternel.

Djeain, qu'è y dié in djoué, Djean, te me faie r'seveni que t'veu deveni le premie tchsou di pays. E t'fa v'ni d'aivo moi demain. No vlan r'baitre tot lai côte, es peu diaire les lievres ! Djeain ne dreumép' to lai neue. Dain son yé, è sentaie lai pouverre. Oh ! se le d'joué veniaie pie ! Es tra, è l'a d'bout.

Té prâ, y dié son patron. E bïn vïn !

Djeain, y dié té; te n'épe de permis, main çoli ne faie ran. S'ïn gendarme vïn, te furé. T'é, pou çoli les tchaimbes prou grantes.

Djeain était ïn gros diaile, foue qu'men ïn bue, bête qu'ment ïn aine. Ça pou çoli que son père l'aivaie botè chu les buêtes. Son patron l'chairgé d'ïn gros sè, aivo ene boenne métche de pain, es peu dou litres, sain comptaie le réchte di fourniment. E y èvaie beyie le pu gros de ses fusils.

Jura du dimanche N° 502

7 août 1904

Et puis le patois ?

J'en ai entendu plus d'un se plaindre qu'il n'y ait plus guère de patois dans le *Jura du Dimanche*.

Quelle sorte de mode disaient-t-ils ! Est-ce qu'ils pensent, à Porrentruy, que nous ne tenons plus à notre langage ? Du diable ! Ils ont beau faire, ils ne mettront pas dans leurs dires le sel qui assaisonne nos histoires en patois.

Eh bien, ils (ceux qui se plaignent) ont bien raison. Revenons à notre patois. En avant, les Joseph, les Jean-Pierre, les Généreuse, les Mulot, les Jeannot, les Chauve-souris, et puis les autres. Si vous n'êtes pas morts, dites-le. Il faut, nom de ma cape, comme disait Jean-Pierre, qu'on se revoie tous, un beau jour, pour boire un bon coup, avant de cirer ses bottes. Si vous êtes de mon avis, je me charge de tout...

Pierre de la Pomme sauvage

En attendant, voici une petite histoire. C'est une histoire de chasse, mais une vraie. Je l'ai vue de mes yeux.

Il y avait, dans un atelier de monteur de boîtes, un jeune apprenti qui ne pensait qu'à la chasse. Quand son patron l'envoyait au banc à tirer, il voyait des lièvres tout le long et puis quand il entendait une corne ou le hurlement d'un chien, rien ne pouvait plus le retenir à l'atelier. Ceci ne convenait pas trop à son patron, grand chasseur devant l'Éternel.

Jean, lui dit-il un jour, Jean, tu me fais ressouvenir que tu veux devenir le premier chasseur du pays. Il te faut venir avec moi demain. Nous allons rabattre toute la côte, et puis gare aux lièvres ! Jean ne dort pas de toute la nuit. Dans son lit, il sentait la poudre. Oh ! si le jour venait enfin ! A trois heures, il est debout.

Tu es prêt, lui dit son patron. Et bien, viens !

Jean, lui dit-il ; tu n'as pas de permis, mais cela ne fait rien. Si un gendarme survient, tu t'enfuiras. Tu as, pour cela, les jambes assez longues.

Jean était un grand diable, fort comme un bœuf, bête comme un âne. C'est pour cela que son père l'avait dirigé vers les boîtes (de montres). Son patron le chargea d'un gros sac, avec un bon morceau de pain, et puis deux litres, sans compter le reste de l'équipement. Il lui avait donné le plus gros de ses fusils.

Dain l'bos, Djeain feu postaie anene piaice vou en airrivaie poi ïn sintie. Tôt â toué, c'était des épennes. Botte te li, y dié l'patron, y veu allaie lancie les tchïns. E peu prend diaidge es casquettes des gendarmes. Prend mon sè, mon fusil, junque tiain les tchïns tcheusserin. Y veu v'ni les repare.

L'patron s'en vai. Chtô qu'è feu loin, Djeain oue di bru. E révise, es peu voi ïn gendarme. E prend les dou sai, les dou fusils, es peu s'en fut a traivie les bouetchais. L'âtre y fut aipré. Le pouere Djeain travoiche tot les bouetchais, lai fin, les côtes. La tiere voule poi d'chu sai tête, en èrè dit ene rue que rôlaie. Le gendarme était tot boinement un d'sé caimerades que c'était entendu aivô l'patron.

Le pouere Djeain feu voiri. Lai pavou aivaie faie ïn miraiyche. E r'veniai en mé lai neue aivô ses dou sè è ses fusils, éreintaie, fotu.

Tiain en y djase tcheusse, è se botte è tchaintaie :

En tiétiun son métie,

Bé cantonnie,

En tiétiun son métie.

Dans le bois, Jean fut posté à un endroit où l'on arrivait par un sentier. Tout autour, il y avait des épines. Mets-toi là, lui dit le patron, je vais aller lancer les chiens. Et puis, prends garde aux casquettes des gendarmes. Prends mon sac, mon fusil jusqu'à ce que les chiens chasseront. Je vais venir les reprendre.

Le patron s'en va. Aussitôt qu'il se fût éloigné, Jean entend du bruit. Il regarde et puis il voit un gendarme. Il prend ses deux sacs, les deux fusils et puis s'enfuit à travers les bosquets. L'autre lui court après. Le pauvre Jean traverse tous les bosquets, les champs labourés, les côtes. La terre vole par-dessus sa tête, on aurait dit une roue qui tournait. Le gendarme était tout bonnement un de ses camarades qui s'était entendu avec le patron.

Le pauvre Jean fut guéri. La peur avait fait un miracle. Il revint au milieu de la nuit avec ses deux sacs et ses fusils, éreinté, foutu.

Quand on lui parle de chasse, il se met à chanter :

A chacun son métier,
Beau cantonnier,
A chacun son métier.

Vocabulaire particulier :

bain es tirie : banc à tirer (appareil pour étirer les métaux en fil et pour obtenir des tubes sans soudure)

lai pouerre : la poudre

l'âtre y fut aiprès : l'autre lui courut après

cantonnie : voyer, cantonnier

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche N° 526
3 février 1905

Lettre N° 139

LETTRE PATOISE

Monsieur le rédacteur di « Jura di duemoine »,

Airin-vos lai bontai de bin voyiait imprimai dain votre boine feuille in po de çô que ce pèse dain note pays en Baroche.

Totes les annaies se cheuyiant main ne ce ressennampe. Ct'huvie â bin pu frais que l'heuvie pessai. Devain le bon-an en tiudai qu'en ne velaïpe aivoi d'huvie, main voili qu'à bon-an que le temps çâ aibéchie, en tiudai que tot velaï choi ; ai nadgeai des tcherqua cment des motchous de baigatte, en était tot ébabi. Lo soit le temps ça rétchiari, en tiudai que tot velaï édjalai, çôli ès cheuyait doue tra bon djo, lo thermomètre mertiai 18° degrés ; ai lé fai enne rude senaine.

C'était enne rude aiffaire po les fannes, ai ne saivint pu djasai ai yote sô a bené, ai l'é fayu qu'ai l'alleuchin se rendre visite dain yos poyes ou bin dain yos tieugeines po maiquai et djasai des aiffaires di vlaidge. Ai l'in poyu se rétchadai en pailin des votes des employés de lai commune. Ai yen ai que ce déchpitin, les âtres se ritin aipré aivo yo tiaisses, suffit que c'était in vrai tchairibairi.

Po enne atre fois, se les annes son d'aicoue aivo moi, qu'en lécheuche votai les fannes po que les annes poyeuchin in po rire poche que çâ tien ai yi veut aivoi ai rire. Y les voidge, ai velan paitchi feu de l'école, les ennes aivo pie pu in pois chu lai tête, les âtres aivo enne araye dévouerai, les âtres aivo le naie grimpai ; ce ve être in rude aiffaire, çâ lai pu foue que veut être maître.

Enfin en se crougerons les brais po rire, tochu qu'ai ce ne velempe tuai.

Voici lo carimenteran que veut veni, tot le monde veut être rédjoyi, quoi de pu bé que de ce rebaiyie lai main putôt que d'aidé aivoi çai grosse tête. Po se raipaigie en an deincerons tra à tot di fue des faiyes va si gros tchêne.

En aittendain lo piaigi de vos envie des âtres novés en patoi y vos salue.

In yégeou di «Jura.»

Jura du dimanche N°526

3 février 1905

Lettre patoise

Monsieur le rédacteur du « Jura du dimanche »,

Auriez-vous la bonté de bien vouloir imprimer dans votre bonne feuille un peu de ce qui se passe dans notre pays en Baroche.

Toutes les années se suivent mais ne se ressemblent pas. Cet hiver a été bien plus frais que l'hiver passé. Avant l'année nouvelle, on pensait qu'on ne voulait pas avoir d'hiver, mais voilà qu'au nouvel an le temps s'est abaissé, on pensait que tout voulait tomber ; il neigeait des gros flocons comme des mouchoirs de poche, on était tout étonné. Le soir, le temps s'est éclairci, on pensait que tout voulait dégeler, cela s'est poursuivi deux trois jours, le thermomètre marquait - 18° degrés ; il a fait une rude semaine.

C'était une rude affaire pour les femmes, elles ne pouvaient plus bavarder tout leur soûl à la fontaine, il a fallu qu'elle aillent se rendre visite dans leurs chambres communes ou bien dans leurs cuisines, pour discuter et parler des affaires du village. Elles ont pu se réchauffer en parlant des votes des employés de la commune. Il y en a qui se dépitaient, les autres se couraient après avec leurs casseroles, suffit, c'était un vrai charivari.

Pour une autre fois, si les hommes sont d'accord avec moi, qu'on laisse voter les femmes pour que les hommes puissent rire un peu. Je les vois déjà, elles veulent partir de l'école, les unes sans plus aucun cheveu sur la tête, les autres avec une oreille mordue, les autres avec le nez griffé, c'est la plus forte qui veut être maître.

Enfin, on se croisera les bras pour rire, bien sûr qu'elles ne vont pas se tuer.

Voici le carnaval qui va arriver, tout le monde veut être réjoui, quoi de plus beau que de se redonner la main plutôt que d'avoir toujours sa grosse tête. Pour se réconcilier, on en dansera trois autour du feu des brandons du côté de ce gros chêne.

En attendant le plaisir de vous envoyer d'autres nouvelles en patois je vous salue.

Un lecteur du «Jura»

Vocabulaire particulier :

faiyes : torches de bois que l'on fait tourner devant le feu des brandons

Traduit en français par Danielle Miserez

Jura du dimanche No 529
26 février 1905

Lettre N° 140

LETTRE PATOISE

*A « Jura di duemoine »,
Porrintru.*

Es mâ grie de ne pu vouere de correspondances en patois dain vote chi boenne feuille ; ça poquoi y ve vouere esseyie de révoyie nos correspondants patois, tels que vote Jeanpiere des mentes et tutti quanti.

Voici donc mai premiere hichtoire :

Es yaisvais enne fois, es bèrèques, in veye tscheussou qu'aivais doux bouebes. Lo pu veye s'aippelaie Trïnetschasse, es pe lo pu djuene Baijemaimie. In bé djoué que ci pouere veye hanne venai â meuri, ses doux bouebes, aipré que to les cérémonies fenne finie, fesenne l'inventaire de iote hertaince. Es n'trovenne renq'enne carabine de tscheussou es pe in setscha. Es tirenne â sort. Trïnetschasse eu lait carabine, Baijemaimie l'setscha. A bout de quéq'djoués, es l'allenne en lai tscheusse, es voyenne in lievre pré d'in vardjie. Trïnetschasse sâté lait berre, Baijemaimie chl'o petschu. Ci lievre se sâvé dain lait fin ; Trïnetschasse travaché les tschaimps, Baijemaimie aimont lait roue. Suffit que ci lievre yos étchèppé. Es rentrenne ais l'otâ bredouilles. Lo lendemain es trovenne encoé enne redingote de iote pouere père. Es décidenne de lait bèyie en in peultie po en faire doux corselets. Trïnetschasse ne v'lais renqu'in boton,

Baijemaimie to di long. Es ne poyenne pe s'entendre, se gremounenne, chi bîn qu'est l'en venienne es se baittre. Trînetschasse saté chl'o tire-braise, l'âtre en lai pînçate, di temps d'çoli in malin yo catché lai vêtüre ; es l'en fenne pou yo bosses. Main le pu bé de l'aiffaire, ça qu'â fond d'enne des bagattes d'lai redingote se coitschan sîntyé bé bias de mille ! Aipré lai dyierre, en voiron !

In vrai Patois.

Jura du dimanche N° 529
26 février 1905

Lettre patoise

*Au « Jura du dimanche »,
Porrentruy.*

Je regrette de ne plus voir de correspondances en patois dans votre si bon journal ; c'est pour cela que je vais essayer de réveiller nos correspondants patoisants, tels que votre Jean-Pierre des Mensonges et tutti quanti.

Voici donc ma première histoire :

Il y avait une fois, aux baraques, un vieux chasseur qui avait deux garçons. Le plus vieux s'appelait Traîne-savattes et puis le plus jeune Baise-ma-mie. Un beau jour alors que ce pauvre vieil homme vint à mourir, ses deux garçons, quand toutes les cérémonies furent finies, firent l'inventaire de leur héritage. Ils ne trouvèrent rien qu'une carabine de chasseur et puis un sachet. Ils tirèrent au sort. Traîne-savattes eut la carabine, Baise-ma-mie le sachet. Au bout de quelques jours, ils allèrent à la chasse, ils virent un lièvre près d'un verger. Traîne-savattes sauta la barre, Baise-ma-mie sur le trou. Le lièvre se sauva dans le finage, Traîne-savattes traversa les champs, Baise-ma-mie en haut des sillons. Suffit que ce lièvre leur échappa, ils rentrèrent bredouilles à la maison. Le lendemain, ils trouvèrent encore une redingote de leur pauvre père. Ils décidèrent de la confier à un tailleur pour en faire deux gilets. Traîne-savattes ne voulait rien qu'un bouton, Baise-ma-mie, tout du long. Ils ne purent pas s'entendre, se disputèrent si bien qu'ils en vinrent à se battre. Traîne-savattes sauta sur le tire-braise, l'autre sur la pince à bois et pendant ce temps un malin leur cacha le vêtement ; ils en furent pour leurs bosses. Mais le plus beau de l'affaire, c'est qu'au fond de l'une des poches de la redingote se cachaient cinq beaux billets de mille ! Après la guerre, on verra !

Un vrai Patoisant

Vocabulaire particulier :

fin : finage, prés et champs

Traduit en français par Denis Frund

Jura du dimanche No 765
17 octobre 1909

Lettre N° 141

Tyaind en ât li, tyaind en n'ât-pe li

I

(Aipré moirande, lai famille Fridolîn di Paigre ât raissembyaie â poye.

Des afaints se tchicoinnant dains in care.

Les fannes faint lai tchâsse et les hannes feumant lai pipe â di toé di foinna...)

Pére Fridolîn. - ... Les sois aicmençant de rveni longs, qu'è faie dje quasi neu és cîntyés de lai vâpraie.

Bouebe Fridolîn. - Qu'en trove dichure bîn le temps grand. S'en n'aivaie-pe in pô les câches po se péssaie le temps, m'ât d'aivis qu'en vrait fô tot outre.

Atre bouebe. - Nos sons bîntôt étchaipes. Y me muse que ci Paul tchie le Teuné ne veut-pe trinnaie de s'aimoinnaie. En rferon inne petête ramse.

Claudine. - Y m'en veux aidé allaie tyri des nouches â dynie en aittendaint.

Mayanne. - C'ât en pie l'ordieulloux ci Paul ! Poétchaint yos dgens n'aint pe taint è se remôtraie. E sont cment nos de tot ptés chires.

Mére Fridolîn. - Que vlais vos ?... A djoé d'âdj'd'hœu en ne pense pus qu'è se rmôtraie, qu'è rdjannaie les dgens des velles que çoli poétche pavou. Ce n'ât pe è toue que le monde ât bîntot sains dos dchus.

Claudine. – E peu yos baichates es Teunés ?... Quél ordyeu ! Botaie dînche des tchaipés po allaie â motie ! C'ât ne pu se dginnaie.

Mayanne. – Qué toupet ! Y ne saivôs quasi me rteni de rire tot di temps de lai mâsse. E yé çte Germainne qu'aivaie inne pieume en son tchaipé... che londge...

Claudine. – Ai peu çte Julie, botaie in souertche roudge d'aivô in haiyon bieu. En voili di sné !

Mère Fridolin. – E n'ât djemaie en drrie po vni embétaie les dgens. S'èl ât dînche en l'ôvraidge queurdie ! quél ôvrie !

Père Fridolin. – Inne souetche de pacans, pus de blague que de toubac.

Jura du dimanche No 765
17 octobre 1909

Quand on est là, quand on n'est pas là

I

(Après souper la famille Fridolin du Paigre est rassemblée dans la chambre.

Des enfants se chicanent dans un coin.

Les femmes tricotent et les hommes fument la pipe autour du fourneau.)

Père Fridolin. - ...Les soirées commencent à redevenir longues ; il fait quasi nuit à cinq heures de l'après-midi.

Fils Fridolin. – On trouve sûrement bien le temps long. Si l'on n'avait pas un peu les cartes pour se passer le temps, mon avis est qu'on deviendrait complètement fou.

Autre fils. – Nous sommes bientôt sauvés. Je pense que ce Paul chez le Teuné ne va pas tarder d'arriver. On fera de nouveau une petite ramse.

Claudine. – Je veux toujours aller chercher des noix au grenier en attendant.

Marianne. – Pour le coup c'est bien l'orgueilleux ce Paul ! Pourtant ses parents n'ont pas lieu de tant « se remontrer ». Ce sont comme nous de tout petits sires.

Mère Fridolin. – Que voulez-vous ?... Au jour d'aujourd'hui on ne pense plus qu'à « se remontrer », qu'à singer les gens des villes, « que » cela vous porte peur. Ce n'est pas à tort que le monde est bientôt sens dessus dessous.

Claudine. – Et leurs filles aux Teunés ?... Quel orgueil ! Mettre ainsi des chapeaux pour aller à l'église ! Ce n'est plus se gêner.

Marianne. – Quel toupet ! Je ne pouvais presque pas me retenir de rire durant toute la messe. Il y a cette Germaine qui avait une plume à son chapeau... si longue...

Claudine. – Et puis cette Julie, mettre un jupon rouge avec une robe bleue. En voilà du bon sens !

Mère Fridolin. – Il n'est jamais le dernier pour venir embêter les gens. S'il est ainsi à l'ouvrage, crédié ! quel ouvrier !

Père Fridolin. – Une espèce de paresseux, plus de blague que de tabac.

Mayanne. – Aichtôt qu’èl aint beillie in còp de fâx ou de syin è tyudant qu’èl aint faie in gros miraicye.

Bouebe Fridolin. – Les véyes ? ... Cryaie aipré les dgens, se mâssyaie d’in tot tchétiun, voili yote pus prèssie l’ôvraidge.

Atre bouebe. – Ai poéyant bin rittaie di maitin â soi â môtie et tyaind è sont en l’hôta railaie aipré les dgens.

(Le père bote lai tête en lai fenêtre. En ôt le tchin aibaiyie. Claudine bote des nouches chu lai tâle).

Mayanne. – Dépâdjans nos de rédure lai tâle que ci fô de Teuné veut bintôt vni... En euvre lai pouetche di devaint l’œus...

Père Fridolin. – Çâ lu, ç’ât ci Paul, le tchin s’ât coigie.

Claudine. – Djeuse s’èl airé po inne fois le sné de pannaie ses sabats que sont aidé che oues ?...

Mère Fridolin. – E bin!...

(*E cheudre.*)

Marianne. – Aussitôt qu'ils ont donné un coup de faux ou de fléau ils croient qu'ils ont fait un gros miracle.

Fils Fridolin. – Les vieux ?... Crier après le monde, se mêler d'un chacun, voilà leur plus pressé travail.

Un fils. – Ils peuvent bien courir à l'église du matin au soir et quand ils sont à la maison crier après le monde.

(Le père se met à la fenêtre. On entend aboyer le chien. Claudine met des noix sur la table.)

Marianne. – Dépêchons-nous de ranger la table « que » ce fou de Teuné va bientôt venir... On ouvre la porte du dehors...

Père Fridolin. – C'est lui, c'est ce Paul, le chien s'est tu.

Claudine. – Je m'étonne si pour une fois il aura l'esprit de nettoyer ses sabots qui sont toujours si sales ?...

Mère Fridolin. – Et bien !...

(*A suivre*)

Jura du dimanche No 772
5 décembre 1909

Lettre N° 142

Tyaind en ât li, tyaind en n'ât pe li
(*Fin*)

II

(Les ninmes. Paul tchie le Teuné)

Paul. – En feume dje lai pipe, quoi ? Bonsoir les dgens !...

In bouebe. – Te t'és faie aittendre, Paul. Nos trovîns dge le temps long.

Paul. – Poétchaind y seus paitchi de l'hôtâ aichtôt aipré moirande... Mains y vos veux faire in bé poye aivô mes sabats tot conduus... (1)

Atre bouebe. – En n'y ravoéte pe de chi pré... en saie ço que ç'ât que des paysains... Ce n'ât pe en djetaint (2) qu'è fât botaie des metinnes.

In bouebe. – En raicmence in binocle ou bin inne petéte ramse.

Paul. – S'en v...

Lai mère. – Qu'ât-ce que te penses. Xaviere ?...Çi Paul ât bin trop sôle... Ce sré po inne âtre fois... Non pé Paul ?...

Paul. – Mon due ô !... èl ât dje taie. (E ravoéte l'heurleudge...) lai dmé des dieches...

Le père. – Siete te pie de côte le foinna, Paul et emprends tai pipe... Que faint é de neu tchie vos ?

Paul. – E vlînt allaie â yé tyaind y seus paitchi ; èls étînt sôles.

Lai mère. – Poidé ! en yote aîdje, è s'en beillant bîn trop.

Paul. – Nos y dians prou, mains è n'en vlant pe ôyu pailaie, nos frîns de pai nos, mitenaint.

Le père. – Ç'ât des dgens di véye temps, ne poéyaint demoérae airâte inne menute.

Lai mère. – Et les afaints yos resannant. Ce n'ât pe po les braguaie, mains vos êtes tus de crânes ôvries.

Paul. – En faie ce qu'en peut...

Le père. – Vos ais di sort d'aivoi vos doues baîchates ; elles ne musant pe ran qu'è bîn s'hayenaie cment taint d'âtres que çoli poétche pidie.

Inne baichate. – E n'y é ran que d'aivo yos qu'en peut in pô se convni ; totes les âtres baîchates di vlaidge sont che puinnes...

Jura du dimanche No 772

5 décembre 1909

Quand on est là, quand on n'est pas là

(Fin)

II

(Les mêmes, Paul chez le Teuné)

Paul. - On fume déjà la pipe, quoi ? Bonsoir les gens...

Un garçon. – Tu t'es fait attendre, Paul. Nous trouvions déjà le temps long.

Paul. – Je suis pourtant sorti de la maison aussitôt après souper... Mais je veux vous faire un beau « poye » avec mes sabots tout salis (1)...

Autre garçon. – On n'y regarde pas d'aussi près... on sait ce que c'est que des paysans... Ce n'est pas en nettoyant (2) les étables qu'il faut mettre des mitaines.

Un garçon. – On recommence un binocle ou bien une petite rams...

Paul. – Si on v...

La mère. – Que penses tu, Xavier ? Ce Paul est bien trop fatigué. Ce sera pour une autre fois... N'est ce pas, Paul ?

Paul. – Mon Dieu oui !... il est déjà tard (Il regarde l'horloge)... neuf heures et demie...

Le père. – Assieds toi près du fourneau, Paul, et allume ta pipe... Que font-ils de neuf chez vous ?

Paul. – Ils voulaient aller se coucher quand je suis parti ; ils étaient fatigués.

La mère. – Parbleu ! à leur âge, ils s'en donnent bien trop.

Paul. – Nous le leur disons assez mais ils n'en veulent pas entendre parler ; nous ferions bien seuls maintenant.

Le père. – Ce sont des gens du vieux temps ne pouvant demeurer en repos une minute.

La mère. – Et les enfants leur ressemblent. Ce n'est pas pour vous vanter, mais vous êtes tous de fameux ouvriers.

Paul. – On fait ce qu'on peut...

Le père. – Vous avez de la chance d’avoir vos deux filles ; elles ne musent pas qu’à bien s’attifer comme tant d’autres qui vous « portent pitié ».

Une fille. – Il n’y a qu’avec elles qu’on peut un peu se convenir ; toutes les autres sont si dédaigneuses.

Autre fille. – Mon Dieu, lors même qu’on n’est pas aussi bien vêtue, on vaut autant que les autres.

Atre baichate. – Mon Due, das qu’en n’ât-pe chi bïn vėti, en ât aïtaïnt que les âtres.

Inne baichate. – Tyaind en ne vai ran â môtie que po se faire è midiaie des bouebes, è vârait meux demoéraie en l’hôtâ. Non pé Paul ?

Paul. – T’és réjon, Claudine.

Le père. – Vos ais dje tot creuyie vos pomates ?...

Paul. – P’encoé finnement. Nos en ains encoé po doux ou tras djoés.

In bouebe. – En trouaie vos brâment ?

Paul. – Voili, è n’y é pe è se piaindre, ç’ât encoé aivu inne tote boinne annaie.

Le père. – Le voyïn é ïn po manquaie.

Paul. – Ce n’ât-pe le tot... ïn quât chu les onze... y baidjeule... nos dgens vlant être en tyeusin... (E se yeuve).

Atre bouebe. – Que muses te, t’és bïn le temps.

Claudine. – T’és bïn prèssie, ci soi.

Paul. – Boinne neut trétus !

Tus. – Boinne neut. (Claudine vai l’essiérie).

III

Lai mère. – Qué teuné !

Le père. – Ç’ât ïn rude trinne diète

In bouebe. – D’j’emais prât de païtchi.

IV

Claudine (rentraint aivô sai laintierne). – El ât tot de minme loin ci fô !

(1) oue : sale ; condu : sali.

(2) Djetaie : nettoyer une étable ; homonyme : essayer.

(3) Tot pien : tout plein, beaucoup ; brâment : infiniment.

J. Surdez.

Une fille. – Quand on ne va rien à l'église que pour se faire reluquer des garçons il vaudrait mieux rester à la maison. N'est ce pas, Paul ?

Paul. – Tu as raison Claudine.

Le père. – Avez vous déjà tout creusé vos pommes de terre ?

Paul. – Pas encore tout à fait. Nous en avons encore pour deux ou trois jours.

Autre garçon. – En trouvez vous beaucoup (3) ?

Paul. – Voilà, il n'y a pas de quoi se plaindre, ça a été encore une toute bonne année...

Le père. – Le regain a un peu manqué...

Paul. – Ce n'est pas le tout... dix heures un quart... je bavarde... nos gens veulent être en souci. (Il se lève).

Autre garçon. – Que penses tu, tu as bien le temps.

Claudine. – Tu es bien pressé ce soir.

Paul. – Bonne nuit tous !

Tous. – Bonne nuit. (Claudine va l'éclairer).

III

La mère. – Quel nigaud !

Le père. – C'est un rude lambin !

Un garçon. – Jamais prêt de sortir.

IV

Claudine (rentrant avec sa lanterne). – Il est tout de même loin ce fou !

J. SURDEZ

Jura du dimanche No 783
20 février 1910

Lettre N° 143

Dains le temps

Y te dis, Janeus, aivo to yos paiperaisses, è vlan veni fos. Yo z'en fat é pou pessè yos comptes de commune. Dain le temps que mon père était recevou, è ne yèvaie pe tain de ces hichtoires. Tiaïn le djoué était fixé, les dgens se raimessins à cabaret di Lyon. Li devain, chu enne grante tale, mon père aivo in po de groue écriaie è gatche, les recettes, è droite les dépenses, séparaies pai in trait à moiten, èpe le mère comptait aivo lu, aipré tchétiun allaie voue ; s'el était d'aicoue, el étieupaie in po chu lai tale. Tiaïn tos les courieux aivint vu, mon père pessaie sai maindge li dechu, el effaissaie les tchiffres aivô çoli, èpe tot était dit.

C'était bïn âtre que mïntenain.

Pour copie conforme :

J. E.

Jura du dimanche N° 783
20 février 1910

Dans le temps

Je te dis, Janeus, avec toutes vos paperasses, ils veulent devenir fous. Il leur en faut (du temps) pour passer leurs comptes de commune. Du temps que mon père était receveur, il n'y avait pas tant de ces histoires. Un jour était fixé, les gens se rassemblaient au cabaret du Lion. Là-devant, sur une grande table, mon père, avec un peu de craie écrivait, à gauche les recettes, à droite les dépenses, séparés par un trait au milieu, et le maire comptait avec lui, et puis, chacun allait voir ; s'ils étaient d'accord, il crachait un peu sur la table. Quand tous les curieux avaient vu, mon père passait sa manche là-dessus, il effaçait les chiffres avec cela, et puis tout était dit.

C'était bien autrement que maintenant.

Pour copie conforme :
J. E.

Vocabulaire particulier :

Janeus : Janus (prénom masculin)

Traduit en français par Jean-Marc Juillerat

Jura du dimanche No 797
29 mai 1910

Lettre N° 144

A. Daucourt, dans un article sur Undervelier.

Les chansons populaires, les « abaidjes », chants du soir et les « Coraules » ou « Voéyeris » étaient très en honneur parmi la jeunesse. Le patois y paraît dans toute sa naïveté. Quelques-unes de ces pièces se sont conservées. En voici deux que nous avons retrouvées :

I ai in aimant

I

Maman, i ai in amant
Che piaigin!
Ai me vint revoi bin sevant
Ai l'é enne bosse pai derie
Pai devaint
Voili ses agréments.

II

Ai l'é le nai pointu
Ci bossu
Lés tchaimbes che tordjus

Enne goërdge sain pareil
Comme an n'ont djemais vu,
Ni cognu
Fendu djainque és areilles
Ai peu le poi tonju.

III

Ai vïnt daint mai mâgeon
Ci mignon
Tchermay totes ses façons
Che grandes
D'ïn demé pie de long.

Jura du dimanche N° 797
29 mai 1910

A. Daucourt, dans un article sur Undervelier

Les chansons populaires, les « abaidjes » chants du soir et les « Coraules » ou « Voéyeris » étaient très en honneur parmi la jeunesse. La patois y paraît dans toute sa naïveté. Quelques-unes de ces pièces se sont conservées. En voici deux que nous avons retrouvées :

J'ai un amant

I

Maman, j'ai un amant
Si plaisant
Il vient me revoir bien souvent
Il a une bosse par derrière
Par devant
Voilà ses agréments.

II

Il a le nez pointu
Ce bossu
Les jambes si tordues
Une bouche sans pareil
Comme on n'en a jamais vu
Ni connu
Fendue jusqu'aux oreilles
Et puis les cheveux tondus.

III

Il vient dans ma maison
Ce mignon
Charmer toutes ses façons
Si grandes
D'un demi-pied de long.

IV

O ouais ! i ne sais que pensay
De ci bossu,
Ç'a le bouebe di gros mairtchайд
Et s'ai vint ai aivoi des afaints
Ai ressembieraint tot pitie en iote père
Dain tos ses agréments.

V

En les ont mairiay
Tos les dous.
Le tiurie en riaint de voi veni
Ci bossu
Se présentay ai mairiay
En ont sannay les sieutches
Po le commun ressembray.

Tiaint veux-te te maïriay ?

I

Djeain Nicolas, mon petit fieu, mon aimi,
Tiaint veux-te te mairiay, dis le me, dis ?
Tiaint i serai gros, mai mère, qui vos l'dis

Ce n'â pe mitenaint, qui seus peté, ô dé nani.

II

Djeain Nicolas, mon peté fieu, mon aimi,
Aivo tiu veux-te te mairiay, dis le me, dis ?
Aivo lai fêie di roi, mai mère, qui vos l'dis,
Ce n'â pe lai boirdgiere des tchievres, ô dé nani.

III

Djeain Nicolas, mon peté fieu, mon aimi,
Vou lai veux-te mannaye, dis le me, dis ?
Dain in bé tchéte, mai mère, qui vos l'dis.
Ce n'â pe dain enne lodge de tchairbonnie, ô dé nani.

IV

Djeain Nicolas, mon peté fieu, mon aimi,
Aivô quoi lai veute mannay, dis le me, dis ?
Aivô enne voiture, mai mère, qui l'dis,
Ce n'â pe aivô enne tchairatte, ô dé nani.

IV

O ouais ! je ne sais que penser
De ce bossu
C'est le fils d'un grand marchand
Et s'il vient à avoir des enfants
Ils ressembleront exactement à leur père
Dans tous ses agréments.

V

On les a mariés
Tous les deux.
Le curé, en riant de voir venir
Ce bossu
Se présenter pour être marié
On a sonné les cloches
Pour rassembler le commun.

Quand veux-tu te marier ?

I

Jean Nicolas , mon petit filleul, mon ami,
Quand veux-tu te marier, dis-le moi, dis ?
Quand je serai grand, ma mère que je vous le dit

Ce n'est pas maintenant, que je suis petit, ô pardi non.

II

Jean Nicolas, mon petit filleul, mon ami,
Avec qui veux-tu te marier. dis-le moi, dis ?
Avec la fille d'un roi, ma mère que je vous le dit
Ce n'est pas la bergère de chèvres, ô pardi non.

III

Jean Nicolas, mon petit filleul, mon ami,
Où veux-tu la conduire, dis-le moi, dis ?
Dans un beau château, ma mère que je vous le dit
Ce n'est pas dans une cahute de charbonnier, ô pardi non.

IV

Jean Nicolas, mon petit filleul, mon ami,
Avec quoi veux-vu la conduire, dis-le moi, dis ?
Avec une voiture, ma mère que je vous le dis,
Ce n'est pas avec une charrette, ô pardi non.

V

Djeain Nicolas, mon peté fieu, mon aimi,
Que iy veutes bayïe ai maindgie, dis le me, dis ?
I iy veux bayïe ai maindgie dé bés reutis,
[mais mère qui vos l'dis,
Nian pe des paloures de pomates, ô dé nani.

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 828
8 janvier 1911

Lettre N° 145

Se seuvint-èlle

I

Le bon temps était li : tos dous, ïn bé duemoinne,
Nos tieuvins lai violate, aivurous d'être ensoinne...
Le soroille était tchâd, lai tieudre était en ciou,
Brais dechu, brais dedôs nos cheuyïns le sintie
Cieuraint bon le muguat, coitchi dôs le botnie,
- Se seuvin-èlle encoé de nos djoés aivurous ?...

II

Le tchâtemps était li, le long de lai reviere
Tchemenaint bâlement, détaitchis de lai tiere,
Nos djâsins de l'aivni, cment tot des aimoérous,
Tiaind nos aivïns vingt ans elle dvïnrait mai fanne,
Dans les brais l'un de l'âtre in djoé tchoirait lai sanne.
- Se seuvint-èlle encoé de nos djoés aivurous ?...

III

L'erba gris était li : nos dous nos allïns tieudre

Lai rossate neugéye aipré les rains de tieudre,
Et dains lai neut des bôs, des tchaimpois brussâlous,
Grulaint, roviaint bîn foue uné chîns nos gouerdgeates,
Bacquetîns en rentraint les maivures greujlates.

- Se seuvînt-êlle encoué de nos djoés aivurous ?...

Le biaive huvie ât li : dains mai pouere tchaimbrate
Y muse â temps péssaie, en lai brune baîchate
En nos toés dains les bôs, en ses direns mentous.
Y seus djuene, èl ât véye, en le crèrait son père ;
Y seus pouere, èl ât rétche, elle é fu mai misère.

- Se seuvînt-êlle encoé de nos djoés aivurous ?...

J. SURDEZ.

Botnie : églantier
Roviaint : rougissant
Greujlates : groseilles des bois
Biaive : pâle, blème

Jura du dimanche N° 828
8 janvier 1911

Se souvient-elle

I

Le printemps était là ;, tous deux, un beau dimanche,
Nous cueillions la violette, heureux d'être ensemble...
Le soleil était chaud, le noisetier était en fleurs,
Bras dessus, bras dessous, nous suivions le sentier
Fleurant bon le muguet, caché sous l'églantier,

- Se souvient-elle encore de nos jours heureux ?...

II

L'été était là, le long de la rivière
Marchant lentement, détachés de la terre,
Nous parlions de l'avenir, comme tous les amoureux.
Quand nous avons vingt ans elle deviendrait ma femme,
Dans les bras l'un de l'autre un jour tomberait le sommeil,

- Se souvient-elle encore de nos jours heureux ?...

III

L'automne gris était là : nous deux allions cueillir
La rousse noisette sur les branches des noisetiers,
Et dans la nuit des bois, des pâturages embrumés,
Tremblant, rougissant bien fort, unissions nos petites lèvres

Becquetant en rentrant les groseilles mûres des bois.

- Se souvient-elle encore de nos jours heureux ?...

IV

Le pâle hiver était là : dans ma pauvre petite chambre

Je pense au temps passé, à la brune jeune fille

A nos tours dans les forêts, à ses dires menteurs.

Je suis jeune, il est vieux, on le croirait son père ;

Je suis pauvre, il est riche, elle a fui ma misère.

- Se souvient-elle de nos jours heureux ?...

J. Surdez

Vocabulaire particulier :

voir original

Traduit en français par Jean-Marie Moine

Jura du dimanche No 923

24 novembre 1012

Lettre N° 146

Coin du poète

In fin hanne

En monsieur Marer, régent è Monfâcon

In tchétiun écrit cment è saît

En patois putôt qu'en français :

(en ne m'on-pe envie és écôles,

Non pé, vos, tos les dgens

Ne srint être régents ?)

E s'âdgeât d'in véye copou

Qu'in djoé s'aimoinné tot capou

Trop taie en lai sâlle d'âdiaince

Devaint in djuge è grôsse painse...

El apprenié que pai DEF AUT

E veniait d'être condannaie

De prijon è faire inne annaie...
« Y saivôs bin que pai des FOS
Y veulôs être emprijenaie, »
Dié le copou qu'en emmoinnaie...

Si lai tchainson vos piaie,
lon la,
Nos lai recommencerains ;
Mains s'elle vos depiaie,
lon laire,
Li nos en dmoérains.

J. S.

Jura du dimanche N° 923
24 novembre 1912

Coin du poète

Pour un homme fin
A monsieur Marer, régent à Montfaucon

Chacun écrit comme il sait
En patois plutôt qu'en français :
(on ne m'a pas envoyé aux écoles,
N'est-ce pas, vous, tous les hommes
Ne sauraient être régent ?)

Il s'agit d'un vieux bûcheron
Qui un jour s'amena tout confus
Trop tard à la salle d'audience
Devant un juge à gros panse...
Il apprit que par DEF AUT
Il venait d'être condamné
À purger une année de prison...
« Je savais bien que par des FOUS

Je voulais être emprisonné...
Dit le bûcheron qu'on emmenait...

Si la chanson vous plaît,
Lon la
Nous la recommencerons ;
Mais si elle vous déplaît,
Lon laire
Nous en resterons là.

J. S.

Traduit en français par Jean-Marie Moine